

NOUVELLE SÉRIE N° 8

HORS SÉRIE - PRIX SPÉCIAL : 9 F

LE CRAPOUILLOT



NAPOLÉON CET INCONNU

Miroir de l'Histoire



1
juillet

*Bonaparte, d'Ajaccio
aux pyramides.
*Napoléon et
l'Université.
*Napoléon et le
théâtre.



2
août

*Du consulat
à l'Empire
*Napoléon
et l'Eglise.
*Napoléon et
l'amour

4 NUMEROS SPECIAUX NAPOLEON BONAPARTE

TOUTE LA VIE PRESTIGIEUSE DE L'EMPEREUR
ET DES ANALYSES APPROFONDIES SUR SES ACTES



3
septembre

Les grandes victoires :
Austerlitz, Wagram qui

aboutissent au mariage autrichien
et la crise de 1811, Napoléon et l'Europe



4
octobre

Le commen-
cement de la
fin : de la
campagne de
Russie à
Sainte-Hélène

Miroir de l'Histoire

en vente partout le 15 de chaque mois 3 Francs.

LOUIS DE VILLEFOSSE
ET
JANINE BOUISSOUNOUSE
L'OPPOSITION
A
NAPOLEON



napoléon

pensées
politiques et
sociales

rassemblées et présentées
par Adrien Dansette, de l'Institut

LE PETIT LIVRE ROUGE
DE
L'EMPEREUR
flammarion



CHAISOR

le siège d'appoint
indispensable
à l'appartement
comme aux bureaux

**CHAISOR s'harmonise
à tous les décors.**



Pour la première fois en France ce siège a été spécialement conçu et fonctionnellement étudié pour répondre au véritable besoin de sièges d'appoint lors de réceptions, cérémonies, conférences, etc...

Par la sobriété et l'élégance de sa ligne, le fini de sa présentation (métal laqué au four or métallisé), la richesse de ses garnitures, la robustesse de sa fabrication, CHAISOR est le complément pratique et indispensable de tous les mobiliers.

Les chaises d'appoint CHAISOR se rangent facilement grâce à leur encombrement minimum une fois pliées.

Vous trouverez CHAISOR
chez tous les bons revendeurs
ou directement aux Ets JOUK

102 f

Garniture : velours vert,
rouge, jaune, noir
Supplément pour Skai

Ets JOUK
14 rue Henri Martin
LE PRÉ-ST-GERVAIS (Seine)
Tél. 844-40-00

GRAND PRIX DU DISQUE 1969

MARCHES ET REFRAINS DE L'ARMÉE FRANÇAISE

4 DISQUES "STÉRÉO-COMPATIBLE" 33 T. 30 CM

en un luxueux coffret toile doré aux fers accompagné d'un livret illustré

La première anthologie de musique militaire française (180 morceaux)

- | | |
|------------------------------------|---|
| 1 LA MONARCHIE | 3 LE XIX ^e SIÈCLE ET L'ÉPOPÉE COLONIALE |
| 2 LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE | 4 LE XX ^e SIÈCLE ET LES 2 GUERRES MONDIALES |

Franco : Chaque disque **35 F** - Le coffret **140 F**

NAPOLÉON ET LA GARDE IMPÉRIALE

Une évocation historique de l'Empire par ses Marches, Batteries et Chansons

Texte du Commandant Lachouque

1 disque 33 T 30 cm - **30 F** Franco

En vente chez les disquaires et à la

SERP 6, rue de Beaune - Paris-7^e - BAB. 41-75 - C.C.P. 20033-49

**INSOLITE
RARE
CURIEUX**

**LIVRES & PRODUCTIONS
EXCLUSIFS, NON EXPOSES**

Catalogue 90 pages illustrées,
600 articles, contre 4 timbres



A. de P. serv. CR

B.P. 100 PARIS 15

Exposition et Vente

70, rue Castagnary - Paris 15^e

LE CRAPOUILLOT

Nouvelle série n° 8

Société d'Éditions Parisiennes Associées
R.C. Seine 63 B 5039

Direction - Rédaction - Administration - Publicité
49, avenue Marceau, Paris (16^e). Tél. : 553-65-09

CONSEIL DE DIRECTION

Jean BOIZEAU

Jean-François DEVAY

Roland LAUDENBACH

REDACTEUR EN CHEF

Michel EBERHARDT

SECRETAIRE DE REDACTION

Frédéric MUSSO

REALISATION TECHNIQUE

Guy PIAULT

Pierre GATINIOL

Abonnements

France 25 F

4 numéros : Etranger 28 F (Taxes aériennes en sus)

C.C.P. : " LE CRAPOUILLOT ", Paris 25-391-74

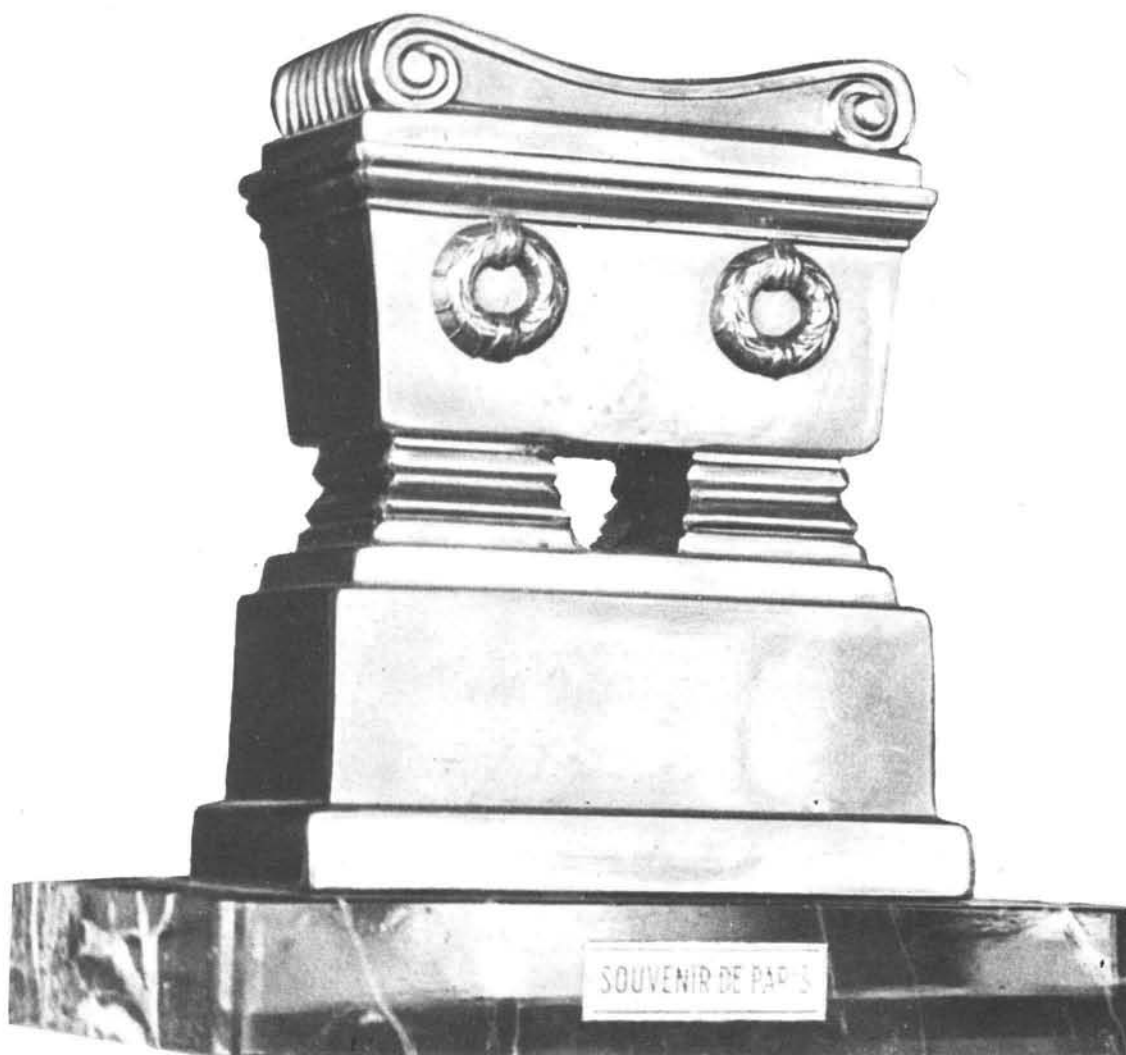
(Pour changement d'adresse, joindre 1 F et la dernière bande)

Composition - Montage : Paris-Photocomposition
Impression : SIPE - 25-Baume-les-Dames



Le directeur de la publication : J.-F. DEVAY
Dépôt légal : 3^e trimestre 1969

NAPOLÉON CET INCONNU



1769-1969 : Bicentenaire de la naissance de Napoléon : des tombeaux pour les touristes !

PAR JEAN BOURDIER, PATRICE BOUSSEL, PIERRE DOMINIQUE, DR. GASTON FERDIERE, HENRI GUILLEMIN, LOUIS MADELIN, PATRICK RAVIGNANT, ROMI, CECIL SAINT-LAURENT, JEAN SAVANT.

AVANT-PROPOS

« Mieux vaudrait ne pas avoir vécu que de ne pas laisser de traces de son existence... »

Napoléon

Le personnage enrubanné dont on fête cette année le bi-centenaire, a perdu, de retouche en retouche, toute ressemblance avec Napoléon Bonaparte.

L'homme exceptionnel a marqué si profondément son époque que ses historiens des premiers jours furent emportés par les passions ; favorables, elles leur ont dicté des panégyriques stupides ; hostiles, elles leur ont inspiré des pamphlets haineux.

Et le vainqueur d'Austerlitz, victime exemplaire de cette manie de la transposition, s'est assis un moment entre les deux chaises de la gloire : métamorphosé en divinité par ses fanatiques, l'homme à la redingote grise n'était, sous la plume de ses détracteurs, que le brigand qui avait mis l'Europe à feu et à sang...

Finalement, la légende a triomphé, cette extravagante légende créée par Bonaparte, revue et corrigée par Napoléon, exploitée par Louis-Philippe, Napoléon III et les revanchards de 1875, popularisée par Edmond Rostand, entretenue par des militaires, des écrivains, des négociants et des syndicats d'initiative...

Qu'on nous comprenne bien : l'objectif de ce numéro du « Crapouillot » n'est pas de faire descendre Napoléon de son piédestal mais plutôt de mettre en lumière ses aspects insolites, peu connus, oubliés — volontairement ou involontairement — afin de le montrer tel qu'il fut, débarrassé des ornements trop clinquants dont ses partisans l'ont paré, autant que de la boue dont ses ennemis l'ont barbouillé...

Mais la vérité est exigeante. Nous l'avons recherchée à travers les contes bleus des falsificateurs de l'Histoire, certains d'ailleurs que la révélation des petites faiblesses du grand Napoléon ne fera baisser ni l'admiration des foules pour le héros légendaire, ni le chiffre d'affaires des marchands de souvenirs...

ROMI

UN GRAND COMPLEXÉ

ou Napoléon vu par un psychiatre



Ce portrait non officiel de Boilly révèle les tourments intérieurs du premier Consul (Musée Carnavalet).

Grâce aux progrès de la psychiatrie, le « profil psychologique » d'un individu est aujourd'hui moins sommaire que du temps où le docteur Gall, l'inventeur de la phrénologie, s'émerveillait de la tête de l'Empereur. Aussi avons-nous demandé à l'un des meilleurs spécialistes, le docteur Gaston Ferdière, d'étudier le cas Napoléon.

JE ne peux pas me passer d'une précaution préalable. Il ne saurait s'agir ici d'une *expertise* ; dans ses conclusions, l'expert est tenu à répondre aux questions qui lui sont posées, et à celles-ci seules.

Or, pour « Le Crapouillot », on m'a demandé seulement, à la lumière de la psychologie contemporaine, de dégager les traits essentiels d'une personnalité pour le moins exceptionnelle : celle de Napoléon Bonaparte.

Cela dit, je ne me sens pas forcé de me priver de mes chères habitudes et peux continuer à utiliser les formules classiques : je certifie donc avoir étudié avec attention les documents que j'ai pu rassembler ou que d'autres ont rassemblés pour moi et affirme le présent rapport « sincère et véritable », « en mon honneur et conscience ».

Napoléon fut malade toute sa vie, continuellement. Je suis

persuadé qu'il présentait de graves troubles névrotiques et dois fournir ici les raisons de ma conviction en m'efforçant à la fois à la concision, à l'objectivité et à la clarté (je cherche dans la mesure du possible à éviter le détestable jargon de l'analyste).

Pour mémoire seulement, je rappelle la fameuse *constitution arthritique*, présentée comme un héritage familial et le laissant sujet aux rhumatismes, à l'entérite et aux hémorroïdes.

Dans ma spécialité en tout cas, nous nous efforçons de réduire de plus en plus le rôle de l'hérédité et, actuellement, nous attachons quasi uniquement aux acquisitions de l'individu. Il faudrait donc dresser un tableau détaillé des premières années de Bonaparte et opposer avec netteté le père et la mère : le père coureur, laissant filer l'argent entre ses doigts, peu « présent » au foyer ; la mère, se posant en chef de famille, sachant se passer de l'assistance de son mari, autoritaire parfois avec excès, luttant obstinément pour élever sa nombreuse famille. On imagine sans peine la violence des discussions entre ces deux corses et les mots durs échangés. En bref, nous trouvons la structure parentale de choix pour la constitution d'un *œdipe particulièrement solide* : il ne devait jamais être liquidé.

Bonaparte ne connut pas le bonheur d'une famille unie, la tranquillité de la maison. A sa naissance, il était si chétif qu'on se contenta de l'ondoyer pour éviter les frais d'un baptême. C'est un petit garçon pauvre et un pauvre petit garçon à la peau bla-

faut recourir avant tout aux lettres à Marie-Louise, toujours écrites de sa main : *bultin*, *caractaire*, *aventure*, *nécense*, *bruillar* (brouillard), *paiglasse* (paillasse), *Colincour*, *Morenci* (Montmorency)... Je passe sur les simples fautes d'orthographe que l'on peut ramasser à la pelle : « Tu *paint* pas mal... *Ambrasse* mon fils, dis-moi s'il a *fais* ses dents ».

Le cordon ombilical

A dix ans, voici Bonaparte « boursier du roi » ; il entre au collège d'Autun, puis à l'Ecole Militaire de Brienne, enfin à celle de Paris. On a écrit à ce propos que, pendant ces six années, rien ou presque rien n'a été révélé de sa santé et que, pourtant, selon le règlement en vigueur dans les établissements de l'Ancien Régime, nul ne pouvait y être admis s'il présentait « un vice de constitution ou une maladie incurable ». On a précisé qu'un examen médical sévère était passé à l'entrée sous la surveillance du supérieur et qu'ainsi le seul fait que le jeune Buonaparte ait été reconnu apte à servir dans les cadets-gentilhommes « prouvait sans conteste qu'il n'était à l'époque ni malsain ni mal conformé ».

Je n'en suis pas si sûr : l'examen médical obligatoire à l'entrée n'était peut-être pas si sévère que cela et ne devait éliminer que les grosses difformités ou les maladies les plus apparentes ; il ne disposait que de moyens d'investigation élémentaires ; de nos jours, il serait complété par un examen psychiatrique et psychologique sérieux, au besoin par une observation de quelques jours. D'ailleurs, lorsque Laetitia voit son fils en se rendant à Bourbonne pour prendre les eaux, elle s'inquiète de sa santé, de sa paleur livide et de l'altération de ses traits. Elle craint de le voir devenir « poitrinaire ».

Le Docteur Thooris Van Borre, qui fut médecin-chef des Invalides et publia un livre sur la *Morphologie des grands hommes* : *Napoléon I*, va jusqu'à écrire : « De nos jours, on l'eût refusé au conseil de révision ! ». Je n'ajoute rien, quoique grillant d'envie de le faire, et laisse mon lecteur imaginer à son gré les conséquences de ce refus pour l'intéressé lui-même (quelle carrière aurait-il choisie ?) et pour le monde tout entier !

Un texte publié par le *Miroir de l'Histoire* retient mon attention : « De 1785 à 1793, la vie du nouvel officier va se partager entre des séjours en France relativement brefs et des *périodes beaucoup plus longues passées en Corse* (c'est moi qui souligne), dans une atmosphère familiale qu'il aime à retrouver. A plusieurs reprises, il invoquera sa santé défaillante pour justifier auprès de ses chefs de telles absences ». Ce qu'il aime à retrouver, ce n'est nullement une atmosphère familiale qui a été ce que l'on sait, mais Laetitia elle-même : le cordon ombilical est loin d'être rompu.

Erudit, passionné, Jacques de Launay, dans un travail de longue haleine, nous a bien montré Napoléon voyant d'abord la mère dans la femme et n'accordant ses faveurs qu'« à la femme grande, aux formes généreuses, taille creusée et bassin large ». Il suffit d'examiner avec soin les portraits plus ou moins officiels de la famille, des épouses ou des maîtresses pour se persuader de la justesse de cette remarque. C'est finalement le Fils qui se substituera au Père défaillant et se présentera en *Pater familias*, protégera la Mère en l'appelant auprès de lui dès la Campagne d'Italie, assurera l'avenir des frères et sœurs en distribuant titres et couronnes, au besoin réprimandes et châtimens.

La vie sexuelle de l'Empereur fut mouvementée, marquée d'un certain donjuanisme que la psychanalyse nous permet de remettre à sa véritable place : nous savons, par les confidences de boudoir... ou de cour, que Napoléon se comportait en collégien, était un amant pressé et malhabile. René Laforgue fait appel aux mécanismes d'échec ; il retient une propension à l'impuissance sexuelle extrapolée dans le comportement social. Je pense pour ma part que Napoléon connut plus qu'une fois l'*éjaculation précoce*. Cette hypothèse me permet de goûter dans le même moment le mot d'Anatole France et celui de Madame Duchâtel : le premier est rapporté par J.-J. Brisson dans son *Anatole France en pantoufles* : « Il a fait gémir le monde parce qu'il était incapable de faire gémir une paillasse » (citée de mémoire) ; le second se trouve dans le *Journal de Sainte-Hélène* de Bertrand : lorsque pour la première

ÉPILEPTIQUE, IMBÉCILE OU PÉDÉRASTE ?

« Que Napoléon I^{er} ait été un épileptique, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Son père était un buveur et manquait de sens moral. Ses sœurs, surtout Pauline, étaient sans pudeur. Pauline était hystérique. Lucien était avare, égoïste et sensuel. Lui-même a la taille et les proportions d'un dégénéré. »

Cesar Lombroso
(*Deutsche Revue* - janvier 1898)

Napoléon I^{er} ou, si vous préférez, Bonaparte, est la combinaison, à parties égales, d'un soldat de génie, d'un aberrant et d'un disciple éperdu de Rousseau. C'est-à-dire d'un imbécile. (Imbecilis, faible d'esprit...).

Léon Daudet
(*Le stupide XIX^e siècle* - 1922)

« Il a deux goûts qui se trouvent rarement réunis dans le même homme : il est dissolu avec les femmes et il s'est montré adonné au vice dont on a faussement accusé Socrate. Son archi-chancelier Cambacérès le seconde merveilleusement dans ce pendant honteux.

Je ne serais pas étonné que, pour imiter Néron en tout, il n'épousât un jour un de ses pages et un de ses mamelucks... »

Lewis Goldsmith
(*The Secret history of Bonaparte* - 1810)

farde, aux joues creuses, au front bombé, sous les « cheveux plats » que chantera le poète. Chez lui on l'appelle *Rabulione*, c'est-à-dire *Mêle-tout*, au lieu de *Nabulione*.

Nous ne savons pas grand chose de sa vie d'écolier ; elle fut, je pense, peu brillante en dépit d'indiscutables dons intellectuels et il m'est bien permis d'imaginer un psychologue scolaire de notre siècle soumettant le jeune Bonaparte aux batteries de nos tests (de niveau et projectifs) et concluant : « Q.I. (quotient intellectuel) se situant bien au-dessus de la moyenne ; difficultés scolaires en relation avec les perturbations incessantes de la sphère familiale ; inattention, turbulence, angoisse sous-jacente ; dyslexie-dysorthographe ».

Dyslexie-dysorthographe : ces manifestations ont été spécialement étudiées dans les dernières décennies ; dès qu'elles sont repérées, elles sont traitées sans retard par des séances au moins hebdomadaires de rééducateurs qualifiés.

Toute sa vie, il dira *armistice* au lieu d'*amnistie*, *section* pour *cession*, *rentes voyageurs* pour *rentes viagères*... Toujours il confondra l'*Ebre* et l'*Elbe*, l'*hysope* et la forteresse d'*Osopo*. Il



A Sainte-Hélène, l'Empereur affectionnait cette position : à quatre pattes sur l'Europe...

fois, Madame Duchâtel coucha avec Napoléon, à la Malmaison, elle éclata de rire : « Eh ! Eh ! dit-elle, et l'Impératrice qui dit que vous êtes bon à rien... que c'est comme de la pisse ! »

UNE GROSSE PRISE

1808. 13 JANVIER — Livré à sa majesté l'Empereur par la manufacture des sieurs Robillard et Cie, un coffret de 6 kilos de tabac à priser, à 7 F. 20 le kilo.

8 MARS — Tabac râpé en deux coffrets de 6 kilos chacun à 7 F. 20.

23 MAI — Un coffret de 6 kilos, à 7 F. 20.

30 AOÛT et 15 SEPTEMBRE — Fourni à sa Majesté 12 kilos de tabac râpé à 8 francs.

Ces divers mémoires ne complètent pas l'année 1808, il faut y ajouter au moins une livraison de 6 kilos. On arrive ainsi à un total de 42 kilos de tabac à priser, soit 3 kilos et demi par mois !

Napoléon, semble-t-il, s'installera confortablement dans son état immature, dont il retirera le maximum de bénéfices, manifestant un incontestable dynamisme. On ne peut contester sa considérable puissance de travail, sa ténacité dans l'action, sa résistance à la fatigue, sa faculté de récupération. Ce prétendu insomniaque peut, lorsque les circonstances le permettent, dormir trente-six heures d'affilée (Chantal Dixit).

Il convient d'examiner l'autre côté de la médaille, et d'abord les tics : l'un lui déforme la bouche, un autre lui fait remonter l'épaule droite. En 1805, Samuel Thomas Von Soemmering, le célèbre anatomiste, a l'occasion d'observer le visage de Napoléon dans une glace de sa loge au Théâtre Royal de Munich : il note la « tension permanente », l'agitation intérieure et l'émotivité intense qui se révèlent par les mouvements des mains, ces traîtresses... C'est l'occasion de rappeler les « manies » (je sais prendre les mots dans leur sens populaire) de l'Empereur : celle de priser sans cesse, même lorsque la tabatière est vide ; celle de taillader le bras de son fauteuil avec un canif ; celle de saisir en marchant le bras de son interlocuteur pour s'y appuyer, etc.

La « tension » cependant se révélait parfois d'une manière plus brutale par l'agressivité, par l'impulsivité, et les colères de Napoléon sont célèbres. Il giflait volontiers ses généraux, se montrait violent avec ses maîtresses, se livrait à des excès verbaux, menaçait de faire « sabrer Chateaubriand sur les marches de son palais ». Les situations conflictuelles s'avèrent en rapport électif avec des figures d'autorité masculine.

J'ai cru apercevoir au passage quelques périodes dépressives marquées par des idées de tristesse et de découragement, mais elles sont trop « réactionnelles » et trop fugaces pour que je puisse les retenir.

Le mécanisme de *surcompensation* impose à Napoléon de ne pas perdre un seul de ses 164 centimètres au milieu de ses officiers faisant figure de géants ; ce mauvais cavalier se force à monter à cheval et à s'y tenir, s'il le faut, pendant des heures ; on sait qu'il ne consentit jamais à porter ses binocles en public ; il maintenait ses erreurs relatives aux mots et disait de son style : « Tout le monde s'accorde à le trouver original !... »

A vrai dire la névrose impériale ne cesse de s'exprimer et d'exprimer sa prédominance despotique par le *langage du corps*. Mon dernier chapitre se place naturellement sous le signe de la *médecine psycho-somatique* d'aujourd'hui. Si je cherche à classer, j'élimine rapidement les symptômes vaso-moteurs du vagotonique, la frilosité faisant rechercher les bains brûlants et entretenir le feu...

Les *manifestations digestives* doivent être étudiées en priorité ; elles sont évidemment aggravées par l'absence de la plus simple hygiène alimentaire : goûts exclusifs, successifs et parfois contradictoires, temps minime — parfois moins de cinq minutes — accordé aux repas... et à la mastication. Journées d'inappétence plus ou moins complète succédant à des journées de boulimie.

L'Empereur souffrit d'incessantes gastralgies plus ou moins violentes et quelques-uns ont pu prétendre que la main était glissée dans le gilet pour soutenir ou comprimer l'estomac. (Je passe sur les désordres hépato-biliaires assez habituels en pareil cas et uniquement « fonctionnels »). Je me sens peu porté à la facile érudition qui me permettrait de citer les noms des premiers chercheurs américains qui ont montré l'importance de la tension nerveuse dans l'étiologie de l'ulcère : l'hyperacidité aboutit au syndrome pré-ulcéreux classique, finalement à l'ulcère lui-même ; le trouble psychologique organise en même temps qu'il « organicise », pour

reprendre la brillante formule et le néologisme du Professeur Jean Delay. Il est remarquable que tous les médecins qui se sont penchés sur les causes de la mort de l'Empereur (Ganière, Godlewski, de Launay) aient retenu avant tout l'hypothèse d'un ulcère perforé.

Les *manifestations respiratoires* sont nombreuses : toux fréquente, « nerveuse », survenant par quintes interminables que pilules et sirops ne parviennent pas à calmer, bronchites incessantes... Quant à l'asthme, on lui découvre bien souvent, si l'on sait chercher, une indubitable psychogénèse et Olivier Loras le considère comme une « angoisse du souffle ».

Restent les *manifestations cutanées*. L'histoire veut qu'il ait contracté la *gale* au siège de Toulon, en remplaçant à son poste un artillerier mortellement blessé et atteint de cette maladie. En tout cas, en inspectant les côtes de la Méditerranée après le 9 thermidor, Desgenettes examine Bonaparte et diagnostique une « gale rentrée ». On a parlé d'un eczéma chronique. On peut penser à un psoriasis ou à une autre de ces dermato-névroses que, devant l'échec répété de leurs propres thérapeutiques, les dermatologues se sont récemment décidés à abandonner aux psycho-thérapeutes.

Un médecin confesseur

En face d'un tel malade, le rôle de son médecin préféré, Jean-Nicolas Corvisart, mérite d'être souligné. « Je ne crois pas à la médecine, répétait le Premier Consul, mais je crois en Corvisart. » Il ne lui retira jamais cette confiance et le célèbre médecin paraît mériter la nôtre. Appelé souvent au secours, acceptant de fréquents déplacements, cet excellent généraliste savait engager de longues

conversations vraisemblablement fort éloignées de la médecine, écouter attentivement son patient, recevoir ses confidences, donner au besoin quelques sages conseils... Il me montrerait, s'il en était besoin, à côté de l'arsenal des drogues et des médications, les indiscutables pouvoirs du paternalisme, du simple paternalisme aujourd'hui si décrié (j'écris cela en toute liberté, connaissant parfaitement bien les reproches qui peuvent légitimement être adressés à celui-ci au nom de la psychologie des profondeurs).

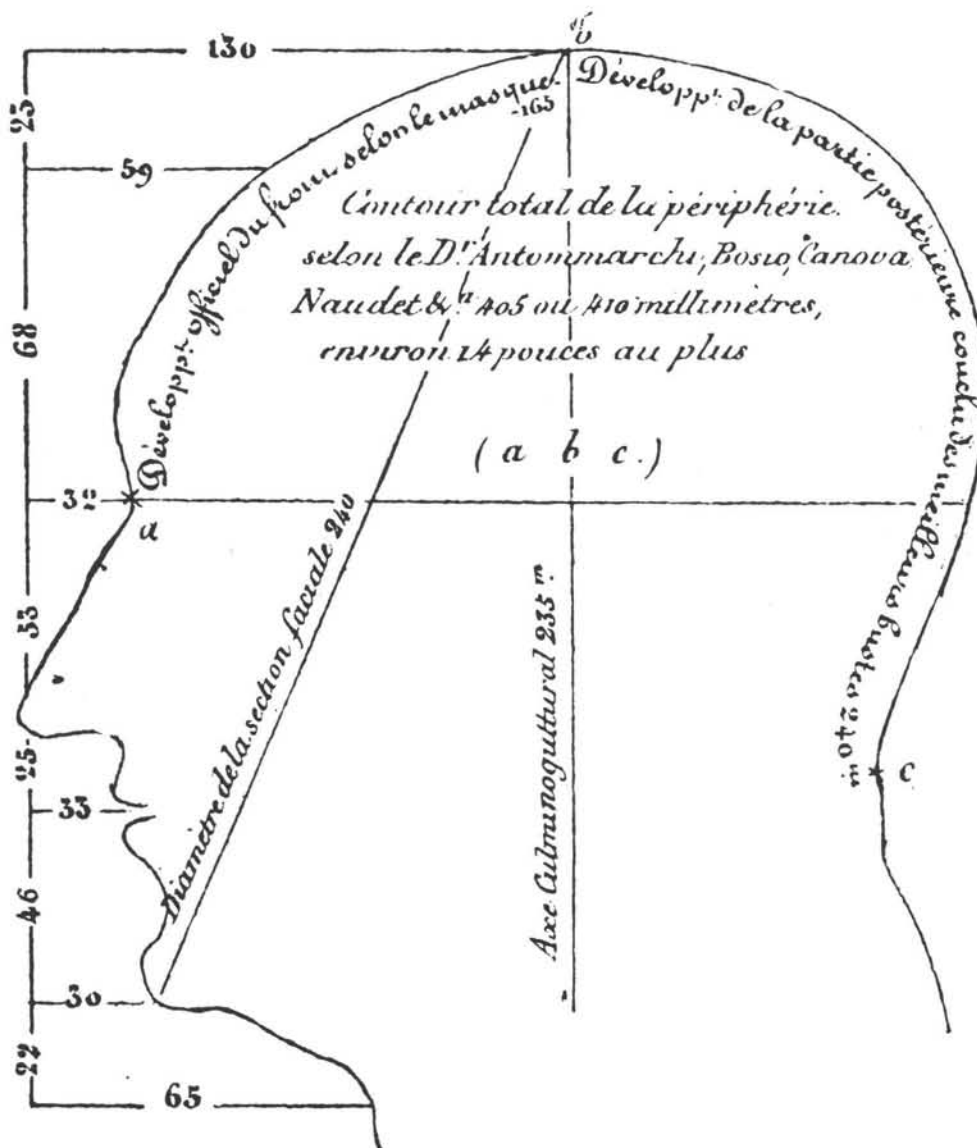
Mon étude devrait se terminer par un paragraphe de *psychologie collective*.

Comment a pu prendre naissance en un siècle et demi le *mythe Napoléon* ? Comment s'est-il développé dans certaines classes sociales, au-dessus des frontières et des alliances plus ou moins durables ? A quoi cela aboutira-t-il ? Je pense l'apercevoir trop clairement.

Les récits qui me sont parvenus par la presse et la voie orale de la récente croisière du France et du comportement des passagers au cours des escales me font songer à une authentique déification : c'est le culte d'un héros, solaire comme il se doit, venu rétablir l'ordre menacé par les utopies des contestataires et l'idéal de la Révolution, terrasser les forces du mal comme Saint-Georges le dragon.

Il y a là une nouvelle religion dont l'étude ressortit autant à l'ethnologie ou à l'anthropologie qu'à la psychopathologie.

Docteur Gaston FERDIÈRE



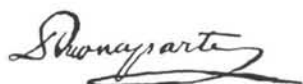
Napoléon détestait les phrénologues : Antommarchi les venge en étudiant son crâne après décès, selon les méthodes du docteur Gall.

Un graphologue révèle

Tout son destin dans sa signature

L'écriture étrange de Napoléon a frappé tous ses contemporains. Après Waterloo, l'Empereur d'Autriche, dont Napoléon avait épousé la fille, prononça ces quelques mots qui réjouissent les graphologues : « J'avais toujours dit que cet homme finirait mal : il avait une si vilaine écriture ! »

En 1879, Jean-Hippolyte Michon, président de la Société de Graphologie, publiait une Histoire de Napoléon 1^{er} d'après son écriture qui ne manque ni d'intérêt, ni d'originalité. C'est de cette étude que nous extrayons quelques analyses des principales et successives signatures de Napoléon.



LA première signature étudiée par M. Michon est apposée au bas d'une lettre que le capitaine Buonaparte écrit en 1792 à l'administration de Versailles pour obtenir un secours en faveur de sa sœur. Cette jeune personne devait partir en Corse en quittant la maison où elle avait été élevée.

Toute la lettre est soignée dans son graphisme car, ainsi que l'indique M. Michon, « les plus spontanés, les plus autoritaires font toujours la toilette de leur écriture quand ils rédigent une demande. »

A propos de la signature, l'auteur remarque que le *B* est étrange. « Le contournement bizarre de la première hampe de la lettre dit l'homme retors, sur lequel il ne faut pas compter, qui fera passer avant toute considération son intérêt personnel. Le paraphe bourgeois est bel et bien le lasso des coquettes pour prendre des cœurs ou celui des cupides de renommée pour atteindre les hautes situations sociales. »



1793 : Buonaparte, « Commandant l'artillerie du siège de Toulon », écrit au général Cartaux pour affaire de service. Dans la pétition de l'année précédente, le capitaine a fait de la calligraphie. Maintenant, quoique inférieur en grade au général Cartaux, il a une haute situation de commandement. Il dirige et diriger est une forme de pouvoir.

Dans ce deuxième graphisme, on trouve plus de spontanéité, plus d'abandon. Buonaparte n'a pas, cette fois, fait toilette de son écriture... C'est lisible

mais peu soigné, rapide, brusque, anguleux.

Ici l'écriture est plus ardente, plus vive, plus passionnelle que la précédente. L'homme y montre plus l'épanouissement, sans le moindre déguisement de ses instincts, de sa nature, de ses facultés dominantes.



SIGNATURE d'un message adressé de la Malmaison le 30 fructidor an XI, au citoyen général Soult, commandant en chef le camp de Boulogne, par Buonaparte, premier Consul de la République Française.

C'est la signature de « Bonaparte sphinx », au paraphe étrangement fulgurant. Le *B* est devenu une lettre de fantaisie, commençant très bas, par un coup de plume d'une vivacité puissante. La lettre *n* prend une hauteur démesurée au milieu du mot, signe de désordre ; et le *p* s'élargit et s'épate disgracieusement. Dans la signature de Napoléon empereur, ce *p* aura une envergure encore plus extraordinaire.

« Ce génie, d'une spontanéité si effrayante, qui va par bonds, accentuera perpétuellement dans son graphisme, ses forces intellectuelles et son développement d'instincts et de caractère. »

Le mouvement le plus remarquable, dans cette signature du premier Consul, est le paraphe fulgurant composé d'un *t* non barré, remonté très haut et descendant très bas — toujours le désordre de l'esprit — et se prolongeant par un trait anguleux sous la signature, trait complété par un autre petit trait jeté brusquement sur la droite.

« Rien n'y manque, et le terrible homme qui effraya si longtemps l'Europe, n'eût pas mieux réussi s'il eût eu la pensée de donner à son paraphe une ressemblance avec le trait du feu de la foudre qui sillonne le nuage... »



1804 : année de la proclamation de l'Empire. « Toujours, commente M. Michon, la lutte éternelle de la tête et du cœur — lettres inclinées et redressées — logique inflexible, réalisation de plans arrêtés — pas un intervalle entre les lettres. »

L'idéalisme des temps antérieurs a disparu. Nous n'en sommes plus aux théories : nous sommes le tout-puissant Empereur des Français et nous savons très bien qu'à la première chicane que nous feront les rois de l'Europe, nous leur donnerons une nouvelle leçon dont ils auront à se souvenir.

Volonté d'une résolution, d'une détermination intraitable : cf. le paraphe avec l'écrasement violent de la plume. Toutefois, ce graphisme révèle un fait curieux : l'homme est devenu plus doux. Il a eu son triomphe : les courbes sont dominantes. Il a ses heures de bienveillance.



1805 : signature prise au bas d'une proclamation après la bataille d'Austerlitz, le 6 décembre.

C'est la plus montante des signatures de Napoléon, celle qui marque le mieux le mouvement ambitieux, ardent, impétueux de son âme et sa foi dans son étoile.

La hauteur de la majuscule *N* dit l'orgueil, l'admiration de soi. « Il se redresse sur ses ergots et se hisse sur son piédestal. »

Les lettres sont toujours liées et indiquent le réalisateur, l'homme qui, dans cette grande bataille, a su mettre en pratique la grande règle de stratégie qu'il a

eu la gloire de formuler : « Se rendre fort sur un point donné ».

Mais toujours également le désordre inconscient de la plume, des lettres que l'impétuosité nerveuse, poussée par le désordre cérébral, ne permet pas d'écrire d'une façon normale. Le mouvement écarté des deux lettres finales *on* dit nettement ce désordre.

Toujours, enfin, le lasso, qui va en quête du succès.

20 avril 1811 : signature d'une brève note écrite à deux heures du matin, à l'intention de Maret, duc de Bassano, ministre secrétaire d'Etat. Dans cette note, à peine lisible, les mots liés entre eux disent plus que jamais l'impénétrable, le rusé, le dissimulé...

Mais c'est l'Empereur qui signe. La majuscule de Napoléon a un mouvement d'extension vers le haut qui dit l'orgueil et l'immense admiration qu'il a de lui-même. Cependant tout est raide et anguleux : « L'Europe va voir ce que je lui prépare!... »

La lettre fatale, le *p* minuscule, n'a jamais été aussi extravagante. Signature, paraphe en lasso, tout est d'un seul jet de plume. L'Empereur est dans la période de la concentration dernière de ses forces. Il voit clairement ce qu'il veut. Il va faire une folie colossale... Nous ne sommes séparés de la course sur Moscou que de quelques mois.

21 septembre 1812 : le nouvel Alexandre a réalisé son rêve... il est à Moscou... mais Moscou est en flammes! Pour la première fois Napoléon tremble : le *N* majuscule, toujours de hauteur exagérée, montre des hésitations marquées de la plume. Cette lettre était tout d'un jet dans les signatures précédentes; cette fois, le second jambage se détache du premier et n'est pas lié à sa base comme dans les signatures habituelles, mais en haut.

Cependant, la signature demeure horizontale. Napoléon ne se sent pas vaincu. Il produit alors, plus large, plus désordonnée que jamais, la lettre accusatrice, la lettre folle, le *p* minuscule qui déshonore son graphisme. Selon la théorie de M. Michon, Napoléon voit le désastre, il a trop de coup d'œil pour ne pas mesurer la portée de l'acte héroïque par lequel la Russie, dans une

énergie suprême, incendie Moscou, la vieille et splendide cité qui était sa gloire... Mais il est encore sous le charme de sa toute-puissance. Son orgueil lui cache l'influence de cet échec sur l'opinion des Français.

Le paraphe en lasso, auquel il est resté fidèle, se termine par un mouvement ascendant encore très énergique, d'où semble s'échapper ce cri : « L'on verra que je ne suis pas encore à terre!... ».

6 octobre 1812 : le grand Napoléon est vaincu. C'est la retraite de Russie. Le monogramme vient rendre, avec une expression effrayante, l'état mental de l'homme, au moment du départ pour cette voie douloureuse où les cadavres gelés s'étendent à droite et à gauche...

Nous ne lisons plus ni Napoléon, ni Napol, mais seulement Np. L'homme est diminué. L'aigle terrible n'a plus ses ailes à large envergure. C'est un Napoléon rapetissé.

La majuscule impériale s'est rabaissée. Moins d'orgueil, moins d'admiration de soi. Il y a un point avant la lettre *N*. Hésitation? Inquiétude? Il se demande : que faire? Les signatures pointées disent toujours la crainte ou la défiance.

Mais si l'orgueil de Napoléon en déroute se montre rabaissé, le mouvement de son exaltation cérébrale n'a subi aucune atteinte. La lettre *p* devient plus extravagante encore. Elle monte plus haut que le *N* majuscule. Napoléon conserve son audace : il redresse avec vigueur son paraphe. Ce trait relevé en massue dit le sentiment d'implacable vengeance. Il luttera encore.

SIGNATURE sur un document : Erfurt, 23 octobre 1813, après la perte de la bataille de Leipzig. Cette fois, le mouvement de la plume dépasse toutes les proportions. Le *N* est formidable de grandeur. Le *p* disparaît, il est remplacé par un coup de sabre ascendant d'une extrême violence. « Ah! je suis encore trahi... Eh bien! On verra!... »

Il est en plein dans la lutte. Il commence son *N* par un harpon : ténacité. Il change la forme de sa majuscule habituelle : il a plus d'une ressource... Il a si fortement appuyé sur la plume qu'il a fait plusieurs taches d'encre.

Cette écriture appuyée, jointe à la forme du coup de glaive, dit la détermination inébranlable. « C'est le désespoir dans tout son emportement et dans toute sa fougue. Cela touche à la fureur... »

LA signature de Fontainebleau : 4 avril 1814. Elle est la traduction fidèle de la situation douloureuse et de la chute du grand lutteur.

Il ne trace, comme dans la signature précédente, que le *N* du monogramme. Il est même descendant. C'est le découragement marqué, le noir de l'âme, la tristesse, l'abattement. L'orgueil a disparu. L'homme ne s'admire plus.

Cet homme est tellement abattu que « la plume, arrivée au bout de la lettre, dans le bas, par un trait rude, s'arrête brusquement, ne voit d'issue à rien, et se décide machinalement à reprendre son lasso d'autrefois, qu'il avait abandonné depuis Moscou... » Et encore ce lasso, d'ordinaire relevé par un dernier coup de plume, est-il considérablement descendant, comme la majuscule elle-même.

SAINTE-HELENE. De cette signature de Napoléon à Sainte-Hélène le graphologue allemand Adolf Henze a dit : « Elle va en descendant; il est triste, brisé, écrasé de chagrin... »

Elle descend, en effet, par une ligne verticale, comme la matière inerte tombant dans le vide par la loi de pesanteur. « C'est, dit M. Michon, la chose la plus étrange que nous révélent ces auto-graphes napoléoniens. Ils donnent une raison écrasante aux grandes lois graphologiques : ils en sont l'indéniable justification... »

Il est tombé effectivement bien bas l'homme qui est amené à tracer ainsi son *N* majuscule et ce *p* à large mouvement terminé par le lasso primitif.

La maladie l'emportera bientôt...

ON L'APPELAIT LE GRAND MACCHINATORE

ou Napoléon et l'argent



Dès que Bonaparte fut en possession du portefeuille consulaire, il s'attribua un traitement annuel de 500000 francs (250 millions A.F.).

De toute ma vie, je ne me suis jamais occupé d'argent."

Napoléon à Ste-Hélène

« **J'**AIMAIS la puissance plus que la gloire », déclara, le 8 avril 1819, Napoléon au général Bertrand. Assurément, cent cinquante ans plus tard, innombrables sont les amis de l'Histoire qui ne le soupçonnent pas. C'est que la publicité inouïe donnée à une collection — habilement constituée — de phases de la carrière de Napoléon Bonaparte n'a pas permis d'en restituer complètement l'histoire exacte. Cette publicité a tout faussé. Elle seule sert de moteur à l'incomparable renommée du « phénomène » nommé Napoléon. Et lui-même l'a dit : la gloire, ce n'est que de la publicité. La gloire s'obtient en faisant du bruit, beaucoup de bruit. « Plus on en fait, plus il s'étend loin... » Ce n'est pas un problème d'intelligence, de génie, mais de moyens, et de moyens financiers notamment.

Côté publicité, il a été servi, et il reste bien servi. Mais si l'on continue d'entendre le fracas orchestré autour de son nom, c'est au

détriment de la connaissance de son être. On répète son nom : on ne connaît pas exactement Napoléon Bonaparte. Lui, se connaissait bien.

Il se moquait de ceux et de celles qui prétendaient l'égaliser à un dieu. Il n'aurait pu désapprouver totalement une femme, qu'il songea à épouser, et qui disait de lui : « Eh bien, il est comme tous les hommes ». Car lui-même l'a affirmé : « J'étais précisément un homme et rien que cela... » Et encore, évoquant la brutale opération qui lui avait permis d'accéder au pouvoir : « Je ne serais pas venu qu'un autre aurait fait de même... Un homme n'est qu'un homme... »

Seulement, il se fût hérissé, s'il avait entendu la dame qu'il voulait épouser ajouter : « ...ne venez pas me dire qu'il est au-dessus d'eux... » Car, précisément, il n'eut jamais d'autre mobile que celui-ci : se tenir au-dessus des hommes, et prouver, lui, homme et non par force surnaturelle, sa supériorité sur tous les hommes, en les dominant sans relâche. Moins leur conducteur que leur dompteur.

Napoléon n'était pas un homme ordinaire, sans quoi, il se fût contenté de la chance miraculeuse qui avait favorisé ses débuts dans une carrière pour laquelle il ne manifestait guère les dispositions élémentaires. Car, si le lieutenant Bonaparte avait commencé sa carrière militaire sous le régime sévère imposé par Napoléon, son

indiscipline, ses absences illégales, aussi étendues que répétées, ne l'eussent certainement pas amené au grade de capitaine : plus sûrement, il se serait fait renvoyer de l'armée. Néanmoins, et par la grâce de Barras, il était devenu général. Et par la grâce de Barras encore, commandant en chef : à Paris, en Italie, en Egypte. C'avait été Barras, sa « chance inouïe »... Barras qui, en le mariant, avait fait de lui, étranger, un Français, et l'avait hissé au premier rang de la société, comme il l'avait élevé au premier rang de l'armée.

Mais une fois pourvu par Barras de ce magnifique tremplin de l'Italie, il avait senti naître en lui une ambition hors de toute commune mesure, et, tout de suite, envisagé la possibilité de se faire le maître de ses semblables. Il s'est longuement et souvent expliqué là-dessus.

Règlement de comptes

Prenons-le donc tel qu'il se présente à la postérité, après le « coup » de Brumaire, avec son titre de « consul provisoire », et le troisième seulement du trio coupable.

Car c'est bien ainsi que la grande aventure commence. Dans la conspiration qui a jeté bas son protecteur, son bienfaiteur, il n'est que le troisième, après Sieyès et Ducos. Il n'est que l'agent d'exécution. « Les civils et Sieyès ne me considéraient que comme leur machine... Je n'étais que leur agent... » (Bertrand.)

Un homme politique, Sieyès, parvenu au directoire grâce à Barras, a prétendu tout bouleverser. C'est sa manie, depuis 1789. Dix ans plus tard, en Brumaire (novembre 1799), après avoir hésité sur le choix de l'homme de main, après en avoir vu périr, après avoir éprouvé des refus, il s'est rabattu — sans enthousiasme — sur Bonaparte. Le 19 Brumaire (10 novembre) au soir, Sieyès triomphe. Il est à mille lieues de penser que Bonaparte va lui régler son compte, à moins de trente-cinq jours de là, puisque que c'est le 14 décembre, ne pouvant plus attendre, que Bonaparte s'arrogera le titre de Premier Consul, et pour dix ans.

C'est la deuxième étape de Bonaparte dans sa conquête — lente et difficile — du pouvoir, d'un pouvoir qu'il veut aussi absolu que strictement personnel.

La première étape a donc consisté à renverser Barras. Car le Directoire, c'était, à proprement parler, Barras, — Barras, chef de l'Etat républicain, en fait depuis le 9 thermidor (27 juillet 1794), et en titre depuis le 11 Brumaire an III (2 novembre 1795), jusqu'au 18 Brumaire an VIII (2 novembre 1799).

Or, Barras, le Républicain (« Celui-là ! avec sa République !... », maugréait Bonaparte), Barras, qui aurait pu s'approprier le pouvoir suprême, pour lui seul, et à vie, n'y a pas consenti. Il n'a pas consenti davantage — aussi insensées qu'aient été ses faveurs envers Bonaparte et tous les membres de sa famille — à nommer son protégé Directeur, auprès de lui, parce que ce protégé n'avait pas l'âge requis par la Constitution (40 ans). Bonaparte ne le lui a pas pardonné. Bonaparte s'est donc vengé promptement, se refusant à attendre les 40 ans d'âge requis par la Constitution de l'an III (1795). Et le « coup » de Brumaire a fait de lui un consul provisoire, mais ce consul provisoire a fait rédiger une autre Constitution, la Constitution de l'an VIII (14 décembre 1799), qui supprime la clause relative à l'âge des chefs de l'Etat.

Bonaparte "achète" Sieyès

La deuxième étape consiste à se débarrasser de Sieyès et de Ducos. De troisième consul, Bonaparte passe donc Consul définitif, et même Premier Consul, mais toujours à titre temporaire : pour dix ans.

Pour annihiler Barras — qui dispose d'un très puissant parti dans la nation, mais désarmé — Bonaparte a employé la force armée.

Pour mettre hors jeu Sieyès et Ducos (ce dernier compte à peine), Bonaparte emploie l'argent. (On verra qu'il érigea cette politique en système).

Le traitement annuel d'un Directeur était de 134.000F (environ



Cambacérès « muselé » par le chantage.

67 millions d'A.F.). (1). Traitement « médiocre », a dit Napoléon. Selon lui, ce traitement aurait dû être de 300.000 F. (150 millions d'A.F.), et, au sortir de charge on aurait dû donner au Directeur « sortant » 500.000 F. ou un million (250 ou 500 millions d'anciens francs). « Ce n'était pas trop : des hommes qui avaient gouverné la République ! »

Un consul dans le placard

En fait, Barras avait fait constituer une sorte de « caisse noire », sur laquelle il était prélevé 100.000 F. chaque fois qu'un Directeur « sortait ».

Le 18 Brumaire, Barras ne voulut rien prélever sur cette masse, de même qu'il refusa tout traitement et toute pension (il était général de division). Ses collègues Gohier et Moulin ne furent pas mieux traités. Toutefois, la masse restait à la disposition des trois consuls provisoires, dans une armoire du palais du Luxembourg. Sieyès en révéla l'existence à Bonaparte, ainsi que le fonctionnement. Le montant de cette caisse était alors de 900.000 francs.

Or, Sieyès, homme « corrompu » et « sans moralité » (Bonaparte *dixit*), ex-prêtre, abandonné à ses passions « particulières », comme Cambacérès, et, comme lui, esclave de sa gourmandise, ne voulait du pouvoir que pour les profits. Qu'on lui assurât ces profits, et il se résignerait sans peine à abandonner le pouvoir.

Bonaparte se hâta donc d'inviter Sieyès à mettre la main sur les 900.000 F. (450 millions d'A.F.), et à les partager avec Ducos, son complice... Sieyès s'adjudgea la part du lion : 700.000 F. (350 millions d'A.F.), ne donnant à Ducos que 200.000 F., ce qui les rendit ennemis mortels sur-le-champ. Heureuse division pour la stratégie de Bonaparte, qui entendait les « liquider » l'un et l'autre. Et puisque Sieyès « ne voulait que de l'argent » (Bonaparte *dixit*), le général força la dose en lui offrant, par dessus le marché, un domaine national : celui de Crosne, estimé de 500.000 à 600.000 F. (300 millions d'A.F.). D'où ce quatraine qui courut alors :

(1) Afin de rendre les chiffres plus parlants, nous les avons convertis en anciens francs actuels, en les multipliant par 500 (chiffre obtenu par la comparaison de divers éléments du train de vie de l'époque avec les mêmes éléments considérés de nos jours).



Sieyès « liquidé » pour 3 milliards A.F.

*Sieyès à Bonaparte a fait présent d'un trône,
Sous de pompeux lambris croyant l'ensevelir.
Bonaparte à Sieyès a fait présent de Crosne,
Pour le payer et l'avilir.*

Mais Sieyès ne se considérait pas « avili ». Quelque temps après, il fit procéder à l'échange de Crosne « contre une partie du parc de Versailles », puis en demanda le rachat à Bonaparte, qui versa la somme attendue par le ci-devant abbé : 800.000 F. (400 millions d'A.F.).

Ce ne fut pas la seule générosité. A Sainte-Hélène, Napoleon évaluait que Sieyès devait être riche (grâce à ses bienfaits) de 5 à 6 millions (environ 3 milliards d'A.F.).

Le cas n'est pas unique. En 1812, Napoléon estimait au même moment ce que lui avaient coûté les services de Savary — le spécialiste des guet-apens (Enghien, la famille royale d'Espagne, etc...).

Ainsi finit Sieyès, homme lâche et peureux entre tous, paresseux au suprême degré, effrayé par la moindre besogne. Au Luxembourg, il gîtait dans une manière de placard. Pour accéder jusqu'à lui, il convenait de frapper d'une manière particulière sur un point de la boiserie. Un ressort jouait. Une porte s'ouvrait. On voyait alors la cachette, et le petit lit qui l'occupait toute. Dans ce lit, Sieyès, pris de panique. Si l'on riait en découvrant ainsi ce lamentable chef d'une grande nation, il expliquait, d'un petit ton sec : « Ce sont les conspirateurs qui m'obligent à prendre ces précautions... » Un tel homme avait tenu dans ses mains les destinées de la France !... En 1789, il voulait le renversement du gouvernement monarchique. En 1791, il faisait l'apologie du même gouvernement. En 1793, il votait la mort du Roi. C'est de lui, le fameux mot : « La mort !... sans phrase ! »

Le choix des associés

La troisième étape voit l'instauration du Consulat nouvelle manière. Bonaparte, premier Consul, n'est plus une « machine », un « agent » : c'est lui qui choisit ses associés, comme Barras, naguère, choisissait les siens. Ainsi, Bonaparte donne à Cambacérès le poste de deuxième Consul, et à Lebrun celui de troisième Consul.

Réaliste, sachant magistralement découvrir et employer les



Barras « éliminé » par la force armée.

hommes, et tabler sur leurs faiblesses autant que sur leurs compétences, Bonaparte a procédé à un choix discutable, quant aux intérêts de la nation, judicieux, quant à son propre intérêt.

D'une part, la valeur des hommes.

Cambacérès est un juriste éminent, un dictionnaire de droit ambulant. Il a donné un gage au « coup » de Brumaire. Il était alors ministre de la Justice, détenteur des sceaux de l'Etat. Sa participation était précieuse, essentielle. Cambacérès possède l'expérience de toute la Révolution. Sous Barras, il était chargé de la rédaction du Code civil. Il va communiquer ses dossiers à Bonaparte et l'engager à singer Justinien, en s'appropriant l'entreprise et en lui donnant son nom. Pour Bonaparte, « la rencontre d'un tel homme » est une véritable « fortune ». Car nul n'est plus propre que Cambacérès à lui apprendre — sans s'en glorifier — les choses de l'Etat qui sont encore pour l'ambitieux général de fantastiques « inconnues ». (Molé.)

Lebrun est un « sage », un financier de premier ordre, un écrivain de grande classe, une « bibliothèque vivante ». Il a collaboré avec le chancelier Maupeou : en fait, il lui mâchait la besogne. Grand travailleur, il allait, la plume à la main, de quatre heures du matin au dîner. Une grande éducation, de la prestance, et une tête superbe.

Bonaparte, qui ignore tout du droit et des finances, se garantit ainsi merveilleusement.

D'autre part, le caractère des hommes.

Cambacérès est une homme « corrompu » (Bonaparte *dixit*). Créé ministre par Barras « inventeur » de grands hommes. Cambacérès a trahi Barras. En tout, intimement, Cambacérès est calqué sur le modèle de Sieyès. Du pouvoir, il n'aime que les vanités et, comme Sieyès, les profits. Dépouvé de courage civique, comme de toute ombre de caractère, il se tiendra toujours, auprès de Bonaparte, consul ou empereur, comme un mince officier d'ordonnance devant le généralissime. Connaissant son avidité, Bonaparte le couvrira d'or, et le « tiendra » en découvrant que Cambacérès, au Conseil d'Etat et dans les Conseils en général, se livre à de fructueuses opérations. C'est une image inattendue de la prétendue intransigeante et rigoureuse administration napoléonienne, mais il en va ainsi. Bonaparte sait que, pour faire aboutir une affaire, Cambacérès indique négligemment au solliciteur le montant de la petite « commission » nécessaire : de 50.000 à 150.000 F. (25 à 75 millions d'A.F.). Cambacérès est archi-myope. On dit plaisamment que sa



Pour le lieutenant Bonaparte à Auxonne : une modeste table et deux chaises de bois...

vue est « presque celle d'un quinze-vingt », mais, pour ce qui est de lire des chiffres et de compter un « bakchiche », il y voit étonnamment clair.

Quant à Lebrun, il n'a accepté l'emploi de troisième Consul qu'après bien des hésitations et des réticences. Il n'a pas d'ambition. Sa fortune est considérable. Il n'est tributaire d'aucun vice, d'aucune passion, à part celle des Belles-Lettres. Pour Bonaparte, un conseiller idéal. Politiquement, pas plus gênant qu'une potiche sur la cheminée de son cabinet.

Un phallus et deux couillons

Parce qu'il a tout à apprendre, et qu'il n'ignore pas qu'il ignore tout, Bonaparte se met en état d'apprentissage auprès de ses mentors. Il n'a jamais honte de questionner. Quand Barras a fait de lui — aussi prématurément — le commandant en chef de l'armée de l'Intérieur, son état-major, stupéfait et goguenard, l'a vu interroger le vieux général Krieg pour apprendre de sa bouche les rudiments du métier connus du moindre sous-lieutenant. (Besnard.)

C'est ainsi qu'en matière de finances, apprenant les grandes lignes du troisième Consul, Bonaparte se rend chaque jour chez Barbé-Marbois, créature de Lebrun, prochain ministre du Trésor, pour s'initier aux détails du fonctionnement de ce complexe appareil.

Ainsi, Bonaparte inaugure l'année 1800 en qualité de chef de l'Etat, porteur d'un titre incontestable, et, pratiquement, comme l'Autorité unique. (Les caricatures le présentent comme un phallus, dont Cambacérès et Lebrun sont censés être les deux couillons.) Mais ce pouvoir-là n'est pas encore à sa mesure.

Parce que, du pouvoir, il veut tout. Il s'est installé au Luxembourg, où Barras siégeait. Rapidement, le Luxembourg ne lui a plus suffi. C'est aux Tuileries que couchaient les rois... Dormir aux Tuileries, dans la chambre à coucher des rois de France devient l'objectif N° 1 de Bonaparte. Et cet objectif, il l'atteint.

Il y a fallu une grande audace, car la France est, en majorité, républicaine. Mais Bonaparte dispose de la force des baïonnettes. Ses séides sont aux postes-clés : Berthier, Murat, Lefebvre savent comment s'y prendre en pays conquis.

Maintenant, après avoir occupé le lit du roi, il s'impatiente de ne pouvoir en prendre le titre. Tout doucement, il lui faudra se résigner à n'être qu'un empereur, mais il en souffrira longtemps.

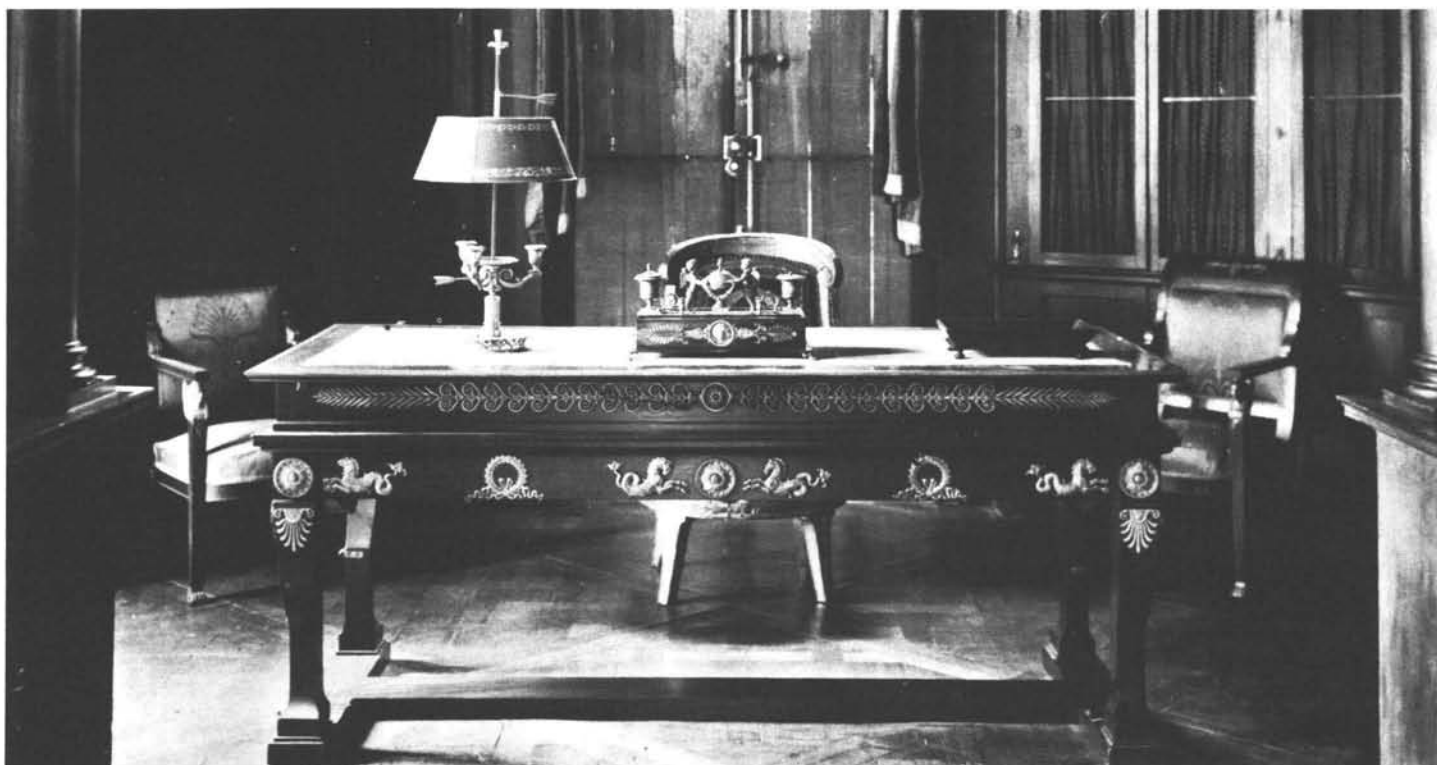
Louis XVI : un imbécile

Et même, au début de Consulat, il ne pense pas que le titre d'empereur puisse être adopté par lui, à défaut de mieux. Il se préoccupe principalement de l'appellation qui doit s'attacher au titre de Premier Consul. Depuis brumaire, tout le monde l'appelle « Général », ou « Citoyen Consul », et, plus récemment : « Citoyen Premier Consul ».

Cette sobriété républicaine le choque. Quand une dame portant le nom de Montesquieu lui dira avec autant de simplicité que de bons sens que son aïeul était « un bon citoyen », il « bondira ». Ce terme l'exaspère. Quant à lui, il « règne ». C'est-à-dire qu'il entend « régner » comme un souverain authentique et traditionnel. D'où encore un terrible éclat, de sa part, quand on lui parle du « règne » de Robespierre. Robespierre a été, lui aussi, un maître tout-puissant, mais Bonaparte veut l'ignorer. Il ne se connaît qu'un prédécesseur, il entend se rattacher à un seul monarque, un « vrai » : Louis XVI. Sans doute, ce Louis XVI, il ne le ménage pas. C'était « un imbécile ». Aussi l'a-t-on « pendu ». Il n'a eu que ce qu'il méritait. Opération sans importance, d'ailleurs, puisque sa succession était assurée...

Las ! le « successeur » souffre de n'être pas abordé comme les rois. Il rêve des termes solennels : « Majesté », « Auguste », etc. Mais il ne saurait être question de brusquer les événements. C'est pourquoi il fait lancer dans le public quelques ballons... A défaut de « Majesté », ne pourrait-on pas l'appeler « Sublime », et, pour y adjoindre l'idée royale, lui dire : « Votre Auguste Sublimité »... Ou bien pourquoi ne pas oser « Sa Majesté », avec le correctif « consulaire » ? On a eu « Sa Majesté Très-Chrétienne ». Les Espagnols ont toujours « Sa Majesté Catholique ». Pourquoi, désormais, les Français n'auraient-ils pas « Sa Majesté Consulaire » ?

Il a beau piaffer d'impatience : il va trop vite. Les circonstances lui imposent de piétiner, et pour un certain nombre d'années, ce qui le met à la torture.



... Pour Napoléon à Malmaison : un somptueux mobilier. L'argent est passé par là...

La légende veut aussi que Bonaparte, arrivant au pouvoir, n'ait jamais pris une heure de repos, ni trouvé un centime dans les caisses. D'où, à force d'acharnement au travail, une réorganisation sensationnelle de la France, et, grâce à son génie, un rétablissement foudroyant des finances.

Bonaparte entretiendra désormais cette croyance en son activité surhumaine, et des valets entretiendront des chandelles devant ses fenêtres pour donner à croire aux badauds et aux soldats qu'il ne dort pratiquement jamais. La nuit comme le jour, il travaille. Il a l'œil à tout, en permanence.

Dans la réalité, il aime son lit autant et plus que la plupart des hommes. Il est difficile de l'en tirer, le matin, et il supplie le secrétaire ou le valet de revenir une heure plus tard. L'après-midi, il observe la sieste. En général, il a besoin de « beaucoup de sommeil ». (Caulaincourt, II, 384, Bourrienne, etc.)

Quant aux caisses « vides », Bonaparte n'est pas tellement en peine...

Il cumule allègrement. Son traitement de général de division lui demeure : 25 000 F (12 500 000 A F). Il s'attribue un traitement de Consul : 500 000 F (250 millions d'A F). Puis, des « dépenses secrètes » : plus de 3 millions par an (environ 1 milliard 1/2 d'A F). Il ne néglige pas son traitement de membre de l'Institut : 1 200 F (600 000 AF). Dès la création de la Banque de France, il prend 100 actions, qu'il règle sur les fonds secrets, mais dont il perçoit les dividendes : 8 000 F par an (4 millions d'A F). Il s'est enrichi à la guerre. Il le dit : il a 100 000 F de rente (50 millions d'A F annuels). N'anticipons pas.

C'est bien connu : « On ne veut du pouvoir que pour disposer du Trésor. » (Pichon). Si le trésor avait été vide, Sieyès eût attendu des temps meilleurs pour fomenter le « coup » destiné à renverser Barras, afin de prendre sa place. Mais Sieyès, protégé infidèle de Barras, connaissait bien l'état des finances du pays. Quelques jours avant le « coup » de Brumaire, exactement le 7 brumaire an VIII (29 octobre 1799), une loi avait accordé au Directoire, pour dépenses de fonctionnement, et pour l'an VIII qui commençait, une somme de 1 866 500 F (Bulletin des Lois 319, N° 3387) soit environ 933 millions d'A F. Les traitements des conspirateurs candidats à la magistrature suprême étaient donc assurés...

Sans doute a-t-on, dès le lendemain du « coup », annoncé une

impitoyable enquête, afin de révéler les « vols » du régime abattu, régime de « pourris », terme créé par les adversaires royalistes de la Revolution, et repris par Bonaparte, le plus grand bénéficiaire de ce régime dit de « pourris »... En conséquence, les ministres des Finances successifs du Directoire, Ramel et Lindet, ont-ils été mis en état d'arrestation. On a saisi leurs papiers. Et leur comptabilité est « épluchée » sans indulgence.

Malheureusement pour Bonaparte, cela se traduit par deux coups d'épée dans l'eau. Le 18 frimaire an VIII (9 décembre 1799), les Consuls provisoires, l'oreille basse, doivent consigner dans le procès-verbal de leur 25^e séance que les comptes de Lindet, vérifiés et re-vérifiés, se trouvent être de la plus rigoureuse exactitude et « conformes aux obligations que le citoyen Lindet avait à remplir comme ordonnateur des dépenses des Finances ». En conséquence, les Consuls provisoires doivent relâcher Lindet : « Ils l'autorisent à sortir de Paris et à transporter son domicile partout où il trouvera convenable sur le territoire de la République ». (Archives Nationales, AF.IV.. 911 = minutes, et AF.IV+. 3 = registre).

Reste Ramel... Hélas ! Bonaparte n'a pas plus de chance avec lui. Onze jours après Lindet, Ramel est sur la sellette. Et le résultat est identique. 29 frimaire (20 décembre 1799) 35^e séance des Consuls, nouveau procès-verbal : la gestion de Ramel, ministre des Finances avant Lindet, est reconnue impeccable. Ses comptes sont approuvés. Et, comme Lindet, il est relâché et libre de se transporter à sa guise à travers la France. (Même source.)

L'Histoire ne fait pas état de ces deux cruels mécomptes, car la Légende ne s'en relèverait pas. Or, d'après la Légende, le soir du 19 brumaire, Bonaparte n'aurait pas même trouvé la misérable somme de 3 000 F, afin d'envoyer des messagers dans les départements pour y annoncer qu'il venait de « sauver » la France.

Distributions magiques

La réalité, la voici. Le 20 brumaire, dès leur première séance, les Consuls provisoires ont désigné leur ministres. Gaudin a été placé aux Finances. Berthier, naturellement, à la Guerre. Dès le 22, Gaudin met sous les yeux des Consuls l'état des fonds disponibles à

la Trésorerie nationale. Il soumet les demandes des divers ordonnateurs. Sur-le-champ, toutes ces demandes sont satisfaites, indique le procès-verbal... Le 27 brumaire, Berthier — car il faut que la Guerre, par priorité, ne manque de rien — Berthier donc est largement pourvu. Gaudin met « en masse » à sa disposition 138 836 829 F soit environ 70 milliards d'A F. (La France a, alors, un budget de l'ordre de 600 millions = environ 300 milliards d'A F.) Et il ne s'agit pas de chiffons de papier, ni de fallacieux « crédits de programme », mais bien d'espèces sonnantes... Il ne faut pas oublier les pensionnés et les rentiers. Aussi, le lendemain, 28 brumaire (car on ne peut pas tout faire le même jour), les Consuls leur attribuent, sur les fonds disponibles, la somme de 39 500 000 F (environ 20 milliards d'A F.) Le même jour, Gaudin présente encore une série de demandes émanant de nombreux ordonnateurs. Immédiatement, les Consuls ordonnent la distribution des fonds. Là-dessus, Berthier demande encore de l'argent. Cette fois, pour les militaires hospitalisés, et justement pour régler leurs journées d'hôpital. Il lui faut 300 000 F (150 millions d'A F.) Nous sommes le 29 brumaire, à la 10^e séance du Consulat provisoire. Séance tenante, Berthier est satisfait. Puis viennent les pensions militaires. Les Consuls distribuent 2 400 000 (plus d'un milliard d'A F.) Etc., etc., car on pourrait prolonger sur plusieurs pages la relation de ces distributions magiques de numéraire puisé dans des caisses réputées... vides.

De l'argent, il en faut encore — quand on veut gouverner — pour payer les individus censés constituer l'armature du régime : les ministres et les membres des assemblées.

PROTECTEUR DES LETTRES

« ... Si M. Chénier se permet le moindre propos, faites-lui connaître que je donnerai l'ordre qu'il soit envoyé aux Iles Sainte-Marguerite. Le temps de la plaisanterie est passé. Qu'il reste tranquille, c'est le seul droit qu'il ait !... Ne laissez pas approcher de Paris cette coquille de Mme de Staël ; je sais qu'elle n'en est pas éloignée... »

(Billet de l'Empereur à Fouché - 31 décembre 1806)

« Cette femme (Mme de Staël) continue un métier d'intrigante. Elle s'est approchée de Paris malgré mes ordres. C'est une véritable peste... Je me verrai forcé de la faire enlever par la gendarmerie... »

(Billet de l'Empereur à Fouché - 26 mars 1809)

« Bon Dieu ! Que les hommes de Lettres sont bêtes !... »

(Napoléon à Cambacérès - Strasbourg - 24 janvier 1806)

Le Directoire fonctionnait avec deux Chambres : le Conseil des Anciens et le Conseil des Cinq-Cents. Bonaparte a « balayé » ces deux Chambres, sous prétexte que la France n'a plus besoin de ces « avocats », mais il est en train d'en instituer... quatre nouvelles.

En premier lieu, le Sénat. C'est Bonaparte qui en nomme les membres. Il leur alloue un traitement de 25 000 F. Ce qui le rassure sur leur docilité. Sous Barras, les parlementaires ne recevaient que 8 040 F par an. Leur indemnité est donc triplée. Condition d'âge : 40 ans.

En second lieu, le Conseil d'Etat. C'est Cambacérès qui suggère à Bonaparte la reconstitution de cette vieille institution de la monarchie. Mais c'est Bonaparte — à qui la Légende attribue l'« invention » géniale de ce Conseil d'Etat — qui en désigne les membres. A ceux-là aussi, il alloue un traitement de 25 000 F.

En troisième lieu, le Corps législatif. C'est le Sénat qui en désigne les membres. En fait, il propose à Bonaparte des listes de nomination. Ils sont là pour faire illusion. On les réunit, d'ailleurs, le moins possible : quatre mois par an. On leur donne des textes à lire et à voter, obligatoirement, car aucun vote négatif n'est admis. Le « député » le sait : il perdrait instantanément sa place. Pour ces quatre mois de présence (qui se réduiront à un mois ou deux), Bonaparte leur attribue un traitement de 10 000 F. (Il les augmentera.) Condition d'âge : 30 ans.

En quatrième lieu, le Tribunal. Pareillement, Bonaparte en désigne les membres, par l'entremise du Sénat. Condition d'âge : 25 ans. On l'installe au Palais-Royal (Palais-Egalité). Le traitement est de

15 000 F. C'est énorme, compte tenu du rôle des tribuns égal à zéro.

Tout cela, cependant, est indispensable pour « domestiquer » les hommes politiques, qui ne bronchent plus. Les irréductibles ont été envoyés à Cayenne. Les complices de « coup » de Brumaire ont été largement rétribués. Tout s'arrange. Et même s'il est onéreux, Bonaparte peut-il du moins présenter à la nation — il ne peut pas dire encore « à ses sujets » — un imposant appareil législatif, mais radicalement émasculé.

Querelles de famille

L'appareil exécutif, c'est lui, Bonaparte, assisté de collaborateurs. Au début, ceux qu'on lui impose. Dès qu'il est le maître, presque tous de son choix.

Choix embarrassant, toutefois. Si Napoléon est un personnage célèbre, le général Bonaparte, à l'époque de Brumaire, est fort peu connu, et ne connaît que bien peu de civils en France. Il y a même des généraux fameux, plus illustres que lui, qu'il n'a jamais rencontrés. Fin 1799, il existe des civils et des militaires qui occupent la scène depuis dix ans. Lui, depuis trois années seulement. Barras a fait claironner ses succès en Italie, mais l'Italie n'intéresse guère les Français, qui n'attendent pas une menace de ce côté. C'est un théâtre secondaire. Ce qui compte pour la France, c'est le Rhin, c'est l'Est et le Nord. Quant à l'Egypte, les Français s'en sont désintéressés totalement.

Devenu Consul, Bonaparte ne cache pas qu'il ne connaît presque personne. Quand il lui faut « faire le plein » de son Sénat, des ses multiples assemblées, le voici bien embarrassé. Il voudrait y voir des hommes qui l'aimeraient. Or, il obtient leur obéissance en les payant, mais il les sent ses ennemis. « Je suis tout entouré d'ennemis... Le Tribunal, les Législatifs ne peuvent pas m'aimer... » Autre plainte : « Je ne connaissais pas assez de monde... J'ai cinq places de sénateur à nommer. Je ne sais qui nommer. » (Rœderer.) Et cet aveu, il le formule en décembre 1800, alors qu'il est Consul depuis plus de douze mois...

Il lui a fallu accepter des ministres du choix de Sieyès. Il a procédé, depuis, à des remaniements. D'autre part, il était tenu par des engagements envers ses complices de Brumaire (Talleyrand, Fouché, Cambacérès...) Cambacérès a conservé le portefeuille de la Justice, avant de passer deuxième Consul. Fouché, celui de la Police. Talleyrand a pris les Affaires Etrangères, ou, comme on dit alors, les Relations Extérieures. Avec une profonde amertume, d'ailleurs : il ne voulait que les Finances.

Dans l'ensemble, les ministres, choisis ou imposés, ne constituent pas une contrainte ou un obstacle, pour Bonaparte, dans sa conquête d'un pouvoir chaque jour renforcé... Mais il en est un, parmi eux, qui est comme un taon, agaçant et infernal. Celui-là détient le portefeuille de l'Intérieur. Il se croit des droits égaux à ceux de Bonaparte. Des droits au trône ou à la couronne, bien entendu. Car il estime que son action, le 19 Brumaire, a été primordiale, capitale... Celui-là se nomme aussi Bonaparte — Lucien Bonaparte.

Une lutte sans pitié se livre entre les deux frères. Pour Bonaparte, Lucien n'est qu'un civil qui doit au militaire respect et soumission. Pour Lucien, son frère outrepassa toutes les règles. Lui, Lucien, le civil, devrait être le Consul, et son frère, le militaire, sous ses ordres, devrait simplement commander aux armées.

En fait le jeune « Luciano » n'a réussi à sortir de l'obscurité que grâce à la protection de Barras, qui — premier service décisif — a commencé par le sortir de prison... Sous l'aile de Barras, son essor devenait assuré. Membre des Cinq-Cents, les conspirateurs ont machiné et négocié son élection de Président de l'Assemblée, le 1^{er} brumaire an VIII, justement pour le « coup » en préparation du 18. (Parallèlement, les conjurés ont négocié l'élection de Lemerrier, autre homme lige, à la Présidence du Conseil des Anciens.)

Depuis le 18 Brumaire, « Luciano » s'est persuadé qu'il avait, à Saint-Cloud, « sauvé » la France, tandis que son frère « Napolioné », effrontément, avait « chapardé » tous les fruits de la combinaison. Ce qui provoque des haussements d'épaule du premier Consul.

Certes, Bonaparte a bien, comme ses acolytes, publié des déclarations retentissantes sur son rôle de « sauveur ». Mais, dans son



« Luciano », le plus avide des Bonaparte dans la ruée vers l'or... (Portrait par François-Xavier Fabre. Musée Napoléon. Primoli, Rome.)

for intérieur, il se gausse de ce soit-disant rôle de « sauveur ». Il aura le mérite de le déclarer, dans ses années de déportation : le « coup » de Brumaire était superflu. Quand Bertrand, crédule comme le plus grand nombre, lui dira que, sans lui, sans « Brumaire », la France « eût été perdue » : « Non », répondra Napoléon. Et il expliquera qu'à l'intérieur, le Directoire se soutenait, tandis qu'à l'extérieur, nous étions partout vainqueurs. Masséna avait eu raison de Souvorow. Brune maîtrisait les Pays-Bas. Etc. La position de la France était très forte. Et l'hiver, de brumaire à germinal — de novembre à avril — allait lui permettre de se préparer à se montrer plus redoutable encore.

Ministre de l'Intérieur, « Luciano » dépasse tous les membres de la famille Bonaparte en avidité dans leur « ruée vers l'or ». « J'ai de l'or, Murat a de l'or. Leclerc fait de l'or. Nous avons tous de l'or ! », s'exclame, extasié, un autre Bonaparte : « Giuseppe »... Tous montent leur maison sur un pied outrageant pour la nation. Lucien les bat. En fait de prodigalité, il passe pour un « comte d'Artois ».

Dans son ministère, il pousse « la soif de la richesse jusqu'au brigandage ». On constate de « graves désordres » dans les finances de son département. On prétend qu'une femme ne peut sans danger aborder son cabinet. Il a des histoires d'argent et de bijoux malheureuses avec une fille qu'il entretient. « Un frère que, sous tous les rapports, je ne puis que mépriser », dira Bonaparte.

Excitée par Fouché, l'opinion se déchaîne contre Lucien, couvert d'« imputations ignominieuses ». Les frères se brouillent, se raccommodent. Bonaparte cesse de tutoyer son cadet, l'accable de reproches sur un ton furieux. « Jupiter, tu te fâches ! donc, tu as tort ! » lui réplique Lucien. Bonaparte l'appelle « mauvaise tête », le menace d'arrestation. Il le tient à distance. Car l'un des grands moyens de Bonaparte, pour s'élever, est de se rendre inaccessible. Il continue de vivre comme un général en chef, inabordable, ceinturé d'aides de camp, ses remparts. Il ne reçoit que ceux qui lui sont utiles. Encore a-t-il pour principe, les ayant convoqués, de les faire attendre, en

moyenne de heure et demie à trois heures, histoire de les déprimer, de les « vider » avant leur comparution. Ensuite, cette longue attente a pour témoins, malicieux et persifleurs, les jeunes aides de camp du général, qui, seuls à vivre dans sa proximité, se considèrent comme les premiers, en France, après leur « patron ». Lucien Bonaparte éprouve l'hostilité railleuse de cette jeunesse insolente, d'ailleurs encouragée par le premier Consul, qui éprouve une certaine volupté à narguer Lucien devant ces jeunes gens : « Citoyen Lucien !... Grave Lucien !... Grand Lucien !... » Les aides de camp rient. Bonaparte rit plus fort, et la « rigolade » s'accroît quand le premier Consul aborde le chapitre des occupations amoureuses du ministre de l'Intérieur... Tout cela pour exécuter Lucien et lui faire abandonner son portefeuille, qu'en fait Lucien finit par envoyer à toute volée sur le bureau du premier Consul.

Dans la lutte qu'il a menée pour se débarrasser de son frère Lucien, le premier Consul a eu pour auxiliaire son ministre de la Police, Fouché. Lucien est victime d'une provocation. Il se met, sans réfléchir suffisamment, à la rédaction d'une brochure : « *Parallèle entre César, Cromwell, Monck et Bonaparte* », destinée à démontrer que la France a besoin d'un roi, que ce roi doit être Bonaparte... Lucien espérant être son Premier ministre, le véritable chef du gouvernement, le Richelieu ou le Mazarin de ce règne... Fouché met le « hola » ! Une circulaire aux préfets condamne la brochure, en interdit la diffusion, et la caractérise « comme le fruit d'une intrigue ». Les deux frères sont ainsi compromis. Le premier Consul se hâte de désavouer Lucien. Le coup de balai est donné. Il n'y a plus qu'un Bonaparte à la tête du pays. Mais celui-là a raté son coup. Il était pressé de se faire « roi ». Il faut attendre.

Le dépit et la rage

Au moins Bonaparte espère-t-il combler cette attente en accentuant sa progression. Puisque le pouvoir « royal » est un pouvoir « à vie » et transmissible, il décide de faire transformer celui qui lui a été accordé pour dix ans en pouvoir à vie, et d'obtenir le rétablissement de l'hérédité au bénéfice de sa succession.

Il compte sans Fouché. Celui-ci a recueilli adroitement la succession de Barras. Il est devenu l'âme de tous les hommes politiques qui, naguère, se rangeaient derrière Barras. A l'heure actuelle, ils feignent d'obéir aveuglément à Bonaparte. En fait, secrètement, ils respectent les consignes données par Fouché.

Aussi, quand Bonaparte attend du Sénat un vote transformant en mandat à vie son mandat temporaire, les sénateurs rendent-ils, le 8 mai 1802, un sénatus-consulte enthousiaste, mais... qui se borne à « réélire le citoyen Bonaparte pour dix ans au delà des dix années fixées par l'article 34 de l'acte constitutionnel ».

Le dépit et la rage de Bonaparte sont indescriptibles. Il ne peut pas demeurer sur cette humiliation. Puisque le Sénat ne s'est pas incliné, Bonaparte va en appeler au peuple. C'est par un plébiscite qu'il obtiendra le titre de consul à vie...

C'est chose faite, à quelques mois de là, le 2 août 1802. Mais ce plébiscite est qualifié d'« escamotage ». Le « truquage » est incontestable. Pas une abstention ! Quand Bonaparte se rend en grande pompe au Sénat, pour y afficher sa revanche, aucune acclamation sur son parcours. Les citoyens affectent même de ne pas se découvrir au passage du chef de l'Etat. Bonaparte reprend le chemin des Tuileries, hors de lui...

Un autre échec lui est réservé. En attendant de ceindre la couronne, il veut rétablir le ruban rouge de la monarchie, cet illustre ruban des croix de Saint-Louis. Certes, il ne peut pas le rétablir sous son ancienne appellation. L'astuce consiste à donner le ruban, en premier lieu, à tous ceux qui ont obtenu, depuis le début de la Révolution, des récompenses, toujours dites « armes d'honneur ». Ils sont « légion », ceux qui ont reçu, qui un pistolet, qui un sabre, qui un fusil d'« honneur ». C'est le rapprochement de ces deux mots qui donne son nom au rétablissement du fameux ruban rouge. Bonaparte, toutefois, n'ose pas donner à sa « combinaison » le nom d'« ordre ». Pour créer des « ordres », il lui faudra attendre d'être un vrai monarque.

Fouché se pose en adversaire de cette résurrection du ruban rouge. Il entraîne le Sénat. Si bien que, décidée, dans l'esprit de

Bonaparte, en 1802, il faut encore à celui-ci deux années de patience pour faire triompher sa volonté.

La revanche, dans l'immédiat, c'est qu'il se sépare de Fouché. Pour s'en séparer, cependant, il lui faut supprimer le ministère de la Police. Naturellement, la police subsiste, et, pour comble, Bonaparte la place sous l'autorité du ministre de la... Justice. Afin que Fouché se tienne tranquille, Bonaparte le fait sénateur, mais sénateur à trésorerie, ce qui s'accompagne d'une rente annuelle de 100 000 F (50 millions d'A F). En même temps, et comme Fouché lui rend sa caisse (le produit des jeux), Bonaparte lui abandonne la moitié de la somme restituée : 1 400 000 F (700 millions d'A F exactement pour Fouché).

"Je le baiserais au c..."

Pendant deux années — de 1802 à 1804 — Bonaparte piétine encore. Il reste premier Consul comme devant. C'est aussi en l'absence de Fouché qu'il s'enferme, accumulant imprudences et maladroites. C'est le temps des morts suspectes (Pichegru), des affaires Cadoudal et autres, de l'assassinat du Duc d'Enghien, de la condamnation de Moreau... Alors, comprenant — trop tard — ses erreurs, il fait appel à Fouché pour « liquider » au mieux ces sales « affaires ». Mais ce n'est pas la seule aide qu'il en attend !

Le vendredi 13 avril 1804, il fait enfin décider par un « Conseil Privé » que le titre d'« Empereur » sera donné au premier Consul. Ce « Conseil Privé », c'est principalement Cambacérès et Lebrun. Quoique timidement, ceux-ci ont soulevé des objections. Bonaparte en a été assez mécontent. Du moins, il a tenu bon. Cambacérès et Lebrun se sont résignés. Ils troqueront leur titre de Deuxième Consul et de Troisième Consul contre ceux d'Archichancelier de l'Empire et d'Architrésorier de l'Empire, avec des traitements phénoménaux.

— C'en est fait, la monarchie est rétablie. Mais j'ai le pressentiment que ce qu'on édifie ne sera pas durable, opine Cambacérès. Nous avons fait la guerre à l'Europe pour lui donner des républiques filles de la République française. Nous la ferons maintenant pour lui donner des monarques, fils ou frères du nôtre. Et la France finira par succomber à ces folles entreprises.

La parole est au Sénat. Las ! même attitude en 1804 qu'en 1802. Le Sénat consent à voter « l'hérédité du Consulat », nullement le titre d'« Empereur ».

Nouvelle colère de Bonaparte, qui n'hésite plus : il sollicite Fouché. « Quand j'ai besoin de quelqu'un », avouera-t-il, « je n'y regarde pas de si près : je le baiserais au cul... » (Caulaincourt). Combien lui en coûte-t-il pour rallier Fouché à ses vues, le faire entrer dans son jeu ? On ne sait, sinon que Fouché disposera bientôt d'une fortune colossale...

Fouché explique aux hommes politiques que Bonaparte ne sera pas roi, mais empereur, avec un correctif : « empereur de la République » — une sorte de commandant en chef, comme chez les Romains. La République continuera. Les mots « République Française » figureront, comme par le passé, sur les pièces de monnaie et en tête des actes du gouvernement et de l'administration. Pas pour longtemps... Mais Fouché se garde d'en souffler mot...

Le but est atteint

Pour convaincre les hésitants, il dispose d'un argument irrésistible : Sénateurs et Tribuns bénéficieront d'une augmentation de traitement, et leur mandat sera prolongé (dix années au lieu de cinq). Ceux qui recevaient 15 000 F en toucheront désormais 25 000. Ceux qui étaient dotés de 25 000 en percevront 40 000, soit 20 millions d'A F chaque année.

Le vendredi 18 mai 1804, moyennant ces avantages séduisants, il ne se trouve qu'un homme, au Sénat, pour oser voter « non ». L'instant d'après, le Sénat vient en corps complimenter Bonaparte, à qui Cambacérès adresse un discours solennel commençant par le mot : « Sire... »

Sire... Votre Majesté... Et lui peut s'écrier : « Mes sujets !... » Le but est atteint. Mais quel temps il a fallu y consacrer ! Du mois de novembre 1799 au mois de mai 1804, à peu près quatre années et



Le couronnement d'une belle carrière !...
(Estampe populaire)

demie... Ce qui provoque en lui quelque amertume : « Quoique vous disiez que le pouvoir m'est venu comme de lui-même, je sais ce qu'il m'a coûté de peines, de veilles, de combinaisons... »

Son frère Joseph le qualifie justement de « grand macchinatore ». Ses ministres ont appris à le connaître. « Le plus rusé et le plus fourbe des hommes... » (Beugnot) « Napoléon aurait pu donner des leçons au secrétaire de Florence : Machiavel... » (Mollien). Un « acteur », qui « ne dédaignait rien de la mise en scène » (Molè).

Napoléon est un nom célèbre. Pourtant, il a tenu à un rien que la postérité l'ignore. Premier Consul, Bonaparte a décidé d'être empereur sous le nom de « Bonaparte I^{er} ». C'est son frère Joseph (dont l'influence morale le domine) qui l'en a dissuadé et qui l'a pressé de prendre le nom de « Napoléon », spéculant sur la magie que pourrait exercer son étrangeté.

Pour compléter sa « combinazione », le « grand macchinatore » a résolu d'en appeler au peuple. Nouveau plébiscite. Il veut pouvoir clamer que c'est le peuple qui l'a élu « empereur ». Il n'en est rien. Car c'est un texte savamment compliqué, ambigu à souhait qui est soumis à la ratification populaire. On ne demande pas à la nation si elle consent que Bonaparte se fasse empereur, mais ceci : « Le peuple veut l'hérédité de la dignité impériale dans la descendance directe, naturelle, légitime et adoptive de Napoléon Bonaparte et dans la descendance directe, naturelle et légitime de Joseph Bonaparte et de Louis Bonaparte ainsi qu'il est réglé par le sénatus-consulte organique de ce jour. »

Le vote n'est pas secret. On signe sur des registres ouverts. Les militaires, marchant de ville en ville, signent autant de fois que leurs chefs l'ordonnent.

Supérieurement ignorant

D'être un « grand machinatoire » l'a beaucoup plus servi que ses connaissances, lesquelles, dans presque toutes les matières, étaient faibles. Assurément, la Légende le présente comme un « génie universel ». En tout, le plus grand. En tout, divin, génial. Il est entouré de flatteurs, de flagorneurs, et il est encensé sans limite. Un soir qu'il promène distraitemment ses doigts sur le clavier d'un piano, le brave et rude Lefebvre intervient : « Prenez garde, général ! Si vous continuez, ces messieurs vont vous dire que vous êtes le meilleur claveciniste de France, et même du monde entier !... »

« Au fond, il est ignorant, n'ayant que très peu lu, et toujours avec précipitation... » (Rémusat) — « Je n'aime pas les savants », dit-il (Sarrasin) — Il se déclare opposé au système métrique (Gourgaud) — Il est ignorant en géographie, le témoigne à propos de l'Allemagne, par exemple, (Thiard) et en histoire, à propos de la Prusse, de la Pologne, de la Lithuanie (Pradt) — En littérature, « ses idées n'étaient pas des plus justes » (Barante) — « Il ne parlait pas correctement le français » (Stendhal) — On est frappé de « la singularité de ses expressions, l'incorrection même de quelques-unes d'elles » (Mollien) — Il dit de l'œuvre de Platon : « C'est bon à lire comme des radotages » (Bertrand) et de *La Princesse de Clèves* : « C'est bien mal écrit ! » (Bertrand) — Il « choisissait ses sujets et ses pensées plutôt dans les questions morales et politiques que dans les sciences où, quoiqu'on en ait dit, ses connaissances étaient peu profondes... » (Marmont) — « Dire qu'en mathématiques, Napoléon contestait tout ce qu'il n'avait pas appris dans Bezout (le manuel des écoliers de son temps), c'est donner la vraie portée de ses études scientifiques... » (Montholon) — Il est « supérieurement ignorant » (Pradt). Devant Lebrun, qu'il ne respecte plus (« Il n'y a rien à attendre d'une ganache de votre âge »), il se lance dans une critique de la traduction de *La Jérusalem délivrée*. Lebrun l'arrête : « Vous ferez bien d'apprendre la langue française avant de la juger !... » — Plus tard, à Sainte-Hélène, il aura la franchise de le reconnaître. Quand il lira le *Manuscrit de Sainte-Hélène*, il dira : « L'auteur a fait des fautes de français pour m'imiter... » (Montholon).

La connaissance de la langue française lui était inutile pour satisfaire ses ambitions et sa soif de pouvoir. Ce qu'il lui aurait été utile de connaître, c'est le temps que le Destin lui accordait... Il s'encolait quand, élu pour dix ans, le Sénat se bornait à prolonger son mandat de dix autres années. Total : vingt années. Il trouvait ces vingt années bien insuffisantes... Or, le 18 mai 1804, il n'a même pas dix années pleines devant lui. Et la lutte que lui impose sa passion ne cessera jamais...

Les militaires au pas

Parallèlement à cette longue campagne qu'il a menée contre les civils, depuis Brumaire, il a dû en entreprendre une contre les militaires.

En son temps, et lors du « coup » de Brumaire précisément, Bonaparte ne saurait imposer aux généraux de l'armée française. Sa qualité d'étranger n'est pas en cause : les militaires sont accoutumés à obéir à des Allemands, à des Irlandais, etc. Les Chomberg, les Lowendal, les Moritz von Sachsen, les Lückner, etc. ont précédé les Kellermann, les Macdonald, les Buonaparte... Simplement, ce qui est en cause tient dans la valeur et les services rendus. Buonaparte est-il un général qui a triomphé d'ennemis menaçant la France ? Nullement. Il n'a jamais pris aucune part à la défense du territoire. Ses incursions agressives dans la riche Italie ont été aussi fructueuses que sans danger — en marge, en somme, des événements majeurs menaçant l'existence de la France. Les généraux qui ont commandé les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, etc. ont bien d'autres titres à la reconnaissance de la patrie... Et parmi les généraux qui ont gagné les batailles en Italie, un Augereau, un Masséna (entre autres) ont triomphé souvent sans que Buonaparte y ait été pour quoi que ce soit. Sans eux, que serait-il advenu de lui ? Aussi, quand, inconsidérément, il a tenté de sévir, à propos du « butin », l'ont-ils proprement remis à sa place, offrant sur-le-champ leur démission. Et le Corse, impuissant sans leurs services, s'est empressé de passer par où ils l'enten-

daient. Outre leurs titres, tous étaient plus anciens, ce qui compte. Certains avaient été ministres (Bernadotte). Quelques-uns auraient pu accéder au Directoire (Masséna).

En s'emparant du pouvoir, en Brumaire, Bonaparte ne pouvait que susciter l'étonnement, les sourires de ces hommes-là. Et pas plus que les civils, ces militaires ne croyaient à la durée de l'expérience consulaire. Le sage Lebrun n'y croyait pas lui-même, puisqu'il supposait que le régime dictatorial — la chance aidant — ne durerait pas au-delà de cinq ans...

C'est évidemment ce pessimisme — ou cette assurance — des militaires qui les tient dans l'indifférence, quand, au lendemain de Brumaire, ils comprennent que Bonaparte a joué ses complices et eux-mêmes. Sans quoi, dès l'hiver de 1799-1800, ils travailleraient au rétablissement de Barras et du Directoire, de la République démocratique, en un mot de ce qui était la hantise suprême de Bonaparte.

D'où, incontestablement, cette persécution cruelle, infatigable

LE PRIX DU SACRE

Service du grand Aumônier : Aumônes diverses : 270 000 francs (135 millions A F).

Service du grand Maréchal : tenue de la maison du Saint-Père : 120 000 francs (60 millions A F).

Service du grand Chambellan : présent au Pape d'une tiare (modèle riche) : 180 000 francs (90 millions A F) et d'un rochet de dentelle : 20 000 francs (10 millions A F); tapisseries (Gobelins), porcelaines (Sèvres), une chapelle en or ciselé (calice, burette, bassin, patène), ouvrage de l'orfèvre Auguste, valeur : 190 000 francs (95 millions A F).

Aux cardinaux : cinq tabatières en or, ornées du portrait de l'Empereur, chacune : 30 000 francs (15 millions A F); cinq rochets de 10 000 francs (5 millions A F).

Pour les fêtes : 200 000 francs (100 millions A F).

Pour les diamants ou argent à donner au service d'honneur du Saint-Père : 150 000 francs (75 millions A F).

Médailles commémoratives : 209 733 francs (104 886 500 A F).

Costumes de Leurs Majestés : 650 000 francs (325 millions A F).

Costumes des officiers de la Couronne : 130 000 francs (65 millions A F).

Diamants : 678 054 (339 027 000 A F), y compris le grand Ordre de l'Empereur.

Service du grand Ecuyer : voitures et chevaux : 521 466 francs (260 733 000 A F) — frais de poste et raccommodage des voitures du Saint-Père : 400 000 francs (200 millions A F).

Service du Grand Maître des Cérémonies : travaux à Notre-Dame, à l'Ecole militaire, dans l'appartement du Pape, et livre des cérémonies du Couronnement : 1 100 000 francs (550 millions A F).

Service de l'Intendant Général : ameublement du logement du Pape et de sa suite : 40 000 francs (20 millions A F).

A David acompte sur les tableaux du couronnement : 25 000 francs (12 500 000 A F). (Même pas le prix d'une tabatière de cardinal !)

Solde des fournitures du mobilier : 7 322 francs (3 661 000 A F).

Au total près de 6 millions ! (3 milliards A F).

qu'il fera endurer à Barras, jusqu'à sa propre chute, car — et il le dira à Sainte-Hélène — Barras faisait figure de Bourbon détroné... Or, il ne pouvait y avoir qu'un « Bourbon » en France : lui-même, lui seul.

Son instinct ne le trompait pas. Quand le Sénat, en 1814, votera sa déchéance, à lui, Napoléon Bonaparte, le même Sénat envisagera le rappel de Barras. (Talleyrand déjouera ce plan-là.)

"Je pisse sur lui"

Pour renforcer sa position, Bonaparte a entrepris, dès le printemps de 1800, une nouvelle, rapide et facile campagne, restée célèbre grâce au nom de Marengo. Son but : reprendre en main l'Italie, aux ressources inépuisables. Mais la paix ne pouvait être

*Mémoire De blanchissage de
bas de soie pour Sa Majesté L'Empereur
par perdu, rue des vieilles écuries Saint
honneur N° 1^{er}*

*Depuis le 27 mars jusqu'au 30 avril 1815
Avoir blanchis 31 paires de bas à quarante
centimes la paire font 20^{fr} 40^{cs}
pour avoir fait du hennin à 9 paires
de bas - 3
pour avoir minuscule 10 paires de bas - 1
pour avoir relevé des grandes mailles - 1 90^{cs}
total = 26^{fr} 30^{cs}*

*Certifié Vritable
Marchand*

*Reçu la somme de vingt six francs trente centimes
pour solde d'avance minuscule par duplicata
Paris le 24 mai 1815*

Perdu

Il n'y a pas de petites économies... En 1815, Napoléon faisait ravauder ses bas de soie.

vente la Louisiane, engager à Amsterdam une partie des diamants de la Couronne, dont le Régent, solliciter un emprunt d'une douzaine de millions (encore 6 milliards d'A.F.) des banquiers parisiens, en attendant une nouvelle « razzia » en Italie, l'invasion et la spoliation du Hanovre, la rafle de 95 millions de marks dans les caves de la Banque de Hambourg, la vente des domaines de la Maison d'Orange (24 millions = environ 12 milliards d'A.F.), etc. Quant à Ouvrard, il donne l'ordre de l'arrêter et de mettre le séquestre sur tous ses biens : « Un homme qui a 30 millions et qui n'y tient pas est trop dangereux pour ma position », explique Bonaparte. Encore ne sait-il pas que le prudent Ouvrard a dissimulé une partie de son avoir, et qu'il ne serait pas imprudent d'estimer sa fortune réelle au double.

Ouvrard était chargé des subsistances des forces navales : affaire énorme. Bonaparte lui retire les marchés et annonce une enquête.

Cambacérès et Lebrun le calment et lui ouvrent les yeux... sur des chiffres précis. C'est l'Etat qui est en retard. Ouvrard est le créancier de Bonaparte pour environ 4 millions (2 milliards d'AF)... Alors, Bonaparte change de tactique, attire à lui Ouvrard, le flatte... « Je suis tantôt renard, tantôt lion. Tout le secret du gouvernement consiste à savoir quand il faut être l'un ou l'autre... » (Napoléon *dixit*). A Ouvrard, Bonaparte demande de reprendre les subsistances de la flotte, et de se charger de celles de l'armée. (La campagne de Marengo se prépare.) Ouvrard accepte. Et quand Berthier, peu après, lui pose la question : « Le Premier Consul peut-il entrer en campagne ? » Ouvrard répond : « J'en prends l'engagement. »

Au moment du départ, on convient d'une petite opération complémentaire : une bonne affaire de Bourse. Une première dépêche annoncera à Paris que la bataille prend mauvaise tournure. Les fonds baisseront. La dépêche annonçant la victoire sera retardée de quelques heures. A la Bourse, le lendemain, on revendra. Participeront à l'opération : Bonaparte, Talleyrand, Fouché, Berthier, Murat, et, naturellement, Ouvrard...

Ensuite, Ouvrard se révèle encore comme un financier providentiel. La disette sévit. Le peuple souffre. Le gouvernement n'en mène pas large. Il faut alimenter les Français qui n'ont plus de pain. En premier lieu, il faut sauver la situation à Paris. En province, avec moins de risques, on peut faire tirer sur les femmes qui font le siège des boulangeries. Mais à Paris!... A Paris, c'est impossible, dit Bonaparte, qui ajoute, dans son langage habituel, fort cru : « Le gouvernement est là, et les soldats n'aiment pas à tirer sur des putains qui, avec des enfants sur le dos, viennent demander du pain... » (Gourgaud)

Après avoir ainsi évoqué les mamans françaises, le premier Consul fait mander Ouvrard à Malmaison. Le financier le trouve effondré. Il lui faut du blé, beaucoup de blé, tout de suite du blé. A n'importe quel prix. « Je vous donnerai tout l'argent nécessaire. » Où le prendrait-il ? Ouvrard sourit, demande des explications, et, en quelques minutes, résout le problème. Il ne veut pas spéculer sur la misère publique. Il ne fera pas de commerce avec le gouvernement. Il donnera des ordres avec pouvoir de tirer sur lui. Tout ce qu'il demande, c'est une commission de 2 % et l'assurance que les fonds seront exactement faits aux échéances pour l'acquittement de ses acceptations. Bonaparte le lui promet.

Dans la même nuit, Ouvrard entre en action. Ses dépêches, ses courriers partent. Bientôt, les routes maritimes vers Le Havre sont sillonnées de gros bateaux chargés de blé dans tous les grands ports de l'Europe. Paris n'a plus faim. La France n'a plus faim. Bonaparte respire.

Reste à payer la note. Ouvrard a accepté pour environ 26 millions de traites (13 milliards d'AF). A la première échéance, le ministre du Trésor déclare qu'il n'a pas d'argent. Pendant dix-huit mois, les réclamations du financier sont vaines. Quant à la commission de 2 %, Bonaparte ne veut plus payer que 1 %. Ouvrard hausse les épaules, et renonce à la lutte. Mais il traverse une passe dangereuse. Bonaparte, qui l'épie, commence à jubiler.

Incontestablement, Napoléon travaille à l'accomplissement de son rêve : devenir l'homme le plus riche de son temps. Mais il s'agit bien de sa fortune personnelle, de son propre trésor. La physionomie des finances de la France, du Trésor public est moins rassurante. Le Trésor est toujours à court d'argent. Il a recours à des prêteurs, à des expédients, à l'escompte des impôts payés par les Français. Un an avant qu'ils ne soient rentrés dans les caisses des percepteurs, Napoléon en a déjà dévoré leur montant, ou, plutôt, leur montant diminué de l'escompte, soit, souvent, la moitié.

Une curieuse rançon

Pour remédier à cette situation assez peu glorieuse, à qui Napoléon fait-il appel ? A Ouvrard. Ouvrard est mal payé, mais Ouvrard accepte. Il alimente la Marine, l'Armée, quelquefois la Nation tout entière. Il s'associera un groupe de financiers et il alimentera pareillement le trésor. De quoi s'agit-il ? De se substituer aux contribuables. De payer pour eux. Il le fera.

Napoléon lui demande même de se substituer au gouvernement de Madrid, dont il a fixé la « rançon », cette année, à 72 millions (36 milliards d'AF.) Qu'est-ce, en fait, que cette « rançon » ?

En 1796, pour faciliter les opérations de son protégé Bonaparte en Italie, Barras a pris l'initiative d'un traité d'alliance avec l'Espagne. La flotte alliée de la France en Méditerranée, c'était une garantie énorme. Le traité a pu être avantageusement conclu par suite de circonstances intimes. A Madrid dominait un homme de finances remarquable, le comte de Cabarrus. A Paris, sa fille, Térésia, la célèbre Mme Tallien, Notre-Dame de Thermidor, était l'amie de Barras. Tallien pour la France, Cabarrus pour l'Espagne, négocièrent le traité de Saint-Ildefonso...

En s'emparant du pouvoir de Barras, Bonaparte bénéficia aussi de ce traité, qu'il se mit à monnayer. Il expliqua aux Espagnols qu'il renoncerait volontiers au concours des forces de leur armée et de leur marine, et ainsi conserveraient-ils leurs communications avec leurs possessions d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, sans craindre une intervention britannique. Seulement, cette renonciation, du côté français, se traduirait par une substitution.

du côté espagnol. En échange du concours militaire et naval indiqué dans le traité, Madrid payerait désormais à Paris un subside en numéraire, fixé par Bonaparte lui-même.

En somme, il s'agissait d'un rachat, d'une rançon. Le gouvernement de Madrid eût mieux fait de dénoncer purement et simplement le traité de 1796. Mais, à Madrid, la parole était, non plus au comte de Cabarrus, mais au favori de la reine, qui entraînait imprudemment dans les vues de Napoléon. En octobre 1803, un nouveau traité avait donc été conclu, et la « rançon » fixée à 4 millions (2 milliards d'AF) par mois... Ainsi, quand Napoléon fait appel à Ouvrard pour obtenir le règlement de cette « rançon », les Espagnols doivent-ils dix-huit mensualités, soit 72 millions (36 milliards d'AF.)

En outre, Napoléon va demander à Ouvrard d'autres fonds pour la campagne qu'il achèvera à Austerlitz... Nous sommes en 1805. Au total, Napoléon a recours à Ouvrard et à ses associés pour quelque 400 millions (200 milliards d'AF.)

Dans l'intervalle, une excellente affaire se présente. Car Napoléon, s'il n'a pas le génie des affaires, en a le goût. Au temps de sa première campagne d'Italie, il était associé avec ses frères et armait des corsaires en Méditerranée. A son apogée, il trafiquera : d'une part, opprimant les populations à l'aide de son « blocus continental », d'autre part, vendant à un prix exorbitant ses propres « licences ». En travaillant patiemment à l'anéantissement d'Ouvrard, il ne dédaigne pas le partage d'un profit avec lui.

L'Espagne veut acheter du blé. A son tour, elle souffre de la disette. Où s'approvisionner ? Puisqu'il y a abondance, à présent, en France, c'est en France que l'audacieux Ouvrard entend le prendre. Soit, mais l'exportation en est interdite. Ouvrard ne se démonte pas et propose à Napoléon un petit marché. Il est prêt à des sacrifices. Napoléon répond qu'il l'entend bien ainsi et qu'il donnera son accord, si sa part, dans le bénéfice de l'opération, est de 50 %. Là-dessus, on procède à des calculs, on compte, Napoléon appelle à la rescousse ses conseillers patentés, notamment l'expert Lebrun, son architrésorier... et tout se termine le mieux du monde. Le blé sortira clandestinement. Napoléon indique, de sa propre main, les petits ports où s'effectuera le chargement. Le bénéfice sera de 8,22 F par quintal. Cela fait 4,11 F pour Ouvrard et 4,11 F pour Napoléon. Mais celui-ci, magnanime, déclare qu'il se contentera de 4 F. Ce qui rapporte à Ouvrard 7 174 000 F et à Napoléon 6 800 000 F (3 milliards 400 millions d'AF.)

Simultanément, Ouvrard, qui traite d'égal à égal avec Napoléon, traite pareillement avec le roi d'Espagne, Charles IV. Il signe avec lui un traité de commerce pour l'exclusivité du trafic avec les Amériques espagnoles et pour l'extraction et la libre disposition de toutes les matières d'or et d'argent appartenant à la couronne.

En ce temps-là, l'or est une denrée rare. La monnaie souveraine est la piastre espagnole. Elle vaut, en Europe, plus de 5 F (généralement, de 5,20 F à 5,50 F.) Ouvrard l'achètera, en Amérique, environ 3 F. Il en fournira l'Espagne, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas. Napoléon est interloqué. Est-ce possible ? Jamais les Anglais ne laisseront passer les bateaux chargés d'or. Ouvrard sourit. Ce sont les Anglais eux-mêmes qui transporteront cet or. Il les y a intéressés. Cette fois, l'entreprise est pyramidale.

Elle ne se poursuit pas longtemps. Trafalgar l'anéantit. La campagne de Napoléon s'annonce mal. Les Anglais détruisent sa flotte. Tout est suspendu du côté du trafic des piastres. Il faut maintenant gagner la guerre sur le continent, triompher à Austerlitz. Et vite, car, en France, la situation est mauvaise. La Bourse condamne chaque jour la politique de l'Empereur. Les actions baissent, et principalement celles de la Banque de France, que Napoléon, malgré ses pressions, n'a pu parvenir à placer toutes (il en reste environ 12 000 dans le portefeuille). La rente dégringole. Les particuliers exigent le remboursement de leurs billets. Il n'y a pas assez d'or pour les satisfaire. Il faut employer des mesures vigoureuses : faire charger la police, l'armée...

Napoléon est furieux. Cette confiance qu'on lui refuse, il la lui faut. Il s'imaginer se l'approprier en bouclant, une fois encore, ses adversaires financiers. Il a des griefs sérieux, annonce-t-il. Un intermédiaire, imposé par lui à Ouvrard, aurait agi imprudemment et découvert le trésor de plus de 50 millions.

Au retour du conquérant se produit une scène fameuse. Fort de sa récente victoire, Napoléon se croit tout permis. Il nargue Ouvrard, signataire de cet étonnant traité avec le roi d'Espagne : « Monsieur Ouvrard, vous avez abaissé la royauté au niveau du commerce. » — « Sire, le commerce est le génie des Etats. Il se passe très bien de la royauté, et la royauté ne saurait se passer de lui. » Sur sa lancée, Napoléon, qui conseille déjà à son frère Joseph : « Tu ferais bien d'apprendre l'espagnol », parle d'une éventuelle conquête de Madrid. Mettant toujours en avant ses « gros bataillons » : « J'irai à Madrid. Avec 500 000 hommes, on fait ce qu'on veut. » Ouvrard tente de le mettre en garde, lui fait toucher du doigt tout ce que la France perdra à une opération de force. Mais Napoléon ne l'écoute pas. Il veut de l'argent frais, rapidement. Une centaine de millions (50 milliards d'anciens francs). Ouvrard doit prendre l'engagement de les lui verser. Ouvrard s'incline.

Puis, croyant n'avoir plus aucune raison de le ménager, Napoléon donne l'ordre de saisir ses piastres. Ouvrard en détient alors dix millions. Elles cotent 5,40 F. Soit donc : 54 millions (27 milliards d'AF). Mais Napoléon décide de ne les payer à Ouvrard que 3,75 F. Soit 37 millions et demi. Bénéfice de Napoléon : 16 millions et demi (plus de 8 milliards d'AF)... Cambacérès, que Napoléon malmène, mais qu'il écoute habituellement comme un oracle, blâme la mesure : « Sire, vous perdriez cette affaire devant les tribunaux... » — « Vous vous moquez de moi, monsieur l'Archichancelier ! », réplique, hautain, Napoléon.

A partir de cette époque, Ouvrard commence à se désintéresser de l'aventure napoléonienne. Il abandonne même ses marchés avec l'Etat. Que Napoléon se débrouille !... A Sainte-Hélène, ce dernier regrettera de n'avoir pas suivi les conseils d'Ouvrard. Pour le moment, et jusqu'à la fin de son règne, il met le malheureux de prison en prison. Au secret même, dans le donjon de Vincennes... Le gouvernement de la Restauration, dans son œuvre merveilleuse de redressement, de reconstitution des finances de la France, reconnaîtra les spoliations dont Ouvrard et ses associés auront été les victimes.

Des expédients choquants

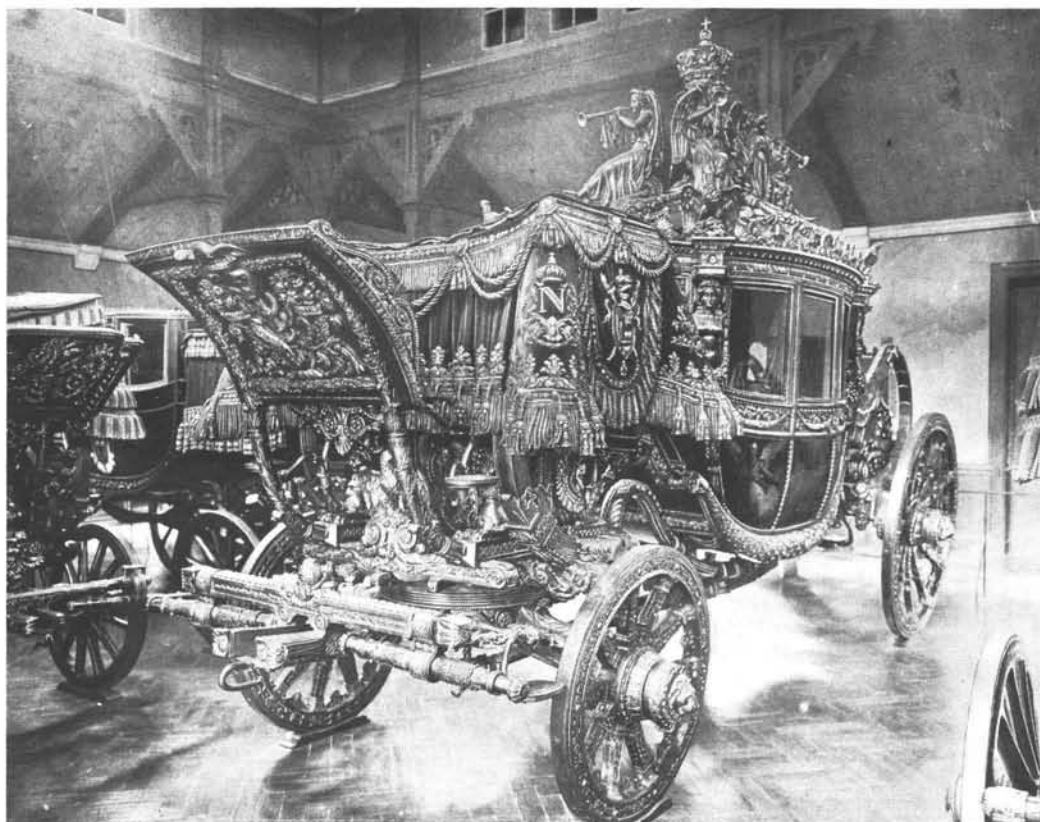
La victoire sur Ouvrard n'améliore pas l'état des finances du pays. D'Austerlitz à la chute, du grand triomphe à la Déchéance, en un mot de 1804 à 1814, le règne de Napoléon Bonaparte est marqué par une suite de crises, dans lesquelles il se débat, impuissant... C'est pour lui une humiliation permanente. Il réagit violemment, se détermine à des expédients étranges et si choquants, parfois, que la Commission chargée de la publication de sa *Correspondance*, sous le Second Empire, décidera de les passer prudemment sous silence.

En dépit des grandes victoires, la rente est malade. Au printemps de 1806, malgré le retentissement donné à la journée d'Austerlitz, le cours du 5 % se maintient difficilement à 56 F. Ouvrard et ses associés n'étant plus là, les valeurs à terme, qui restent au Trésor, ne trouvent plus d'escompteurs (Mollien). En janvier 1807, de Varsovie, Napoléon envoie des instructions à La Bouillerie, son trésorier. La Bouillerie prendra 3 millions (1 milliard et demi d'AF) et un agent de change complice, qui devra garder le secret, même au ministre du Trésor (Mollien). Avec cette somme, l'agent de change procèdera à l'achat de tous les 5 % qui continuent de baisser, de tous les bons de la Caisse d'amortissement qui sont au-dessous de leur valeur, et de toutes les actions de la Banque de France tombées au-dessous de 1 200 F. La Bouillerie doit agir de toute urgence. Chaque jour, il fera parvenir à Napoléon un bulletin de ce qui se dit et se fait à la Bourse. Par-dessus tout, des bruits qui y circulent. Car l'inquiétude de Napoléon est permanente. Mais les moyens qu'il préconise — moyens enfantins — ne réussiront jamais.

A l'automne de 1807, sur le budget de 1808 (720 millions) dont pas un centime ne rentrera avant de nombreux mois, il invite Mollien, ministre du Trésor, à s'efforcer d'escompter 120 millions...

Durant la campagne de 1809, la Bourse s'obstine à baisser. Pour triompher de la Bourse, dont l'attitude condamne un régime qui n'inspire pas la confiance, Napoléon veut « museler » les agents

Le rutilant carrosse du Sacre. On peut le voir actuellement au château de Versailles.



de change, prendre des mesures draconiennes contre eux et contre les banquiers en général. Cela n'améliore pas l'état des choses. Et Napoléon continue de ressentir vivement l'injure anonyme et implacable qui lui fait la Bourse. C'est une offense intolérable à sa volonté de toute-puissance...

En 1812, la famine sévit. On voit, sur les routes, des cadavres d'hommes morts de faim... (« Dans les disettes, il meurt de faim beaucoup plus de monde qu'on ne croit! » Napoléon *dixit*, cf. Gourgaud.) En 1814, quand s'achève l'aventure, la rente, accentuant sa dégringolade, est à 46 F. A Londres, les cours atteignent un niveau presque double du nôtre.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Ces finances détestables sont celles de la France, ou, comme on dit, de l'Empire français. Rien de commun avec les finances personnelles de Napoléon Bonaparte. Celles-ci semblent dotées d'une santé de fer. Car Napoléon, qui ramène tout à lui, déclare être l'Etat et le seul représentant du peuple, distingue entre l'Etat et lui, entre le peuple et lui, quand il s'agit de monnaies d'or et de lingots.

Pour faire aller la nation, il y a un budget, alimenté par les Français. Pour faire la guerre, Napoléon dispose de forces armées, alimentées aussi par les Français. A l'aide de ces forces, il part, d'année en année, à la conquête de territoires et de richesses — donc conquises grâce à l'impôt du sang versé, en sus de l'autre, par les mêmes contribuables. Mais les produits de la conquête, il s'en réserve la propriété totale. Tout ce qui provient de ses opérations militaires, des contributions, exactions, spoliations, confiscations... devient son bien propre. Il a d'ailleurs fait sanctionner par un acte du Sénat cette mainmise sur les produits des conquêtes. Et il a divisé son propre bien en quatre secteurs. *Primo* : le Domaine Extraordinaire. *Secondo* : le Domaine Privé. *Tertio* : le Trésor de Réserve. *Quarto* : les Biens de la Couronne.

Les "caisses noires"

Le « Domaine Extraordinaire », propriété de Napoléon, connaît rapidement une croissance et un épanouissement fabuleux. Ce qui se traduira, à Sainte-Hélène, par des soupirs et des exclamations d'orgueil : « Qui sur la terre eut plus de trésors à sa disposition ?... »

(Mémorial). Et évoquant quelques chiffres effarants, Napoléon ajoutait : « Tout cela était mon bien... »

Quel montant total Napoléon a-t-il fait passer dans cette caisse ? Pas moins de 1 000 milliards d'anciens francs. Ce chiffre est déclaré par Fouché, qui parle « des deux milliards de numéraire entrés en France par l'effet de la conquête », « énorme trésor enfoui dans ses caves du Pavillon de Marsan ». Le même chiffre est indiqué dans le *Mémorial* (2 juin 1816) : « Il (Napoléon) disait encore avoir fait entrer en France plus de deux milliards de numéraire... » (lesquels 2 milliards font 1 000 milliards d'AF.) De ce trésor, il n'y a d'autre trace qu'un petit livret, aux mains du trésorier.

En 1810, d'après une autre source, il y a, en numéraire et en lingots, dans les caves du Pavillon de Marsan, 1 200 millions (600 milliards d'AF.) Et l'on pense au mot de Bonaparte à Bourienne : « Quand un homme a tant d'argent, il ne peut l'avoir acquis légitimement. »

La première mise a été constituée par l'agiotage sur les fonds publics, à l'aide des communiqués contradictoires sur la Journée de Marengo, et par les « immenses cadeaux » auxquels ont été contraintes les caisses de l'Italie, à cette époque. Cette première mise a été de 100 millions (50 milliards d'AF.)

Par la suite, les campagnes d'agression ont été encore plus fructueuses. Quand il s'empare du Pape — autorité qu'il ne peut laisser subsister auprès de la sienne — il s'empare également des biens de l'Eglise. (Rien que pour les départements romains : 75 milliards d'AF.) « J'ai ordonné le sequestre de tous les biens ecclésiastiques. Je dois avoir au 1^{er} juillet (écrit-il à son ministre des Finances, le 11 mai 1810) 150 millions de biens dans la main. Présentez-moi un décret pour vendre une partie de ces domaines. »

Sur le « Trésor de Réserve », nous sommes moins renseignés. Pour celui-là, comme pour les autres, lui seul en détient la clé. Si un versement, un prélèvement ou une vérification doivent se produire, il confie cette clé à deux personnes. Par exemple : Berthier et Duroc. Si ceux-là sont avec lui, quelque part en Europe, la clé est envoyée à Paris, pour être utilisée par deux autres personnages. Par exemple : l'intendant général des Biens de la Couronne et le trésorier général. En septembre 1810, justement, il charge Berthier et Duroc de « vérifier » la situation de son « Trésor de Réserve »,

et de « pourvoir à ce que toutes les mesures soient prises pour sa conservation ». Ce « Trésor de Réserve » est, alors, de 50 millions (25 milliards d'AF). Entièrement en monnaies d'or, de différents Etats. Lors de cette opération du 20 septembre 1810, Napoléon y fait précisément verser 500 000 F (250 millions d'AF) « en ducats d'or ».

Ici aussi l'on pense à la campagne de dénigrement menée par Bonaparte contre ses prédécesseurs : « Quelle vénalité !... Toutes ces fortunes scandaleuses !... »

« Il est complètement fou ! »

Le « Domaine Privé » contenait les « économies » de Napoléon, économies faites sur son traitement ou sa liste civile, ce qu'il comptabilise sous la rubrique « Revenus », appellation traduisant bien son caractère. « Ma maîtresse, c'est la France », dit-il. (Roederer) Et sa maîtresse lui assure des « revenus » : c'est dans l'ordre.

Ici, nous possédons des détails et des chiffres précis. Bonaparte a accompli de gigantesques progrès, en matière de rémunération personnelle. Nous l'avons vu, en 1800, s'accorder 500 000 F (250 millions d'AF) contre 134 000 F à Barras. D'année en année, il a grossi la somme. En 1804, devenu « empereur », il s'attribue, sur le Budget de l'Etat, *primo* : des frais de représentation : 6 millions par an (3 milliards d'AF), *secundo* : un « revenu » personnel annuel de l'ordre de 28 millions. (En fait, la somme n'est pas fixe. Par exemple, en 1805, il reçoit 27 505 901 F 07. En 1811 : 28 586 912 F 92). Ces 28 millions se traduisent par 14 milliards d'AF.

Sur cette somme, il épargne. Quelquefois, la moitié. En 1810, 1811 et 1812, il n'économise que 7 millions par an. En 1813, il en épargne 9. Ses économies, il les entasse, comme ses autres trésors, dans les caves fameuses, et tout aussi improductives. Ce qui fera critiquer ses conceptions financières, assez proches de celles d'un gros propriétaire rural demeuré. Quand sonne l'heure de sa « déchéance », on peut estimer ses économies à 80 millions (40 milliards d'AF). A Sainte-Hélène, rédigeant son testament, il disposera de cette somme, et non seulement de son montant initial, mais des intérêts qu'il estime qu'elle a dû produire. D'après lui, plus de 17 millions (8 milliards et demi d'AF). A quoi il ajoutera l'effet d'un article du Code Napoléon : les intérêts alloués à tout propriétaire d'un capital illégalement détenu par un tiers : cinq années à 5 %, soit plus de 24 millions (12 milliards d'AF). En suite de quoi, il réclamait du gouvernement de la Restauration une somme supérieure à 121

millions (plus de 60 milliards d'AF), représentant ses économies sur son traitement durant dix années. Folie qui n'eut pas d'audience.

Les biens qu'il accumule ont des origines assez surprenantes. Des établissements du Mont de Piété italiens, qu'il a saisis, il a créé le « Monte Napoleone ». Le 30 mars 1806, il a pris un décret pour se réserver une somme de 1 200 000 F (600 millions d'AF), sur ce titre. Le 18 novembre 1813, on voit apparaître, dans ses comptes, une somme de plus de 4 millions (2 milliards d'AF), lui appartenant, sur ce « Monte Napoleone ». Il détient les mines d'Idria. Quand il les a saisies, il a donné à Berthier 100 000 F, à Murat, Bernadotte et Friant : 50 000 F chacun. Et des sommes moindres à d'autres, se réservant la plus large part, le total étant de 5 millions (2 milliards et demi d'AF). Fin 1813, de ces fonds des mines d'Idria, il lui reste 4 267 000 F (plus de 2 milliards d'AF). Quand il rédige son testament, il indique (article 10 de ses Instructions testamentaires), qu'il était également possesseur, à Venise, de mercure : « J'avais à Venise 5 millions de vit-argent... Les réclamer et en poursuivre la rentrée... » Ce qui représente 2 milliards et demi d'AF.

Bornons-nous à ces aperçus. L'incroyable histoire du Trésor de Napoléon — un aspect passionnant de l'Épopée — est entièrement à révéler.

La majeure partie de ce trésor personnel fond aussi vite que l'empire s'effrite avant de s'effondrer. L'entreprise absurde de la campagne de Russie nécessite des sommes énormes, que le budget de l'Etat ne peut supporter que pour une faible part. Dans son aveuglement, il engage une partie de son trésor du Pavillon de Marsan, assuré qu'il est d'une victoire rapide et de profits de guerre colossaux. Assuré d'être suivi avec enthousiasme, car, dit-il, « les Français ont besoin d'un prince actif, entreprenant et courageux, et surtout qui les mène voler chez l'étranger ». Il est persuadé que les Russes seront à ses genoux en moins de deux mois. Il répète qu'ils « mendieront » la paix. Il se montre couvert de plumes, de broderies, et il fait broder une couronne impériale sur ses bas. Il dit à Stanislas de Girardin : « Avez-vous vu mon écurie ?... Plus belle que celle de l'ancien roi !... » Déjà l'amiral Decrès, ministre de la Marine et des Colonies, s'écrie : « Il est fou, complètement fou... Tout cela finira par une épouvantable catastrophe... »

Après l'année désastreuse de 1812, l'année calamiteuse de 1813, le trésor s'amenuise ? Jusqu'à la chute inévitable, au printemps de 1814.

Jean SAVANT



« La pourpre même a pâli
Devant sa capote grise. »

LE PETIT HOMME ROUGE

*ou Napoléon
superstitieux*

Pourvu que ça dure !

(Loetizia Bonaparte)

« **U**N homme, jugeait Balzac, n'est pas tout à fait misérable quand il est superstitieux. Une superstition vaut une espérance. ». En ce sens, Napoléon fut superstitieux, mais en dépouillant la surabondante littérature qui lui a été consacrée, on constate combien il le fut peu et en même temps comme il sut utiliser les sentiments superstitieux que pouvaient avoir les autres à son égard.

Evidemment, l'abbé David, anti-bonapartiste, juge différemment, en 1817, dans sa *Seconde épître à l'abbé Sicard* : « Napoléon n'a point de religion, mais il est très superstitieux. Il croyait plus aux diseuses de bonne aventure qu'à l'Evangile. Il se fit tirer les cartes plusieurs fois, depuis son avènement au trône, par une femme renommée dans Paris pour cet art mensonger ».

Il semble démontré, en effet, que Bonaparte vit à plusieurs reprises Mlle Lenormand qui pratiquait la voyance, rue de Tournon, à l'aide des cartes, du blanc d'œuf, du marc de café, du plomb fondu, de l'eau réfléchi dans un miroir (captromantie), de la cendre (thephramantie), de la mèche de chandelle (lampadomantie), etc... Joséphine souvent la fit venir à Malmaison et, dit Mme d'Abrantès, la combla de présents. Les plus hauts personnages de la Cour la consultaient et la voyante gagnait fort bien sa vie. Mais le fait d'avoir rencontré, serait-ce à plusieurs reprises, des professionnels des sciences occultes, au besoin de les avoir consultés, ne permet pas plus de taxer un homme de faiblesse superstitieuse qu'il n'est possible de qualifier de catholique ou de protestant celui qui a eu quelques entretiens avec des prêtres ou des pasteurs. Au reste, les témoins s'accordent pour dire que Bonaparte blâma les relations de Joséphine avec Mlle Lenormand et voulut même les interdire.



*O' Sibylle, que n'ai-je écouté les oracles qui parlaient
et puissamment à ma conscience*

Illustration tirée de l'ouvrage de Mlle Lenormand, voyante
attirée de Joséphine (1817).

La voyante fut arrêtée en 1809. En 1814, elle donna le motif : avoir annoncé le divorce de l'Empereur, et elle écrivit, pour fournir cette explication, un ouvrage de 590 pages. Après la chute de l'Empire, elle continua d'exercer sa profession et de publier divers livres à sa propre gloire.

Politiquement, Bonaparte s'intéressa à toutes les formes de superstition et, en 1800, songeant au Concordat, il chargea un certain Martineau, cousin de Maret, d'entreprendre une vaste enquête, localité par localité, sur l'état des esprits en France en ce qui concerne la religion, les préjugés et les coutumes populaires : prodiges, pèlerinages, pratique des sorciers, fréquentation des pythonisses... Cet inventaire religieux, superstitieux et mystique nécessita plusieurs mois de travail et eut pour principale conséquence la restauration du catholicisme romain en France. Bonaparte voulait connaître exactement les goûts et les croyances de sa clientèle, il était prêt à les partager, mais c'était là de la tactique pure. « Il n'y a que la religion qui puisse faire supporter aux hommes les inégalités de rang, parce qu'elle console de tout », disait-il à Roederer.

Napoléon croyait en Dieu par commodité métaphysique, s'intéressait — on l'a dit — à la théologie, aimait le son des cloches, concédait au clergé la tâche « de nous réconcilier avec le ciel » et de consoler « nos femmes et nous, quand nous vieillirons » (Caulaincourt) et mourut prudemment en chrétien, déclarant avec honnêteté : « Je meurs dans la religion apostolique et romaine dans le sein de laquelle je suis né ». Il n'osait tout de même pas dire : « Dans laquelle j'ai vécu ». Mais ne se jugeait-il pas différent

des autres hommes : « Les lois de morale et de convenance ne sont pas faites pour moi » ?

Peut-on qualifier de superstitieuse la croyance de Napoléon aux pressentiments ? A Bourrienne, il disait : « Vous voyez combien je suis sobre et mince, eh bien, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'à quarante ans je deviendrai gros mangeur et que je prendrai beaucoup d'embonpoint. Je prévois que ma constitution changera et pourtant je fais assez d'exercice ; mais que voulez-vous ? C'est un pressentiment, cela ne peut manquer d'arriver. » A Sainte-Hélène, il racontera la mort du brave général Laharpe : « Il commandait une avant-garde de cinq mille grenadiers, où Lannes était chef de bataillon, au passage du Pô. Le passage effectué, j'y vais, il était fort important de s'emparer de Saorgio avant l'arrivée de Beaulieu. Je trouve Laharpe derrière des bateaux, pâle, décontenancé et lui demande où il va. « — A Plaisance ». Se déclare indisposé. Je lui enjoins d'attaquer Saorgio. Eh bien, lui, d'ordinaire si brave, au lieu de se mettre en tête, se met en queue des colonnes de centre ; il ne se trouvait certes pas dans son état naturel. Saorgio est pris pendant la nuit et Laharpe fait une reconnaissance en avant : en rentrant, à 2 heures du matin, nos troupes se trompent, tirent sur son escorte et il est tué ! J'ai aussi remarqué que ceux qui se retirent du service et y rentrent ensuite périssent infailliblement. » L'Empereur expliquait alors à Gourgaud, à l'aide d'une image, sa conception du pressentiment : « Les yeux sont moyens proportionnels entre les mains et les pressentiments. La main dit à l'œil : comment peux-tu voir à deux lieues, je ne puis atteindre à deux pieds ? L'œil dit au pressentiment : comment peux-tu voir dans l'avenir ? Je ne puis distinguer plus loin que deux lieues. » De tels rapprochements sont discutables mais ne peuvent être nettement jugés superstitieux.

Un funeste présage

Le préfet de police Réal apprenant à Bonaparte que Moreau se trouvait compromis dans la conspiration de Pichegru, « par un mouvement involontaire », Bonaparte se signa deux fois puis dit à Réal : « Continuez ». Racontant le fait le même jour, le préfet jugea : « Décidément, le Consul est dévot. » Très souvent, et en particulier avant la bataille, il avait ainsi l'habitude de se signer, à la façon dont sa mère avait dû lui apprendre lorsqu'il était enfant, « pour conjurer le mauvais sort ». Manifestation religieuse, comme le supposait Réal ? Pratique superstitieuse ? Pourquoi pas un geste enseigné très jeune et devenu un tic ?

Il a redouté, ajoute-t-on, le vendredi et s'est mêlé du chiffre 13. Il a même confessé, selon l'auteur du *Mémorial*, n'avoir jamais entrepris quelque chose sans craindre un vendredi : « d'ailleurs je ne sais pas si c'est par hasard, ou une suite nécessaire de la mauvaise disposition d'esprit où le vendredi me mettait, mais j'ai toujours mal réussi dans les entreprises commencées ce jour-là. » Et il donnait pour exemple la nuit dans laquelle il quitta Saint-Cloud pour la campagne de Russie, « c'était la nuit d'un vendredi ». Or, il partit de Saint-Cloud un samedi 9 mai, à six heures du matin. Rien ne paraît avoir marqué spécialement dans son histoire les vendredis, les 13, ni les vendredis 13. Seulement, il connaissait la méfiance « superstitieuse » de chacun pour le chiffre et le jour, aussi, étant meneur d'hommes, préférait-il les éviter.

Pour une semblable raison, au cours de la campagne de 1812, refuse-t-il de donner la moindre publicité à ce que la troupe pourrait prendre pour un « funeste présage ». Après avoir fait une reconnaissance sur les bords du Niémen, au clair de lune, afin de déterminer le point de passage, Napoléon revenait en galopant à travers les blés. Un lièvre déboucha dans les pattes de son cheval, obligeant celui-ci à faire un écart. L'Empereur tomba, mais, dit Caulaincourt, « se releva si promptement qu'il était debout avant que je n'arrivasse à lui pour le relever ».

« Il remonta à cheval sans proférer une parole. Le terrain étant très doux, il n'avait que le bas de la hanche légèrement contusionné. Je fis sur-le-champ la réflexion que cela était d'un mauvais augure, et, certainement, je ne fus pas le seul, car le prince de Neuchâtel me prit à l'instant la main et me dit :

— Nous ferions bien mieux de ne pas passer le Niémen. Cette chute est d'un mauvais augure.

« Napoléon, qui avait gardé dans les premiers moments le plus profond silence et qui ne faisait, sans doute, pas des réflexions plus gaies que nous, affecta ensuite de plaisanter de sa chute avec le prince de Neuchâtel et avec moi, mais la mauvaise humeur et les noires réflexions perçaient malgré lui... »

Il interdit qu'on ébruite l'incident. Le Niémen fut franchi.

Lorsqu'elle lui était favorable, il s'efforçait au contraire d'utiliser la superstition des autres. Il crut sans doute à son étoile mais il voulut surtout faire admettre par chacun son existence. Il soigne sa réputation d'invulnérabilité et tient à ce que personne ne doute de sa chance. Son étoile, aurait-il dit à Rapp, il la voyait dans toutes les grandes circonstances de sa vie et c'était un signe certain de bonheur. La croix de la Légion d'honneur se nomma d'abord l'Etoile et on lit dans les *Relations secrètes des agents de Louis XVIII à Paris sous le Consulat*, à la date du 16 juillet 1803 : « Les nouvelles armoiries de l'Empire français se préparent... La pièce principale sera, dit-on, l'Etoile de Bonaparte, cette étoile miraculeuse qui le guida si heureusement d'Alexandrie à Toulon et dont le tableau commémoratif se voyait à la Malmaison, dans sa galerie. Déjà cette étoile a remplacé la grenade que les guides consulaires portaient brodée à leurs retrousis. Déjà elle sème les tapis sur lesquels siègent les organes de la justice. Elle reparait dans les projets de décoration pour la Légion d'honneur. En un mot il semble que Bonaparte veuille que la France entière rende hommage à sa superstition comme à ses talents. »

Cet hommage à la superstition napoléonienne, la France l'a rendu avec éclat, et par la volonté précise de l'Empereur. « Napoléon, remarquait Paul Valéry, savait mieux que personne que son pouvoir, plus encore que tous les pouvoirs du monde ne le sont, était un pouvoir rigoureusement magique — un pouvoir de l'esprit sur des esprits — un prestige. »

Il ne devait certainement pas lui déplaire d'avoir été annoncé par Nostradamus ou Noël Olivarius, et les prédictions d'une Egyptienne au Caire ou du fameux petit *Homme rouge* évoqué par Goguelat, le grognard de Balzac, auraient mérité son attention :

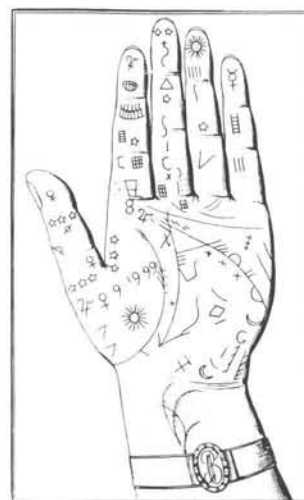
« Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne et du Portugal, des provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier Aigle de la Légion d'honneur, et tout ! »

Cet Homme rouge, dit Goguelat, « lui servait pour communiquer avec son étoile ». L'intermédiaire était en effet commode, il venait confirmer l'existence de l'étoile, il attestait les pouvoirs surnaturels de l'Empereur.

« Le monde appartient à Bonaparte, confesse Chateaubriand, ce que le ravageur n'avait pu achever de conquérir, sa renommée l'usurpe ; vivant il a manqué le monde, mort il le possède. Vous avez beau réclamer, les générations passent sans vous écouter. »

Un chapeau de l'Empereur, en 1969, cela vaut encore très cher, c'est un talisman. Superstition napoléonienne pas morte, loin de là !

P.B.



Etude chiro-mancique de la main de l'Empereur : des signes de chance et de malchance.

LE CALENDRIER DE LA GLOIRE

ou comment Bonaparte a fait Napoléon

APOTHEOSE DE NAPOLEON.



Huit ans de propagande et de publicité ont abouti à cette apothéose. (Image populaire - Epinal.)

« Je n'ai pas encore assez fait pour être connu... »

Napoléon à Roederer.

ON se plaît généralement à représenter Napoléon à Sainte-Hélène, modelant et signolant son propre personnage pour l'Histoire et la Légende. Il est certain qu'il a réussi, dans l'évangile élaboré devant Las Cases, à fabriquer un Napoléon idéal. Le général ivre de batailles se transforme en conquérant pacifique et en guerrier malgré lui ! Ses grandes conquêtes sont le Code Civil, les grands travaux, l'organisation du Conseil d'Etat, le système des finances et des douanes. La guerre n'est plus qu'une aventure de second plan...

Dans ses confidences sur le 18 brumaire, Bonaparte n'a plus le rôle d'un factieux, mais d'un homme politique adroit qui a répondu à l'appel de la Nation en péril...

Il y a mieux encore, la couronne impériale qu'il a tant désirée et qu'il a obtenue après tant de ruses et de manœuvres, c'est, dit-il à Monthon, "le peuple qui l'a mise sur ma tête... Je ne l'ai point usurpée. Je l'ai ramassée dans le ruisseau..." Le tyran disparaît, effacé d'un trait : "Souverain, dit-il à Bertrand, j'ai conservé une âme républicaine..."

Et de nombreux historiens se sont empressés d'affirmer qu'à Sainte-Hélène, Napoléon avait fabriqué sa propre légende, en chef de publicité avisé.

Il est indiscutable que Napoléon peut être considéré comme l'un des grands précurseurs de la publicité, mais, à Sainte-Hélène, il s'est contenté de retoucher, en présence de ses disciples, le personnage qu'il avait créé et lancé selon des méthodes rationnelles, dès 1797.

Car, l'un des premiers, Napoléon a su utiliser les différentes ressources de la réclame : distribution de portraits avec slogans, expositions de tableaux montrant les activités du patron ; communiqués à la presse ; cadeaux d'entreprise portant la marque de la firme (N) ou même le portrait du président directeur général... Au ministère des Relations Extérieures, Napoléon crée même un "Service des Présents", chargé officiellement de faire exécuter et de distribuer les centaines de cadeaux (tabatières, vases, tapisseries, fusils, etc.) commandés par Sa Majesté. Paris et la province furent encombrés, par les soins de Napoléon, de monuments consacrés aux exploits du meilleur général et de la meilleure armée de tous les temps...

A ces efforts, à ces travaux destinés à lancer "Napoléon", il faut ajouter l'extraordinaire capacité du général Bonaparte non seulement de profiter de toutes les circonstances favorables mais de les prévoir et même de les provoquer... par tous les moyens !

C'est ce que nous allons voir en feuilletant l'étrange calendrier de la gloire napoléonienne.

1796

11 MARS

Bonaparte quitte Paris en compagnie de Junot et de Chauvet, ordonnateur en chef. Il se rend à Nice, quartier général de l'Armée d'Italie.

Pour entreprendre cette campagne, le général en chef emporte seulement 48.000 francs en or et 100.000 francs en traites (1), qui seront d'ailleurs en partie protestées...

L'armée qu'il va commander, stationnée dans les Alpes-Maritimes, est composée d'une quarantaine de milliers d'hommes en guenilles « qui manquent de tout ». Il leur promet la gloire et la fortune.

AVRIL

La première étape de cette prodigieuse campagne sera le Piémont où l'astucieux général se faufile avec son armée entre les Autrichiens et les Sardes.

Les Sardes, épuisés, signent l'armistice de Cherasco et c'est de cette ville que Bonaparte écrit au Directoire pour demander une équipe de spécialistes qu'il désire charger du ramassage du butin artistique...

« Il me paraît utile d'avoir trois ou quatre artistes connus pour recueillir les monuments des beaux-arts... »

9 MAI

Bonaparte écrit à Carnot :

« Ce que nous avons pris est incalculable... J'espère que les choses vont bien, pouvant vous envoyer une douzaine de millions... »

A titre d'échantillons, il expédie, en même temps que les millions, quelques tableaux des premiers maîtres : Le Corrège, Michel Ange...

10 MAI

Bonaparte force le passage de l'Adda au pont de Lodi. Importante victoire dont il écrira plus tard : « Ce n'est que le soir de Lodi que je me suis vu un homme supérieur !... »

Selon la légende, c'est à Lodi que le général aurait été surnommé *Le Petit Caporal* par ses hommes.

15 MAI

Bonaparte entre triomphalement dans Milan aux accents de *La Carmagnole* et de l'*Hymne des Marseillais*.

20 MAI

Bonaparte organise son premier service de propagande : bulletins de victoire, envois de délégations, expéditions de drapeaux pris à l'ennemi, littérature élogieuse sur commande, envois d'argent et d'objets d'art au Directoire, etc.

24 MAI

Autre forme de propagande. Neuf jours après son entrée à Milan, Bonaparte prend le temps d'écrire au savant Oriani, le plus grand représentant de la science astronomique en Italie : « Les Sciences qui honorent l'esprit humain, les Arts qui embel-



Dans une première version c'est le général Augereau qui porte le drapeau à Arcole... (Gravure populaire.)

lissent la vie et transmettent les grandes actions à la postérité, doivent être spécialement honorés dans les gouvernements libres... Les savants, dans Milan, n'y jouissaient pas de la considération qu'ils devaient avoir... Il n'est pas ainsi aujourd'hui, la pensée est devenue libre dans l'Italie... J'invite les savants à se réunir et à me proposer leurs vues sur les moyens qu'il y aurait à prendre, ou les besoins qu'ils auraient, pour donner aux Sciences et aux Beaux-Arts une nouvelle vie... »

27 MAI

Les membres du Directoire, affolés des succès, de l'autorité et des initiatives du général Bonaparte, lui font savoir qu'« il appartient au Commissaire du Gouvernement de traiter, de conclure et signer tout ce qui concerne les armistices et suspensions d'armes... ».

Réponse du général :

« Les grandes opérations financières, faites et à faire, les grandes moissons que nous avons à cueillir, exigent une unité de pensée diplomatique et financière... ».

1^{er} JUIN

Bonaparte informe le Directoire de ses envois de matériel, d'œuvres d'art, d'or et de chevaux :

« Deux millions en or sont en route pour se rendre à Paris. Donnez des ordres pour leur escorte depuis Lyon. Le ministre des Finances peut tirer des lettres de change pour 4 ou 5 millions qui seront exactement soldés. Il part demain de Milan cent chevaux de voitures, les plus beaux qu'on ait pu trouver dans la Lombardie. Ils remplaceront les chevaux médiocres qui attellent vos voitures... ».

(1) Si l'on veut avoir l'équivalence en anciens francs d'aujourd'hui, il convient de multiplier ces sommes par 500 environ.



...Mais dans la version officielle la gloire reviendra exclusivement au général Bonaparte... (Peinture de Gros.)

3 JUIN

Les Sardes signent la paix de Paris pour laquelle le roi de Sardaigne reconnaît à la France victorieuse la Savoie et le Comté de Nice, verse une indemnité de trois millions et laisse occuper plusieurs de ses places.

Obéissant aux instructions du conquérant, le Directoire a nommé « pour la recherche des Sciences et des Arts en Italie » sept commissaires du gouvernement : Monge, Berthollet, Tinet, Motte, Thouin, la Billardiére et Berthélémy. Dès leur arrivée en Italie, Bonaparte a donné à chacun d'eux une mission précise.

JUILLET

Lettre de Bonaparte au Directoire (écrite à Bologne) :

« Les vingt tableaux que doit nous fournir Parme sont partis ; le célèbre tableau de Saint-Jérôme est tellement estimé dans le pays qu'on offrait un million pour le racheter... »

... Le citoyen Berthélémy s'occupe, dans ce moment-ci, à choisir les tableaux de Bologne. Il compte en prendre une cinquantaine, parmi lesquels se trouve la Sainte-Cécile qu'on dit être le chef-d'œuvre de Michel Ange.

Monge, Berthollet et Thouin sont à Pavie, où ils s'occupent d'enrichir notre Jardin des Plantes et notre Cabinet d'Histoire Naturelle...

J'imagine qu'ils n'oublieront pas une collection de serpents qui m'a paru bien mériter la peine de faire le voyage... »

AOUT

Tout comme en Italie, les armées françaises ont remporté

sur le Rhin de jolis succès, mais le nom de Buonaparte, que tout le monde écorche, est plus illustre que celui de Moreau.

On admire plus le passage de l'Adda que celui du Rhin et, grâce aux efforts de Bonaparte, (envois d'or et d'œuvres d'art, bulletins de victoire, etc.) la bataille de Millesimo a plus de renommée que la prise du fort de Kehl...

L'annonce que le Saint-Siège va payer à Bonaparte une énorme indemnité réjouit le bon peuple de France...

15-16-17 NOVEMBRE

Victoire d'Arcole remportée grâce à une ruse de Bonaparte qui a permis de surprendre l'ennemi dans les marécages de Ronco.

Bonaparte et Augereau s'élancent tour à tour sous la mitraille, un drapeau à la main, sur le fameux pont d'Arcole. Ce geste héroïque deviendra, *en ce qui concerne Bonaparte seulement*, le thème favori des imagiers populaires, graveurs et peintres officiels...

28 NOVEMBRE

Le fait d'armes d'Arcole, largement diffusé, provoque en France comme en Italie, un enthousiasme considérable.

Le Conseil des Anciens et celui des Cinq Cents décident que les drapeaux portés sur le pont par Augereau et Bonaparte leur seront offerts à titre de glorieux souvenirs.

30 NOVEMBRE

Pour commencer sa grande campagne publicitaire, il manque à Bonaparte un bon portrait de lui, qui pourrait servir de modèle aux fabricants d'estampes populaires, de miniatures ou d'objets divers.

Madame Bonaparte, qui en a eu l'idée la première, recherche et trouve l'artiste convenable pour exécuter le premier portrait officiel du héros. Elle a remarqué à Gènes les portraits peints par un jeune officier, ancien élève de David, qui s'appelle Gros. Il reçoit la délicate mission de peindre le héros d'Arcole.

5 DÉCEMBRE

De Milan, Bonaparte écrit à l'astronome Lalande, membre de l'Institut, une lettre flatteuse, à propos d'un message qu'il a simplement transmis à quelques astronomes italiens :

« ... Toutes les fois que je puis être utile aux sciences et aux hommes qui les cultivent avec autant de succès, je suis mon inclination et je sens que je m'honore. De toutes les sciences, l'astronomie est celle qui a été la plus utile à la raison et au commerce, etc. ».

★

Propagande par l'image. Dès la fin de l'année, le portrait de Bonaparte commence à se répandre en Europe : des gravures de Capu, à Paris, de A.L. Girardet, à Neuchâtel, de G.F. Riedel, à Augsbourg, reproduisent un dessin d'après nature exécuté à Milan. Bonaparte est en buste, le profil tourné vers la droite.

À Milan encore, le sculpteur Victor exécute un médaillon en marbre : le général est vu de profil à droite.

À Milan toujours, le graveur Agnelli exécute une gravure du général de profil à gauche ; les cheveux couvrent le front et tombent dans le cou. Au bas du portrait on lit ces vers qu'Horace avait adressés à Asinius Pollion (Odes - Livre II).

« Cui laurus aeternos honores.

Italico peperit triumphos... »

Pour les besoins de la cause, on a remplacé *Dalmatico* par *Italico*. La même inscription se retrouvera sous un autre portrait à l'eau-forte, de Jaquet, à Genève (1797).

Nouveau profil de Buonaparte, dessiné à Milan, d'après nature, par G. Alessi et gravé par J.J.F. Tassaert, citoyen français. Le nom de *Buonaparte* est suivi d'un slogan : « Ajaccio le vit naître, l'univers est rempli de sa gloire... ».

F. Cossia peindra à Vérone un portrait du héros. Quelques mois plus tard, Schiavonetti exécutera à Londres, une gravure



Premier titre de gloire : le vainqueur de Lodi devient ITALICUS.
(Médaillon d'époque.)

d'après cette peinture. Le général, à mi-corps, est de trois quarts, la tête nue. Il porte un habit ouvert, un jabot, une cravate noire et des épaulettes.

1797

1^{er} MARS

Dans la cour du Petit Luxembourg, le général Augereau présente au Directoire, de la part de Bonaparte le Conquérant, les drapeaux pris à Mantoue...

8 AVRIL

Bonaparte, dans une lettre au Directoire met son armée en valeur : « ... L'armée d'Italie est donc seule exposée aux efforts d'une des premières puissances de l'Europe... Tout me porte à penser que le moment de la paix est arrivé. »

18 AVRIL

A Leoben, à trente lieues de Vienne, Bonaparte consent prématurément à des préliminaires de paix : l'Autriche cède à la France les provinces belges, renonce à la Lombardie où le général veut fonder une République.

MAI

Pour installer toute sa famille qu'il a fait venir à Milan, Bonaparte a loué, à 18 kilomètres de la ville, le splendide château de Mombello.

C'est dans ce château que le brav'général étudie son rôle de souverain. Inaugurant une étiquette aussi sévère qu'imprévue, il décide de ne plus recevoir à sa table ses aides de camp ni ses officiers; il choisit ses convives avec une telle circonspection que l'on considère bientôt le fait d'être son invité comme un très grand honneur.

Se souvenant de l'histoire du Grand Siècle, Bonaparte exige, comme Louis XIV, de dîner en public. Des paysans de la région sont « priés », de gré ou de force, de venir assister aux repas du grand homme.

Il devient de plus en plus difficile d'obtenir une audience du général Bonaparte qui se plaît à faire attendre les plus hauts personnages d'Italie, les grands fournisseurs et les généraux.

10 JUIN

Et pourtant, du château de Mombello, Bonaparte prend la peine d'adresser une lettre courtoise à un membre de l'Institut National, l'astronome Lalande, qui avait recommandé un de ses amis de Vérone, l'astronome Cagnoli, à propos du châtiment infligé à cette cité pour l'affaire des *Pâques Véronaises*.

« Si le célèbre astronome Cagnoli ou quelqu'un de ses collègues avaient été froissés par les événements affligeants qui se sont passés sans cette ville, je les ferais indemniser.

« Je saisirai toutes les occasions pour faire quelque chose qui vous soit agréable et pour vous convaincre de l'estime et de la haute considération que j'ai pour vous... Je dois vous remercier de ce que votre lettre me mettra peut-être à même de réparer un des maux de la guerre et de protéger des hommes aussi estimables que les savants de Vérone... »

14 JUILLET

Fête commémorative de l'anniversaire de la prise de la Bastille organisée à Milan par le général en chef de l'armée d'Italie. C'est une grande fête militaire avec défilé, musiques, salves d'artillerie, autel de la patrie, remise de drapeaux, jeux, illuminations et danses.

Au cours des cérémonies qu'il préside, Bonaparte prononce devant ses soldats un petit discours lourd de sous-entendus :

« Des montagnes nous séparent de la France, mais vous les franchirez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait pour maintenir la constitution, défendre la liberté, protéger le gouvernement et les républicains... »

20 JUILLET

Bonaparte fonde deux journaux : *Le Courrier de l'Armée d'Italie* et *La France vue de l'Armée d'Italie*, rédigé par Regnault de Saint-Jean d'Angély.

Ces gazettes publient exclusivement des articles flatteurs. Exemple de cette littérature de commande :

« Bonaparte vole comme l'éclair et frappe comme la foudre. Il est partout et voit tout... »

★

En France, les colporteurs vendent une nouvelle image imprimée à Nantes avec des « couplets sur les victoires du général ».

Bonaparte, deux fois plus grand que les officiers qui l'entourent, occupe le milieu de la feuille. Dans le fond, un génie s'envole, les bras vers le ciel.

AOÛT

La paix inquiète Bonaparte qui se hâte de faire peindre quelques souvenirs de ses victoires. C'est à un ingénieur géographe attaché à son état-major qu'il s'adresse : Bacler d'Albe. Il lui conseille de faire vite :

« Ah! Ça!... Dépêchez-vous donc!... Songez que tout cela est l'affaire d'un moment... Si vous tardez encore quelque temps, vous ne vendrez rien... Tout s'oublie vite!... »

(Rapporté par Bourrienne - Mémoires).

Bacler d'Albe peindra la *Bataille d'Arcole*, à laquelle il a assisté.

28 AOÛT

A Passariano, dans l'ancienne maison de campagne du doge Manin, Bonaparte installe son quartier général et il invite Monge,

Dès la campagne d'Italie commence le « ramassage » systématique des objets d'art, qui se poursuivra dans toute l'Europe.



membre de l'Institut, à passer quelques jours près de lui. Monge s'est pris d'amitié pour ce guerrier à l'esprit curieux, plus jeune que lui de vingt-trois ans, qui a été l'élève de Louis Monge, son frère, à l'École Militaire...

SEPTEMBRE

Les gravures de Bonaparte se multiplient dans les grandes villes, mais la province ignore encore ses traits. Les graveurs sur bois pour feuilles volantes sont incapables de faire son portrait. Un imprimeur de Laval tourne la difficulté : il récupère dans ses vieux bois un cavalier ayant illustré, sous Louis XV, quelque placard de recrutement et il lance sur le marché une feuille intitulée : *Le véritable portrait du général Bonaparte*.

Sous le cavalier on lit ces vers élogieux :

*Chantons en ce moment,
Le cœur gai et content
Chantons ce général
Ce guerrier sans égal
Buvons à sa santé :
Gloire à la Liberté !...*

4 SEPTEMBRE

A Paris, la majorité du Directoire sévit contre les partis hostiles à la République. Les troupes du général Augereau participent aux opérations de nettoyage des Assemblées. Bonaparte, après

avoir encouragé les auteurs de l'épuration par les pétitions des divisions de son armée, ne s'est pas dérangé lui-même... Il a laissé Augereau exécuter cette basse besogne.

5 SEPTEMBRE

Après l'évacuation des Conseils par la force armée (leçon que n'oubliera pas Bonaparte...) le Directoire lance un arrêt de déportation à Cayenne contre deux Directeurs : Barthélémy et Carnot (qui préfère prendre la fuite), contre cinquante-trois députés et quelques journalistes. Les Directeurs exclus sont remplacés par François de Neufchâteau et Merlin de Douai.

13 SEPTEMBRE

Déjà des grands projets, comme le montrent ces extraits d'une lettre du général Bonaparte au ministre des Relations Extérieures, Talleyrand :

« ... Pourquoi ne nous emparerions-nous pas de l'île de Malte ?... Les habitants qui montent à plus de 100.000, sont très portés pour nous et fort dégoûtés de leurs chevaliers qui ne peuvent plus vivre et meurent de faim : *je leur ai fait exprès confisquer tous leurs biens en Italie*.

Avec l'île de Saint-Pierre que nous a cédée le roi de Sardaigne, *NOUS serions maîtres de la Méditerranée*.

S'il arrivait qu'à notre paix avec l'Angleterre, nous fussions obligés de rendre le Cap de Bonne Espérance, il faudrait alors

nous emparer de l'Égypte. Ce pays n'a jamais appartenu à une nation européenne : les Vénitiens seuls y ont une prépondérance précaire.

On pourrait partir d'ici avec 25.000 hommes escortés par huit ou dix bâtiments de ligne ou frégates vénitiennes et s'en emparer.

Je désirerais, citoyen Ministre, que vous prissiez à Paris quelques renseignements et me fissiez connaître quelle réaction aurait sur la Porte notre expédition d'Égypte... Avec des armées comme les nôtres, pour qui toutes les religions sont égales, mahométane, copte, arabe, etc., tout cela nous est indifférent : nous respectons les unes comme les autres... »

Bonaparte.

18 SEPTEMBRE

Au nom de toutes les armées d'Italie, Bonaparte adresse au Directoire « défenseur de l'idéal républicain » des messages de congratulations pour le 18 fructidor (4 septembre).

23 SEPTEMBRE

Réponse de Talleyrand à Bonaparte :

« Le Directoire approuve vos idées sur Malte, depuis que cet ordre s'est donné un Grand Maître autrichien... Il est de notre intérêt de prévenir tout accroissement maritime de l'Autriche et le Directoire désire que vous preniez les mesures nécessaires pour empêcher que Malte ne tombe entre ses mains... Quant à l'Égypte, vos idées à cet égard sont grandes et l'utilité doit en être sentie. Je vous écrirai sur ce sujet... »

9 OCTOBRE

Bonaparte apprend la « liquidation » de Carnot, rayé des cadres de l'Institut National. Carnot faisait partie de la classe des Sciences physiques et mathématiques dont, justement, son ami Monge est le doyen...

En se promenant avec lui sur les rives du Tagliamento, le général confie au savant qu'il éprouverait une grande joie si un jour... l'Institut lui faisait l'honneur de lui ouvrir ses portes...

Bonaparte est certain de trouver trois appuis solides à sa candidature : Monge, Laplace, qui a été son examinateur de sortie à l'Ecole militaire et Lalande à qui il vient de rendre de menus services...

NOTE : Les connaissances scientifiques de Bonaparte se limitent au Cours Mathématique à l'usage du corps royal de l'Artillerie, de Bezout. Il a très bien appris cet ouvrage classique au temps où il était cadet-gentilhomme à l'Ecole militaire. (Cet ouvrage, selon les spécialistes, ne dépasse pas les programmes des classes de mathématiques élémentaires.)

17 OCTOBRE

A Passariano, Bonaparte signe le Traité de Campo Formio avec le marquis de Gallo, le comte de Merfeld, le baron de Degelmann et le comte Cobenzel...

Les titres de noblesse des Autrichiens laissent rêveur le général républicain qui lance son nouveau titre de gloire : le pacificateur.

28 OCTOBRE

Les bulletins et les messages du général ont atteint leur but : à Paris, la Victoire et la Paix couronnent le héros d'Italie et le pacificateur.

C'est la formule des fabricants de médaillons et des graveurs. On voit même ce motif sur des étiquettes de parfumerie...

Arnault, l'un des premiers, compose le traditionnel poème de circonstance :

*Aucune gloire désormais
Ne vous sera donc étrangère
Et vous savez faire la paix
Comme vous avez fait la guerre !...*

1^{er} NOVEMBRE

Le nom de Bonaparte apparaît pour la première fois dans

l'histoire de l'Institut National. Le procès verbal de la séance de la Classe des sciences physiques et mathématiques porte cette mention :

« Le citoyen Fourcroy fait lecture de la lettre écrite par le général Bonaparte au Directoire exécutif, en lui envoyant le traité de paix conclu avec l'Empereur, dont le citoyen Monge, membre de la Classe, et le général Berthier ont été les porteurs. La Classe arrête qu'une copie authentique de cette lecture sera transcrite dans le procès verbal d'une de ses séances... »

La lettre de Bonaparte, datée du 27 vendémiaire an VI (18 octobre 1797) a été écrite au quartier général de Passariano :

« Citoyens Directeurs,

Le général Berthier et le citoyen Monge vous portent le traité de paix définitif qui vient d'être signé entre l'Empereur et nous.

Le général Berthier, dont les talents distingués égalent le courage et le patriotisme, est une des colonnes de la République, etc.

Le citoyen Monge, un des membres de la Commission des Sciences et des Arts, est célèbre par ses connaissances et son patriotisme. Il a fait estimer les Français par sa conduite en Italie ; il a acquis une part distinguée dans mon amitié. Les Sciences, qui nous ont révélé tant de secrets, détruit tant de préjugés, sont appelées à nous rendre plus de services encore... Il faut que nous aimions les savants et que nous protégions les sciences, etc. »

La lecture à l'Institut de ce message officiel, adressé aux Directeurs, est un moyen détourné de présenter la candidature du général Bonaparte, héros national, le seul guerrier qui sache si bien parler des sciences et des savants... Chacun se met à penser que la place vacante de Carnot serait peut-être l'occasion de lui rendre un hommage mérité...

11 NOVEMBRE

La 1^{re} Classe de l'Institut National procède à la liste de présentation pour le remplacement de Carnot. Bonaparte, étant retenu à Milan, ne fait aucune visite académique. Son nom figure cependant en tête de la liste des candidats devant ceux de Montalembert, Lamblardie, Dillon, Louis Berthoud.

Le dépouillement du scrutin de ce premier vote donne ce classement : Bonaparte, Dillon, Montalembert, Lamblardie, etc. Les trois premiers seront présentés à l'Assemblée Générale de l'Institut qui choisira le successeur de Carnot.

5 DÉCEMBRE

Le général en chef de l'armée d'Italie, commandant de l'armée d'Angleterre, président de la légation de Rasdadt, arrive à Paris clandestinement (ou presque...).

Dix-neuf mois ont fait de lui l'homme le plus glorieux de son temps. Il a vingt-huit ans.

Les Directeurs, ceux que Bonaparte a surnommés « les cinq rois à terme », décident de lui ménager l'accueil triomphal qu'attend impatiemment l'opinion publique. De grandes festivités solennelles sont fixées au 10 décembre.

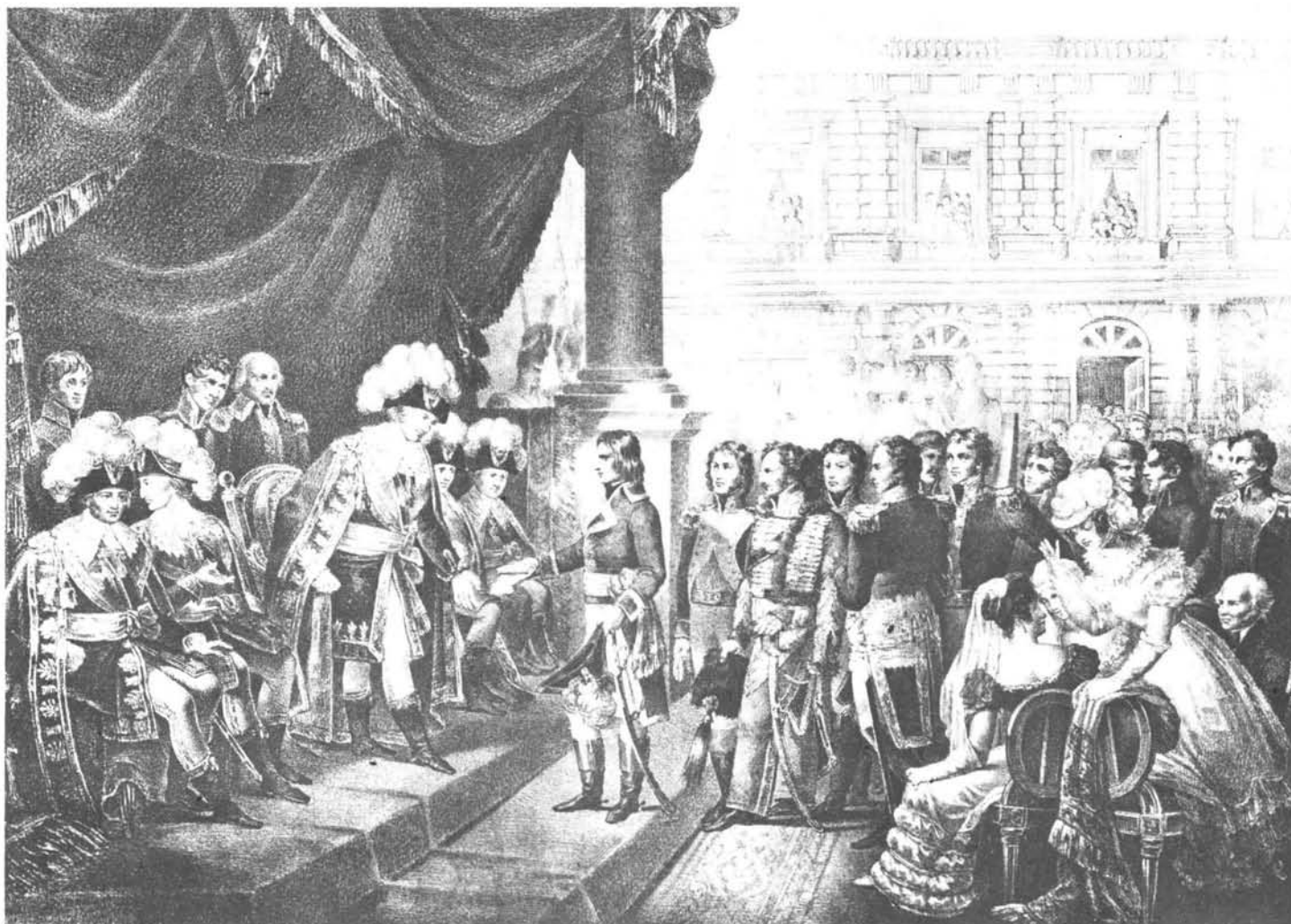
10 DÉCEMBRE

Fête triomphale donnée au Palais du Luxembourg à l'occasion de la remise du Traité de Campo Formio.

Bonaparte, qui paraît accompagné de Talleyrand, est salué par des acclamations enthousiastes : « Vive la République ! Vive Bonaparte !... »

Talleyrand parle le premier. Onctueux, le ministre des Relations Extérieures présente le héros : « Tous les Français ont vaincu en Bonaparte... Sa gloire est la propriété de tous... » Il vante même « son amour insatiable de la Patrie et de l'Humanité... »

Le général répond par quelques phrases brèves mais républicaines : « Le peuple français, pour être libre, avait les rois à combattre. Pour obtenir une constitution fondée sur la Raison, il y avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre. La Constitution de l'An III et vous... avez triomphé de tous ces obstacles... » (C'est pour cette raison sans doute que Bonaparte la transformera à son profit en l'An VIII !).



Bonaparte le conquérant est devenu tellement populaire que le Directoire est contraint de le recevoir en grande pompe...
(Estampe d'époque.)

11 DÉCEMBRE

François de Neufchâteau, Directeur depuis les bouleversements de septembre, donne un grand dîner en l'honneur de Bonaparte. Une vingtaine de membres de l'Institut sont invités.

Les chanteurs à la mode, Laÿs et Chéron, font applaudir des morceaux de circonstance à la gloire des armées d'Italie.

C'est au cours de cette soirée que Bonaparte « prépare » son entrée à l'Institut. Il entreprend la conquête de Laplace, Bernardin de Saint-Pierre et Lagrange. Il leur parle longuement d'un ouvrage de géométrie récemment publié en Italie, dans lequel il a remarqué une nouvelle manière de diviser le cercle, et prenant un compas, il fait à ces messieurs de l'Institut une petite démonstration (1).

12 DÉCEMBRE

Bernardin de Saint-Pierre fait parvenir à Bonaparte ses *Etudes de la Nature, Paul et Virginie* et le premier livre de l'*Arcadie*.

13 DÉCEMBRE

Bonaparte adresse à Bernardin de Saint-Pierre, membre influent

(1) Plusieurs journalistes publièrent d'élogieux comptes rendus de cette soirée et soulignèrent l'intérêt de ces brillantes conversations (dont on a pris soin de les informer). Bonaparte les a tous étonnés par la variété et l'étendue de ses connaissances. Il a parlé mathématiques avec Laplace et Lagrange; métaphysique avec Siéyès (?); poésie avec M.J. Chénier; politique avec Gallois; législation et droit public avec Daunou...

de l'Institut, une lettre de remerciements... « *Votre plume est un pinceau...* ».

25 DÉCEMBRE

Procès-verbal de la séance générale de l'Institut. 104 votants sont recensés.

On procède par la voie du scrutin à l'élection pour la place vacante dans la classe des Sciences physiques et mathématiques. Les 104 votants votent chacun six fois, soit au total : 624 suffrages.

Le citoyen Bonaparte obtient	305 votes
Le citoyen Dillon obtient ...	166 votes
Le citoyen Montalembert obtient	123 votes
TOTAL	604 votes

Camus, président, et Villar, secrétaire, ont signé ce procès-verbal (conservé aux archives de l'Institut) sans s'apercevoir que le total des votes était faux ! 624 est bien le nombre des votants recensés mais l'addition donne 594...

Suite et fin du procès-verbal : « En conséquence, le citoyen Bonaparte, membre de l'Institut, prend la place ci-dessus désignée. »

26 DÉCEMBRE

Bonaparte adresse à Camus, le président en fonction de l'Institut National, une lettre de remerciements, empreinte de fausse modestie :

« Le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut



A Paris, la propagande continue : on diffuse cette gravure de l'arrivée en Egypte.

m'honore. Je sens bien qu'avant d'être leur égal, je serai longtemps leur écolier. S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent pas de regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance... La vraie puissance de la République Française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne.

Bonaparte. »

Le texte original porte bien « qu'elle » au lieu de « qui ».

Le général Bonaparte, membre de l'Institut, prend séance dans la classe à laquelle il appartient pour assister à l'une des six séances mensuelles. Il est chargé avec Monge et Prony de rédiger un rapport sur une nouvelle machine à imprimer portative présentée par l'inventeur Hanin.

29 DÉCEMBRE

La rue Chanteraine, où se trouve l'hôtel du général Bonaparte, idole de Paris, est baptisée *Rue de la Victoire*.

31 DÉCEMBRE

On fait circuler dans Paris une poésie de circonstance de l'inévitable Lebrun, spécialiste du couplet d'actualité, qui chante l'entrée du Brav' général à l'Institut National :

*Collègues, amants de la Gloire !
Bonaparte en est le soutien ;
Pour votre mécanicien
Prenez celui de la victoire !...*

1798

3 JANVIER

Après avoir attendu, avec infiniment de tact, le retour à Paris de Joséphine, (qui a passé le jour de l'an en compagnie d'Hyppolite Charles, son amant, aux environs de Nevers), Talleyrand donne à son tour, une fête en l'honneur de l'illustre Bonaparte.

Rue du Bac, dans les salons du ministère des Relations Extérieures, c'est une réception très mondaine. Parmi les cinq cents invités, on remarque des ministres, des généraux, des savants, des ambassadeurs, des artistes à la mode et une grande collection de jolies femmes.

Bonaparte porte modestement un *habit civil* mais chacun admire l'élégance de la charmante citoyenne Bonaparte. Selon un chroniqueur « le citoyen Talleyrand s'est distingué par les attentions les plus aimables pour le général et pour la citoyenne Bonaparte ».

Talleyrand, devinant les intentions du général, cherche déjà un rapprochement...

4 JANVIER

Première des quatre séances annuelles de l'Institut. Pour apercevoir Bonaparte, la foule a envahi le vieux Louvre. En présence des membres du Directoire, le général, en civil, prend place parmi les cent cinq membres.

Après lecture d'une dizaine de rapports, Garat prononce l'éloge du studieux conquérant d'Italie :

« A voir ses goûts simples et modestes, son amour de la retraite, sa passion pour les arts et les sciences, ne croirait-on pas que c'est un philosophe qui s'arrache un moment à ses études chéries pour aller vaincre et qui revient, après avoir vaincu, s'y livrer avec un nouveau charme ? »

30 JANVIER

Bonaparte est chargé, avec trois de ses collègues de l'Institut, de faire un rapport sur « la voiture mue par la vapeur de l'eau », inventée quelques années auparavant par Cugnot.

23 FÉVRIER

Bonaparte remet à Barras un projet de son expédition en Egypte.

27 FÉVRIER

Dans de nombreuses boutiques parisiennes, estampes, éventails, bonbonnières, sont décorées de scènes importantes de la vie du général victorieux... Tantôt on le voit entouré de déesses qui soufflent dans des trompettes; tantôt on le reconnaît, un sabre à la main, auréolé de mitraille, selon que l'artiste a choisi le négociateur de Campo Formio ou le vainqueur de Lodi...

1^{er} MARS

A Londres, Landscer publie une gravure exécutée d'après celle de Schiavonetti. Quelques accessoires en font une estampe de propagande politique : Bonaparte est dans un médaillon devant lequel se dresse un hibou, symbole de la sagesse. Au-dessus du hibou, un aigle tenant la foudre dont les éclats vont frapper la tiare pontificale et les clefs de Saint-Pierre.

A Paris, Tassaert grave un portrait de Bonaparte à cheval, tenant un sabre à la main et coiffé d'un chapeau à panache. Cette estampe est inspirée par un portrait peint par l'artiste italien Appiani pour Visconti, ambassadeur à Paris de la République cisalpine.

A Vienne, Neidl grave un portrait de Bonaparte à Arcole d'après la peinture de Gros.

AVRIL

L'armée d'Orient, composée de 37.000 hommes, est placée sous le commandement du général Bonaparte. Profitant de son expérience italienne, Bonaparte décide d'emmener en Egypte une commission des Sciences et des Arts. Cette fois, elle comprendra cent-cinquante membres : des savants, des économistes, des ingénieurs, des géographes, des techniciens, etc. Monge et Berthollet sont chargés du recrutement des hommes compétents.

Il est convenu que l'on emportera deux imprimeries, l'une munie de caractères grecs et l'autre de caractères arabes ; de plus, une équipe de typographes de l'Imprimerie Nationale prendra place à bord. On embarquera également une importante collection d'instruments de physique, du matériel pour les fouilles et une bibliothèque.

A cette cohorte intellectuelle, Bonaparte ajoute *un poète, un compositeur et un chanteur*. Il choisit les meilleurs : Ducis, Méhul et le premier ténor de l'Opéra, Laïs.

Ducis s'excusera en raison de son âge ; Laïs refusera sous le prétexte qu'il craint les rhumes, et Méhul donnera comme motif de son refus ses travaux du Conservatoire.

Le général devra donc se contenter, en remplacement, de Perseval de Grandmaison, poète médiocre ; de Rigal, professeur de piano et de Villoteau, chanteur de second ordre...

19 MAI

A Toulon, au moment de l'embarquement pour l'Egypte, Bonaparte lance une proclamation destinée à la fois à être reproduite dans les journaux et à prouver aux soldats qu'il est leur chef unique :

« Soldats ! L'Europe a les yeux sur vous ! Vous avez des grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre... »

Vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et VOTRE PROPRE GLOIRE !... »

12 JUIN

Malte est investie. Bonaparte marche sur la ville et le Grand Maître, sur la simple menace d'un bombardement, lui livre l'île.

13 JUILLET

Première rencontre des troupes de Bonaparte et des Mamelucks. Les maîtres de l'Egypte subissent de lourdes pertes.

21 JUILLET

Bataille des Pyramides : cette victoire sera considérablement grossie et le mot historique, avec l'allusion aux 40 siècles, sera ajoutée postérieurement.

1^{er} AOUT

Désastre d'Aboukir. La flotte française, surprise par Nelson en rade d'Aboukir, est détruite ; seuls demeurent utilisables deux vaisseaux de ligne et deux frégates... L'Armée française est condamnée à demeurer en Egypte...

10 AOUT

Bonaparte fait face à la situation. Il change d'attitude, déclare que l'Egyptien et le Turc ne sont pas ses ennemis, que seul le Mameluck est l'homme à abattre... A grands renforts de proclamations il fait connaître son profond respect pour Mahomet et pour le Coran. Et il se hâte de donner à son expédition un caractère scientifique et pacificateur.

22 AOUT

Bonaparte ouvre officiellement au Caire, *l'Institut d'Egypte*



Tous les faits et gestes du général en chef sont exploités par les marchands de gloire.

dont la direction est confiée à Monge. Le général se contente du poste de vice-président de cet organisme prestigieux qui comprend trente-huit membres divisés en quatre sections : Mathématiques, Physique, Economie Politique, Littérature et Arts.

Fourier, secrétaire de cet Institut égyptien, dirigera deux expéditions dans la vallée du Haut-Nil. Le lieutenant-colonel Drovetti entreprendra les premières fouilles de Thèbes et Memphis et réunira une importante collection de l'ancien Empire. Le commandant Bouchard découvrira la pierre de Rosette, etc.

Ces travaux, dont Bonaparte saura tirer profit, feront l'objet de publications dans le *Mémorial de l'Expédition*, imprimé régulièrement au Caire.

1799

10 FÉVRIER

A la suite de la déclaration de guerre de la Turquie, Bonaparte organise une expédition militaire en Syrie. Il quitte le Caire avec 13.000 hommes afin de devancer l'éventuelle intervention d'une armée turque.

7 MARS

Après le siège de Katieh, d'El Arish et l'entrée à Gaza, les Français occupent Jaffa. La panique s'est répandue dans l'armée devant le nombre des malades. Pour rassurer les soldats, Bonaparte rend visite aux pestiférés. Sur sa demande, la scène, enjolivée, sera représentée par les peintres et graveurs.

19 MARS

Siège de la ville forte de Saint-Jean d'Acre, très bien défendue.

Ce siège sera long et coûtera cher aux assiégeants (2.000 morts, malades ou blessés...).

MAI

Le siège de Saint-Jean d'Acre se prolonge inutilement. Les pertes augmentent. Le moral des soldats est de plus en plus bas...

17 MAI

L'expédition en Syrie étant un indiscutable échec, Bonaparte décide de rentrer en Egypte. On abandonne les pestiférés. Le moral des hommes du corps expéditionnaire est si affaibli que des troubles éclatent...

Pour sauver cette situation désespérée, Bonaparte a l'idée de faire au Caire une *entrée triomphale* qui trompera tout le monde, aussi bien les Egyptiens que les Français...

4 JUIN

Après l'entrée triomphale au Caire du corps expéditionnaire, le général Bonaparte rédige une proclamation impressionnante :

« ... Il est arrivé au Caire, le bien gardé, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet... Il est entré au Caire par la porte de la victoire ! Ce jour est un grand jour : on n'en a jamais vu de pareil... »

10 JUIN

Les liaisons entre la France et l'Egypte étant à la merci de la marine britannique qui intercepte la plupart des courriers, les bruits les plus extravagants circulent à Paris.

Tandis que certaines gazettes comparent le général Bonaparte à César, à Alexandre ou à Scipion, vantant sa merveilleuse action civilisatrice en Egypte, d'autres annoncent la défaite totale de l'expédition et certaines parlent même de la mort de Bonaparte.

D'autres encore souhaitent son retour : « Poursuis, jeune héros, tes hautes destinées !... Dieux protecteurs de la liberté, veillez sur des jours si souvent prodigués pour sa défense... Rendez le jeune héros à la République Française ».

10 AOUT

Des gazettes anglaises permettent au général de se faire une opinion sur la situation du gouvernement. Les nouvelles de Paris sont alarmantes : discorde au sein du Directoire dont Rewbell a été exclu ; Siéyès, ennemi de la Constitution, y est entré le 16 mai... les élections pour le renouvellement des Conseils ont été favorables aux Jacobins.

Treillard, éliminé le 16 juin, a été remplacé par Gohier. Ensuite Barras et Siéyès ont accusé d'incapacité et de trahison leurs collègues Merlin de Douai et Lareveillere Lepeaux qui ont dû démissionner... On a arrêté les journalistes hostiles au Directoire. C'est la désorganisation générale, la guerre civile est imminente...

Siéyès n'a-t-il pas affirmé qu'il faudrait, pour sauver la France, « une tête et une épée... »

Bonaparte reprend confiance...

22 AOUT

Bonaparte quitte l'Egypte à bord de la frégate *Le Muiron*, en compagnie de Berthier, Murat, Lannes, Marmont, Monge, Berthollet. Il a laissé le commandement à Kléber.

26 AOUT

Kléber transmet aux généraux le message d'adieu du général Bonaparte :

« ... L'intérêt de la Patrie, sa gloire, l'obéissance, les événements extraordinaires qui viennent de s'y passer me décident à passer au milieu des escadres ennemies pour me rendre en Europe... »

3 OCTOBRE

Un messenger apporte au Conseil des Cinq-Cents des nouvelles d'Egypte. Elles ne sont plus très fraîches, mais qu'importe. C'est l'étonnant bulletin de victoire de la bataille d'Aboukir, rédigé par un Bonaparte enthousiaste le 28 avril :

« Des milliers d'ennemis ont succombé, jetés à la mer ou enterrés sur place !... 200 drapeaux pris à l'ennemi... 40 canons... le général en chef des armées turques prisonnier, etc. »

Publié dans les journaux, ce bulletin fait sensation et provoque, malgré son retard, un nouveau mouvement populaire en faveur de Bonaparte.

9 OCTOBRE

Le Muiron entre en rade de Fréjus. L'officier qui commande la frégate dit à Bonaparte, à l'instant du débarquement, une phrase qui sera colportée, répétée et modifiée : « Général, vous abordez comme Enée aux rivages promis par les dieux !... »

13 OCTOBRE

On apprend à Paris la nouvelle du débarquement du général Bonaparte à Fréjus. Tandis que la foule manifeste sa joie, les hommes du Directoire ne savent pas encore ce qu'ils doivent espérer ou craindre... Les avis sont très partagés. Bernadotte suggère que Bonaparte soit traduit en conseil de guerre pour abandon de troupes « dans des conditions discutables ». Au contraire, Moreau dit à Siéyès qui rêve d'un coup d'Etat : « Voilà votre homme ! Il fera votre coup d'Etat bien mieux que moi !... » Siéyès se souviendra de ce conseil...

16 OCTOBRE

Le héros arrive à Paris, en costume semi-oriental : « redingote olivâtre, serrée à la taille par une ceinture de cachemire à laquelle est suspendu un sabre de Mameluck ».

17 OCTOBRE

Bonaparte va saluer le Directoire au palais du Luxembourg. L'audience demeure froide et protocolaire et les discours sont sans conviction.

La foule, au contraire, l'acclame et l'accompagne jusqu'à son domicile.

18 OCTOBRE

Bonaparte reçoit des visiteurs très nombreux : journalistes, ministres, généraux, politiciens, financiers, etc.

Le général, prudent, s'entoure de ceux qui sont déjà ses partisans : Talleyrand, Réal, ancien jacobin, et ses propres frères Joseph et Lucien.

19 OCTOBRE

Espérant devenir membre du Directoire, Bonaparte va proposer à Gohier et à Moulin de prendre la place de Siéyès. « Il faut absolument vous défaire de ce prêtre... Je me flatte que si j'étais à la place de Siéyès, le Directoire retrouverait à la fois la force et la confiance dont il a besoin... »

20 OCTOBRE

Devant les réticences de Gohier, Bonaparte se tourne vers Siéyès mais il ne veut, à aucun prix, faire les premières avances. De son côté, Siéyès refuse de faire les premiers pas. Lucien Bonaparte jouera donc le rôle d'intermédiaire.



Le retour clandestin de Bonaparte l'Égyptien se transforme rapidement en retour triomphal.
(Gravure populaire.)

DEBARQUEMENT DU GÉNÉRAL BUONAPARTE A FRÉJUS, PRÈS TOULON,

23 OCTOBRE

Malgré ses multiples préoccupations, Bonaparte reprend sa place à la séance de l'Institut, parmi ses collègues. Pour lui faire honneur, « on le nomme d'une commission », avec Laplace et Lacroix, de la Section de mathématiques. Les trois commissaires sont chargés de faire un rapport sur un mémoire de Biot : « Considérations sur les équations aux différences mêlées... ».

27 OCTOBRE

Bonaparte assiste à la séance générale, non publique, de trois classes de l'Institut ; au cours de cette séance, le bureau est chargé de faire envoyer au général une médaille en platine portant son buste.

1^{er} NOVEMBRE

Le général accepte enfin de rencontrer Siéyès qui a bien voulu se rendre dans l'un des salons de l'hôtel particulier de Lucien.

L'exposé est bref et précis. La réponse de Bonaparte est catégorique : « Je consens à être l'un des trois Consuls provisoires que vous prévoyez, avec vous et votre collègue Roger Ducos... *Quant au gouvernement définitif, c'est autre chose !* »

Devant le silence de Siéyès, il prend congé en disant seulement : « Autrement, ne comptez pas sur moi ! ».

3 NOVEMBRE

Les amis de Bonaparte et ceux de Siéyès terminent à la hâte

la mise au point du plan du coup d'Etat. Il n'y a pas une minute à perdre : la date est fixée au 6 novembre (15 brumaire).

5 NOVEMBRE

La date du coup d'Etat est déplacée : l'affaire se déroulera le 7 novembre...

6 NOVEMBRE

La date est encore déplacée. Cette fois c'est définitif, les conjurés passeront à l'action le 9 novembre.

8 NOVEMBRE

Selon le plan conçu par Siéyès et revu par Bonaparte, le coup d'Etat se fera en deux temps :

1 - Le 9 novembre (18 brumaire), à l'aurore, le Conseil des Anciens sera informé que le régime est menacé par un complot (soi-disant complot...). Aussitôt des orateurs complices invoqueront les articles 102 et 103 de la constitution qui prévoient le transfert du Conseil, en cas de danger, dans une autre localité (Saint-Cloud).

La décision prise, tout le monde se retrouvera le lendemain 10 novembre (19 brumaire) à Saint-Cloud (où le Conseil des Cinq-Cents ne pourra faire appel à personne). De plus, un décret nommera le général Bonaparte commandant de la première division, afin qu'il puisse assurer l'exécution du décret et *veiller à la sécurité du Corps législatif*.

2 - Le lendemain, au palais de Saint-Cloud, la séance ne sera

qu'une sorte de lit de justice où les représentants, dociles, se contenteront d'enregistrer les volontés de Siéyès et de Bonaparte.

Seule la première partie du programme se déroulera comme prévue, par la faute de Bonaparte qui refuse d'exécuter une mission imaginée par Siéyès : l'arrestation, dans la nuit du 8 au 9 novembre, de soixante députés « factieux »...

Il est convenu, d'autre part, que Siéyès et Roger Ducos donneront officiellement leur démission, afin de contraindre les trois autres Directeurs à faire la même chose. Le Conseil des Anciens sera ensuite invité à nommer trois consuls : Bonaparte, Siéyès et Roger Ducos.

★

Bonaparte tend un piège à Jérôme Gohier, le président du Directoire, avec la complicité de « l'incomparable Joséphine ». Elle lui envoie un billet dicté par le général :

« Venez, mon cher Gohier, et votre femme, déjeuner avec moi demain à huit heures du matin. N'y manquez pas; j'ai à causer avec vous sur des choses très intéressantes (1).

Adieu, mon cher Gohier, comptez toujours sur ma sincère amitié... ».

Lapagerie-Bonaparte.

Gohier, surpris de l'heure matinale du rendez-vous, enverra son épouse à sa place rue de la Victoire.

9 NOVEMBRE

Huit heures du matin.

Quand Madame Gohier arrive, seule, rue de la Victoire, la cour est déjà remplie de généraux. Bonaparte, déçu de l'absence du président, insiste auprès de son épouse pour qu'elle lui fasse porter un message l'incitant à venir la retrouver de toute urgence. Futée, Mme Gohier rédige un billet d'un autre genre : « Tu as bien fait de ne pas venir, mon ami, tout ce qui se passe ici m'annonce que l'invitation était un piège. Je ne tarderai pas à te rejoindre ».

Le billet est porté au Luxembourg par un messenger choisi par Mme Gohier.

★

Bonaparte se rend aux Tuileries après avoir espéré en vain l'arrivée de Gohier. Il va attendre que le décret soit signé par les Anciens. De nombreux généraux l'accompagnent.

Siéyès et Roger Ducos font savoir qu'ils démissionnent de leurs postes de Directeurs.

★

Usant du droit qui lui est délégué par l'article 102 de la constitution et « pour enchaîner les factions qui prétendent subjuguier la représentation nationale », le Conseil des Anciens, dévoué à Siéyès, vote un décret de cinq articles, transférant le corps législatif au palais de Saint-Cloud et nommant le général Bonaparte commandant de la 1^{re} division.

Le décret signé, on appelle le général Bonaparte pour prêter serment devant le Conseil des Anciens. Il entre, escorté de ses généraux, partisans ou non partisans, et, impressionné par cette assemblée, ne parvient pas à s'exprimer convenablement... Il est tiré d'affaire par les généraux amis qui s'empressent de couvrir sa voix en criant : « Nous le jurons !... »

Dix minutes plus tard, sur le chemin du retour, Bonaparte, furieux de sa mésaventure, rencontre le citoyen Bottot, secrétaire de Barras. A la stupéfaction des officiers de son escorte, le général retrouvant une sorte d'éloquence, prononce un violent réquisitoire contre ceux qu'il appelle « les pourris... »

Cependant, par prudence, il chuchote à l'oreille de Bottot que ce discours intempestif est uniquement destiné à impressionner la galerie et qu'au fond de son cœur ses sentiments pour Barras n'ont pas changé !

(1) Napoléon confiera, à Sainte-Hélène, la vérité sur ce point à Gourgaud : « Gohier, assez bon vivant, mais un imbécile d'ailleurs, venait souvent chez moi. Je ne sais s'il était mon partisan, mais au moins il faisait la cour à ma femme. Lorsque j'eus fixé la date du 18 (brumaire), je voulus lui tendre un guet-apens. En fait de conspiration tout est permis. Je voulais que Joséphine, n'importe comment, l'invitât à venir à huit heures déjeuner avec elle. Je l'aurais alors, bon gré mal gré, fait monter à cheval avec moi. Il était président du Directoire, sa présence pouvait faire beaucoup... »

D É C R E T.

[N.º 3405.) *EXTRAIT du procès-verbal des séances du Conseil des Anciens.*

Du 18 Brumaire, an VIII de la République une et indivisible.

LE CONSEIL DES ANCIENS, en vertu des art. 102, 103 et 104 de la Constitution, DÉCRÈTE ce qui suit :

ART. 1^{er}. Le Corps législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud; les deux Conseils y siégeront dans les deux ailes du palais.

II. Ils y seront rendus demain, 19 brumaire, à midi. Toute continuation de fonctions et de délibération, est interdite ailleurs et avant ce temps.

III. Le général Bonaparte est chargé de l'exécution du présent décret. Il prendra toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la Représentation nationale.

Le général commandant la dix-septième division militaire, la garde du Corps législatif, les gardes nationales sédentaires, les troupes de ligne qui se trouvent dans la commune de Paris et dans l'arrondissement constitutionnel, et dans toute l'étendue de la dix-septième division, sont mis immédiatement sous ses ordres, et tenus

Fac-similé de l'imprudent décret du 18 Brumaire ouvrant à Bonaparte la voie du pouvoir.

★

Talleyrand et l'amiral Bruix viennent informer Barras qu'il doit donner sa démission ainsi que l'ont fait Siéyès et Roger Ducos.

★

Madame Gohier rejoint son mari au Luxembourg où il apprend la démission de trois de ses collègues. D'accord avec le général Moulin, il refuse catégoriquement de faire le jeu des conjurés.

★

Le général Moreau vient officiellement donner à Gohier et à Moulin l'ordre de ne pas quitter leurs appartements.

On affiche sur les murs de Paris le décret de transfert du Corps Législatif :

« Habitants de Paris ! Soyez calmes. Sous peu la présence du Corps Législatif vous sera rendue. Français ! Les résultats de cette journée feront bientôt foi si le Corps Législatif est digne de préparer votre bonheur et s'il le peut.

Vive le peuple par qui et en qui est le République ! ».

On ne tardera pas à afficher également une proclamation personnelle de l'illustre général Bonaparte :

« Soldats ! le décret extraordinaire du Conseil des Anciens est conforme aux articles 102, 103, de l'acte constitutionnel. Il m'a remis le commandement de la ville et de l'armée. Je l'ai accepté pour seconder les mesures qu'il va prendre et qui sont toutes en faveur du peuple.

La République est mal gouvernée depuis deux ans ! Vous avez espéré que mon retour mettrait un terme à tant de maux. Vous l'avez célébré avec une union qui m'impose les obligations que je remplis; vous remplirez les vôtres, vous seconderez votre général avec l'énergie, la fermeté et la confiance que j'ai toujours vues en vous ».

Bonaparte a quelques bons amis parmi les généraux : Murat commande les troupes à cheval; Marmont, l'artillerie; Mac Donald, la division militaire de Versailles; Lannes garde le palais national des Anciens; Moreau celui du Luxembourg et Sérrurier, les deux Conseils, à Saint-Cloud.

L'affaire se présente bien.

10 NOVEMBRE (19 brumaire)

Bonaparte, bien escorté, se rend à Saint-Cloud où l'ambiance

n'est pas celle qu'il a escomptée. Les Anciens sont moins dociles que la veille et les Cinq-Cents sont décidés à résister.

Les Anciens sont réunis dans l'Orangerie, sous la présidence de Lucien Bonaparte et les Cinq-Cents se retrouvent dans la Grande Galerie du Palais.

Les Anciens ayant reçu officiellement l'annonce de la démission de Barras, la transmettent aux Cinq-Cents. Vers trois heures, ils apprennent la démission des autres Directeurs et la mise en surveillance de Gohier.

Devant les Anciens, le général expose son action politique.

Quelques observations répondent à son discours mais la démarche du général n'est pas encore un échec.

Au Conseil des Cinq-Cents, la séance est déjà agitée lorsqu'il pénètre dans la salle, suivi à quelques pas de ses grenadiers. Il demande la parole, mais il est empêché par les hurlements : « Hors-la-loi ! le dictateur !... A bas le dictateur !... Vivent la République et la Constitution ! etc. »

Lucien dépose les insignes de la présidence. Bonaparte ne peut parler... il essaie... bafouille... profère des menaces...

Les cris reprennent : « Hors-la-loi, le tyran ! ».

Une seule solution : la force armée. Les grenadiers pénètrent dans la galerie, l'arme au bras et somment les députés de se retirer. La plupart refusent de sortir. Le général Leclerc s'écrie : « Au nom du général Bonaparte, le Corps Législatif est dissous !... Que les bons citoyens se retirent ! ». Les grenadiers présentant leurs baïonnettes, poussent dehors les représentants récalcitrants qui continuent à crier : « Vive la République !... »

Les grenadiers emmènent Bonaparte complètement affolé...

A cinq heures et demie, la salle est évacuée. Bonaparte et son frère Lucien montent à cheval et, comme la veille, le général retrouve la parole. Il se précipite au-devant de ses soldats et leur tient un curieux discours :

« Soldats, je vous ai menés à la victoire ! Puis-je compter sur vous ?... (Oui ! Oui ! Vive le général !...). Les braves que j'ai habillés, payés, entretenus au prix de nos victoires, dans quel état je les retrouve ? (Vive Bonaparte !...). On dévore leur subsistance ! On les livre sans défense au fer de l'ennemi ! Mais ce n'est pas assez de leur sang ; on veut encore celui de leurs familles ! Des factieux parlent de rétablir leur domination sanguinaire, j'ai voulu leur parler, ils m'ont répondu par des poignards ! », etc.

Bientôt le bruit va courir que des « factieux » ont levé leurs poignards sur le général lorsqu'il est entré dans la galerie où étaient réunis les Cinq-Cents... Les mieux informés ajoutent qu'il a été sauvé par le courage d'un grenadier...

Huit heures du soir.

Les huissiers sont chargés d'aller prévenir certains députés que les Conseils vont reprendre leur séance. On parvient à réunir une trentaine de membres du Conseil des Cinq-Cents, qui se déclarent la majorité, considérant que les 470 autres, étant des factieux, constituent une minorité !...

Cette fausse majorité décrète que Bonaparte et ses collaborateurs ont bien mérité de la patrie... Boulay (de la Meurthe) présente les projets (préparés à l'avance) : institution d'un Consulat Provisoire, composé de Bonaparte, Siéyès et Roger Ducos ; nomination de deux commissions législatives chargées, en collaboration avec les Consuls, de l'étude d'une nouvelle constitution...

Les décrets, communiqués aux Anciens, sont ratifiés sans discussion. Le Directoire est aboli !

Bonaparte et ses complices prêtent serment de fidélité à la souveraineté du peuple, à la République une et indivisible, à la liberté, à l'égalité et au système représentatif.

★

Pendant ce temps, à Paris, le bruit d'un attentat contre Bonaparte, lancé par Fouché, inquiète le grand public.

Au théâtre Feydeau, de nombreux spectateurs assistent à la représentation de *L'Auteur dans son ménage*. Soudain l'acteur qui joue le rôle principal, en robe de chambre et bonnet de nuit, s'approche de la rampe et s'adressant au public, annonce gravement :

« Citoyens ! Le général Bonaparte a manqué d'être assassiné à Saint-Cloud par des traîtres à la Patrie !... »

Dans la loge grillagée n° 2, Pauline Bonaparte est prise d'une crise de nerfs. Auprès d'elle, Madame Laetitia s'appuie sur le bras de Madame Pernon et de sa fille, la future duchesse d'Abrantès.

Une heure du matin. A Saint-Cloud, l'opération terminée, Lucien Bonaparte prend la parole pour complimenter cette Assemblée Nationale (très réduite) :

« ...Représentants du peuple ! Entendez le cri sublime de la postérité : « Si la liberté naquit dans le jeu de Paume de Versailles, elle fut consolidée dans l'Orangerie de Saint-Cloud !... ».

11 NOVEMBRE

Fouché fait imprimer et afficher en un temps record, une proclamation : « *Le ministre de la police générale de la République à ses concitoyens* » :

« Citoyens,

Le gouvernement était trop faible pour soutenir la gloire de la République contre les ennemis extérieurs et garantir les droits des citoyens contre les factions domestiques, il fallait songer à lui donner de la force et de la grandeur... ».

C'est l'explication du coup d'Etat. On y apprend qu'une « majorité libératrice » a remis, après la dispersion des factieux, « l'autorité exécutive entre les mains de trois Consuls qu'elle a revêtus des mêmes pouvoirs que le Directoire. Elle a choisi les citoyens Siéyès, Bonaparte et Roger Ducos et aujourd'hui ils entrent en fonctions. Bientôt les travaux du gouvernement assureront le triomphe de la République, au dehors par la victoire, au dedans par la justice et le bonheur de peuple par la paix ».

★

En fin de matinée, Bonaparte, Consul provisoire, s'installe au palais du Luxembourg, que Gohier, libéré sur les prières de Joséphine, a été prié de quitter afin de laisser ses appartements, ainsi que ceux de Barras et de Moulin, à la disposition des nouveaux Consuls. Joséphine s'installe, elle aussi, dans les salons d'où l'on a chassé deux de ses meilleurs amis.

12 NOVEMBRE

Version officielle revue et corrigée. On lit dans *Le Propagateur* :

« Le général a été blessé au visage ; le grenadier qui l'accompagnait a reçu le coup de poignard qui lui était destiné et a eu la manche de son habit emportée... ».

★

Bonaparte signe une proclamation dans laquelle il complimente les grenadiers courageux :

« ...les braves grenadiers qui se sont couverts de gloire en sauvant la vie à leur général prêt à tomber sous les coups des représentants armés de poignards... » (1).

14 NOVEMBRE

On raconte que c'est le brave grenadier Thomé qui a eu la manche de son habit déchirée par le coup de poignard destiné au général (2).

On lit dans *Le Moniteur* de ce jour que le grenadier Thomé a déjeuné avec Bonaparte et que « la citoyenne Bonaparte » a embrassé ce brave soldat en lui mettant au doigt une bague avec un diamant...

Cette fable du « poignard levé », soigneusement diffusée par les services de police, sur instructions confidentielles de Bonaparte, va se répandre dans toute la France.

Or personne n'a vu le poignard levé contre Bonaparte.

« Je n'ai point vu de poignards levés contre lui... » écrira Eugène dans ses *Mémoires*. Lombard (de Langres), témoin oculaire, écrit

(1) L'ancien député des Cinq-Cents, Daunou, déclarera plus tard que le procès-verbal de la séance du 19 brumaire était un exemple frappant d'impudence officielle : « Il n'y eut d'armes, ce jour-là, qu'entre les mains des soldats de l'usurpateur et de complot qu'entre lui et ses affidés... ».

(2) Le député Savary, dans une brochure intitulée « Mon examen de conscience pour le 18 brumaire » prouvera que le grenadier Thomé a déchiré sa veste en l'accrochant à un clou, près de la porte d'entrée...



Parmi les premières décisions consulaires : la fabrication des bustes en série.

dans ses *Mémoires* : « Un poignard a-t-il été dirigé contre lui ?... Je dis *non*. Et je dis non parce que mes yeux ne l'ont pas quitté ; parce qu'après cette journée, ayant demandé, non à ses ennemis, mais à plusieurs députés des Cinq-Cents qui étaient entièrement de son bord, s'il était vrai qu'on eût tenté de le frapper, *tous m'ont répondu qu'il n'en était rien...* ».

18 NOVEMBRE

Affichage et exécution du décret de déportation et exil des déportés, journalistes (non compréhensifs) et personnalités diverses. Bonaparte, qui a ordonné ces mesures, a signé le décret le dernier, de sorte que c'est le nom de Siéyès qui se remarque le plus !

27 NOVEMBRE

Bonaparte assiste à la séance de l'Institut. Bien sage parmi ses collègues, il écoute un interminable rapport sur les mérites du *papier à gargousse*...

28 NOVEMBRE

Un arrêté des Consuls fixe la nouvelle organisation de la *Garde du Directoire* transformée en *Garde Consulaire* :

« Les Consuls de la République, considérant la nécessité de donner à leur Garde une force et un état convenables à la dignité du Gouvernement du peuple français, arrêtent que la *Garde des Consuls* sera dorénavant composée de cette manière, savoir :

Un Etat-Major général ; une compagnie d'infanterie légère ; deux bataillons de grenadiers à pied ; une compagnie de chasseurs à cheval ; deux escadrons de cavalerie ; une compagnie d'artillerie légère, dont une escouade montée... ».

2 DÉCEMBRE ET JOURS SUIVANTS

La rédaction de la nouvelle constitution commence : Boulay (de la Meurthe) est chargé de transcrire les grandes lignes d'un projet que Siéyès avait en tête depuis... 1789.

Des commissions législatives étudient au fur et à mesure les combinaisons du législateur. Il s'agit avant tout de réorganiser, sous l'appellation de République, les anciens systèmes monarchiques.

Petite innovation : Siéyès invente un poste de Grand Electeur, chargé de nommer les deux Consuls, l'un de la paix, l'autre de la guerre. Pour ce petit travail, le Grand Electeur aura un palais, une garde de 3 000 hommes et un revenu de 6 millions. C'est lui-même qui remplira ce rôle de magistrat suprême placé à la tête du pouvoir exécutif.

Bonaparte, furieux de ce projet, se dispute avec Siéyès. Il faut toute la diplomatie de Talleyrand et de Roederer pour les réconcilier...

Le poste de Grand Electeur supprimé, est remplacé par celui de *Premier Consul*, chef réel de la République, nommé pour dix ans.

Bonaparte parvient à se faire désigner comme Premier Consul, Cambacérès et Lebrun prennent les deux autres places de consuls-adjoints. Quant à Siéyès, il accepte, faute de mieux, le poste de président du Sénat. L'affaire s'est traitée à l'amiable : à Bonaparte le pouvoir exécutif, à Siéyès le pouvoir législatif.

En prime, Bonaparte fait offrir à Siéyès un bel hôtel à Paris, le magnifique domaine de Crosne et un traitement fort convenable : un demi-million en or.

15 DÉCEMBRE

Bâclée en quelques jours, la Constitution de l'An VIII est promulguée et mise en vigueur le même jour... Cet acte constitutionnel sera *soumis au vœu national* au moyen de registres ouverts dans les mairies, les justices de paix, les notariats, etc.

Trois mois plus tard, on diffusera les résultats :

Pour la Constitution 3 011 007 voix
Contre 1 562 voix

L'opinion publique est extrêmement favorable au Premier Consul.

25 DÉCEMBRE

Six semaines après le coup d'Etat, Bonaparte intitue des récompenses nationales sanctionnant les vertus militaires (deux ans plus tard, il créera la Légion d'honneur).

30 DÉCEMBRE

Bonaparte décide de donner, de façon spectaculaire, la preuve qu'il renie la politique du Directoire.

Cette preuve est spécialement destinée aux cardinaux réunis en Conclave : un décret prescrit de rendre hommage à la dépouille de Pie VI, mort prisonnier du Directoire. Une somptueuse cérémonie funèbre est réglée à Valence par une affiche. Sur ordre du Premier Consul les détails de la cérémonie sont communiqués aux cardinaux réunis à Venise... pour élire le successeur de Pie VI.



Pour frapper l'imagination du public le premier Consul inaugure les revues à grand spectacle. (Croquis de Carle Vernet et d'Isabey.)

1800

JANVIER

Le Premier Consul fit renaitre des usages en vigueur sous l'Ancien Régime. Sur les sceaux de l'Etat, la balance remplace le niveau.

Au nom de la gloire militaire, Bonaparte donne l'ordre de démolir la statue de la Liberté érigée sur la place Louis XV. C'est là que doit s'élever une colonne monumentale. Le geste est symbolique.

Le triomphe de Bonaparte est représenté par les poètes et par les artistes comme le *Triomphe de la République*. Le Premier Consul tient particulièrement à cette confusion.

Enfin, dans l'entourage du Premier Consul, le mot *madame* remplace l'appellation *citoyenne*.

17 JANVIER

Cinquante-neuf journaux sur soixante-douze sont supprimés afin de briser l'opposition dans la presse. A part *Le Moniteur Universel*, devenu *officiel*, les survivants sont menacés de suppression immédiate dès la première manifestation d'opposition au régime.

22 JANVIER

Echec d'une bonne idée publicitaire : la Pompe funèbre de Pie VI n'a pas obtenu le résultat espéré. Lettre du secrétaire du Conclave, Consalvi : « Vous avez vu que Bonaparte a prescrit des obsèques solennelles au malheureux Pie VI. On voit qu'il a été en Egypte et y a bien appris la façon de procéder du crocodile... »

19 FEVRIER

Les Consuls s'installent aux Tuileries. Bonaparte sort du Luxem-

bourg dans un carrosse trainé par six chevaux blancs, précédé par cent-cinquante musiciens et encadré de deux mille hommes de garde.

En pénétrant dans le Palais, Bonaparte aurait dit à Bourrienne : « Ce n'est pas tout d'être aux Tuileries... il faut y rester ! ».

★

Propagande militaire et mondaine : programme dicté par Bonaparte :

Chaque quintidi, le Premier Consul passera dans la cour des Tuileries, une grande revue, non seulement de la Garde Consulaire, mais de tous les régiments de France, qui seront convoqués tour à tour.

Chaque décadi, grand diner servi aux Tuileries : deux-cents couverts dressés dans la galerie de Diane. A ces festins, seront conviés des ministres, des hauts fonctionnaires, des généraux et des membres du corps diplomatique.

12 AVRIL

La censure est rétablie pour les pièces de théâtre : « C'est témoigner au pays intérêt et respect, dit la circulaire de Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, que d'éloigner de ses yeux tout ce qui n'est pas digne de son estime... ».

6 MAI

Bonaparte quitte Paris pour se rendre à l'armée de réserve, à Dijon.

20 MAI

Bonaparte, après avoir surveillé la concentration de l'armée de réserve à Lausanne, quitte Martigny pour passer le col du Grand Saint-Bernard sur un mulet. Un faux pas de sa monture manque de le précipiter dans l'abîme. Il est sauvé par son guide.

15 JUIN

Bataille de Marengo : à trois heures de l'après-midi, tout semble perdu pour les Français. L'arrivée de Desaix change le sort du combat. Bonaparte triomphe encore.

Les Autrichiens laissent 3.000 morts et blessés, 7.000 prisonniers, 12 drapeaux et 28 canons. Les Français ont perdu Desaix et 6.000 tués ou blessés.

16 JUIN

Bonaparte annonce aux Consuls l'extraordinaire victoire de Marengo qui va provoquer à Paris un enthousiasme délirant :

« Au quartier général de Torro-de-Garofolo, le 27 prairial, An VII.

Le lendemain de la bataille de Marengo, citoyens Consuls, le général Melas a fait demander aux avant-postes qu'il lui fût permis de m'envoyer le général Skal. On a arrêté dans la journée la convention dont vous trouverez ci-joint copie. Elle a été signée dans la nuit par le général Berthier et le général Melas.

J'espère que le peuple français sera content de son armée!

Bonaparte. »

25 JUIN

Avant de regagner Paris, le vainqueur de Marengo fait halte à Vercelli, dans le Piémont, où il expose au cardinal Martiniana ses intentions de traiter avec le nouveau Pape dont il a apprécié l'esprit compréhensif.

Ce vénérable cardinal est chargé de transmettre les dispositions essentielles d'un Concordat : extinction du schisme par la démission des évêques intrus et de ceux de l'Ancien Régime, la plupart émigrés politiques; nomination d'un nouvel épiscopat; réduction du nombre des Diocèses; renonciation aux biens de l'Eglise aliénés; traitement garanti aux membres du Clergé. En échange, Bonaparte s'engage à rétablir la souveraineté du Pape sur ses Etats.

27 JUIN

A Paris, le Conseil de l'Hôpital du Val de Grâce adresse au Directoire une demande officielle d'autorisation de désigner les salles par des noms de batailles à la place des numéros...

30 JUIN

Pie VII se montre offensé que l'on puisse parler de restitution de ses Etats pour lui faire accepter des concessions d'ordre spirituel, mais il accueille favorablement les ouvertures du gouvernement français.

2 JUILLET

Bonaparte fêté en Italie, fêté à Valence, fêté à Lyon, fêté à Dijon, arrive à Paris à deux heures du matin, presque clandestinement.

Le héros est réveillé dans la matinée par les acclamations du peuple qui a appris son retour. Le soir, le faubourg Saint-Antoine est spontanément illuminé.

3 JUILLET

L'Institut se rend en corps aux Tuileries pour féliciter le « libérateur » de sa belle victoire de Marengo.

10 JUILLET

Le Souverain Pontife adresse une lettre prudente au Cardinal Martiniana, le chargeant de transmettre au Premier Consul son acceptation de principe. Il ajoute qu'« en une matière si délicate », un diplomate romain, Monseigneur Spina, archevêque de Corinthe, a été choisi pour le seconder.



« Tiré » par David et ses élèves à plusieurs exemplaires ce « passage du Saint-Bernard » présente des variantes : le cheval est tantôt

14 JUILLET

L'anniversaire de la Fête de la Fédération se transforme en une glorification du Premier Consul. La fête, toute militaire, organisée par Bonaparte, reçoit le nom de *Fête de la Concorde*.

Quatre cérémonies se partagent la journée. La première se déroule place Vendôme, où se trouve le siège de la Préfecture. Le préfet y pose solennellement la première pierre de la colonne dédiée aux braves du département. Le même jour, la même consécration a lieu dans chaque chef-lieu de préfecture.

La seconde cérémonie a lieu place de la Concorde, ci-devant Louis XV, elle est présidée par le ministre Lucien Bonaparte.

Les trois Consuls viennent à cheval, escortés des ministres et de la garde consulaire, assister à la pose de la première pierre de la colonne nationale en l'honneur de toutes les armées de la République.

Ensuite, au son du canon des Invalides, les cortèges militaires suivent les Consuls et leur escorte jusqu'au Temple de Mars où l'élite de Paris entoure le premier Consul.

Le ministre Lucien prononce un discours entre deux intermèdes musicaux : la belle Grassini et Bianchi chantent la victoire qui a délivré l'Italie, et l'on applaudit une cantate républicaine intitulée *Le Chant du 25 Messidor* ; Fontanes en a composé les paroles et Méhul la musique.

Après la solennité du Temple de Mars, le premier Consul préside un grand banquet ; il y prononce un toast républicain : « *Au quatorze juillet et au peuple français, notre souverain* ».

On lui répond : « *Vive le premier Consul* ».

La quatrième cérémonie se déroule au Champ de Mars envahi par la foule impatiente : un espace réservé est occupé par la garde à pied et à cheval toute pavoisée de drapeaux conquis à Marengo, d'où elle est arrivée la veille, en vingt-neuf jours de marche, avec ses uniformes déchirés et couverts de poussière. (L'ordre avait été donné de ne pas nettoyer les uniformes...).

Le ministre de la guerre présente à Bonaparte les drapeaux qu'il a conquis lui-même.

Le soir, dans Paris illuminé, égayé par les orchestres en plein

air, on tire, sur le pont de la Concorde, un feu d'artifice allégorique de la Victoire.

26 JUILLET

Bonaparte, premier Consul, rétablit les présents diplomatiques ; ses collègues se rallient à son avis, mais il signe seul la décision :

« 7 thermidor An VIII, les Consuls de la République arrêtent ce qui suit :

« Le présent d'usage du gouvernement français aux ministres étrangers, sera une boîte d'or portant le chiffre R.F., enrichi de diamants.

« En conséquence, il sera fait des boîtes de différentes valeurs et en raison du titre des agents auxquels elles seront destinées. Celles pour les ambassadeurs seront du prix de 15.000 francs. Celles pour les ministres plénipotentiaires, de 8.000 francs. Celles pour les chargés d'affaires, de 5.000 francs. Les présents pour les négociateurs de paix, traités de commerce et autres circonstances extraordinaires, seront, quant à leur nature et leurs valeurs, déterminées en particulier.

« Le ministre des Relations Extérieures est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui ne sera pas imprimé ».

Le premier Consul : Bonaparte

16 AOUT

Déclaration du premier Consul au Conseil d'Etat :

« Ma politique est de gouverner les hommes comme le plus grand nombre veut l'être. C'est là, je crois, la manière de reconnaître la souveraineté du peuple.

C'est en me faisant catholique que j'ai gagné la guerre de Vendée, en me faisant musulman que je me suis établi en Egypte, en me faisant ultramontain que j'ai gagné les esprits en Italie... Et si je gouvernais un peuple juif, je rétablirais le Temple de Salomon... »

21 AOUT

Le corps de Turenne est déposé en grande pompe aux Invalides. Bonaparte préside la cérémonie.

22 AOUT

Premier Jour de l'An IX. Célébration de l'anniversaire de la fondation de la République devant les délégués de tous les départements. Spectacles gratuits dans les théâtres parisiens, illuminations, etc.

OCTOBRE

Succès commercial d'une tabatière en carton verni, décorée par impression : « Napoléon à cheval, accompagné d'un guide, salue un militaire autrichien blessé, porté par trois soldats de sa nation ». La décoration de cette tabatière est inspirée par un geste de Bonaparte, à Marengo. Voyant passer un convoi de blessés autrichiens, le premier Consul se découvrit en disant : « Honneur au courage malheureux ! ».

Légende de la tabatière : « *Le Français respecte le courage malheureux* » (Bataille de Marengo).

10 OCTOBRE

Bonaparte assiste à la représentation de *Horaces* à l'Opéra. Quelques minutes avant l'arrivée du premier Consul, les policiers, alertés par un dénonciateur, arrêtent dans le théâtre deux conspirateurs, réfugiés italiens, le sculpteur romain Ceracchi et un certain Arena qui, dit-on, « venaient de distribuer des poignards à leurs complices ».

Les conspirateurs, dispersés dans la salle, avaient projeté de lancer des pétards en criant « Au feu !... » pendant la scène du



blanc, tantôt brun, tantôt tacheté. On est loin du mulet de la réalité !

serment. Ils espéraient profiter de la panique générale pour poignarder Bonaparte dans sa loge...

Dans la nuit, un complice est arrêté, c'est Demerville, ancien secrétaire de Barère.

21 OCTOBRE

Rapport du ministre de la police :

« On a pensé qu'en frappant le premier Consul, on frappait de mort la République... Jusqu'à ce moment, les seuls individus arrêtés sont Ceracchi, Demerville et Arena. Les deux premiers ont révélé le complot... (1).

Arena, adjudant-général, est justement le frère de Barthélémy Arena qui aurait levé son poignard sur Bonaparte le 19 brumaire au Conseil des Cinq-Cents.

9 NOVEMBRE

Des policiers parisiens, attirés par une forte détonation, découvrent les vestiges d'un engin explosif dans un réduit voisin du Jardin des Plantes. L'auteur de l'expérience est un ingénieur mécanicien, nommé Chevalier, employé en 1794 par le Comité de Salut Public, à la fabrication des poudres. Il avait présenté à la Convention un fusil de son invention, qui portait huit charges. Ses opinions républicaines étaient bien connues. Chevalier est arrêté et emprisonné.

22 NOVEMBRE

Première journée d'exposition à l'Hôtel de Coigny, rue Nicaise, du tableau d'Isabey et Vernet : « La revue du premier Consul ».

DÉCEMBRE

Le bruit court que l'ingénieur Chevalier avait conçu le projet de jeter son engin sur le passage de Bonaparte.

24 DÉCEMBRE

Attentat à la machine infernale contre la voiture du premier Consul, alors qu'il se rendait à l'Opéra, pour assister à la première représentation de *La Création du Monde*, de Haydn.

Après l'explosion, très violente, qui a fait plusieurs victimes, le premier Consul a continué son chemin et a pu assister à l'Oratorio de Haydn.

25 DÉCEMBRE

Rapport de police : « A huit heures et demie, une violente explosion de poudre s'est manifestée dans la rue Nicaise (Saint-Nicaise) près celle de Chartres... L'artifice était vraisemblablement porté par un cabriolet attelé d'un mauvais cheval dont le derrière a été emporté.

Il n'y avait qu'une ou deux minutes que le premier Consul était passé...

Deux personnes ont été tuées, six blessées grièvement. Le projet d'attaquer la voiture du premier Consul dans son passage à un point quelconque, a été conçu depuis longtemps par les anarchistes... »

(1) Le rapport du ministre de la police est faux : « Les deux premiers ont révélé le complot... ». Or, le complot a été révélé plusieurs jours avant leur arrestation. Les « conjurés » avaient parlé de leur projet à un ancien capitaine nommé Harel, en lui demandant confidentiellement de recruter quatre hommes de main. Moyennant une récompense, Harel révéla ce vague projet d'assassinat de Bonaparte à Lefèvre, commissaire des guerres, qui le répéta à Bourrienne. Fouché, informé à son tour, considéra qu'il s'agissait de racontars, mais Bonaparte donna l'ordre de surveiller les suspects et de donner suite à l'affaire. Le 18 vendémiaire, à l'Opéra, tout le monde était prêt à l'action : policiers et conspirateurs. Il s'agit donc bien d'une provocation, ainsi que Bourrienne le précisera dans ses Mémoires : « Le complot de Ceracchi était une ombre ; il fut convenu qu'on lui donnerait un corps afin d'exagérer le danger auquel il convenait au premier Consul d'avoir été exposé, du moins en apparence... »



Image de propagande pour le « Pacificateur » : « Bonaparte remettant l'épée dans le fourreau ».

26 DÉCEMBRE

Selon Fouché, les Jacobins, étroitement surveillés, ne sauraient être soupçonnés. Le ministre établit une différence entre l'engin de Chevalier, le chimiste jacobin, qui était « destiné à être lancé » et celui de la rue Nicaise, travail d'anarchiste.

Bonaparte, au contraire, déclare que l'attentat est l'œuvre « des gens qui ont déshonoré la Révolution ».

Décision : cent trente Jacobins seront déportés.

★

David, sur la demande du premier Consul, esquisse le passage du Mont Saint-Bernard. Il exige d'être peint « calme sur un cheval fougueux » et s'il se moque de sa propre ressemblance, il demande au peintre de faire un portrait de son cheval... Il n'est plus question du mulet qui lui a servi de monture...

1801

L'année 1800 s'est terminée par un attentat ; l'année 1801 commence par des proscriptions et des exécutions. En dépit des rapports de Fouché, Bonaparte tient absolument à rendre responsables de la machine infernale « les septembriseurs, des scélérats couverts de crimes ».

3 JANVIER

Au Théâtre Français, Molé dit un poème en l'honneur du Premier Consul. Il remporte un très vif succès.

4 JANVIER

Arrêté des Consuls déportant cent-trente « suspects » parmi lesquels Thirion, l'ex-général Rossignol, le colonel de gendarmerie Lefebvre, le député Talot, Charles de Hesse, Félix Lepelletier de Saint-Fargeau...

7 JANVIER

Une députation d'aveugles de la maison des *Quinze-Vingts* et une députation de sourds-muets sont présentées au Premier Consul.
« Qu'il est cruel, dit l'un des délégués, d'être auprès d'un grand homme sans en pouvoir contempler les traits ! Ah ! daignez consoler les aveugles en leur faisant entendre votre voix ! ».

9 JANVIER

Condamnation à mort des conjurés de l'Opéra (18 vendémiaire de l'année précédente) : Ceraçchi, Arena, Demerville et le peintre Topino-Lebrun, élève de David et ancien juré du tribunal révolutionnaire.

11 JANVIER

Sans aucune preuve de sa culpabilité, l'ingénieur Chevalier est passé par les armes.

18 JANVIER

Après l'affichage du signalement du cheval de la charette infernale de la rue Nicaise, la police arrête l'un des auteurs de l'attentat. C'est un chouan qui a servi en Vendée : Carbon.

20 JANVIER

Exécution de trois Jacobins.

27 JANVIER

Arrestation, rue Notre-Dame-des-Champs, du complice de Carbon, le dénommé Saint-Réjeant.

31 JANVIER

Exécution de Ceracchi, Demerville, Arena et Topino-Lebrun, les « conjurés du poignard ».

9 FÉVRIER

A Lunéville, Joseph Bonaparte signe avec le négociateur de l'Autriche un traité de paix dont les conditions sont dictées par le Premier Consul.

12 FÉVRIER

Annnonce à Paris de la bonne nouvelle. Des groupes de citoyens courent aux jardins des Tuileries et crient : « Vive Bonaparte ! », sous les fenêtres du Premier Consul.

24 FÉVRIER

Le *Journal de Paris* annonce que le roi d'Espagne a commandé une copie du tableau de David : *Bonaparte au Mont-Saint-Bernard*. Le Premier Consul en commande trois !

11 MARS

Paris apprend dans la soirée, au son du canon, la grande nouvelle de la signature des préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre.

15 MARS

La gravure la plus répandue à propos de la Paix de Lunéville a pour titre : « Il a tenu parole !... » Elle est tout entière à la gloire du Premier Consul.

L'allégorie de l'image est expliquée ainsi :

« Au-dessus d'une pyramide sous laquelle on a mis l'époque où la paix a été conclue entre la France et l'Autriche, on voit une esquisse de la bataille de Marengo. Plus bas, deux génies présentent le buste de Bonaparte. A leurs pieds, on en voit un autre qui d'une main tient la carte de l'Egypte. »

20 MARS

Les auteurs de l'attentat de la rue Saint-Nicaise sont exécutés en place de Grève.

21 MARS

Bonaparte fait instituer un prix de 12 000 F pour la meilleure esquisse d'un tableau représentant un épisode de la campagne d'Egypte.

L'esquisse de Gros, intitulée *Le Combat de Nazareth*, recevra le prix. Le tableau devant mesurer quinze mètres de largeur, Chaptal décide de mettre à la disposition de l'artiste la salle du Jeu de Paume, à Versailles.

Le Combat de Nazareth est une glorification de Junot, que le premier Consul n'appréciera nullement. Il fera réduire la toile de moitié. Sur la seconde moitié Gros peindra l'épisode des *Pestiférés de Jaffa*, où Bonaparte prétend avoir touché les plaies des pestiférés, le 11 mars 1799.

28 JUIN

Un concile national, composé de quarante-cinq évêques et d'environ quatre-vingts députés du second ordre, s'ouvre dans l'église Notre-Dame de Paris.

Joseph Bonaparte, Cretet, conseiller d'Etat, et Bernier, docteur en théologie, curé de Saint-Laud d'Angers, représentent le Premier Consul. Hercule Consalvi, cardinal de la Sainte Eglise romaine et Joseph Spina, archevêque de Corinthe, représentent Sa Sainteté le Pape.

Il est déclaré (Convention de 17 articles) que le culte de la religion catholique sera public, que *les évêques seront, à l'avenir, nommés par le Premier Consul* et confirmés par le Pape et que le gouvernement français fera une nouvelle circonscription des diocèses français...

Il est également question de la fête prochaine du 14 Juillet. Le concile national, « considérant que ce jour a été désigné par le gouvernement pour célébrer la paix continentale, présage d'une paix générale, et que, sous ces rapports, il est l'objet d'une allégresse pure à laquelle les ministres d'une religion de charité peuvent et *doivent prendre part*.

« Considérant que sous le nouveau comme sous l'ancien testament, la religion a toujours été dans l'usage de consacrer, par des cérémonies saintes, les grands événements qui influent sur le sort des peuples :

« Arrête que le *mardi 14 juillet 1801, 25 messidor an IX, il serait chanté une messe solennelle dans l'église métropolitaine de Paris*; qu'il serait prononcé un discours relatif à la fête de ce jour, et qu'après ce jour, il serait chanté un *Te Deum* en actions de grâces de tous les bienfaits que le Seigneur avait répandus sur le peuple français... ».

C'est ainsi que l'on vit le 14 Juillet se transformer en une fête religieuse !

14 JUILLET

La journée du 14 Juillet donne lieu à une fête religieuse et à une fête militaire. La première à Notre-Dame et la seconde dans les rues. La fête militaire commence de bonne heure : salves d'artillerie à six heures du matin ! A la barrière de l'Etoile, on a élevé un Arc de Triomphe « formé par un grand rocher ouvert. Au-dessus du

rocher, la Renommée, haute de trente pieds, célèbre les victoires des armées républicaines.

Quelques monuments éphémères font l'admiration de la foule; devant le Palais Législatif s'élève un *Temple à la Victoire*, avec son porche de six colonnes, un fronton « avec quatre monuments dédiés aux mânes de Desaix, de Joubert, de Hoche et de Kléber ». Au milieu de ce Temple, un groupe sculpté : *La VICTOIRE offrant la PAIX à la FRANCE*.

On remarque un détail symbolique : la France se repose sur le dieu Mars.

Enfin, au centre de la place de la Révolution, baptisée désormais *Place de la Concorde*, se dresse majestueusement la *Colonne Nationale* à la gloire des armées, exécutée en charpente et en toile peinte.

16 JUILLET

Après de longues tractations, le premier Consul et le Pape Pie VII signent le Concordat.

17 JUILLET

Napoléon se montre très satisfait d'un article de Louis de Ximenez dont il fait reproduire la plupart des textes dans *Le Moniteur*. Il s'agit cette fois d'un article sur la reprise de *Cinna* :

« *Cinna* vient enfin de reparaitre. L'autorité qui le prescrit était conséquente dans ses principes, comme l'est, dans les siens, celle qui nous rend le chef-d'œuvre du grand Corneille... »

21 JUILLET

Les gazettes annoncent que dans de nombreuses villes de province le 14 Juillet a été fêté de façon exceptionnelle. A Strasbourg, à Angers, « les habitants n'ont jamais eu, à aucune époque, un anniversaire du 14 Juillet aussi brillant... »

A Alençon, « la fête a été célébrée avec la plus grande solennité et le plus vif enthousiasme. Illuminations, feu d'artifice et danses : le nom de Bonaparte a été porté vers le ciel... »

A Bruxelles, l'anniversaire « a donné lieu à l'une des plus belles fêtes qu'on se rappelât d'y avoir vues... Autour d'un double médaillon du Premier Consul décoré de branches d'olivier et de laurier, on a inscrit ces deux vers :

Heureux arbitre de la guerre, que ton nom soit honoré...

Pacificateur de la terre, que ton nom soit honoré...

A Mayence, à Gand, à La Haye, etc... « toutes les bénédictions se sont répandues sur le Premier Consul... »

15 AOÛT

En vertu d'un bref du Pape, en date du 15 août 1801, un nombre considérable d'archevêques et d'évêques de France donneront leur démission entre les mains de sa Sainteté afin de se soumettre à une réélection due à la bienveillance de Bonaparte.

25 AOÛT

« Il est mis à la disposition du ministre des Relations Extérieures, une partie des diamants existant au Trésor Public, et d'une valeur de 205 075 francs, pour les présents d'usage à la légation de l'Empereur, à Lunéville ». (Arch. Nat.).

4 SEPTEMBRE

Il sera fait présent à M. Hoppé, secrétaire de la légation de l'Empereur à Lunéville, d'une bague et d'une épingle en diamants, du prix total de 30 000 francs.

18 SEPTEMBRE

Les artisans, fabricants et industriels qui ont décoré leurs productions de portraits du général ou de scènes allégoriques à sa gloire, reçoivent des encouragements (médailles d'or, diplômes, etc...).

29 SEPTEMBRE

Présent à l'amiral Gravina d'une boîte d'or enrichie de diamants, de la valeur de 8 000 francs.

« Il sera fait présent aux ministres plénipotentiaires de la Cour de Rome, savoir à M. le cardinal Consalvi, d'une boîte de 15 000 francs et à M. Cazelli, d'une boîte de 5 000 francs. » (Arch. Nat.).

Ce même jour, les Consuls arrêtent qu'il sera prélevé des diamants sur le Trésor Public, pour une valeur de 72 719 francs, afin d'établir sept tabatières destinées aux présents...

Une somme de quatre cents pièces d'or de vingt quatre francs (9 600 F) sera remise au directeur des Affaires étrangères à Naples,



A l'odeur de la poudre a succédé le parfum de la paix... (Etiquette d'eau de toilette.)

à l'occasion du traité de paix entre la République française et sa majesté le roi des Deux-Siciles.

16 OCTOBRE

Il sera mis à la disposition du ministre des Relations Extérieures une partie des diamants déposés au Trésor Public et d'une valeur de 200 000 francs, pour les présents à faire, à l'occasion de la paix avec l'Empire de Russie.

Une somme de 24 000 francs sera envoyée à Pétersbourg, pour y être distribuée aux officiers du Collège des affaires étrangères de la Cour de Russie...

27 OCTOBRE

« Le ministre des Relations Extérieures fera remettre à Pierre-Nicolas Dorsas, habitant du bourg de Saint-Pierre-Montjoux, en Suisse, et qui a servi de guide au premier Consul, au passage du Mont Saint-Bernard, une somme de 1 200 francs, en récompense de son zèle et de son dévouement dans cette circonstance ».

9 NOVEMBRE

Sous le nom de *Fête de la Paix Générale*, on célèbre en même temps l'anniversaire du 18 brumaire et la paix... A Paris, les festivités commencent à sept heures du matin par une salve d'artillerie.

La place de la Concorde, décorée de portiques, est couverte de salles de danses. Sur la rive gauche de la Seine, entre le Pont Neuf et le Pont Royal, une décoration représente le *Temple du Commerce*. Une flotille de chaloupes et de barques, ornées et pavisées, remonte la Seine, de Chaillot jusqu'au Temple du Commerce. Chaque embarcation porte des *habitants des divers empires de l'Europe*.

A l'arrivée de la flotille, une frégate miniature lâche une bordée



Avec la signature du Concordat, la propagande prend un caractère mystique : même le ciel est pris à témoin.

de huit petits canons. Les représentants des différents peuples se rassemblent enfin dans le Temple du Commerce et ils « offrent à la Paix l'hommage de leurs chants et de leurs danses... »

Sur un immense théâtre dressé place de la Concorde, on représente les malheurs de la guerre... Au cours de ce curieux spectacle, on bombarde deux villes; des cris et des chants de victoire succèdent à la canonnade. Ensuite, des temples dédiés à la Paix, aux Arts et à l'Industrie s'ouvrent pour montrer dans leur enceinte les hommes que la guerre a épargnés...

En ce merveilleux jour de paix, les autorités vont, tour à tour, complimenter Bonaparte. Un directeur général de l'Enregistrement lui dit :

« Vous êtes dans le cabinet comme vous avez été à la tête des armées, un chef infatigable. Aussi, chacun pourra dire, en vous comblant de bénédictions : *Il a donné le repos au monde, lui seul n'en prend pas*; il veille et travaille pour tous ! ».

Bonaparte répond à chaque députation; on retient parmi toutes ses réponses, une phrase qu'il adresse au Corps Législatif :

« La stabilité dans l'organisation sociale a principalement

contribué à la paix actuelle... » (Sous entendu : Si la France a pu obtenir la paix, c'est parce qu'elle est gouvernée par le Premier Consul...)

On remarque l'épée de gala du général Bonaparte, qui a fait enrichir la poignée de diamants, parmi lesquels on trouve le fameux *Régent*.

DÉCEMBRE

Tout en célébrant la gloire de Bonaparte, une grande quantité d'estampes rappellent le beau jour de fête du 18 brumaire an X (9 novembre 1801).

Leurs textes sont très significatifs :

« *En deux ans*, dit l'une, *Il réunit tous les partis, vainquit et pacifia l'Europe !* »

« La sagesse dicte et Bonaparte écrit les traités de paix entre la République, l'Angleterre, le Portugal, etc. Autour d'un piédestal, toutes les nations réunies et dansant ensemble expriment l'union et la joie universelle. Au fond, sur une mer tranquille, quelques vaisseaux indiquent l'heureux retour du commerce et de l'abondance. Enfin un génie porte au temple de mémoire le nom chéri du héros à qui la France doit sa gloire et l'Europe va devoir son honneur... »

★

Le Premier Consul refuse l'esquisse de Gros pour l'*Hôpital de Jaffa* parce qu'il ne veut pas être représenté avec un malade dans les bras. C'est cependant ainsi que les témoins l'ont vu :

« Le 11 mars 1799, le général en chef s'était rendu à l'Hôpital de Jaffa, afin de redonner confiance aux soldats frappés de la peste. Le général Bonaparte souleva et emporta un pestiféré qui se trouvait au travers de la porte de l'une des salles »

Le Premier Consul accepte la seconde esquisse : « Bonaparte touchant de sa main dégantée le bubon d'un pestiféré, tout comme le Roi de France touchait les écrouelles... »

1802

1^{er} JANVIER

Le cadeau à la mode pour le jour de l'an est l'éventail à figures symboliques. Les plus demandés, dessinés par Desrais, Prudhon ou David, représentent Bonaparte de profil.

3 JANVIER

Mariage de Louis Bonaparte avec Hortense de Beauharnais.

20 FÉVRIER

« Décision : le ministre des Relations Extérieures fera remettre au citoyen Beausnier les objets suivants pour être offerts au Pacha de Tripoli et à ses principaux officiers, au nom du gouvernement, à l'occasion de la conclusion de la Paix entre la République et cette Régence.

Pour le Pacha : une montre d'or, enrichie de diamants, avec sa chaîne : 4.800 francs et un tapis de la Savonnerie : 3.000 francs.

Pour les grands et autres officiers de la Régence : un nécessaire d'armes de la manufacture de Versailles : 6.000 francs; cinq montres d'or, avec leurs chaînes : 3.100 francs; huit montres d'argent, avec leurs chaînes : 576 francs; un écritoire à la Turque, en vermeil : 96 francs. Total : 22.872 francs... »

18 MARS

Visite de Bonaparte à la Bibliothèque Nationale; plusieurs chroniqueurs remarquent que le Premier Consul s'attarde devant les médailles de César et d'Alexandre.

25 MARS

Selon le vœu de Bonaparte, son frère Joseph, pour la France et Lord Cornwallis, pour l'Angleterre, signent à Amiens le fameux traité de la paix générale, qui ramène la joie dans les familles. (Le traité d'Amiens complète celui de Lunéville qui confirmait celui de Campo Formio.)

1^{er} AVRIL

Le Premier Consul fait présent au Cardinal Bellinzoni d'une boîte d'or, enrichie de diamants, d'un prix de 15.700 francs.

Rapport de Talleyrand aux Consuls :

« La confection des boîtes destinées aux présents exige un temps considérable, il faut donc calculer à l'avance *les besoins du service* et prendre des mesures pour que l'assortiment reste complet, malgré les dispositions que les circonstances nécessitent. J'ai ordonné l'établissement de deux boîtes de 15.000 francs chacune, pour lesquelles je n'ai point de diamants. Je crois convenable de faire faire encore quatre autres boîtes du même prix et deux de 8.000 francs... »

La commande de M. de Talleyrand s'élèvera à 98.800 francs.

Faisant droit à cette demande du ministre, les Consuls prennent un arrêté par lequel Talleyrand est autorisé à prélever au dépôt du Trésor « un lot de diamants de 98.800 francs pour établir huit boîtes destinées aux présents... »

8 AVRIL

J.B. de Belloy est nommé Archevêque de Paris. Un article de la loi dite du 18 germinal rétablit d'une façon détournée l'usage du calendrier grégorien en fixant au *dimanche*, au lieu du *décadi*, les publications de mariage. C'est une première étape vers la suppression du calendrier révolutionnaire.

18 AVRIL

Jour de Pâques. Soixante coups de canon annoncent aux Parisiens qu'un *Te Deum* sera chanté à Notre-Dame : on célèbre à la fois la paix d'Amiens et le rétablissement du culte.

Bonaparte se plaît en effet à faire croire que le Concordat a entièrement rétabli le culte en France, alors qu'en réalité, dès 1796, 32.214 paroisses avaient été déjà rendues au culte...

La foule s'amasse pour voir passer le cortège des trois Consuls. Bonaparte et ses collègues se rendent à Notre-Dame dans une voiture à huit chevaux. Devant la voiture, des mamelucks, en habits brodés d'or, conduisent à la main les coursiers offerts à Bonaparte par le roi d'Espagne.

Derrière la voiture consulaire, viennent les carrosses des ministres, entourés des gardes consulaires en uniformes étincelants.

Dans l'église, le *Te Deum* de Paisillo est accompagné par deux orchestres sous la Direction de Mehul et de Cherubini. Les Parisiens écoutent avec émotion le bourdon de Notre-Dame, qu'ils n'avaient pas entendu depuis dix ans...

★

En ce jour de Pâques, la promulgation du Concordat de 1801 et la promulgation de la loi pour le rétablissement du culte catholique en France, marquent la politique nouvelle du Premier Consul (1).

25 AVRIL

La paix ayant donné une oisiveté dangereuse aux généraux républicains, plusieurs d'entre eux s'aperçoivent qu'ils sont unis par un même sentiment d'hostilité à l'égard du « Sultan Bonaparte ».

(1) — A noter que, dans cette loi sur les cultes, Bonaparte a fait incorporer, fort sournoisement, des Articles Organiques, contenant des principes gallicans qui avaient été précisément écartés du traité, ces principes mettant l'Eglise de France sous la dépendance de l'Etat. Le Saint-Siège protestera en vain et réclamera la suppression de ces articles jusqu'à la Séparation de 1905.



Le 18 avril 1802, Bonaparte va à la messe. On diffuse aussitôt cette image symbolique.

Autour de Bernadotte et de Moreau, dévorés de jalousie, se groupent les mécontents de la politique de conciliation du premier Consul, Augereau, Lannes, Masséna, Brune, Jourdan et quelques autres.

Ils ont même conçu le projet d'un partage de la France en gouvernements militaires à répartir entre eux, tandis que Bonaparte conserverait celui de Paris.

4 MAI

Le général Bonaparte, dans une allocution qu'il prononce devant le Conseil d'Etat, démolit le plan des militaires :

« Jamais un gouvernement militaire ne prendra en France, à moins que la Nation ne soit abrutie par cinquante ans d'ignorance (sic). Le militaire ne connaît pas d'autre loi que la force; il rapporte tout à lui; il ne voit que lui!... Je n'hésite pas à penser, en fait de prééminence, qu'elle appartient incontestablement au civil... »

Ces paroles seront suivies de quelques arrestations : le chef d'escadron Donnadieu et le colonel Fournier, pour avoir tenu des propos agressifs. (Donnadieu avait envisagé d'abattre Bonaparte au pistolet.)

7 MAI

Afin que la prééminence appartienne au civil... le général Bonaparte fait emprisonner le général Delmas.

10 MAI

Mise en vente de gravures mêlant la gloire de Bonaparte à celle de Dieu. L'une des plus connues est *La Croix du Christ soutenue par l'épée de Bonaparte*, sous laquelle on lit :

« Le 28 germinal an X de la République Française (18 avril 1802), jour de Pâques, par le bras triomphant de Napoléon Bonaparte, premier Consul de France, la religion sort de l'abîme où l'avaient plongée les impies et les athées. Le cardinal Caprara, légat *a latere* près le gouvernement français, célébra la messe en l'église cathé-

drale de Paris, sous l'invocation de Notre-Dame, à laquelle assistèrent trois Consuls, le Corps Législatif et les autorités constituées... »

Un sonnet court dans le public à la gloire de Bonaparte-le-Sauveur :

*Il remet dans la France un accord solennel,
Fait la paix au dehors avec toute la terre,
Et la porte en triomphe aux pieds de l'Eternel... »*

19 MAI

Adoption du projet de loi portant création de la Légion d'honneur.

2 AOUT

Sénatus-Consulte organique :

« Après avoir entendu le rapport de la commission spéciale chargée de vérifier les registres des votes émis par les citoyens français, vu le procès-verbal fait par la commission spéciale et qui constate que trois millions cinq cent soixante dix-sept mille deux cent cinquante neuf citoyens ont donné leurs suffrages et que trois millions cinq cent soixante huit mille huit cent quatre vingt-cinq citoyens ont voté pour que Napoléon Bonaparte soit nommé premier Consul à vie; considérant que le Sénat établi par la Constitution, organe du peuple, etc, etc. décrète ce qui suit :

Article 1 — Le peuple français nomme et le Sénat proclame Napoléon Bonaparte premier Consul à vie.

Article 2 — Une statue de la Paix, tenant d'une main le laurier de la victoire et de l'autre le décret du Sénat, attestera à la postérité la reconnaissance de la Nation. »

★

Extraits du discours annonçant à Bonaparte la nouvelle du Consulat à vie :

« Citoyen premier Consul, le peuple français, reconnaissant des immenses services que vous lui avez rendus, veut que la première magistrature de l'Etat soit inamovible entre vos mains... »

La réponse du général premier Consul est déjà celle d'un monarque :

« Content d'avoir été appelé, par l'ordre de celui de qui tout émane, à ramener sur la terre la justice, l'ordre et l'égalité, j'entendrai sonner la dernière heure sans regret, et sans inquiétudes sur l'opinion des générations futures... »

De nombreuses médailles consacrent le nouveau Bonaparte.

4 AOUT

Pour toutes les réceptions solennelles et pour la publication de l'acte constitutif du consulat à vie, le premier Consul choisit la date du 15 août, fête de l'Assomption, anniversaire de la ratification du Concordat, anniversaire également de la naissance de Bonaparte.

5 AOUT et JOURS SUIVANTS

Préparatifs de la fête du 27 thermidor an X, à Paris (15 août). Dispositions arrêtées par le préfet du département de la Seine sur les instructions du premier Consul :

« Des actes de bienfaisance seront exercés dans chacun des douze arrondissements... Des encouragements seront donnés dans les écoles primaires... Les artistes du Théâtre Français donneront un spectacle gratis le 26 thermidor... Le 27, à onze heures du matin, les membres des autorités administratives de la Seine et de la ville de Paris se réuniront à la préfecture, place Vendôme, pour se rendre au palais du gouvernement, etc, etc.

A sept heures du soir, une étoile brillera au sommet des tours de Notre-Dame. *Au centre de cette étoile, paraîtra le signe du zodiaque sous lequel se lève le 15 août, jour de la naissance du premier Consul.* »

14 AOUT

L'Eglise accepte d'instituer « la Saint Napoléon » à l'occasion du 33^e anniversaire de la naissance du premier Consul.



14 août 1802 : L'Eglise accepte d'instituer la Saint Napoléon, à l'occasion des trente-trois ans du premier Consul...

15 AOUT

Fête superbe : illuminations, feux d'artifice, danses et jeux, distribution de vin et de comestibles, réjouissances populaires et réceptions officielles... Mais un élément nouveau s'ajoute aux manifestations habituelles. On fête l'Assomption à Notre-Dame, en grande pompe, et l'archevêque donne l'ordination à l'abbé Fesch, l'oncle du premier Consul.

28 AOUT

Dans un rapport aux Consuls, M. Barbé-Marbois annonce qu'il fait choisir parmi les diamants du Trésor Public, dix pierres précieuses pour être employées à la confection de dix bagues, dont une destinée au cardinal-légat et les autres aux archevêques de France.

15 NOVEMBRE

Retour de Bonaparte à Saint-Cloud. Les flatteries officielles comparent le premier Consul à Auguste, à Mars, à Minerve. Le titre d'Excellence est donné aux ministres.

21 NOVEMBRE

Arrêté portant « qu'il y aura, auprès de la femme du premier Consul, quatre dames chargées de faire les honneurs du Palais... »

26 NOVEMBRE

A l'occasion de la signature du traité de paix conclu entre la République Française et l'Angleterre, « un présent de porcelaines de Sèvres, de la valeur de 43.972 francs, sera offert à lord Hawkesburg... ».

JE VEUX PISSER !

APRES 1805, quand il se déplace, Napoléon voyage toujours en compagnie de Berthier, avec le mameluck Roustan sur le siège, deux cochers et une escorte commandée par un général.

L'escorte de la berline impériale est composée de vingt-quatre chasseurs, des aides de camp, des officiers d'ordonnance, des piqueurs, des pages du Grand Ecuyer, de quelques chevaux pour l'Empereur et pour Berthier.

Deux officiers d'ordonnance et deux chasseurs précèdent la berline dont l'intérieur ressemble à un cabinet de travail, avec une bibliothèque et des tiroirs pour les dossiers. L'Empereur se plaît à lire en voyage, et si un livre ne l'intéresse pas, il le jette par la portière. L'étiquette des palais impériaux est respectée sur les routes. Lorsque Sa Majesté a quelque besoin à satisfaire, il fait un signe, et le cortège s'arrête aussitôt.

Napoléon descend de voiture; déjà, quatre chasseurs doivent avoir mis pied à terre pour lui présenter les armes.

C'est une cérémonie parfaitement réglée : l'Empereur dit : « Je veux pisser !... » Aussitôt les quatre chasseurs forment le carré en tournant le dos au grand homme. Au centre, Sa Majesté s'appuie sur l'épaule de l'un des chasseurs car Elle éprouve quelque difficulté à uriner et n'y parvient pas sans appui.

1803

Année de transition : le premier Consul prépare son avènement au trône. Par une politique astucieuse, il s'efforce de faire disparaître les derniers souvenirs révolutionnaires, tout en évitant le réveil d'un mouvement favorable aux Bourbons.

Quelques mesures sont significatives à cet égard :

Suppression des *Fêtes démocratiques* du Champ de Mars, au cours desquelles on distribuait des armes aux vainqueurs des courses à pieds, à cheval ou en chars.

Suppression, sur les murs de Paris, des inscriptions Jacobines : *Liberté, Fraternité ou la Mort*, qui avaient, d'ailleurs, perdu leur sens...

Disparition des appellations de « citoyen » et « citoyenne » dans les papiers administratifs.

27 JANVIER

Pour se ménager l'appui du clergé dont la puissance ne saurait être dédaignée, le Premier Consul fait arrêter par sénatus consulte « que les traitements ecclésiastiques seraient insaisissables dans leur totalité... »

Les prêtres devront se souvenir de cet énorme privilège.

3 FÉVRIER

Roederer publie une poésie élogieuse dans le *Journal de Paris* :
Il est l'honneur du monde et du siècle où nous sommes.
Et l'Etat qui soutient le bras de ce héros
Lui doit la Paix, son Dieu, sa Gloire et son repos...

11 MARS

Décision consulaire : les musiciens du Conservatoire feront le service du chant à la Chapelle du Premier Consul.

12 MARS

Bonaparte et Joséphine visitent officiellement l'*Hôtel des Monnaies* où une médaille commémorative est frappée devant eux.

27 MARS

Le Premier Consul remet la barrette aux cardinaux de Belloy, Boisgelin, Cambacérès et Fesch.

14 AVRIL

Le séjour de sa majesté Consulaire est fixé à Saint-Cloud. C'est là que Bonaparte donnera audience et recevra les ministres.

12 MAI

L'Ambassadeur d'Angleterre quitte Paris et les bruits de guerre entre la France et l'Angleterre prennent consistance.

Une brochure, adroitement diffusée, réveille la haine des Français contre « la perfide Albion ». Elle est intitulée : *Guerre à l'Angleterre, puisqu'elle la veut ! ou Réflexions sur la mauvaise foi du gouvernement anglais* (brochure rédigée avec une certaine verve par Diacon).

15 MAI

Le *Journal de Paris* publie des anecdotes historiques à la honte des « traîtres anglais ».

Des *Couplets improvisés sur les bruits de guerre* (à chanter sur l'air : *Lise épouse l'beau Gernance*) sont distribués et colportés de ville en village :

On dit qu'avec l'Angleterre
Nous allons avoir la guerre ;
C'est un contre-temps fâcheux
La paix remplissait nos vœux,
Mais l'Etre qui tout dispose
Protégera nos états ;
Nous avons la bonne cause :
La France n'en mourra pas !

16 MAI

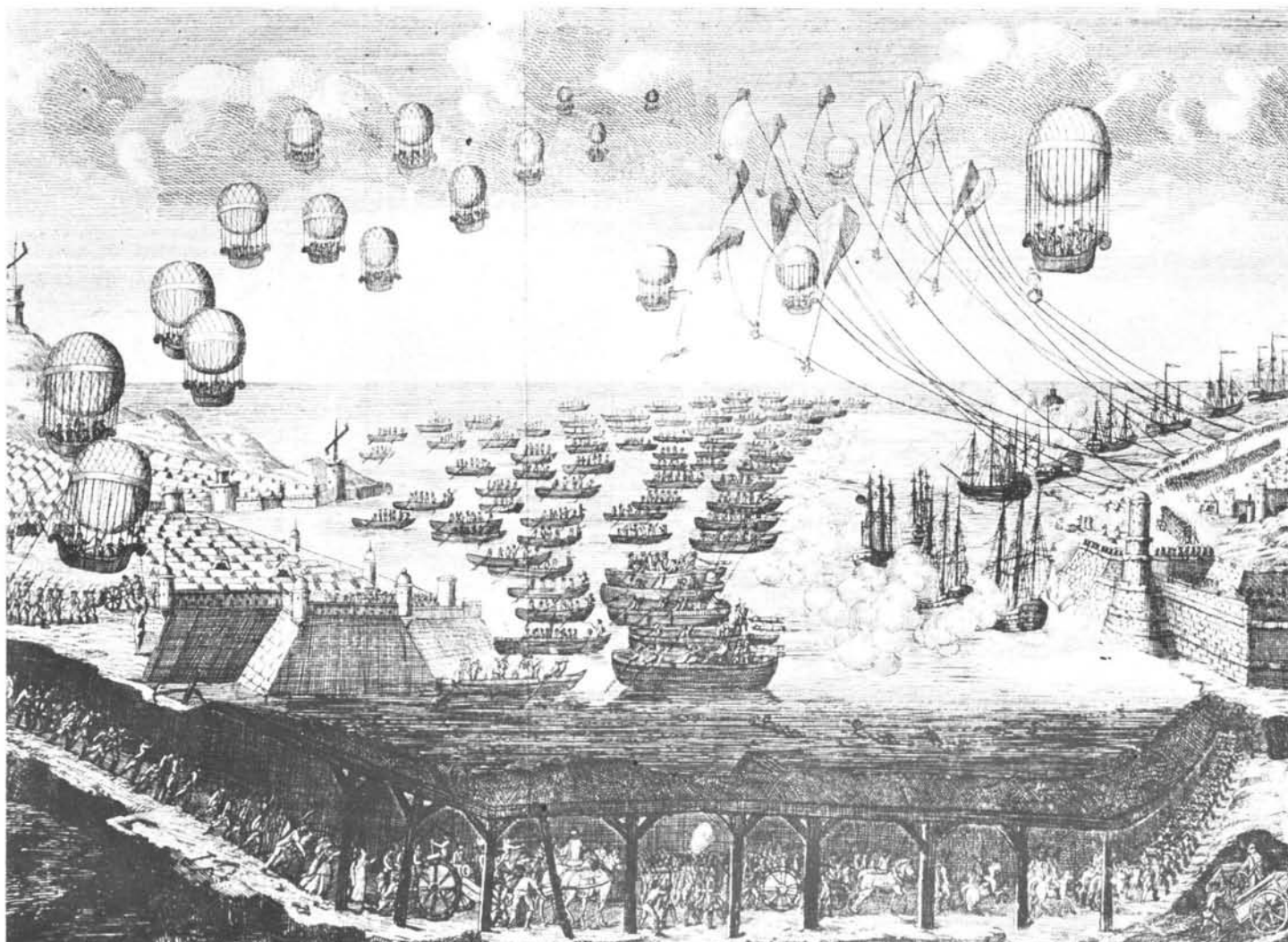
Le Conseil rompt avec l'Angleterre. La flotte britannique met l'embargo sur des bateaux français. L'invasion de l'Angleterre par Bonaparte est le sujet de toutes les conversations.

JUIN

Madame Bonaparte s'intéresse à la fabrication des objets destinés à répandre le culte de son mari. C'est elle qui passe commande à la manufacture de Sèvres d'un service de porcelaine qui sera offert à un diplomate suisse. C'est encore elle qui fait remettre à une admiratrice d'Amiens un « beau médaillon » orne du portrait du Premier Consul, peint sur émail par Isabey, enrichi de perles fines...

★

Très bonne organisation de la propagande anti-britannique : odes sur la *Liberté des mers*, sur la *Nouvelle guerre*, nombreuses allégories où l'on voit le lion français l'emporter sur le léopard anglais, caricatures, etc...



Préparation psychologique à la guerre contre l'Angleterre : projets d'invasion par mer, par air et... par tunnel !

Un poète anonyme lance avec succès un *Acrostiche d'un genre nouveau* :

B Britannique
O Orgueil
N Napoléon
A Avant
P Peu
A Aura
R Réprimé
T Tes
E Excès...

22 JUIN

Cambacérès adresse une note à Denon pour lui prescrire de donner le nom de *Musée Napoléon* au musée des statues du Louvre.

AOUT

Parti de Londres, le conspirateur royaliste Georges Cadoudal arrive clandestinement à Paris dans l'intention d'assassiner Bonaparte.

9 AOUT

Le Premier Consul revient à Saint-Cloud où il convoque les autorités pour préparer la fête du 15 août.

15 AOUT

Célébration de l'anniversaire de la naissance de Bonaparte. Le Premier Consul entend la messe dans le château des Tuileries, reçoit ensuite les hauts fonctionnaires et le Corps diplomatique. *Te Deum* chanté à Notre-Dame.

Dans la soirée, spectacles gratuits, illuminations, orchestres.

16 AOUT

Le Premier Consul inaugure en grande pompe le *Musée des Statues du Louvre* (musée Napoléon).

19 AOUT

On lit dans les gazettes que le Premier Consul s'est rendu mardi dernier au musée Napoléon :

« Comme il se trouvait devant la Vénus de Médicis, M. Denon, directeur général du musée, lui a présenté une médaille destinée à célébrer l'époque de l'arrivée à Paris de ce chef-d'œuvre, don que le Premier Consul a fait aux Arts... »

Cette médaille représente, d'un côté, le portrait du Premier Consul et, de l'autre, ... la Vénus.

4 SEPTEMBRE

Le Journal des Débats annonce que le Premier Consul a fait

faire par le peintre Regnault un portrait symbolique : « Le général est représenté à cheval, de grandeur naturelle, montrant les côtes de l'Angleterre... ».

24 NOVEMBRE

Lebrun-Pindare adresse au Premier Consul une ode contre l'Angleterre. Il s'est contenté de compléter une poésie écrite en 1760... en ajoutant une strophe dans laquelle il menace les Anglais d'un nouvel Alexandre. La strophe du nouvel Alexandre vaudra au poète une gratification de 3.000 francs, fixée par Bonaparte.

20 DÉCEMBRE

Sa majesté consulaire profite de la gravité de la situation politique pour faire modifier, à son profit, la constitution du Corps Législatif, désorganisant ainsi la République...

Extraits des décisions du Senatus-Consulte organique du 20 décembre :

« Article 1^{er}. — Le Premier Consul fera l'ouverture de chaque session du Corps Législatif.

Art. 2. — Il désignera douze membres du Sénat pour l'accompagner.

Art. 3. — Il sera reçu à la porte du palais du Corps Législatif par le président, à la tête d'une députation de vingt-quatre membres.

Art. 6. — Le Premier Consul, après avoir ouvert la séance, recevra le serment des nouveaux membres du Corps Législatif et du Tribunal qui ne l'auront pas encore prêté...

Art. 8. — Le Premier Consul nommera le président du Corps Législatif sur une présentation de candidats qui sera faite par le Corps Législatif au scrutin secret et à la majorité absolue...

Art. 37. — Les membres du grand Conseil de la Légion d'honneur seront nommés par le Premier Consul, sur la présentation de trois candidats choisis par les Corps auxquels auront appartenus les membres dont les places seront vacantes... »

1804

Année sanglante : c'est l'année du procès Cadoudal, du « suicide » de Pichegru, de l'exécution du duc d'Enghien où on retrouve l'atmosphère de la Terreur, durant cette période intermédiaire entre « les réparations du Consulat » et les « éblouissements de l'Empire ». Mais c'est aussi l'année du Sacre...

15 FÉVRIER

Arrestation de Moreau.

28 FÉVRIER

Senatus-Consulte qui suspend pendant deux ans les fonctions du jury pour les crimes d'attentat contre le Premier Consul.

Arrestation, dans la nuit, de Pichegru, trahi pour 100 000 livres par son ami Leblanc.

29 FÉVRIER

Le Corps Législatif adopte un projet de loi punissant de mort ceux qui recèleraient Georges Cadoudal et les « soixante brigands » cachés à Paris ou dans les environs.



Propagande impériale : le portrait de Napoléon en costume du Sacre a été commandé à la plupart des peintres officiels.
(Dessin d'Isabey.)

MARS

Arrestation de Georges Cadoudal à Paris.

15 MARS

Banquet des officiers du 96^e régiment, à Tivoli, en « réjouissance de la découverte de la conspiration ». Les officiers jurent de verser leur sang jusqu'à la dernière goutte pour Bonaparte.

21 MARS

Exécution du duc d'Enghien.
Adoption du Code Civil.

24 MARS

Le Corps Législatif arrête que le buste de Bonaparte sera placé dans la salle des Séances.

27 MARS

Le Sénat Conservateur présente au Premier Consul une adresse pour le prier d'accepter la Couronne et l'hérédité dans la famille.

6 AVRIL

« Suicide » de Pichegru.

30 AVRIL

Séance extraordinaire du Tribunal au cours de laquelle Curée

(soutenu par Carrion-Nisas et plusieurs autres membres) développe une « motion tendant à ce que Bonaparte soit déclaré empereur avec hérédité dans sa famille. »

18 MAI

A Saint-Cloud, Cambacérès remet au Premier Consul le senatus-consulte organique par lequel les autres consuls s'effacent devant l'empereur nommé.

Le discours de Cambacérès commence (déjà !) par le mot SIRE ; on y rencontre le mot MAJESTE et le mot PRINCE : « Heureux le PRINCE qui tient son pouvoir de la volonté, de la confiance et de l'affection des citoyens... »

Bonaparte répond par une allocution dans laquelle on relève quelques phrases significatives : « Je soumetts à la nation du peuple la loi de l'hérédité... J'espère que la France ne se repentira jamais des honneurs dont elle environnera ma famille... »

Tous les souvenirs de la République ont disparu : dix ans de révolution ont changé une monarchie en un empire et la légitimité des Bourbons est remplacée par la dynastie napoléonienne...

19 MAI

Distribution des prix : Napoléon Bonaparte confère la dignité de maréchal de l'Empire à dix-huit généraux parmi lesquels Berthier, Murat, Moncey, Masséna, Augereau, etc...

N'oubliant pas les deux hommes qui ont un peu partagé avec lui l'autorité consulaire, il crée Cambacérès archi-chancelier et Lebrun archi-trésorier...

2 JUIN

Dorénavant, la promulgation des lois devra être ainsi conçue : « NAPOLEON, par la grâce de Dieu et les Constitutions de la République, Empereur des Français, à tous présents et à venir, SALUT :

Le Sénat, après avoir entendu les orateurs du Conseil d'Etat, a décrété (ou arrêté) et Nous ordonnons ce qui suit, etc... ».

19 JUIN

Décret impérial : un traitement annuel de 6 000 francs est accordé, sur les fonds de la Couronne, aux colonels commandant les différents corps de la Garde Impériale et une gratification d'un mois de solde aux officiers au-dessus du grade de major, le jour de la Saint-Napoléon de chaque année...

Les officiers donneront à cette gratification le nom familier de mois Napoléon.

25 JUIN

Douze chouans héroïques, parmi lesquels se trouve l'illustre Cadoudal, sont conduits à l'échafaud.

3 JUILLET

Les comédiens français sont autorisés à s'appeler « Comédiens ordinaires de l'Empereur ».

(Reprise de l'ancienne formule monarchique.)

10 JUILLET

Rétablissement du ministère de la Police Générale : l'opportuniste Fouché retrouve son poste...

14 JUILLET

Astucieuse initiative de Bonaparte qui fait coïncider l'inauguration de son Ordre de la Légion d'honneur, institué en 1802, avec

l'anniversaire de la prise de la Bastille de 1789, et celui de la fête de la Fédération de 1790.

La nouvelle institution paraît ainsi placée sous le patronage des grands principes révolutionnaires...

29 JUILLET

Décret de l'Empereur :

« La Garde Consulaire prendra à l'avenir la qualification de Garde Impériale ; elle continuera d'être spécialement attachée au service de ma personne... »

Dans les dispositions générales pour l'organisation de cette garde

LE GRAND PACIFICATEUR

Après Essling, Wagram, tout en filant le parfait amour avec Marie Walewska à Schoenbrunn, Napoléon veut la paix avec « cette canaille d'Autrichiens ».

Il veut la paix mais à condition qu'elle lui soit bien payée. Il demande 133 millions or, puis 100 millions. Plusieurs incidents le décidèrent à se presser, il est prêt à traiter à 75...

Il donne des instructions précises à Champagny :

« Il faut faire la paix. Appelez auprès de vous les plénipotentiaires autrichiens... La contribution de guerre seule vous arrête, partagez le différend... Amenez-les à vous donner soixante-quinze millions, si vous ne pouvez avoir mieux, et concluez la paix... Je m'en rapporte entièrement à vous, mais faites la paix !... »

Le lendemain, Napoléon aborde Champagny :

— Eh bien, Monsieur, qu'avez-vous fait cette nuit ?

— La paix, Sire !

— Quoi, la paix ? Et le traité est signé ?

— Oui, Sire, le voilà...

— Voyons donc ce traité... Quoi ? 85 millions de contributions, lorsque j'étais disposé à me contenter de 75 ! Cela est très bien... »

Champagny - (notice sur un article des Mémoires sur l'intérieur du Palais impérial et sur la Conclusion du traité de Vienne en 1809).

personnelle, certains articles démontrent le désir de Napoléon de gouverner lui-même ce corps privilégié.

« Art. 2. — Les colonels-généraux recevront immédiatement les ordres de l'Empereur... »

Art. 8. — L'Empereur réglera le nombre des maîtres de lecture, d'arithmétique, de dessin et de gymnastique militaire qu'il jugera convenable d'attacher à chaque bataillon... »

30 JUILLET

L'Opéra *Ossian*, créé le 10 juillet, est un grand succès. L'Empereur, pour remercier le compositeur Lesueur de cette œuvre « qui exalte l'héroïsme » lui envoie une tabatière en or, décorée de l'N majuscule, avec cette inscription : « L'Empereur des Français à l'auteur des Bardes... » Dans la tabatière, il y a six mille francs...

15 AOUT

L'Empereur a fixé au 15 août, date de sa naissance, la grande solennité qui perpétuera le souvenir du Camp de Boulogne. La distribution des croix de la Légion d'honneur aux braves de l'armée ainsi qu'aux fonctionnaires civils sélectionnés, a lieu à Boulogne.

A midi l'Empereur sort de sa tente : le canon salue son arrivée.



Jusqu'à la fin de son règne, Napoléon supervisera les grandes compositions historiques et indiquera aux peintres les attitudes qu'il désire voir passer à la postérité. (Eylau, par Gros.)

Deux mille tambours battent aux champs, sans pouvoir couvrir les acclamations des soldats.

L'Empereur prend place sur son trône, encadré de ses frères Joseph et Louis. Au-dessous, le grand amiral Murat, les ministres, les maréchaux, les grands officiers de la couronne; derrière le trône se trouvent les capitaines de chaque corps de l'armée, tenant un drapeau déployé.

Le Grand Chancelier prononce un discours, un roulement de tambour se fait entendre et l'Empereur, debout, prononce la formule du serment de fidélité... auquel les membres de la Légion d'honneur répondent : « Nous le jurons!... » L'armée tout entière répète ces trois mots et ajoute : « Vive l'Empereur!... »

29 SEPTEMBRE

Rapport de police : « On se porte en foule au Salon pour voir l'Hôpital de Jaffa, et ce tableau n'a que des admirateurs. Des personnes de toutes les classes, après l'avoir examiné longtemps, paraissent attendries... »

Dans ce même Salon, ainsi que l'a voulu l'Empereur, sont expo-

sés : *La Bataille d'Arcole* par Bacler d'Albe et *La Bataille de Lodi* par L.-F. Lejeune.

NOVEMBRE

En vue des cérémonies du Sacre, Napoléon fait commander deux costumes d'apparat pour Roustan, son mameluck.

L'un, exécuté par Sandoz, rue de Seine, coûte 2 450 F : dolman en velours vert, sabretache amarante, grande culotte de drap fin, ceinture en mousseline paille, le tout richement brodé d'or avec paillettes et perles.

L'autre sort des ateliers de Chevalier, qui présentera un mémoire de 6 653 F. (L'Empereur le fera réduire à 5 800 F).

Jacques, bottier de Sa Majesté, fournit une paire de bottes en maroquin rouge, garnies de galons et glands d'or, « suivant le dessin d'Isabey », ainsi qu'une paire de souliers rouges « devant servir le lendemain du Sacre ».

Poupard, fournisseur des chapeaux de Napoléon, complète l'ensemble et livre un cordon de sabre or et rouge à garniture dorée, ainsi qu'une giberne brodée d'or.

6 NOVEMBRE

Résultats des *Vœux de la Nation* pour l'hérédité de la dignité impériale :

3 572 329 ont voté *OUI*...
2 559 ont voté *NON*...

24 NOVEMBRE

L'Empereur offre au clergé de Notre-Dame de Paris une paire de vases sacrés en vermeil.

25 NOVEMBRE

Le pape Pie VII arrive à Fontainebleau à midi et demie. S.M.I. Napoléon s'est rendue au-devant de Sa Sainteté. Les deux hommes se sont embrassés.

27 NOVEMBRE

Une ordonnance de Dubois, suprême directeur de la Police, invite les habitants de Paris à pavoiser et à illuminer les façades de leurs maisons.

28 NOVEMBRE

Le Pape et l'Empereur arrivent à Paris dans le même carrosse. Le pape s'installe au Pavillon de Flore, dans les Tuileries.

1^{er} DÉCEMBRE

Les illuminations en l'honneur du Sacre sont prêtes. Soit par un authentique contentement, soit par courtoisie, beaucoup de Parisiens ont dépensé des sommes importantes pour le décor de leurs façades.

On remarque particulièrement la décoration lumineuse de l'ingénieur Chevalier. Dans un cartouche transparent, encadré de rameaux de lauriers, de chênes, de myrtes et d'oliviers, on voit un personnage qui dirige sa lunette vers le ciel où brille une étoile scintillante. Autour de l'étoile, on lit ces mots : « *In hoc signo SALUS* » (Dans ce signe est le salut...)

Au bas du transparent, ces deux vers, de qualité discutable :

*De cet astre brillant, ah ! puisse l'influence
Assurer pour jamais le bonheur de la France !*

Et, encore plus bas, ce quatrain qui ne vaut guère mieux :

*Egalement cher à ta gloire
Et chéri du peuple français
Il descendit du char de la victoire
Pour sacrifier à la paix...*

2 DÉCEMBRE

Le matin du Sacre, la préfecture de police fait distribuer dans les rues de Paris une pièce intitulée : *La Couronne de Napoléon, apportée de l'Olympe, de la part de Jupiter*. (Ce chant impérial se chante sur l'air : *Quels accents ! Quels transports !*)

*Montant l'un des coursiers de la fière Bellone,
De l'Olympe Mercure apporte une couronne ;
Le roi des dieux l'envoie au héros des Français ;
Elle est le prix de ses succès.
Vous qu'il guida cent fois dans les champs de la gloire,
Phalange de guerriers, enfants de la Victoire !
En bravant de l'Anglais l'impuissante fureur,
Chantez Napoléon ! Chantez votre Empereur !...*

Les Français préféreront reprendre en chœur une chanson intitulée : *Napoléon est Empereur* ! sur l'air connu : « *V'la c'que c'est d'aller au bois...* »

*Napoléon est Empereur,
V'la c'que c'est d'avoir du cœur !*



Cadeaux d'entreprise : tabatières et bonbonnières ornées du portrait de Sa Majesté. (Miniature d'après David.)

*C'est l'fils aîné de la valeur,
Il est l'espérance
Et l'appui de la France ;
Il lui rendra tout sa splendeur
V'la c'que c'est d'avoir du cœur !*

4 DÉCEMBRE ET JOURS SUIVANTS

Une chanson populaire de Despréaux fait le tour de Paris, puis de la province. C'est le refrain à la mode. Air : « *Mes d'moisell's voulez-vous danser* »

*Vive, vive Napoléon !
Qui nous baille
D'la volaille,
Du pain et du vin à foison,
Vive, Vive Napoléon !
C'te fois-ci c'n'est pas des ment'ries
Les poulard'tombent tout'rôtés,
Et tout l'mond' peut, la cruche en main,
A la fontain' puiser du vin.
Vive, Vive Napoléon ! etc...*

Jamais l'enthousiasme populaire ne s'est manifesté avec tant d'unanimité... et de bruit.

9 DÉCEMBRE

Fête donnée par la ville de Paris. Distribution gratuite de pain, de vin, de volailles et de cervelas.

16 DÉCEMBRE

Deuxième fête donnée par la ville de Paris. Dans chacune des douze municipalités, on tire une loterie gratuite. Les gagnants emportent un poulet, une dinde, etc... On distribue de cette façon 13 000 pièces de volailles.

Place des Innocents, quatre fontaines versent du vin durant toute la journée.

A trois heures et demie, grand défilé du cortège impérial. Dans la soirée, illuminations des monuments et feux d'artifice.

CATÉCHISME

A L'USAGE

DE TOUTES LES ÉGLISES

DE

L'EMPIRE FRANÇAIS.

Unus Deus, una Fides, unum Baptisma.
S. PAUL, *Epist. ad Ephesios, cap. IV, v. 5.*



PARIS,

Chez la veuve NYON, née SAILLANT, rue du Jardinot, n° 1;

Et à la Librairie Stéréotype, chez H. NICOLLE, rue
des Petits-Augustins, n° 15.

1806.

1806 : Catéchisme impérial. L'adoration de Napoléon est imposée à tous les chrétiens avec le consentement du Vatican.

17 DÉCEMBRE

Pour les diners de gala de Sa Majesté, le chef pâtissier Lebeau réalise de merveilleuses pièces montées historiques, mais il revient toujours aux modèles les plus glorieux, ceux que préfèrent l'Empereur : son *Passage du pont Lodi*, comme son *Pont d'Arcole*, en sucre filé, biscuit, pastillage et nougat, sont considérés comme des preuves indiscutables de la renaissance de la pâtisserie française.



La publicité impériale prend son caractère officiel, la France, éprise de gloire, reçoit de nouvelles pièces de monnaie, dont la légende satisfait tout le monde : *République Française... Napoléon Empereur*.

Il n'est plus question pour les grandes industries nationales, aussi bien que les petites entreprises, de mettre en vente des objets où ne figure pas Sa Majesté.

L'Empereur oriente le goût de ses sujets en faisant confectionner, pour son usage personnel, des tabatières décorées de portraits de héros : Auguste, Jules César, Alexandre, Pierre le Grand, Charles-Quint.

Enfin, par ordre de S.M.I. l'Aigle remplace désormais les derniers emblèmes de la Révolution sur les services de table.



Janvier 1805 : c'est fait, Napoléon Bonaparte, général républicain, a réussi à se hisser sur le trône impérial. Il va maintenant s'efforcer de se faire passer pour un véritable empereur... Il divorcera même afin de « fonder une dynastie ».

Dès les premiers jours de 1805, l'esprit impérial se manifeste par quelques détails. De loin, le maître donne des instructions et des ordres ; il critique la presse :

« 24 avril — Dites aux rédacteurs que, quoique éloigné, je lis les journaux... Que s'ils continuent sur ce ton, je solderai leur compte ! »

D. Pourquoi devons-nous les assister dans leurs besoins?

R. Parcequ'il est juste que nous donnions des secours temporels à ceux par qui nous recevons la vie de la grace et les autres biens spirituels.

LEÇON VII.

* Suite du même Commandement.

D. Quels sont les devoirs des chrétiens à l'égard des princes qui les gouvernent, et quels sont en particulier nos devoirs envers Napoléon premier, notre empereur?

R. Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent, et nous devons en particulier à Napoléon I^{er}, notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la conservation et la défense de l'empire et de son trône; nous lui devons encore des prières ferventes pour son salut et pour la prospérité spirituelle et temporelle de l'Etat.

D. Pourquoi sommes-nous tenus de tous ces devoirs envers notre empereur.

R. C'est, premièrement, parceque Dieu, qui crée les empires et les distribue selon sa volonté, en com-

Le 6 juillet, le *Journal des Débats* paraît avec un nouveau titre : *Journal de l'Empire*.

Le 9 septembre, le Sénat décrète, selon le vœu de Napoléon, que le Calendrier grégorien sera rétabli dans tout l'Empire Français à partir du 1^{er} janvier 1806. Le calendrier républicain était l'un des derniers souvenirs de la révolution...

Au début de l'année suivante, on fête la victoire d'Austerlitz, mais Paris, fatigué de la guerre, commence à souhaiter la paix. Napoléon décrète, en attendant mieux, qu'une rue ouverte sur les terrains des Capucines portera le nom de *rue de la Paix*...

De décret en décret, Paris devient un musée napoléonien : une colonne de la Grande Armée sera érigée Place de la Bastille ; Raynaud et Chalgrin jettent les fondations d'un arc de triomphe de la Grande Armée, à la barrière de l'Etoile ; Fontaine et Percier dessinent l'arc de Triomphe du Carrousel, etc.

Cependant les Parisiens boudent. Les acclamations sont moins spontanées sur le passage des 54 drapeaux pris à l'ennemi... « Il y avait une portion si évidente du peuple qu'on paie que la pudeur publique en était consternée... » écrit Fiévée à l'Empereur (1).

Le peuple ne rêve plus que de paix. Le patron de la confiserie *Le Fidèle Berger*, rue des Lombards, a lancé pour le jour de l'an 1806 un bonbon baptisé *A la victoire*... mais c'est un de ses concurrents, le marchand confiseur Richard, rue de la Vieille Boucherie, qui triomphe avec ses fruits confits baptisés *A la paix*.

Lorsque le 27 janvier, l'Empereur revient à Paris, des ordres sont donnés pour que l'on « force l'enthousiasme populaire »...

Et pourtant n'est-ce pas le temps où Napoléon triomphe réellement ? N'a-t-il pas fait rédiger un paragraphe spécial dans *Le Nouveau Catéchisme impérial* imposé à toutes les églises de l'Empire Français ? N'est-il pas devenu une sorte de demi-dieu qu'il convient d'aimer « sous peine de damnation éternelle ! »

Mais les Français ne lisent peut-être pas le catéchisme... L'annonce en octobre de la victoire d'Iéna ne provoque pas de manifestation de reconnaissance. Le 6 novembre, le ministre Cham-

(1) Fiévée, directeur du *Journal des Débats*, recevait comme Mme de Genlis, 1000 francs par mois pour renseigner Napoléon.

pagny engage, par une note, le préfet de la Seine, M. Frochot, à faire tout ce qu'il jugera utile pour faciliter l'explosion de l'enthousiasme des Parisiens...

La propagande ne donne plus d'aussi bons résultats et l'Empereur, furieux, admoneste les responsables : « Si l'armée tache d'honorer la Nation autant qu'elle le peut, il faut avouer que les gens de lettres font tout pour la déshonorer... On se plaint que nous n'avons pas de littérature, c'est la faute du ministre de l'Intérieur. Il est ridicule de commander une églogue à un poète comme on commande une robe de mousseline... »

Les coups de canon tirés à Paris pour fêter Eylau et Friedland laisseraient froids les Parisiens si le préfet de police ne veillait à « réveiller l'enthousiasme de la foule »...

Malgré ces atteintes à son amour-propre, l'Empereur n'en continue pas moins de veiller à sa position et à celle de sa famille. Même en campagne, il n'oublie pas de donner à Joséphine des leçons de savoir-vivre :

« Osterode, 17 mars 1807

Mon amie, il ne faut pas aller en *petite loge aux petits spectacles*; cela ne convient point à votre rang : vous ne devez aller qu'aux quatre grands théâtres et toujours en grande loge. Vivez comme vous le faisiez quand j'étais à Paris.

Tout à toi.

Napoléon. »

En juillet 1807, avec la publication de la paix entre la France, la Russie et la Prusse, par le traité de Tilsitt, Napoléon retrouve sa popularité. Son retour à Paris est fêté spontanément...

Les fêtes, les décrets et les commandes de tabatières, de vases et de tapisseries se succèdent jusqu'au jour où Napoléon décide de faire mieux : il invente une noblesse nouvelle. En deux décrets, il crée dix-huit titres de ducs, le 1^{er} mars 1808.

L'Empereur dispose de capitaux : un crédit de 100 000 francs est accordé au grand maître des cérémonies pour faire exécuter *Le livre du Sacre*, par Isabey, Fontaine et Percier. L'orfèvre Biennais livre, en septembre 1808, pour le service intime de Sa Majesté, « un bidet en argent vermeil, la seringue, la cuvette, la boîte à éponge, le tout en argent doré; deux flacons en cristal taillé à diamants — 1904 francs ». Sur la demande expresse de l'Empereur, toutes ces pièces portent les armes impériales.

Le 14 octobre 1808, le Salon ouvre ses portes : soixante-cinq peintures ont été inspirées par Napoléon et ses batailles. *La bataille d'Austerlitz* par Girard, *le Champ de Bataille d'Eylau* par

Gros, *Napoléon devant Madrid* par Carle Vernet sont les pièces les plus importantes avec le *Couronnement* de David.

Propagande impériale en 1809 : La manufacture des Gobelins, subventionnée par la liste civile, (150 000 francs chaque année), est occupée par les commandes de Napoléon. On met sur les métiers une composition intitulée : *L'Empereur donnant des ordres le matin de la bataille d'Austerlitz*.

Quelques mois plus tard, la manufacture des Gobelins livre une commande comprenant une tapisserie qui représente le portrait en buste de l'impératrice Joséphine (0,62 m) : 1330 francs; un autre portrait de même format : 1280 francs; un portrait en pied de l'impératrice Joséphine (3,50 m) : 12 169 francs; un portrait en buste de l'Empereur (0,72 m) : 1610 francs; un autre, de même format : 1590 francs...

Ces tapisseries de l'effigie de Joséphine seront bientôt inutilisables; le 5 octobre 1809, un sénatus-consulte porte dissolution de son mariage avec Napoléon Buonaparte...

L'union de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise lui paraît une nouvelle étape vers la gloire éternelle. La cérémonie religieuse au Louvre, le 2 avril 1810, se déroule avec une magnificence comparable à celle du Couronnement. Les illuminations, orchestres, concerts et le feu d'artifice tiré le soir aux Champs-Élysées, coûteront 460 000 francs!

Les bijoutiers livrent des tabatières en or par douzaines, décorées cette fois du chiffre de Marie-Louise... Une tabatière destinée à un haut personnage de la Cour du beau-père coûte 17 338 francs; elle est ornée de 32 brillants et d'un portrait du grand Napoléon.

Si 1811 est l'année de la naissance, du baptême et de la vaccination du Roi de Rome, elle est aussi l'année des grandes décisions impériales concernant l'étiquette du Palais. Le 5 Janvier Napoléon Empereur décide que « quand il tient des conseils d'administration, il n'y ait de chaises que pour les ministres d'Etat et les grands officiers de l'Empire... »

Année de fêtes et de cadeaux également : on célèbre la délivrance de l'Impératrice, Napoléon lui offre un collier de brillants enrichi de pendeloques et payé à Nitot et fils : 376 275 francs. Dubois, accoucheur de l'Impératrice, reçoit 100 000 francs et le titre de baron.

Et c'est ainsi que, jusqu'au dernier des Cent Jours, Napoléon poursuivra son rêve impérial, distribuant des récompenses, dans un décor de parvenu, entouré de faux nobles, brouillé avec ses frères qu'il a couronnés, trahi par ceux qu'il a ennoblis et enrichis...

ROMI

Même à la veille de la débâcle, la propagande continue. Avant la bataille de la Moscova, Napoléon expose le portrait de son fils. (Peinture de Bellangé.)



LE REPOS DU GUERRIER

ou Napoléon et les femmes



Les amours de l'Empereur en carte postale « Belle Epoque »... (Collection privée très rare).

"Elle avait le plus joli petit c... qui fut possible!"

*Napoléon à Bertrand en parlant de Joséphine
(Bertrand - Journal de Sainte-Hélène.)*

Napoléon compte certainement parmi les souverains « sensuels », c'est-à-dire parmi les chefs d'Etat qui ont connu le plus d'aventures galantes. Mais, contrairement à un Henri IV ou à un Louis XIV, jamais l'Empereur n'a toléré la moindre intrusion de ses amours dans son action politique, et jamais aucune de ses maîtresses, ou de ses femmes, n'a eu la moindre influence directe sur ses décisions importantes. En revanche, quelques femmes ont réussi à marquer fortement sa sensibilité, sa personnalité, voire son comportement dans la vie de tous les jours; elles ont ainsi déterminé certaines évolutions psychologiques dont la politique impériale a, malgré tout, subi les conséquences, surtout dans les dernières années du règne. Selon les femmes qu'il fréquentait, Napoléon était plus ou moins gai, plus ou moins sentimental, plus ou moins espiègle, plus ou

moins souple, plus ou moins autoritaire. Et ces humeurs ont souvent orienté le cours des événements...

La première amourette connue de Napoléon remonte à 1774 : il avait cinq ans. Enfant turbulent, le petit Napolione passait le plus clair de son temps à jouer dans les rues d'Ajaccio, se chamaillant avec les autres gosses du quartier, qui l'avaient surnommé *mezza calzetta*, la mi-chaussette, car ses bas lui tombaient toujours aux chevilles.

Des années plus tard, exilé à Sainte-Hélène, l'Empereur déchu racontera en riant au médecin Antommarchi, comment, placé à cinq ans dans une école de petites filles, il était tombé follement amoureux d'une certaine Giacominetta : dans la cour de récréation, les gamines le poursuivaient en chantant à tue-tête :

*Napolione di mezza calzetta
Fa l'amore a Giacominetta !*

Jusqu'à dix-huit ans, Bonaparte mène une vie austère, essentiellement consacrée à l'étude. Les maigres finances dont il dispose ne lui permettent guère de sortir, et, trop fier pour emprunter, il préfère s'enfermer avec ses livres. Mais son caractère ombrageux

et timide n'est qu'une façade recouvrant un tempérament ardent, volcanique, un vibrant romantisme, et des appétits sensuels d'autant plus exigeants qu'ils sont comprimés par cette abstinence forcée.

C'est une prostituée du Palais-Royal qui aura l'insigne honneur d'initier le futur maître du monde aux plaisirs charnels.

Bonaparte, qui est écrivassier en diable, note souvent, la nuit, ses réflexions ou expériences du jour. Le 22 novembre 1787, le jeune officier, qui habite alors l'hôtel de Cherbourg, rue du Four-Saint-Honoré, raconte ainsi l'aventure :

« Je sortais des Italiens et me promenais à grands pas dans les allées du Palais-Royal. Mon âme, agitée par les sentiments vigoureux qui la caractérisent, me faisait supporter le froid avec indifférence ; mais, l'imagination refroidie, je sentis les rigueurs de la saison et gagnai les galeries. J'étais sur le seuil de ces portes de fer quand mes regards errèrent sur une personne du sexe. L'heure, sa taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. Je la regardai : elle s'arrêta, non pas avec cet air de grenadier (des autres), mais avec un air convenant parfaitement à l'allure de sa personne. Ce rapport me frappa. Sa timidité m'encouragea et je lui parlai... Je lui parlai, moi qui, pénétré plus que personne de l'odieux de son état, me suis toujours cru souillé par un seul regard... Mais son teint pâle, son physique faible, son organe doux ne me firent pas un moment en suspens. Ou c'est, me dis-je, une personne qui me sera utile à l'observation que je veux faire, ou elle n'est qu'une bûche.

— Vous aurez bien froid, lui dis-je, comment pouvez-vous vous résoudre à passer dans les allées ?

— Ah ! monsieur, l'espoir m'anime. Il faut terminer ma soirée.

L'indifférence avec laquelle elle prononça ces mots, le flegmatisme de cette réponse me gagna et je passai avec elle.

— Vous avez l'air d'une constitution bien faible. Je suis étonné que vous ne soyez pas fatiguée du métier.

— Ah dame ! monsieur, il faut bien faire quelque chose.

— Cela peut-être, mais n'y a-t-il pas de métier plus propre à votre santé ?

— Non, monsieur, il faut vivre.

Je fus enchanté, je vis qu'elle me répondait au moins, succès qui n'avait pas couronné toutes les tentatives que j'avais faites.

— Il faut que vous soyez de quelques pays septentrionaux, car vous bravez le froid.

— Je suis de Nantes, en Bretagne.

— Je connais ce pays-là... Il faut, mademoiselle, que vous me fassiez le plaisir de me raconter la perte de votre pucelage.

— C'est un officier qui me l'a pris.

— En êtes-vous fâchée ?

— Oh ! oui, je vous en réponds. (Sa voix prenait une saveur, une onction que je n'avais pas encore remarquée.) Je vous en réponds. Ma sœur est bien établie actuellement. Pourquoi ne l'eus-je pas été ?

— Comment êtes-vous venue à Paris ?

— L'officier qui m'avilit, que je déteste, m'abandonna. Il fallut fuir l'indignation d'une mère. Un second se présenta, me conduisit à Paris, m'abandonna, et un troisième, avec lequel je viens de vivre trois ans, lui a succédé. Quoique Français, ses affaires l'ont appelé à Londres et il y est. Allons chez vous.

— Mais qu'y ferons-nous ?

— Allons, nous nous chaufferons et vous assouvirez votre plaisir.

« J'étais bien loin de devenir scrupuleux ; je l'avais agacée pour qu'elle ne se sauvât point quand elle serait pressée par le raisonnement que je lui préparais en contrefaisant une honnêteté que je voulais lui prouver ne pas avoir. »

Jusqu'en 1795, Bonaparte, qui connaît une alternance de succès et de misère, n'a pas très souvent l'occasion d'exercer ses talents amoureux. Mais l'une de ses rares aventures lui vaut presque de manquer le rendez-vous de l'Histoire.

Le 12 vendémiaire An IV (3 octobre 1795), les conventionnels

sont plongés dans le plus lamentable effroi : plusieurs milliers d'éméutiers royalistes, groupés dans le centre de la capitale, menacent de marcher sur l'Assemblée et d'en massacrer les membres. Face à la subversion, la République ne peut compter que sur une armée réduite. Dans leur panique, les députés ne trouvent d'autre ressource que de confier à Barras le commandement des troupes loyales. Piètre militaire, celui-ci décide de s'adjoindre un bon artilleur, et songe au jeune Bonaparte, tombé hier en disgrâce. Barras le fait chercher ; mais Bonaparte est introuvable. Le messenger ne peut le joindre ni à son logis, rue de la Huchette, ni dans aucun des lieux qu'il fréquente habituellement. Où donc se cache le jeune Corse ?

Il est tout simplement allé retrouver au théâtre Feydau une petite ouvrière prénommée Suzanne, qui habite rue de la Sourdière, dans un hôtel où le jeune officier passe le plus clair de ses nuits.

Cette demoiselle, dont on ignore le nom, est âgée de dix-huit ans et fait des portraits pour vivre. Bonaparte l'a connue un soir, au théâtre de la République, où il va souvent, grâce aux billets de faveur que lui offre son ami Talma.

Quand le jeune général rend une galante visite à Suzanne, la chambre qui abrite leurs amours est tellement exigüe qu'il doit poser son épée sur une chaise et son bicorne sur le pot à eau. La jeune fille est aux petits soins : elle s'occupe de son linge, reprise ses bas, astique son épée et lui prépare de grands plats de saucisses aux lentilles dont il se régale.

Pour Bonaparte cette aventure est une aubaine : il vit beaucoup mieux, et à bien meilleur compte. C'est donc au théâtre Feydau qu'il retrouve son amie. On joue, ce soir-là, *Lodoïska* de Cherubini. Tendrement enlacés, les jeunes gens écoutent le refrain que tout Paris fredonne :

Perdre ma belle ?

Plutôt le jour !

Je vis pour elle

Et meurs d'amour.

A l'entracte, un ami les rejoint dans leur loge. Il informe Bonaparte des intentions de Barras qui veut lui confier la mission de réprimer l'éméute royaliste...

Nuit de noces avec un chien

On connaît les tristes fiançailles de Napoléon avec Désirée Clary, et l'infidélité du jeune général qui, ébloui par sa rencontre avec la veuve Beauharnais, oublie aussitôt tous les tendres serments échangés avec la petite Marseillaise. Sa liaison avec la belle créole constitue pour Bonaparte une véritable révélation érotique, et le Corse est bientôt tout transi de passion, au point de s'aveugler complètement sur la « fidélité » ou l'honnêteté de Joséphine, qui est toujours la maîtresse de Barras... et de quelques autres. Mais, en dépit de tous les conseils, Napoléon veut aller jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au mariage, qui est célébré le 9 mars 1796. A beaucoup cette union paraît louche, et l'on pense que ce petit général intrigant se sert de sa femme pour assouvir d'obscur ambitions.

Extrait du *Bulletin politique de Paris et des départements*, le lendemain du mariage :

« Le général Buona Parte (sic), si connu en Europe par ses nombreux exploits (on dit qu'avant d'être général de la République Française, ce Corse était clerc chez un huissier à Bastia), avant de retourner à l'armée moissonner de nouveau les lauriers de Mars, voulait cueillir les myrtes de l'amour. Ce qui en langue vulgaire signifie qu'il voulait se marier.

« L'amour et l'hymen viennent en effet de couronner ce jeune héros. Il a épousé Mme de Beauharnais, jeune veuve de quarante-deux ans et qui n'était pas mal lorsqu'il lui restait encore une dent pour embellir la plus petite bouche du monde. La cérémonie a été très gaie. Les témoins étaient MM. Barras et Tallien et sa belle Cabarrus. MM. Tallien et Barras ont été d'une amabilité charmante, ils ne pouvaient regarder le général Buona sans rire, comme s'il venait de soulager leur cœur et d'acquiescer leur conscience. »



Madame Tallien et Joséphine dansant nues, en 1797, devant Barras... et le général Bonaparte. (Caricature anglaise de Gillray)

Tous ces sarcasmes ne semblent pas troubler l'amoureuse frénésie du jeune marié. Mais sa passion se heurte parfois à des obstacles imprévus.

Le soir même des noces, au moment de pénétrer dans le lit conjugal, Bonaparte s'aperçoit que Fortuné, le carlin de Joséphine, dort sur le couvre-pied. Ayant en vain essayé de le chasser, le général prend le parti de s'en désintéresser pour consacrer toutes ses ardeurs à son épouse. Mais Fortuné, qui n'est pas habitué à voir sa maîtresse violente de la sorte, se met à aboyer sauvagement. Tout en poursuivant ses ébats, Bonaparte s'efforce de calmer l'animal par quelques flatteries. La douceur se montrant impuissante, le Corse, excédé, finit par le déloger d'un coup de pied ; Fortuné ainsi expédié sur le tapis, les jeunes mariés reprennent leur duo de plus belle.

Tout à coup Bonaparte pousse un hurlement, non pas d'extase, mais de douleur : Fortuné vient de prendre sa revanche en lui mordant le mollet gauche... Et, jusqu'au matin, Joséphine, confuse, est obligée d'appliquer des compresses de tilleul sur la blessure de son époux, lequel, crispé au fond du lit, prédit d'un ton lamentable qu'il va mourir enragé...

Plus tard, Bonaparte contera l'incident à son ami le poète Arnault qui notera les propos du général dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire* :

« Vous voyez bien ce monsieur-là, me dit-il, en désignant le chien gambadant, c'est mon rival. Il était en possession du lit de Madame quand je l'épousai. Je voulus l'en faire sortir : précaution inutile. On me déclara qu'il fallait me résoudre à coucher ailleurs ou consentir au partage. Cela me contrariait assez, mais c'était à prendre ou à laisser. Je me résignai : le favori fut moins accommodant que moi. J'en porte la preuve à cette jambe... »

Le génie n'a pas de sexe

Après la fulgurante campagne d'Italie, les plus belles femmes d'Europe commencent à convoiter la couche du vainqueur de Rivoli. Mais Bonaparte est désespérément fidèle à Joséphine.

Certaines admiratrices s'entêtent néanmoins dans leurs efforts de séduction : c'est le cas de Mme de Staël, la fille de Necker. Pendant toute la campagne, Bonaparte a reçu de cette femme de lettres des missives enflammées, dont l'ardeur échevelée atteint la plus stupéfiante impudence. Elle lui affirme notamment qu'un héros tel que lui doit avoir une compagne digne de sa grandeur, et que c'est bien dommage qu'il ait épousé Joséphine, une femme assurément bien douce et bien bonne, mais qui n'a ni le feu, ni la puissance, ni le génie que le Général mérite de trouver chez son épouse ; tandis qu'elle-même, Germaine de Staël, a justement toutes ces précieuses qualités dont il a profondément besoin. Bref, ils sont nés pour se comprendre et s'appartenir...

Bonaparte se garde bien de répondre à ces lettres, mais son ostensible indifférence ne fait que stimuler la ferveur de Germaine.

Aussi, dès le retour du héros à Paris, s'empresse-t-elle de lui rendre visite, sans d'ailleurs y être conviée. Mettant tout en œuvre pour captiver l'intérêt du général, elle se livre devant lui à d'éblouissantes performances verbales et jongleries intellectuelles, étalant sa science et sa culture. Or, Bonaparte déteste les femmes savantes : il écoute la fille de Necker d'un air renfrogné, sans dissimuler son profond ennui. Il se tait, baille, regarde la pendule. Mais rien ne peut la décourager ; elle continue.

- Général, quelle est la femme que vous estimez le plus ?
- La mienne, réplique sèchement Bonaparte.
- Mais enfin celle que vous admirez le plus ?
- Celle qui fait le plus d'enfants !

Germaine est à peine désarçonnée... Comme elle arrive un jour à l'improviste, le général la reçoit exprès tout nu, dans son bain, espérant la voir se troubler et s'enfuir. Mais, apercevant la nudité de son hôte, Mme de Staël s'écrie simplement :

- Le génie n'a pas de sexe !

À la fin, excédé, Bonaparte refuse de la recevoir. Alors la passion amoureuse de Germaine va petit à petit se muer en haine, et Mme de Staël se proclame bientôt la plus mortelle ennemie du général. Mais elle restera toujours secrètement persuadée qu'au fond, Napoléon l'aime et n'ose pas lui avouer son amour !

C'est en Egypte que Bonaparte reçoit enfin, par Junot, la révélation des multiples infidélités, présentes et passées, de Joséphine. Après quelques jours de douleur et de colère, le général décide de se venger.

Outre sa liaison officielle avec Pauline Fourès, il goûte parfois au charme de quelques jolies Egyptiennes.

Un matin, la générale Verdier (qui a suivi son mari déguisée en aide de camp et s'est entre-temps éprise de Kléber) vient trouver Bonaparte dans son palais du Caire :

— Général, lui dit-elle, Berthier m'a dit que vous cherchiez une jeune personne avenante et experte pour occuper vos loisirs. Il m'a dit aussi votre déconvenue en voyant les esclaves obèses et trop parfumées qu'on vous a présentées. A votre intention, je me suis rendue dans plusieurs harems et j'ai découvert une ravissante vierge de seize ans. On me l'a montrée nue. Cette merveille s'appelle Zenab. Elle est la fille du Cheik El Bekri, qui a bien voulu me la confier pour un soir.

— Quand puis-je la voir ? dit simplement Bonaparte.

— Elle doit venir goûter cet après-midi, chez moi.

— J'y serai.

Deshabille-toi !

A quatre heures, Bonaparte emmitoufflé, par trente-cinq degrés à l'ombre, dans un uniforme de gros drap bleu que sa nature maladivement frileuse l'oblige à porter, arrive chez la générale Verdier. Zenab est déjà là, accompagnée de sa mère. Elle grignote d'un air absent des dizaines de gâteaux à la confiture d'eucalyptus.

Séduit dès le premier coup d'œil, Bonaparte félicite la mère, salue brièvement la fille, avale une tasse de café et se retire.

Sur le pas de la porte, il dit à la générale Verdier :

— Qu'on me l'amène cette nuit !

Apprenant l'extrême faveur que le ciel leur réserve, Zenab et sa mère tombent à genoux, baissent le tapis et remercient Allah.

Deux heures plus tard, un officier français vient apporter à Zenab, de la part du général en chef, un coffret rempli de bijoux, d'écharpes précieuses et de confiseries.

Plus tard dans la soirée, la générale Verdier, pour rendre Zenab plus attrayante encore, la transforme en véritable parisienne : elle lui fait un chignon, lui met une robe Directoire, des bas et des souliers de satin. Puis elle la farde à la dernière mode des Merveilleuses.

Un peu avant dix heures, la jeune fille, mal à l'aise dans des vêtements inhabituels, est conduite au palais d'Elfi Bey, où Bonaparte, en robe de chambre, l'attend avec une certaine fébrilité.

Voyant entrer cette Merveilleuse au teint sombre, il s'écrie :

— Qui est-ce ?

On lui explique que la générale Verdier a voulu européeniser la jeune fille.

Bonaparte, furieux, s'apprête déjà à la renvoyer, mais Zenab éclate en sanglots. Attendri par les pleurs de cette adolescente qui s'est fait une fête de perdre sa virginité, Bonaparte se radoucit.

— Allons, dit-il, ne pleure pas et deshabille-toi.

Dès lors la jeune fille est comblée, et, pendant toute l'entrevue, ne cesse de crier :

— Merci, général ! Merci, général ! Merci, général !...

Après le coup d'Etat du 18 Brumaire et la victoire de Marengo, la France entière acclame Bonaparte avec enthousiasme. On danse dans les rues, on s'enivre à la santé du Consul, on tire force feux d'artifice.

Bonaparte apparaît comme une espèce de surhomme. Aux Tuileries affluent des milliers de pétitions exaltées, couvrant le vainqueur de louanges dithyrambiques.

Un brave inventeur de province envoie entre autres ce mot étonnant :

« Si le Premier Consul, au lieu de me donner une médaille, voulait faire un enfant à ma femme, je serais bien content... »



C'est lui, par ses petites tyrannies, sa manière de savoir si l'on avait bien travaillé.

Autre carte postale de la Belle Epoque. (Collection privée).

L'histoire ne dit pas s'il obtint satisfaction...

En revenant d'Egypte, Bonaparte, ulcéré par les infidélités de Joséphine, avait sérieusement songé à demander le divorce. Mais il n'a pas su résister aux larmes de sa femme, et les époux se sont réconciliés. Seulement Bonaparte n'éprouve plus les mêmes sentiments pour l'enjôleuse créole, et, après le 18 Brumaire, il accueille mainte jeune beauté dans sa couche.

Sa liaison avec Mlle Georges est certainement l'une de celles dont il conservera le meilleur souvenir. Il la voit pour la première fois au Théâtre Français, dans *Iphigénie en Aulide*, et il est ébloui. Elle a quinze ans, elle est d'une beauté sculpturale, un peu lourde, avec ce que Bonaparte appelle des « abattis canailles », mais elle a une grâce incomparable.

Plus tard, à la demande de Marcelline Desbordes-Valmore, Mlle Georges racontera elle-même son aventure en détail, et d'une manière fort savoureuse. En voici un extrait qui montre Bonaparte sous un jour assez inattendu :

« J'arrive un soir aux Tuileries. Constant me dit :

— Le Consul vous attend. Il est monté.

J'entre. Personne. Je cherche dans toutes les chambres. J'appelle. Rien. Personne. Je sonne.

— Constant, le Consul est redescendu ?

— Non, Madame, cherchez bien.

Il me fait signe et me montre la porte du boudoir où je n'avais pas eu l'idée d'entrer. Le Consul était là, caché sous les coussins et riant comme un écolier.

Un autre soir, j'avais une jolie couronne de roses blanches. Le Premier Consul qui, ce soir-là, était d'une gaminerie charmante se coiffa avec ma couronne, et, en se regardant dans la glace, me dit :

— Hein, Georgina, comme je suis joli avec la couronne. J'ai l'air d'une mouche dans du lait. »

Cette idylle entre « Georgina » et le maître du monde dura jusqu'au début de l'Empire. Mlle Georges fit ensuite une tournée à l'étranger ; à Saint-Petersbourg elle devint la maîtresse du Tsar.

En 1812, elle fut pendant deux nuits celle de Jérôme Bonaparte. Elle mourut en 1867, âgée de 80 ans et presque dans la misère. Pendant l'exposition de 1855, elle avait vainement sollicité le privilège du dépôt des parapluies.

Une Roxelane au long nez

De toutes les nombreuses maîtresses que l'Empereur choisit pendant son règne parmi les dames du palais, la seule pour laquelle il sembla avoir éprouvé un réel attachement fut Mme Duchatel, dont le mari, conseiller d'Etat et directeur général de l'Enregistrement, était trop âgé pour lui inspirer une quelconque passion.

Ravissante, intelligente et raffinée, la jeune femme séduisit Napoléon, mais éprouva elle-même à son égard un sentiment d'intense et tendre admiration. Entre l'Empereur et Mme Duchatel s'établit bientôt une amitié amoureuse, fondée sur une mutuelle estime, et qui dura jusqu'aux heures les plus tragiques. Après Waterloo, Mme Duchatel fut, avec Marie Walewska, l'une des dernières fidèles à venir saluer le héros abattu.

Mais quand s'était nouée leur idylle, en 1805, Napoléon, craignant la jalousie de Joséphine, n'allait rejoindre Mme Duchatel qu'avec une extrême prudence. Voici ce que Constant raconte à ce propos :

« L'Empereur attendait chaque soir pour se rendre chez sa maîtresse que tout fût endormi au château, et poussait même la précaution jusqu'à faire le trajet qui séparait les deux appartements avec un pantalon de nuit, sans souliers ni pantoufles. Je vis une fois le jour poindre sans qu'il fût de retour, et, craignant le scandale, j'allai, d'après l'ordre que l'Empereur m'en avait donné lui-même, si le cas arrivait, avertir la femme de chambre de Mme Duchatel, pour que de son côté elle allât dire à sa maîtresse l'heure qu'il était. Il y avait à peine cinq minutes que ce prudent avis avait été donné, lorsque je vis revenir l'Empereur dans une assez grande agitation dont je connus bientôt la cause : il avait aperçu, à son retour, une femme de l'Impératrice qui le guettait au travers d'une croisée d'un cabinet donnant sur le corridor. L'Empereur après une vigoureuse sortie contre la curiosité du beau sexe, m'envoya vers la jeune éclairceuse du camp ennemi pour lui intimer l'ordre de se taire, si elle ne voulait point être chassée, et de ne pas recommencer à l'avenir. Je ne sais s'il ajouta à ces terribles menaces un argument plus doux pour acheter le silence de la curieuse, mais, crainte ou gratification, elle eut le bon esprit de se taire. »

Ce qui n'empêcha pas Joséphine, qui devinait l'intimité unissant Napoléon et la jeune femme, de faire des scènes à l'Empereur, et de déclarer à Mme de Rémusat, en lui montrant un ouvrage de Mme de Genlis sur Mlle de Lavallière :

— Voilà un livre qui tourne la tête à toutes les femmes qui ont les cheveux blonds et qui sont maigres. Elles se croient toutes des favorites ! D'ailleurs, il est ridicule de faire la Roxelane avec un aussi long nez !

Quelques semaines plus tard, Napoléon offrit à Mme Duchatel son portrait enrichi de magnifiques diamants. Pour bien lui montrer qu'elle s'intéressait plus à lui qu'aux bijoux, la jeune femme garda le portrait mais renvoya les diamants. Les dames du palais n'avaient pas habitué l'Empereur à un tel désintéressement, et il en fut toujours gré à Mme Duchatel, qui resta son amie et sa confidente bien après la fin de leur liaison.

IMPÉRATRICE A CONTRE-CŒUR

LE 23 février 1810, soixante-neuf jours avant son mariage avec Napoléon, Marie-Louise écrivait à l'une de ses amies cette troublante confidence :

« Je sais que l'on me marie déjà à Vienne, avec le GRAND NAPOLEON ; j'espère que cela restera au discours. Je vous suis bien obligée, chère Victoire, pour ce beau souhait à ce sujet ; je forme des contre-vœux afin qu'il ne s'exécute pas, et si cela devait se faire, JE CROIS QUE JE SERAIS LA SEULE QUI NE S'EN REJOUIRAIS PAS... »

(Cette lettre, qui faisait partie de la collection Dehelly, comédien du Théâtre Français, fut vendue 3 500 frs vers 1930.)



Un soir, dans les bras d'une maîtresse, il s'évanouit

Reconstitution de la mésaventure de Napoléon avec Mlle George...

Au retour d'Austerlitz, l'Empereur marie son beau-fils Eugène de Beauharnais à la princesse Amélie de Bavière : celle-ci ayant été fiancée auparavant au prince héréditaire de Bade, Napoléon, pour consoler le jeune homme, lui offre la main de Stéphanie de Beauharnais, une petite cousine de Joséphine. La jeune fille, orpheline, vient donc, avant le mariage, s'installer aux Tuileries.

L'Empereur a toujours adoré les enfants (il lui arrive parfois de jouer pendant des heures, à quatre pattes sur les tapis des Tuileries, avec ses neveux et nièces). Stéphanie a dix-sept ans, elle est ravissante, et d'une inépuisable gaité ; elle devient rapidement l'enfant de la maison. Elle amuse et distrait Napoléon qui se plie à toutes ses espiègleries, au point que Joséphine commence à craindre une aventure. Quant aux sœurs de l'Empereur, elles considèrent cette jeune « intruse » avec fureur et ne perdent pas une occasion d'humilier Stéphanie qui n'a pour seule défense que ses plaisanteries piquantes et ses railleries. Caroline surtout s'en montre ulcérée : elle va jusqu'à insulter la petite cousine de l'Impératrice.

La fille de Napoléon

Un soir de cercle, tout le monde attend Napoléon ; d'un air particulièrement arrogant, Caroline ordonne à Mlle de Beauharnais de se lever, « l'étiquette défendant qu'on s'assoie devant les princesses sœurs de Sa Majesté ». Stéphanie obéit, mais devant cet affront public éclate en sanglots.

Peu après arrive l'Empereur. Remarquant les larmes de la jeune fille, il questionne Joséphine pour en savoir la cause.

— N'est-ce que cela ? s'écrie Napoléon, en apprenant les raisons de l'incident. Eh bien, assieds-toi sur mes genoux, tu ne gêneras personne !

Caroline étouffe littéralement de colère, d'autant plus que l'Empereur ne lui adresse pas la parole de toute la soirée. Il décide en outre d'adopter Stéphanie. Et, le lendemain, le comte de Ségur, grand maître des cérémonies, enregistre la note suivante :

« Notre intention étant que la princesse Stéphanie-Napoléon, notre fille, jouisse de toutes les prérogatives de son rang, dans tous les cercles, fêtes et à table, elle se placera à nos côtés, et dans le cas où nous ne nous y trouverons pas, elle sera placée à la droite de l'Impératrice... »

Ainsi Stéphanie a-t-elle officiellement le pas, en tant que fille de l'Empereur, sur toutes les princesses de la famille impériale...

Mais la jeune fille s'attache profondément à Napoléon, jusqu'à

éprouver pour lui une véritable passion. Le soir de ses noces, elle refuse l'entrée de sa chambre à son époux, et fait dormir avec elle une camarade de pension. La même scène se reproduit pendant huit jours, et Stéphanie ne cède que devant l'impérieuse insistance de l'Empereur. Mais arrivée à Carlsruhe, elle lui écrit des lettres larmoyantes :

« Je me transporte en France, je me crois près de vous, et je trouve encore du plaisir à m'occuper de mon chagrin... »

Hiver 1806-1807 : après l'écrasement de la Prusse à Iéna et Auerstaedt, la Grande Armée pénètre en Pologne; pour le peuple polonais, opprimé par les alliés, c'est la signal d'un prodigieux espoir de resurrection.

Sur la route de Varsovie, le 1^{er} janvier 1807, Napoléon, qui voyage seul avec Duroc, s'arrête à la maison de poste de Blonie pour changer de chevaux. Parmi la population délirante qui se presse contre la voiture, deux femmes, étouffées, écrasées, agitent leurs mains. Duroc entend l'une d'elles qui l'appelle d'un ton suppliant :

— Ah, monsieur, tirez-moi d'ici, et faites que je puisse L'entrevoir un seul instant !

Elle est petite, blonde, frêle et gracieuse. Duroc fend la foule et mène la jeune femme à la voiture.

— Sire, dit-il à l'Empereur penché à la portière, voyez celle qui a bravé tous les dangers de la foule pour vous.

Rouge d'émotion, haletante, l'inconnue s'écrie d'un air exalté :

— Soyez le bienvenu, Sire, mille fois le bienvenu sur cette terre de héros qui vous attend pour se relever !

Surpris et flatté par la ferveur de cette ravissante blonde, Napoléon prend l'un des bouquets qu'on ne cesse de jeter sur son passage et le lui offre :

— Gardez-le, dit-il en souriant, comme garant de mes bonnes intentions. Nous nous reverrons à Varsovie, je l'espère.



Il jouait avec les Demeiselles d'honneur de l'Impératrice

... Et de ses privautés envers les demoiselles d'honneur de l'Impératrice.

Telle est la première rencontre entre Napoléon et Marie Walewska. On sait combien cette entrevue frappa l'Empereur et combien il se sentit tout de suite attiré par la jeune femme. Mais Marie est plus que récalcitrante; bien qu'elle soit mariée à un vieillard qui ne lui plaît guère, elle est très pieuse et ne veut pas tromper son époux. Aussi refuse-t-elle toutes les pressantes invites de Napoléon. Celui-ci s'en montre terriblement déçu :

« Vous ai-je déçu, Madame ? lui écrit-il. J'avais cependant le droit d'espérer le contraire. Me suis-je trompé ? Votre empressement s'est ralenti, tandis que le mien augmente. Vous m'ôtez le repos. Oh, donnez un peu de joie, de bonheur à un pauvre cœur tout prêt à vous adorer. Une réponse est-elle si difficile à obtenir ? Vous m'en devez deux. »

Mais Marie reste apparemment inflexible, et ce refus ne convient guère aux personnalités polonaises qui espéraient, à travers elle, influencer favorablement Napoléon. Aussi Poniatowski lui envoie-t-il une véritable supplique destinée à fléchir sa froideur :

« Madame, les petites causes produisent souvent de grands effets. Les femmes, en tous temps, ont eu une grande influence sur la politique du monde... Homme, vous auriez abandonné votre vie à la digne et juste cause de la patrie. Femme, il y a d'autres sacrifices que vous pouvez bien faire et que vous devez vous imposer, quand bien même ils vous seraient pénibles. Croyez-vous qu'Esther se soit donnée à Assuérus par un sentiment d'amour ? L'effroi qu'il lui inspirait, jusqu'à tomber en défaillance devant son regard, n'était-il pas la preuve que la tendresse n'avait aucune part à cette union ? Elle s'est sacrifiée pour sauver sa nation et elle a eu la gloire de la sauver. Puissions-nous en dire autant pour votre gloire et notre bonheur ! »

Marie résiste encore, mais tous ces assauts répétés finissent par l'épuiser, et elle se laisse finalement conduire à Napoléon, un peu comme une somnambule. Quand l'Empereur pénètre dans le petit salon où elle attend, Marie pleure doucement. Devant ces larmes, Napoléon se sent pris d'un sentiment de paternelle pitié. Il la questionne gentiment sur sa famille, son mariage.

— Ce qui a été noué sur la terre, soupire-t-elle, ne peut plus être dénoué que dans le ciel.

Napoléon rit; elle pleure encore; puis il parle de lui, de sa jeunesse, de ses campagnes, de ses soucis, et elle l'écoute, avec admiration, pendant des heures. Enfin, on gratte à la porte : c'est Duroc; il est 5 heures du matin.

— Quoi ! Déjà ? s'écrie l'Empereur. Eh bien ! ma bonne et plaintive colombe, sèche tes larmes, va te reposer. Ne crains plus l'aigle, il n'a d'autres forces près de toi que celle d'un amour passionné, mais d'un amour qui veut ton cœur avant tout. Tu finiras par l'aimer, car il sera tout pour toi, entends-tu bien ?

Je n'étais qu'un gland...

Le lendemain matin, il lui envoie une magnifique parure de diamants; mais Marie est très choquée de ce cadeau et elle le rend à Duroc, ce qui met Napoléon hors de lui. Dans la soirée, pourtant, elle se laisse reconduire au palais.

— Vous voilà enfin, dit l'Empereur d'un air maussade, je n'espérais plus vous voir.

Marie s'étant assise, il commence à marcher de long en large et s'épanche en amers reproches. Pourquoi l'a-t-elle cherché à Blonie ? Pourquoi a-t-elle fait semblant d'accepter ses hommages ? Pourquoi refuse-t-elle ses cadeaux ? Se moque-t-elle de lui ?

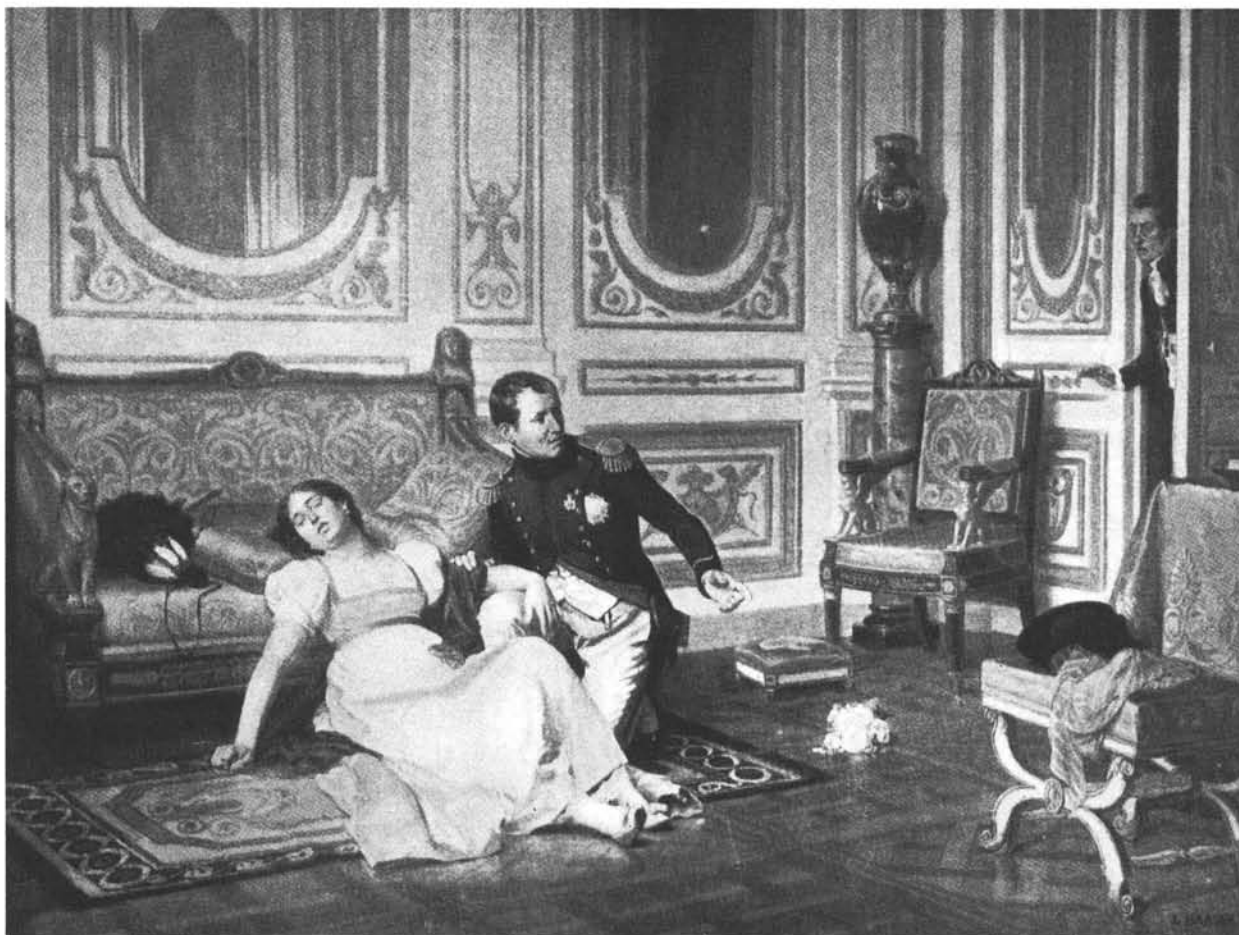
— Voilà bien une Polonaise ! s'écrie-t-il en s'emportant. C'est vous qui m'affermissez dans l'opinion que j'ai de votre nation.

— Ah, Sire, de grâce, cette opinion, dites-la-moi !

Les Polonais, déclare-t-il, sont vaniteux et sersatiles. Ils peuvent montrer de l'enthousiasme mais leurs sentiments ne durent pas. Elle, Marie, est bien comme eux : elle a paru s'offrir pour mieux se dérober ensuite; mais il n'est pas de ceux qui renoncent facilement :

— Je veux, entends-tu bien ce mot, je veux te forcer à m'aimer; j'ai fait revivre le nom de ta patrie. Je ferai plus encore. Mais songe que, comme cette montre que je tiens à la main et que je brise à

La scène du divorce, vue par un peintre « pompier ».
(Salon des Artistes Français - 1904.)



tes yeux, c'est ainsi que son nom périra et toutes tes espérances si tu repousses mon cœur et me refuses le tien.

Il jette sa montre sur le parquet et l'écrase à coups de talon. Marie, bouleversée, s'évanouit. En revenant à elle, la jeune femme se rend compte que Napoléon a abusé de sa défaillance...

Les jours suivants, Marie, qui s'est installée au palais, ne voit personne d'autre que Napoléon. Elle pleure, médite et prie. Le soir, elle dîne en tête à tête avec l'Empereur : entre eux s'établit peu à peu une véritable amitié, douce et profonde. Ils parlent ensemble pendant des heures. Elle lui apprend mille choses sur l'histoire et la société polonaises. Leurs idées parfois s'opposent, mais c'est Napoléon souvent qui cède le premier.

— Ma douce Marie, lui dit-il en lui caressant tendrement la joue, tu es digne d'être une spartiate et d'avoir une patrie...

Il l'aime tant qu'il tient à s'occuper lui-même des moindres détails de son existence, et même de ses toilettes.

Un peu plus tard, elle accepte enfin d'assister aux fêtes nombreuses et somptueuses qui se succèdent à Varsovie. En public, Napoléon lui fait des signes de la main qu'elle est seule à comprendre. Elle admire qu'il puisse en même temps songer à elle et ne rien négliger des énormes travaux et soucis qui l'occupent.

— Cela t'étonne ? lui répond-il tendrement. Sache que je dois remplir dignement le poste qui m'est assigné. J'ai l'honneur de commander aux nations ; je n'étais qu'un gland, je suis devenu chêne. Je domine, on me voit, on m'observe, de loin comme de près. Cette situation me force à jouer un rôle qui quelquefois peut ne pas m'être naturel... Comment ferais-je, quand la foule nous observe, pour te dire : « Marie, je t'aime ! » Et toutes les fois que je te regarde, j'ai cette envie-là...

Bientôt la campagne reprend, et c'est Eylau, inutile boucherie dont, par la faute de Ney qui arrive trop tard, les Russes parviennent à s'échapper sans être complètement détruits comme l'espérait l'Empereur. Déçu, Napoléon s'installe au château de Finkenstein pour réorganiser l'armée et préparer la revanche. Marie le rejoint et

passé avec lui de longues semaines heureuses et paisibles. Ils déjeunent et dînent ensemble. Elle lit ou brode, tandis qu'il trie son courrier avec Duroc et annoté les rapports de ses ministres. Il ne la quitte que pour aller travailler à l'étage inférieur avec ses lieutenants ou passer des revues dans la cour du château. Le soir, un grand feu de bûches ronfle dans l'immense cheminée. L'Empereur parfois se lève pour remuer les tisons ou pour contempler quelques instants à la fenêtre la campagne enneigée.

Il l'aime chaque jour davantage et ne peut se passer d'elle ; elle est son amie, sa confidente, et il a l'impression qu'elle le comprend comme aucune femme ne l'a jamais compris.

Après Friedland et la paix de Tilsitt, Marie promet à Napoléon de venir le rejoindre à Paris, et quelques semaines après son retour dans la capitale, il l'installe rue de la Victoire.

AH ! QU'EN TERMES GALANTS

VOICI, raconté par Napoléon lui-même, son premier « contact » avec Marie-Louise.

« Lorsque je fus à sa rencontre, je fis arrêter la voiture, car je ne voulais pas qu'elle sût qui j'étais. Mais la reine de Naples, qui était à ses côtés, dit : « Ah ! voilà l'Empereur ! » Je me jetai dans la berline et embrassai Marie. La pauvre enfant avait appris un long discours, qu'elle devait me réciter, étant à genoux. Elle ne faisait que le repasser toute la route.

J'avais bien envie de la... J'avais demandé à Metternich qui m'avait dit que c'était l'Impératrice et non une archiduchesse. Plutôt en route qu'à Paris... J'avais demandé à l'évêque de Nantes si, positivement, en conscience, je pouvais coucher avec elle. Ils levèrent toutes mes craintes. »

« Je n'étais séparé de sa chambre que par une bibliothèque. Je vins, elle fit tout cela en riant. C'était une charmante enfant...

M. de Ségur aurait voulu, pour le cérémonial, que je m'en fusse ; mais j'étais marié, tout était en règle, je l'envoyai se faire foutre... »

La paix est de courte durée. La politique du Blocus Continental oblige l'Empereur à détrôner les incapables Bourbons d'Espagne et à intervenir dans la péninsule pour juguler l'insurrection et chasser l'anglais.

Aussitôt installé à Madrid, Napoléon fait appeler Bausset, que l'on surnomme « l'Archi-complaisant de l'Empire », et lui déclare tout de go :

— J'ai besoin d'une femme !

L'Empereur éprouve souvent, après une campagne, de ces violentes impulsions. Le baron Larrey (fils du chirurgien de la Grande Armée) rapporte qu'un jour, après une bataille, son père vit arriver Napoléon au Quartier Général, l'œil fiévreux et le geste saccadé :

— Une femme!... Une femme tout de suite!... criait-il. Qu'on m'amène une femme!...

Bausset fait donc le tour de Madrid pour trouver la perle rare. Voici ce que nous dit Constant :

« Au grand théâtre était alors une fort jolie personne, de quinze à seize ans tout au plus, aux cheveux noirs, à l'œil plein de feu et d'une fraîcheur ravissante. Elle avait su, on le disait du moins, préserver sa vertu des dangers auxquels sa profession d'actrice l'exposait. Elle avait une belle âme, un bon cœur, une vivacité d'expression singulière : elle avait tout enfin, elle était adorable... Voilà ce que dit un jour à Sa Majesté M. de Bausset, qui était allé au théâtre la veille et qui en était revenu tout émerveillé.

DANS L'INTIMITÉ

ALORS que toute la France attend, impatiente, la naissance d'un héritier, Dubois, l'accoucheur, arrive, affolé, dans la salle de bain de Napoléon... L'Empereur est dans sa baignoire. Remarquant la pâleur du médecin, il lui crie :

— Eh bien... elle est morte?... Si elle est morte on l'enterre!...

Non, Marie-Louise n'est pas morte mais l'enfant se présente mal. Il faudra employer les fers. Tout s'arrangera et le Roi de Rome naîtra le 20 mars 1811, sept ans, jour pour jour, après l'exécution du duc d'Enghien.

« M. de Bausset ajouta que cette jeune fille n'avait plus ni père ni mère; qu'elle vivait chez une vieille tante, que cette tante, aussi avare que dépravée, la surveillait avec un soin particulier, affectant pour elle un attachement très vif, faisant partout l'éloge des charmes et des qualités de sa chère enfant, dans l'espérance qu'elle nourrirait de fonder bientôt sa fortune sur la libéralité de quelque protecteur riche et puissant.

« Sur un portrait si engageant, l'Empereur ayant témoigné le désir de voir cette belle actrice, M. de Bausset courut chez la tante, avec laquelle il fut bientôt d'accord, et, le soir, la nièce était à Champ-Martin, parée d'une manière éblouissante et parfumée de tous les parfums imaginables.

« J'ai déjà dit que l'Empereur avait un dégoût très prononcé pour les odeurs; aussi ne manqua-t-il pas de le témoigner quand j'introduisis dans sa chambre cette pauvre fille, qui sans doute avait cru faire grand plaisir à Sa Majesté en se couvrant ainsi d'essences. Mais enfin elle était si jolie, si séduisante, qu'en la regardant l'Empereur sentit s'évanouir son antipathie.

« Il y avait deux heures à peu près que j'étais sorti de la chambre à coucher, lorsque j'entendis sonner à casser le cordon. J'entrai bien vite et ne trouvai que la jeune personne. L'Empereur était dans son cabinet de toilette, la tête appuyée sur ses mains.

« — Constant, s'écria-t-il en me voyant, emmène-moi cette petite! Elle me fera mourir avec ses odeurs : cela n'est pas supportable! Ouvre les fenêtres, les portes... mais surtout emmène-là! Dépêche-toi!

« Il était bien tard pour renvoyer ainsi une femme. Mais enfin l'ordre n'admettait point de réplique... J'allai donc faire part à la pauvre petite des intentions de Sa Majesté... Elle ne comprit pas d'abord, et je fut obligé de lui répéter plusieurs fois :

« — Mademoiselle, Sa Majesté désire que vous vous retiriez...

« Alors, elle se mit à pleurer, à me conjurer de ne pas la faire sortir à pareille heure; j'eus beau lui dire que je prendrais toutes les précautions nécessaires, une voiture douce et bien fermée, elle ne mit fin à ses prières qu'à la vue d'un présent considérable dont l'Empereur m'avait chargé pour elle. (Il s'agissait de 30 000 francs)

« En rentrant, je trouvai l'Empereur encore assis dans son cabinet et se frottant les tempes avec de l'eau de cologne, il s'appuya sur moi pour aller se recoucher... »

Elle remue l'oreille gauche

On connaît le drame du divorce, et la décision d'épouser l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'Empereur François d'Autriche.

Officiellement, Napoléon doit rencontrer sa nouvelle épouse à Compiègne, où l'on a préparé une somptueuse réception. Mais l'Empereur, qui déteste les formalités, veut un contact plus direct, plus intime. Il se poste donc dans la forêt, et guette la voiture de sa future épouse, qu'il fait arrêter. Marie-Louise, tremblante, croit d'abord à une attaque de brigands; puis elle voit un gros homme tout essoufflé et souriant qui se précipite sur elle et l'embrasse sur les joues, tandis qu'un valet de pied annonce :

— L'Empereur !

La voiture repart. Marie-Louise, tout intimidée, n'ose regarder Napoléon, mais celui-ci pose gentiment des questions sur son père, sur l'archiduc Charles, sur Vienne. Un peu rassurée, elle s'enhardit, lève les yeux.

— Votre portrait n'est pas flatté, dit-elle.

Ravi de ce compliment, Napoléon sourit, déploie tout son charme. La glace est rompue et une sorte de complicité un peu enfantine s'établit entre la jeune femme et le maître du monde. Après la réception officielle de Compiègne, Napoléon et Marie-Louise doivent normalement coucher dans deux endroits différents.

— Que vous a-t-on dit à Vienne ? demande l'Empereur.

— De vous obéir et d'être à vous tout à fait, répond la jeune fille.

Les scrupules de Napoléon s'évanouissent. D'ailleurs ne sont-ils pas déjà mariés par procuration ? Caroline ayant dévoilé à Marie-Louise les secrets qu'on lui a soigneusement cachés jusqu'alors, l'Empereur la rejoint dans sa chambre.

— Elle a fait tout cela en riant, dira-t-il plus tard.

Et le lendemain à Constant :

— Mon cher, épousez des Allemandes, ce sont les meilleures femmes du monde, fraîches et naïves comme des roses !

Dès lors, Napoléon prend un soin extraordinaire à satisfaire en tout sa jeune épouse. Ainsi, presque chaque soir, l'Impératrice organise toutes sortes de petits jeux auxquels l'Empereur s'efforce de prendre part avec enthousiasme.

Un jour, par exemple, Marie-Louise veut jouer à pigeon-vole. Napoléon ayant levé par plaisanterie le main au mot « ministre » est condamné à une « pénitence ». Il est obligé de faire « le chevalier à la trande figure », c'est-à-dire de s'asseoir dans un fauteuil et de recevoir sur ses genoux une dame qu'un autre joueur vient embrasser. Il tient ce rôle en simulant une terrible jalousie qui fait rire aux éclats toute l'assemblée.

Puis il exige, en réparation de cette brimade qu'elle lui a infligée, que Marie-Louise veuille bien montrer un talent de société.

L'Impératrice n'en possède qu'un seul, mais elle n'en est pas peu fière. Elle se lève et, lançant à Napoléon un regard plein de gratitude, remue l'oreille gauche, sans bouger aucun muscle de sa face...

Le spectacle plonge l'assistance dans la plus profonde stupéfaction au point que Marie-Louise doit recommencer plusieurs fois.

— Encore, encore ! crient les invités en applaudissant.

Mais l'Impératrice, un peu fatiguée par cet exercice, demande grâce.

— Je recommencerai demain soir, assure-t-elle.

Puis elle reprend le « pigeon-vole » et donne une pénitence à la belle duchesse de Bassano, qui a fait étourdimement voler « un escadron ».

— Vous, lui dit-elle, vous devrez embrasser le chandelier.

La duchesse connaît bien les pénitences en vogue. Elle ne va pas poser ses lèvres sur un bougeoir, comme l'a fait un soir naïvement la femme d'un receveur des finances de Limoges. Elle saisit une chandelle et la tend à Napoléon qui, devenu « chandelier vivant », reçoit un long baiser...

Tout le monde applaudit, et Marie-Louise rit beaucoup de l'air gêné de l'Empereur...

Je n'ai pas peur de Napoléon

Son mariage avec Marie-Louise, puis la naissance du Roi de Rome, vont avoir sur Napoléon d'importantes répercussions psychologiques.

Ayant constamment, depuis des années, sacrifié sa vie amoureuse aux nécessités de la vie politique, l'Empereur est, à quarante et un ans, victime d'une étrange surprise : il se trouve tout à coup en face d'une jeune fille « naïve et fraîche », et ce contact lui révèle une qualité d'ivresse que Joséphine ni Marie Walewska n'ont pu lui faire connaître ; si l'une a été initiatrice et l'autre une tendre confidente, Marie-Louise lui donne justement sa jeunesse et son inexpérience.

A vrai dire, ce mariage l'a tout d'abord ébloui : c'est une archiduchesse d'Autriche, une nièce de Marie-Antoinette, une fille des Césars germaniques qu'il épouse. Or, trop intelligent pour ne pas se connaître, il sait bien qu'il est au fond un soldat parvenu, peu habitué aux manières des cours, et naturellement assez grossier. Au bout d'un mois de mariage, Marie-Louise confiera à Metternich :

— Je n'ai pas peur de Napoléon, mais je commence à croire qu'il a peur de moi

Cette observation est juste : l'Empereur a peur de ne pas paraître assez raffiné aux yeux de son épouse. Il craint aussi d'avoir l'air trop âgé, trop sérieux pour une jeune fille de dix-huit ans. Aussi s'efforce-t-il de la satisfaire et de lui complaire en tout, parfois jusqu'à l'extravagance. Pour elle, il modifie sa vie, ses habitudes, sa manière d'être. Il s'astreint à être exact aux heures des repas et attend qu'elle ait fini pour se lever de table — lui qui déjeunait en dix minutes ! Pour ne point paraître trop sérieux, il accepte de sacrifier des soirées aux petits jeux de l'Impératrice et apprend même à danser ; si, par hasard, elle ne l'a pas vu de l'après-midi, elle semble déçue et s'écrie, avec son fort accent germanique :

— Que fait donc mon très méchant galant ? Il m'abandonne !

Napoléon, flatté, s'empresse de plus belle. A la moindre migraine de la jeune femme, il s'inquiète, et s'empporte contre Savary ou Cambacérès, parce qu'ils ont « trop brusquement réveillé Marie-Louise ».

J'épouse un ventre

A plusieurs reprises, il décide d'aller lui-même en Espagne, pour anéantir l'armée anglaise et mettre un terme à cette dangereuse affaire qui entame ses troupes et son prestige. Par trois fois, alors que tout est prêt pour son expédition, il renonce à la dernière minute, vaincu par les larmes de la jeune femme qui le supplie de ne pas l'abandonner.

Pendant la grossesse de l'Impératrice, il reste constamment près d'elle, au point que son entourage commence à s'alarmer. Napoléon le sait et s'en montre contrarié :

— Il m'arrive une jeune femme, jolie, agréable, dit-il. Ne m'est-il



NAPOLÉON INTIME

Scène V. — *Le Roi de Rome*. — Je veux des soldats.

L'Empereur. — Ah ! je reconnais bien là mon fils.

Autre série de cartes postales réalisées par le photographe

pas permis d'en témoigner de la joie ? Ne puis-je donc, sans encourir le blâme, lui consacrer quelques instants ? Ne m'est-il pas permis, à moi aussi, de me livrer quelques instants au bonheur ?

Mais Marie-Louise est avant tout d'une gourmandise sensuelle effrénée ; aussi, craignant toujours de paraître « trop grave », l'Empereur tient-il à combler ses appétits, au point que Corvisart devra bientôt mettre Napoléon en garde contre un épuisement physique qui le guette...

Cette passion, assez surprenante, pour Marie-Louise, (avant de la connaître, l'Empereur avait dit : « J'épouse un ventre ! ») n'interrompt pourtant pas la série des amours de Cour. Le souverain y met tout juste un peu plus de discrétion, car Marie-Louise est d'une jalousie féroce — contrairement à Joséphine qui, dans les derniers temps, était devenue la grande confidente à laquelle Napoléon n'épargnait aucun détail de ses aventures.

Mais les femmes ont généralement avec lui une attitude si provocante et si ostensiblement intéressée, que l'Empereur s'amuse volontiers à les taquiner, et d'une manière souvent assez grossière. Mais ces dames préfèrent les pires insultes à l'indifférence, et opposent aux remarques les plus désobligeantes le plus gracieux sourire.

Quand Napoléon a envie de les voir, il les convoque dans un salon où elles doivent s'aligner presque militairement. Un chambellan, liste en main, procède à l'appel et déclare :

— Aucune de vous ne doit se déplacer sous aucun prétexte !

Une minute — ou deux heures — plus tard, une porte s'ouvre et un garde annonce :

— L'Empereur !

Napoléon, les mains derrière le dos, l'œil canaille passe en revue la



NAPOLÉON INTIME

Scène VIII. — Appelons la Garde

très parisien Henri Manuel, avant la guerre de 1914, et représentant des scènes de la vie familiale de Napoléon.

troupe fort émue des visiteuses. Il s'arrête devant chacune, jetant des questions brèves et des commentaires parfaitement venimeux :

— Votre nom ? Votre âge ? Combien d'enfants ?... Ah ! c'est vous !... Bon Dieu ! On m'avait dit que vous étiez jolie !

Devant une jeune femme de vingt-trois ans qui lui sourit, il fait un soir une affreuse grimace et s'écrie :

— Savez-vous que vous vieillissez terriblement ?

Un autre jour, il pince l'oreille d'une dame un peu mûre en s'exclamant :

— A votre âge, on n'a pas longtemps à vivre !

A la fille du comte Beugnot, il dit en ricanant :

— Ah ! pardieu, j'aurais dû vous reconnaître à votre gros nez, qui est bien celui de votre père !

Parfois, néanmoins, certaines femmes lui tiennent tête. Ainsi Napoléon rencontre un jour une marquise, revenue depuis peu d'émigration, et qui a une réputation bien établie de légèreté.

— Eh bien, madame, lui dit l'Empereur, aimez-vous toujours autant les hommes ?

— Oui, Sire, quand ils sont polis...

Un hurlement formidable

Entre la campagne de Russie et Waterloo, Napoléon doit réserver toute son énergie à essayer de rompre le cercle infernal de la coalition. Il y a bien le repos forcé de l'île d'Elbe, mais, pendant ces quelques mois, il attend de plus en plus fébrilement Marie-Louise et le Roi de Rome, et veut à tout prix éviter de justifier, par d'inutiles



NAPOLÉON INTIME

Scène X. — Je suis heureux, Madame, que vous m'ayiez donné un tel fils

aventures, les violentes attaques dont on l'abreuve dans l'entourage de l'Impératrice, pour ôter à celle-ci l'envie de rejoindre son époux dans son exil. Aussi Napoléon est-il très prudent, et refuse-t-il de garder plus de deux jours Marie Walewska et leur fils Alexandre qui sont venus dans l'espoir de partager le malheur du proscrit.

Après le tourbillon des Cent-Jours, la défaite et l'abdication, l'Empereur se retrouve, en automne 1815, à Sainte-Hélène...

Parmi tant de tourments et de tristesses, et malgré les complaisances d'Albine de Montholon, dont les faveurs sont très intéressées, Napoléon ne connaîtra qu'une seule véritable consolation, malheureusement trop brève : son amitié avec Betsy Balcombe.

En arrivant à Sainte-Hélène, Longwood n'étant pas encore prêt, l'Empereur séjourne quelques temps aux Briars, dans la partie la plus riante de l'île, chez les Balcombe, riches négociants britanniques. Leur fille Betsy n'a que quinze ans, mais elle est vive, espiègle, intelligente et elle amuse Napoléon, qui se prend pour elle d'une réelle d'affection et bientôt participe à ses gamineries et supporte tous ses caprices. Il joue avec elle comme un enfant, se laissant taquiner ou la taquinant à son tour pendant des heures. On n'a jamais su si des relations plus intimes s'étaient établies entre eux. Betsy étant déjà une femme, c'est assez vraisemblable. Mais voici ce que la jeune Anglaise racontera elle-même dans ses Mémoires :

« L'Empereur avait des habitudes simples et régulières ; il se levait ordinairement à huit heures, ne prenait guère qu'une tasse de café jusqu'à une heure de l'après-midi ; alors il déjeunait ou plutôt il goûtait ; le soir il dinait à huit heures, puis à onze heures il se retirait dans sa chambre. Ses manières étaient empreintes d'une telle bonté, d'une telle amabilité, qu'au bout de peu de jours, je me trouvais à l'aise avec lui, le regardant comme un ami de mon âge et non plus comme le grand conquérant au nom duquel tressaillaient encore

les nations. Son humeur était enjouée; il se laissait aller parfois jusqu'à l'enfantilage, voire même la malice.

« Peu de temps après son arrivée aux Eglantiers, une petite fille nommée miss Legg vint chez nous. Elle avait tant entendu de contes épouvantables sur Bonaparte que lorsque je lui dis qu'il descendait la pelouse et que nous allions le voir, elle se précipita tout effrayée dans mes bras. Oubliant que tout récemment j'avais moi-même éprouvé les mêmes terreurs, je fus impitoyablement cruelle, en informant l'Empereur de la peur que ma petite amie avait de lui, et en l'amenant près d'elle. Ne voilà-t-il pas qu'il se passe la main dans les cheveux pour les ébouriffer, qu'il marche droit sur elle d'un air menaçant, en secouant la tête, faisant les gros yeux avec une affreuse grimace, et poussant un grognement sauvage. L'épouvante de miss Legg se devine. Elle se mit à pousser des cris déchirants, à tel point que ma mère, dans la crainte qu'elle n'eût une crise de nerfs, l'emporta loin de la vue de l'Empereur. Il ne voulut jamais croire que j'avais eu moi-même encore plus peur de lui que miss Legg; aussi pour m'éprouver essaya-t-il de m'effrayer, comme il venait de le faire à l'égard de cette petite. Mais ce fut en vain qu'il hérissa ses cheveux, qu'il fit toutes sortes de contorsions, il ne parvenait qu'à me faire rire de plus en plus. Pour finir, il poussa un formidable hurlement qui ne réussit pas davantage. Il m'assura que ce

hurlement était la reproduction de celui que poussent les cosaques, et je le crus sans peine, tant il était sauvage. En somme, Napoléon me parut un peu vexé de s'être donné beaucoup de mal pour rien... »

Betsy n'oubliera jamais ces extraordinaires moments passés avec l'ancien maître du monde et elle vivra le reste de ses jours dans le culte du grand homme qui fut son ami et participa à ses jeux de petite fille.

En tout cas, pour l'Empereur c'est le dernier rayon de soleil. A partir de son installation à Longwood, la persécution anglaise va s'intensifier, redoublant de mesquinerie et de brutalité. Dans ces conditions, Napoléon vivra de plus en plus replié sur lui-même, sur ses méditations et ses rêveries que ses geôliers ne peuvent atteindre. Sa santé déclinant rapidement, les préoccupations sexuelles disparaîtront peu à peu de son esprit.

Aux ultimes instants, c'est le nom de Joséphine qui reviendra dans son délire. Joséphine dont il avait dit à ses compagnons de captivité qu'elle était la plus sensuelle de toutes les femmes qu'il avait connues...

Patrick RAVIGNANT

DES DÉFAITES AMOUREUSES

L'ORGUEIL de Napoléon a intolérablement souffert de quelques grandes défaites...

Alors qu'il n'avait qu'un mot à dire (un simple signe suffisait, en fait), pour voir tomber dans ses bras toutes les dames de la Cour, y compris les femmes de chambre et les lingères, et, d'autre part, toutes les actrices, il s'est trouvé, cependant, des femmes pour lui opposer un refus catégorique, une résistance invincible. Il a ressenti ces échecs comme des affronts impardonnables. Et son humiliation s'est traduite par des vengeance, quelquefois sans limite.

Il a ainsi essuyé sept grandes défaites. Voici les noms des « cruelles ».

1. Térésia de Cabarrus (Mme Tallien, princesse de Chimay). La plus belle femme de son temps. Elle lui a été secourable. Elle a favorisé sa liaison avec Joséphine. Mais elle s'est refusée à lui. Or, elle était à Barras. Et Barras fut persécuté durant quatorze années. Mais après que Barras eut été exilé, banni, Térésia fut aimée d'Ouvrard. D'où l'acharnement de Napoléon à ruiner Ouvrard.

2. Mme Récamier. La plus jolie femme de Paris, après Térésia. Napoléon ne l'a pas frappée, mais il a persécuté son amie intime. Mme de Staël, et tous ses amis.

3. Mme Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. La plus jolie femme de la Cour. Il l'a maltraitée en paroles. Sa vengeance a consisté à refuser constamment le portefeuille de ministre de l'Intérieur à son mari, le plus apte à le détenir, après Chaptal.

4. Mlle Bourgoïn, de la Comédie-Française. Elle ne l'aimait pas. Elle se refusa. Dès lors, il lui fit une « presse » scandaleuse. Elle était la maîtresse de Chaptal. Il affecta de la convoquer, ce ministre étant dans son cabinet, et, quand on la lui annonça, il ordonna que la comédienne se déshabillât en l'attendant... Instantanément, Chaptal remit son portefeuille, et Mlle Bourgoïn, outragée, quitta le palais. Napoléon continua de se répandre en propos indécentes sur la comédienne. A Sainte-Hélène, il n'avait pas encore oublié.

5. Mme de Barral, dame du palais. Elle aimait un jeune officier : Septeuil. Pauline Bonaparte voulait Septeuil. Napoléon voulait Mme de Barral. Pauline fit une tentative, à Paris : elle échoua. Napoléon en fit une, à Fontainebleau : lui aussi échoua. Mme de Barral ne fut pas punie, mais Septeuil reçut l'ordre de partir immédiatement pour l'Espagne, où il fut blessé et... amputé d'une jambe. (Devenue veuve, Mme de Barral l'épousa.)

6. Mme de Chevreuse, dame du palais. Celle-ci, que Napoléon voulait pour son grand nom plus encore que pour sa beauté, ne se borna pas à refuser. Elle le fit avec hauteur, et publiquement.

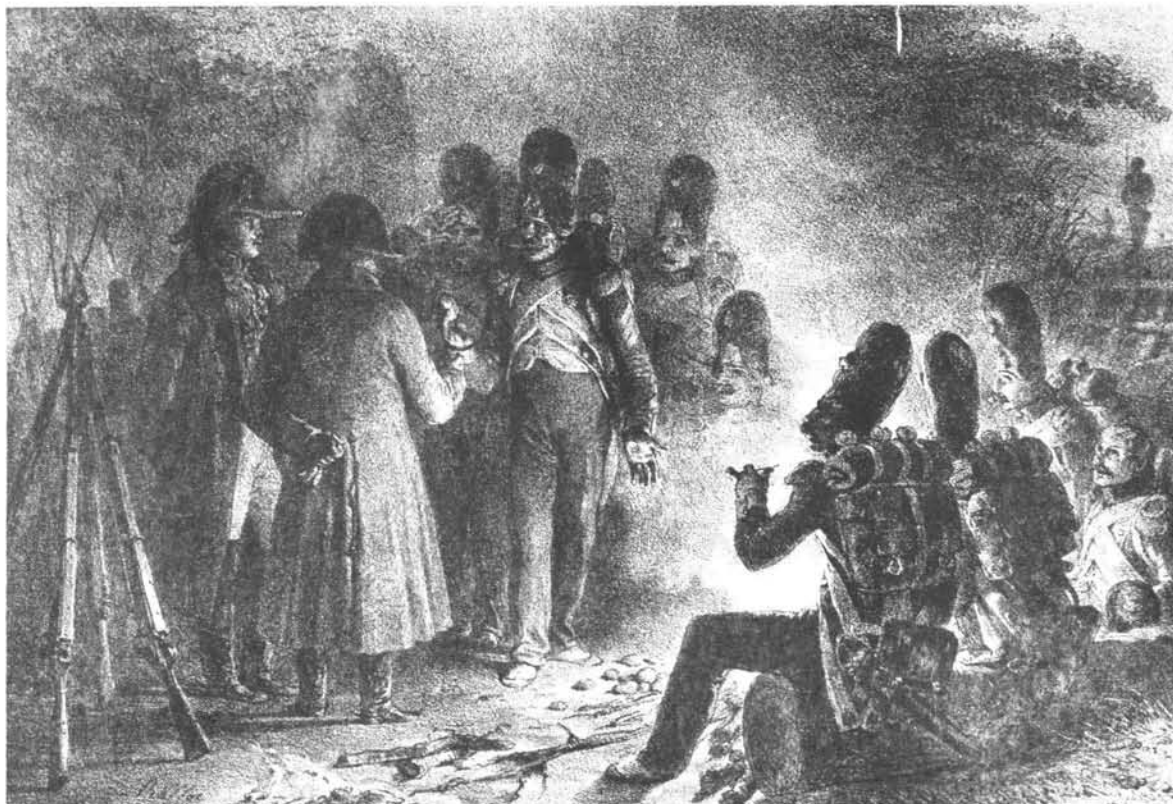
La septième défaite de Napoléon, l'une des plus grandes aussi, marque déplorablement les derniers jours de la captivité. Sa position, la décence, la morale élémentaire auraient dû mettre en garde Napoléon contre une entreprise indigne de son état. Hélas ! sa volonté de contraindre tout à ployer devant lui fut sa mauvaise inspiratrice. Pour calmer ses élans, il avait eu, pendant quelques années, Mme de Montholon. Mais elle avait pris la mer, et il ne restait d'autres exutoires que des filles de l'île. En 1821, l'entourage de Napoléon se composait de deux hommes : Bertrand et Montholon, et d'une femme : la comtesse Bertrand, superbe créature, surnommée « la grande Fanny », toujours passionnément éprise de son mari... A quelques semaines de sa mort, Napoléon décide que la comtesse sera sa maîtresse. Il veut cette Fanny. Son désir s'exacerbe. Antommarchi, son médecin, doit tenter de convaincre la jeune femme, si elle avait le mauvais goût de résister, et la lui amener. Antommarchi refuse. Napoléon s'empporte. Antommarchi ne cède pas. Alors, Napoléon passe aux injures. Il prétend que le jeune médecin ne consent pas à le servir auprès de la belle Fanny, parce qu'il veut la garder pour lui. Cela fait rire, et Bertrand, et sa femme... Napoléon continue de crier contre la comtesse et contre Antommarchi. Elle ? « Une femme perdue qui couche avec tous les officiers anglais passant près de sa maison... qui va dans les fossés... la dernière des femmes... » Lui ? « Un grand pendeur, un grand coquin, un grand vaurien... Eh bien, qu'il passe tout son temps avec ses catins !... Qu'il les foute par-devant, par-derrrière, par la bouche et les oreilles, mais débarrassez-moi de cet homme-là... » Elle ? « Je lui en veux de n'avoir pas été ma maîtresse... » Lui ? « Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir soigné une femme qui n'a pas voulu être ma maîtresse et de l'avoir encouragée à cela... » Et il continue de proférer des horreurs...

Mais la mort le guette. Alors il demande à Bertrand de lui remettre son testament. Il l'annule, et il en rédige un autre. Antommarchi n'y figurera pas. Bertrand, principal légataire, est dépossédé. C'est Montholon, dont la femme a été plus complaisante, qui s'adjudge le plus gros de l'héritage. Plus de 2 millions (un milliard d'anciens francs). Dans le nouveau testament, la part de Bertrand n'atteint même pas le double de celle faite au premier valet. Ceci, pour « punir » l'indocile comtesse. C'est le dernier acte de Napoléon. Son autoritarisme phénoménal, qui lui a fait « rater » le bénéfice de ses dévorantes combinaisons à la guerre, en politique, en finances, lui a fait aussi « rater » sa fin.

J. S.

LA LÉGENDE DU GROGNARD

ou Napoléon et l'armée



La célèbre lithographie de Raffet : « Mon Empereur, c'est la plus cuite ! »

"100.000 hommes et MOI... cela fait 200.000!"

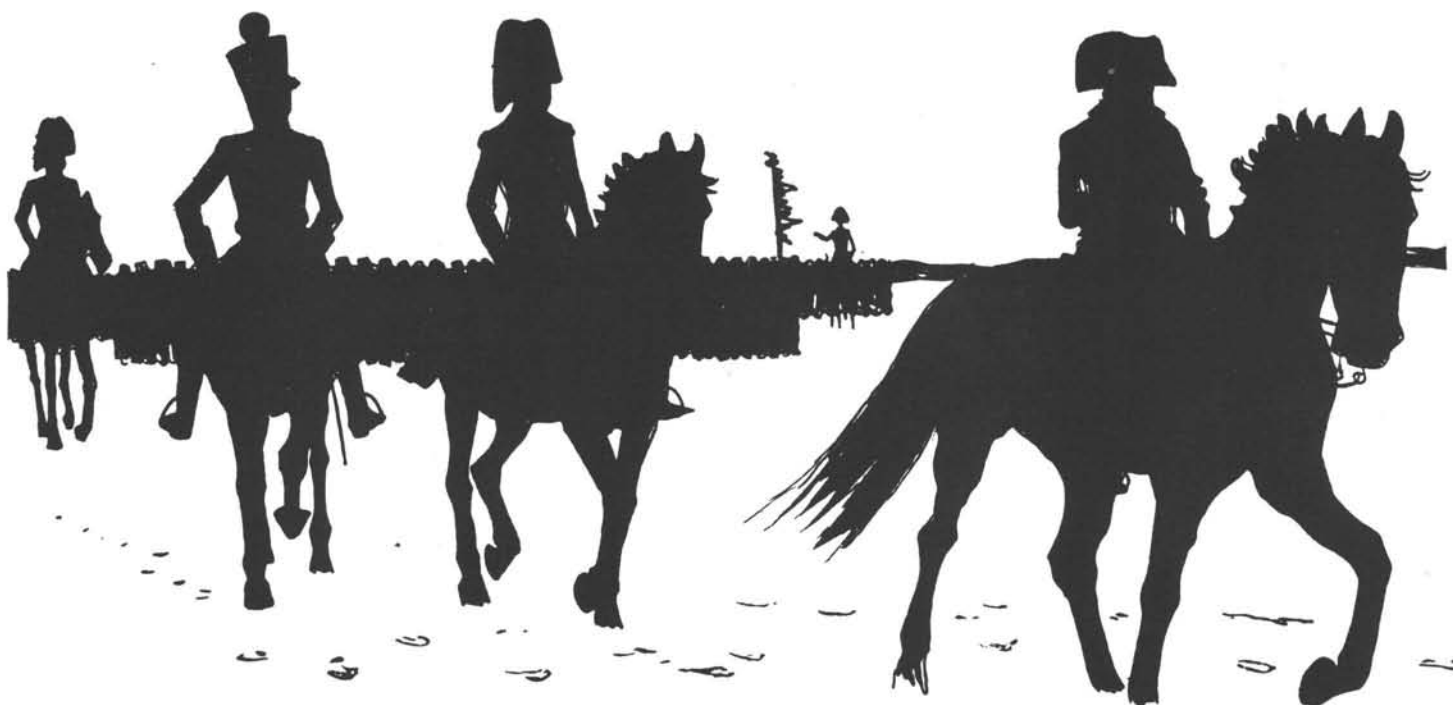
Propos de Napoléon à Iéna.

DANS ses deux proclamations rédigées le 25 février 1815 pour être distribuées dès son arrivée sur le sol de France, le souverain de l'île d'Elbe se présentait au peuple comme le seul prince légitime, et à ses soldats comme le général « appelé au trône par le choix du peuple » : « Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef ; son existence ne se compose que de la vôtre ; ses droits ne sont que ceux du peuple et les vôtres ; son intérêt, son honneur, sa gloire ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. Ma victoire marchera au pas de charge ; l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame... Vous serez les libérateurs de la patrie... »

Cinq jours après le débarquement, les recrues militaires venues

rejoindre Napoléon comprenaient seulement deux déserteurs d'Antibes, un ancien soldat, tanneur à Grasse, et un gendarme. La garnison d'Antibes avait fait prisonniers les envoyés de l'Empereur ; gouverneurs militaires et officiers généraux avaient, presque tous, proclamé leur fidélité aux Bourbons et leur volonté d'arrêter l'usurpateur, l'aventurier, Bonaparte l'ennemi public. La population des villes ne s'était guère montrée plus favorable. A Marseille, Masséna avait rassuré les inquiets en affirmant que les mesures les plus énergiques étaient prises. Par contre, les paysans, les montagnards, les villageois acclamèrent leur Empereur, distribuèrent vivres et vin, accompagnèrent les hommes de l'île d'Elbe avec fourches et vieux fusils. Les charrons des faubourgs de Grenoble forcèrent les portes de la ville ; les canuts de Lyon enlevèrent la barricade du pont de la Guillotière ; l'Aigle avait pris son essor.

On sait comment ce vent tourna... Mais les traces qu'il laissa s'effacèrent si peu qu'après la dernière chute s'amplifia un culte de Napoléon beaucoup plus complexe qu'on ne l'imagine à l'ordinaire. Depuis longtemps, ceux qui avaient combattu et souffert, engagés volontaires ou enrôlés par force, avaient rejoint les nostalgiques de la grande Révolution, non dans l'idéologie de 93, mais dans la



Ombres chinoises de Caran d'Ache. Découpée dans du zinc, l'épopée napoléonienne était projetée au Théâtre du Chat Noir.

vénération de l'homme qui, avec eux, avait conquis l'Europe. Ce n'est pas en vain que l'Empereur, partant pour l'île d'Elbe, avait dit à la Garde : « Si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore votre gloire : je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble. » Après Waterloo, à Sainte-Hélène, Napoléon disposera encore de longues années pour dicter sa propre légende à ses compagnons d'exil.

Sur le continent, bien d'autres écrivains d'occasion voudront aussi conter leurs victoires et leurs conquêtes, leurs malheurs et leurs actes d'héroïsme, et, de cette énorme littérature d'anciens combattants, jaillira une image des « grognards » d'autant plus surprenante que pendant plus d'un siècle, elle gardera sa force dans les esprits. Il est vrai que de nombreux artistes ont participé à cette opération-grognard : Raffet l'a peint, Béranger l'a chanté, Balzac lui a fait « raconter Napoléon », Erckmann et Chatrian ont donné la vie au rude sergent Trubert, Georges d'Espargès a rêvé « la Grogne », Rostand a fait parler Flambeau, mais à l'aide des journaux de la marche, itinéraires, mémoriaux, lettres, souvenirs des humbles soldats, les historiens ont entendu démontrer que les peintres, les romanciers et les poètes avaient compris ces admirables soldats.

Devant une choucroute

Comment réfuter le témoignage du célèbre grenadier Coignet, celui du fusilier Fricasse ou celui du cavalier Parquin, ceux du trompette Chevillet, du sergent Bourgogne, du hussard Bangofsky, du vélite Barrès, du brave François, « ex-dromadaire d'Égypte », de Ratier, de Routier, de Joliclerc ? Aussi, avec quel attendrissement Louis Madelin présente-t-il ces hommes de la Grande Armée : « Gens de petite origine, bien entendu, et gens de tous les coins de France, ils ont tous un air de naissance : la vaillance. Certes, ils ne furent point sans défaut. Il ne faut pas les tenir pour des saints. Beaucoup furent des pillards et certains poussèrent un peu loin la galanterie ; mais Saint-Antoine lui-même avait connu moins de tentations que ces Français : n'étant point anachorètes, ils ne surent point toujours y résister : s'étant bien battus, ils se croyaient en

droit de se payer et, par là, ressemblaient à bien d'autres soldats. » S'ils pillaient, c'est qu'il leur arrivait de n'être pas payés ; ils n'en étaient pas moins « en général, de très honnêtes gens ». Si ce terrible Français se plaisait à conquérir les cœurs, c'est que, « individuellement le soldat était souvent très goûté. Facilement attendri, sans cesse en verve, parfois chevaleresque, toujours obligeant, il plaisait... En fait, plus d'un petit Prussien, d'un petit Autrichien, d'un petit Italien fut bercé ou amusé, la ménagère préparant la soupe, par un Chevillet, un Bourgogne, un Routier, un Coignet. Ils aimaient être aimés ; certains s'irritent naïvement, dans leurs lettres, d'être « traités en ennemis » ; il est naturel, leur semble-t-il, que les Français conquièrent le monde puisqu'ils sont la Grande Nation et que « leur père Napoléon » l'entend ainsi ; mais ils ne demandent qu'à s'attabler avec l'Allemand devant une choucroute garnie ou de vider avec l'Espagnol une bonne bouteille de Xérès ». Au reste, ils réussirent souvent à se faire aimer « pour leur constante belle humeur dans les pires heures », mais « leur grande joie, c'est la bataille ». Ils s'ennuient en garnison, ne goûtent plus le bien-être de la paix et « s'ils n'aiment pas répandre le sang, ils aiment se battre » et se battre pour la patrie, incarnée par l'Empereur. « Quand ces gens, en mourant, crient : *Vive l'Empereur !* l'écho répond : *Vive la France !* » A Waterloo, la Garde refusa de se rendre : « Leur général n'avait pas besoin de cracher l'injure suprême, le refus ordurier et sublime à la figure des soldats de Wellington ; eux, les yeux fous, terribles, fixés sur les ennemis, les insultaient sans parole et du regard seul les bravaient. Leur père Napoléon était vaincu ; il allait encore être jeté bas et pout toujours, cette fois. A quoi bon vivre ? Les uns après les autres, ils tombèrent en criant : *Vive l'Empereur !* »

Ainsi vécurent et moururent les petits, les obscurs, les sans-grades... dans l'esprit académique de Louis Madelin, comme dans celui de Raffet, comme peut-être dans l'esprit de certains anciens de la Grande Armée, simplement parce que le goût de la simplification, l'attrait de la légende, l'amour du panache sont communs à tous, ou presque.

Tant et si bien que, sous la Restauration et la Monarchie de juillet, le culte du soldat de Napoléon était devenu, selon la formule de Maurice Descotes, « un lieu commun insipide à force de niaiserie ou de creuse rhétorique ».

« Parlez-nous de Lui, grand-mère... », chantait Béranger. On a parlé de Lui et de ses hommes, inlassablement. On en parle encore, on en parlera longtemps. Dans la masse écrasante des ouvrages consacrés au Premier Empire, ceux qui prennent pour sujet le soldat impérial occupent une place intéressante, parce qu'ils mêlent, plus que les autres, légendes, traditions épiques, professions de foi, a-priori politiques, mensonges et faits historiques. Le génie militaire de Napoléon a été glorifié. On a conté les prodiges accomplis par les troupes impériales et on a dit aussi leur atroce condition en Espagne ou en Russie, les blessés laissés sans soin, les morts inutiles, la détresse des anciens soldats... Seulement, et cela ne semble pas avoir suffisamment attiré l'attention, hâbleries et héroïsmes authentiques, rêveries d'Etat-Major et nécessités vitales se conjuguèrent dans l'entreprise géante pour modifier profondément la notion de « soldat ».

L'ancien combattant

L'armée des quinze premières années du siècle connu, comme celle de l'Ancien Régime, les désertions nombreuses et le mauvais vouloir des recrues ; la troupe se composa, comme par le passé, à peu près exclusivement de pauvres ; l'accession aux grades élevés fut aussi difficile et le soldat souffrit sans doute davantage. Pourtant, une transformation se produit alors, peut-être la plus importante dans l'histoire de France et même de l'Europe, plus importante que le renouvellement de la stratégie, l'occupation provisoire du continent, l'incidence des combats meurtriers sur la démographie, la création de la Banque de France ou la rédaction du Code civil : avec l'idée révolutionnaire de la nation en armes se développe celle de l'ancien combattant, fier d'avoir servi, respecté sinon envié, et qui prend une place parmi les civils au lieu d'être à jamais rejeté de la vie commune.

De Louis XVI à Louis XVIII, les formes de la guerre et la vie du soldat évoluèrent moins que ne se transformèrent les idées des Français sur le soldat et sur la guerre. La guerre de l'Ancien Régime semble être une sorte de jeu qui touche peu les intérêts de la nation et dans lequel le misérable soldat, pourtant instrument essentiel de la guerre, demeure méprisé par ses chefs et par la population civile. L'idée nouvelle d'une possible communauté d'intérêts entre le peuple et le gouvernement, aboutissant à celle de patrie en danger, a eu pour conséquences le citoyen soldat et la création d'armées provisoirement invincibles. Les officiers de l'Ancien Régime manifestaient généralement le souci d'épargner la vie de leurs enrôlés ; paradoxalement, la nation était au contraire prodigue avec celle de ses volontaires patriotes et cette attitude contribuait aussi à accroître provisoirement sa puissance.

Voltaire avait douté de l'énergie naturelle de l'homme pour les combats. Rousseau l'avait même niée ; mais, opposé à de tels sceptiques et confirmant une tradition millénaire, un jeune stratège publia à Londres, en 1772, un ouvrage hautement prophétique. Fils du général gouverneur des Invalides, Jacques-Antoine-Hippolyte de Guibert, qui deviendra en 1786 maréchal de camp et membre de l'Académie Française, prévoyait en effet dans son *Essai général de tactique*, précédé d'un *Discours préliminaire sur l'Etat actuel de la politique et de la science militaire en Europe*, que la première nation de citoyens-soldats saurait mieux qu'aucune autre défendre ses frontières — ce que fera la Révolution française — et que cette nation pourrait conquérir l'Europe — ce que fera le soldat impérial :

« Qu'il existe un Etat libre, écrivait-il, un peuple qui ait des mœurs, des vertus, du courage, du patriotisme ; un peuple qui fasse la guerre à peu de frais, parce que tous les citoyens s'armeront pour la défense commune, sans exiger de salaire ; un peuple qui se gouverne par lui-même, et qui, par conséquent, dans les temps de crise, mette nécessairement à sa tête l'homme le plus éclairé et le plus digne, je dirai qu'un tel pays peut se passer de places... : premièrement, il y a à parier que ses armées, plus braves, mieux constituées, mieux commandées, arrêteront l'ennemi sur la frontière ; si le contraire arrive, l'Etat ne sera pas en danger pour la perte de quelques lieues de pays, ses citoyens se rassembleront de toutes parts contre l'ennemi commun. Plus l'ennemi aura de succès, plus il faudra qu'il s'étende et qu'il s'affaiblisse : où sera l'ennemi, là sera la frontière, parce que, si je peux m'exprimer ainsi, l'Etat ne fera

que se replier sur lui-même, et que partout où il restera de la terre et des hommes, l'Etat subsistera encore. »

Bien mieux : « Supposons qu'il s'élevât en Europe, un peuple vigoureux de génie, de moyens et de gouvernement ; un peuple qui joignît à des vertus austères et à une milice nationale, un plan fixe d'agrandissement, qui ne perdît pas de vue ce système, qui, sachant faire la guerre à peu de frais et subsister par ses victoires, ne fût pas réduit à poser les armes par des calculs de finances. On verrait ce peuple subjugué ses voisins et renverser nos faibles constitutions, comme l'aquilon plie de faibles roseaux. »

Etrange prémonition !

En 1789, l'armée royale française demeure l'une des plus fortes d'Europe. Elle compte, ce qui est alors beaucoup, 270 000 hommes : les 7 278 hommes de la Maison du roi, comprenant les Gardes du corps recrutés dans la noblesse, les Cent-Suisses, les Gardes françaises et les Gardes suisses ; les troupes réglées, avec 102 régiments dont 79 français, 11 suisses, 8 allemands, 3 irlandais, 1 liégeois ; la cavalerie, avec 24 régiments de cavalerie de ligne, 18 de cavalerie légère, 18 de dragons, 2 de carabiniers ; les 7 régiments d'artillerie et le corps royal du génie ; la milice, recrutée parmi les paysans célibataires et pauvres (les riches se faisant remplacer), groupant environ 75 000 hommes ; les compagnies de gardes-côtes comptant environ 20 000 hommes et la maréchaussée 4 000.

La noblesse de Cour se réserve les plus hauts grades : en 1789, l'armée royale possède 11 maréchaux de France, 203 lieutenants généraux des armées du roi et 769 maréchaux de camp. La noblesse de province occupe les postes inférieurs, puis viennent les officiers de fortune, sortis du rang, et enfin les bas-officiers, pris dans la troupe et qui fourniront les cadres de l'armée nouvelle, lorsque les nobles auront émigré.

Plus que l'engagement volontaire, le racolage fournit le principal



L'ancien combattant montrant sa Légion d'honneur à un factionnaire suisse. (Gravure de Géricault, 1819)

de la troupe qui se compose, en conséquence, de pauvres hères, d'aventuriers, de débauchés, de délinquants en fuite et de déserteurs venus d'autres régiments. Sur les 18 à 20 000 hommes recrutés annuellement, il est reconnu qu'un tiers déserte. Parmi les soldats, on voit peu de paysans, sinon ceux amenés par les officiers et pris sur leurs terres ; davantage d'artisans malheureux ou inappliqués ; surtout l'écume de la population des grandes villes et de nombreux étrangers. Un homme destiné à l'infanterie coûte 100 livres, dont 24 de frais de buvette et 10 pour le recruteur, le reste revenant à l'enrôlé.

Le 16 décembre 1789, l'Assemblée constituante abolit la milice, fort impopulaire, et lui substitue un recrutement de véritables volontaires... Rares sont ceux qui se présentent. Il n'en va pas de même lorsque, après Varennes, elle en demande pour remplir les rangs de l'armée, le ministre de la guerre fixant un chiffre par département. Les conditions étaient meilleures, les volontaires étant liés pour une année seulement, ayant l'espérance d'être nommés officiers, servant avec leurs compatriotes et recevant une solde plus forte. En deux mois, 169 bataillons se trouvent sur pied. Le 12 juillet 1792, une loi décide l'appel de 50 000 hommes pour compléter l'armée de ligne et de 42 nouveaux bataillons de volon-

troupes de ligne et des bataillons de volontaires. La nation est en armes.

Le général prussien Carl von Clausewitz, combattant de la campagne de Russie de 1812, pourra écrire : « Une force dont personne n'avait eu l'idée fit son apparition en 1793. La guerre était soudain redevenue l'affaire du peuple et d'un peuple de 30 millions d'habitants qui se considéraient tous comme citoyens de l'Etat... La participation du peuple à la guerre, à la place d'un cabinet ou d'une armée, faisait entrer une nation entière dans le jeu avec son poids naturel. Dès lors, les moyens disponibles, les efforts qui pouvaient les mettre en œuvre, n'avaient plus de limites définies. »

Si, avec Valmy, « commence une nouvelle ère dans l'histoire du monde », avec les levées de 1793 débute incontestablement une force nouvelle, l'armée nationale révolutionnaire, même si l'élan généreux s'use bientôt, si les levées ne donnent pas tous les hommes attendus, si les soldats de l'an II sont mal équipés, plus mal nourris, encore plus mal vêtus.

En l'an III, déserteurs et insoumis se multiplient, tandis que les armées de la République se trouvent toujours en guerre contre l'Europe. « Dès le mois de mars 1795, écrit Albert Soboul, pour un effectif nominal de 1 100 000 hommes, on comptait 450 000 présents ; le déficit s'accroît encore au cours de l'été, si bien que, sur le Rhin, les armées de la République finiront par perdre l'avantage du nombre. L'incapacité gouvernementale augmenta le mal. On laissa passer l'anniversaire de la levée en masse sans appeler les célibataires parvenus à leur dix-huitième année : les réquisitionnaires de 1793 servirent seuls indéfiniment.

« Le mal de l'insoumission et de la désertion rongea dès lors les armées de la République. Rien n'y fit, ni les adresses des unités combattantes, ni les discours des législateurs. »

Sur la proposition du général Jourdan, le Directoire revient au principe de la levée en masse par la loi du 19 fructidor an VI (5 septembre 1798) instituant la conscription. En cas de danger de la patrie, tous les citoyens doivent le service militaire et sa durée est alors illimitée. Hors ce cas, l'armée se recrute par engagements volontaires de quatre ans, sans primes. Les rengagements sont possibles de deux ans en deux ans. La conscription intervient si les enrôlements volontaires sont insuffisants. En conséquence, tous les Français de vingt à vingt-cinq ans se trouvent divisés en cinq classes comprenant chacune les hommes nés la même année. Etablis par cantons, les tableaux des conscrits servent à la confection de ceux des départements, eux-mêmes fondus en une liste générale par classe dressée pour tout le territoire de la République. L'appel à l'activité commence par la plus jeune classe et dans chaque classe par le plus jeune conscrit. Lorsque le nombre d'hommes fixé par le Corps législatif est atteint, le Directoire fait publier le nom du dernier appelé, avec l'indication de son canton et de la date de sa naissance. Par le fait de cette proclamation, tous les citoyens plus jeunes que ce conscrit se trouvent appelés à l'activité.

La loi restant muette sur la question du remplacement, celui-ci se pratiquera par voie de substitution entre jeunes gens du même canton, sans intervention de l'autorité. Interdit le 10 messidor an VII (28 juin 1799), il sera établi par Bonaparte.

Déserteurs et malandrins

Sur un contingent fixé à 200 000 hommes le 3 vendémiaire an VII (24 septembre 1798), 143 000 inscrits seulement sont reconnus bons, 97 000 se présentent aux dépôts et 74 000 rejoignent les armées, l'envoi par détachements isolés favorisant les désertions. A cause de la conscription, des révoltes locales se produisent et la Chouannerie redouble. A Paris, la police organise périodiquement des rafles d'insoumis. Les réfractaires se cachent dans les forêts et les montagnes ; ils sont nombreux en Saône-et-Loire et plus nombreux dans la Haute-Loire, le Puy-de-Dôme, le Cantal et la Lozère. Ceux de la Haute-Garonne s'enfuient en Espagne, ceux du Lot-et-Garonne se forment en bandes, comme ceux de Dordogne. La levée provoque dans les Flandres la guerre des paysans.

La situation de l'armée est à ce point confuse que, lorsque le 20 brumaire le Consul Bonaparte la demande au ministre de la guerre, une enquête doit être menée pendant un mois par une dou-

DANS LA M...

DIALOGUE de Napoléon avec un jeune grognard, près de Nangis (17 février 1814) :

« A la halte, l'Empereur pousse son cheval pour graver un talus. Un chasseur du 2^e Voltigeurs de la Jeune Garde, assis au revers et qui enroule une toile sur ses chevilles, barre le passage.

— Tu ne me vois pas ?

— La route est à tout le monde.

— Que veux-tu, mauvaise tête ?... Tu as ta croix, ton fusil, ta pipe, ton bidon plein, du kaiserlich et du Russe à gogo... Tu vois ton Empereur toute la journée... Et jamais content ?

— Ce bidon sonne creux comme mes tripes... Avec les cinq sous par jour que tu nous donnes... quand il y en a... on ne peut pas faire bombance...

— Crois-tu que mes affaires vont mieux que les tiennes ?

— Pour ça non... on est dans la merde !

(D'après le *Carnet du capitaine Dampoux*)

taires de 800 hommes. Le 22 juillet, la patrie est proclamée en danger ; le 10 août, la monarchie tombe. Le 20 septembre, l'armée prussienne recule à Valmy, mais bientôt les volontaires de 1791 signalent à leurs capitaines, conformément à la loi, qu'ils rentreront dans leurs foyers le 1^{er} décembre et les désertions sont nombreuses. Le 21 février 1793, la Convention ordonne la levée de 300 000 hommes dans les départements, autorise le remplacement, rencontre les plus grandes difficultés et, finalement, décide la levée en masse : « Dès ce moment jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. Les jeunes gens iront au combat ; les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances ; les femmes feront des tentes et serviront dans les hôpitaux ; les enfants mettront le vieux linge en charpie ; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République.

« Les maisons nationales seront converties en casernes, les places publiques en ateliers d'armes, le sol des caves sera lessivé pour en extraire le salpêtre.

« Les armes de calibre seront exclusivement remises à ceux qui marcheront à l'ennemi ; le service de l'intérieur se fera avec des fusils de chasse et l'arme blanche... »

Plus question de remplacement, toute la jeunesse se trouve en réquisition permanente. La loi de l'amalgame abolit la dualité des



« Il neigeait, il neigeait toujours... Pour la première fois l'aigle baisait la tête... » (Lithographie allemande)

zaine d'officiers dans les divisions militaires et les corps d'armée. Le résultat est inquiétant. Les désertions persistent et Bonaparte n'ose faire appel à la conscription. Avec l'aide de Brune en Bretagne, de Lefebvre en Normandie, grâce aussi à la gendarmerie, il forme de nouveaux bataillons en réunissant des déserteurs, des contrebandiers, des malandrins, encadrés par d'anciens Chouans, des officiers de l'Ancien Régime, émigrés, priés de se présenter à Genève, des étrangers...

Dès l'an IX, la conscription se fait plus rigoureuse et, avec la loi du 28 floréal an X, elle devient un moyen normal de recrutement de l'armée, une taxe frappant même les conscrits reconnus impropres au service militaire. La désertion continuant de sévir, onze dépôts de conscrits réfractaires — sortes de compagnies de discipline — sont créés par l'arrêté du 19 vendémiaire an XII, puis la loi du 8 fructidor an XIII institue l'amende du déserteur, amende supportée par les parents et fixée arbitrairement par le préfet à un taux variant de 500 à 1 500 francs. Cette loi régleme le tirage au sort, détermine les dispenses légales (fils aîné de veuve, de septuagénaire, etc) et organise les conseils de recrutement (conseils de révision). Si le remplacement est autorisé, il est précisé que le remplaçant sera agréé par l'autorité militaire et que le remplacé reste pendant deux ans responsable de sa présence au corps. La mort du remplaçant, même sur le champ de bataille, ne dispense pas le remplacé de partir s'il ne fournit pas un autre remplaçant. De plus, le système des classes étant maintenu, les hommes ayant tiré un bon numéro ou s'étant fait remplacer doivent partir le jour où une levée porte sur les classes antérieures. Le besoin pressant d'hommes à partir de 1812 aura pour conséquence des sénatus-consultes décidant de tels retours sur les classes antérieures jusqu'à celle de l'an XI et ordonnant en même temps l'appel anticipé des plus jeunes, jusqu'à la classe de 1815. Depuis 1809, des garnisaires sont imposés par décret aux parents des insoumis et, à partir de 1811, des colonnes mobiles se trouvent organisées pour faire la chasse aux réfractaires.

Ainsi, tyrannique et révolutionnaire, semblait-il, sous le Directoire, la conscription dont Bonaparte use d'abord avec des adoucissements susceptibles de lui concilier les classes dirigeantes, se régularise sous l'Empire. Le Sénat et les nouveaux préfets fournissent des contingents toujours plus élevés : 50 000 hommes en moyenne durant les années consulaires, plus de 160 000 en 1808, plus de

280 000 en 1812 et Napoléon en exige, en vain, au-delà d'un million en 1813. Le préfet de la Seine-Inférieure écrit : « J'ai vu des jeunes gens qui se sont fait arracher toutes les dents pour ne point servir ; d'autres sont parvenus à les carier presque toutes en employant des acides ou en mangeant de l'encens. Quelques-uns se sont fait des plaies aux bras et aux jambes par l'application de vésicatoires, et pour rendre ces plaies pour ainsi dire incurables, ils les ont pansées avec de l'eau imprégnée d'arsenic. Beaucoup se sont fait donner des hernies soufflées ; quelques-uns ont appliqué sur les parties de la génération des caustiques tellement violents qu'on doute qu'ils puissent échapper à la mort. Je n'exagère point en vous assurant que plus de 200 jeunes gens composent l'horrible tableau dont je viens de vous présenter les traits principaux ».

Tout n'est pas perdu

Mais Napoléon continue de lever des masses d'hommes et demande au pays un effort toujours accru. Il l'épuise et croit jusqu'à la fin pouvoir en obtenir davantage. Au lendemain de Waterloo, il dicte une lettre à son frère Joseph dans laquelle il déclare :

« Tout n'est pas perdu. Je suppose qu'il me restera, en réunissant mes forces, cent cinquante mille hommes. Les fédérés et les gardes nationaux qui ont du cœur me fourniront cent mille hommes ; les bataillons des dépôts cinquante mille. J'aurai donc trois cent mille soldats à opposer de suite à l'ennemi. J'attellerai l'artillerie avec les chevaux de luxe ; je lèverai trois cent mille conscrits, je les armerai avec des fusils des royalistes et des mauvaises gardes nationales ; je ferai lever en masse le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne, la Lorraine, la Champagne ; j'accablerai l'ennemi. Mais il faut qu'on m'aide, qu'on ne m'étourdisse point. Je vais à Laon ; j'y trouverai sans doute du monde. Je n'ai point entendu parler de Grouchy. S'il n'est pas pris (comme je le crains), je puis avoir, dans trois jours, cinquante mille hommes ; avec cela j'occuperai l'ennemi, et je donnerai à Paris et à la France le temps de faire leur devoir. Les Anglais marchent lentement ; les Prussiens craignent les paysans et n'oseront pas trop s'avancer. Tout peut se réparer encore ; écrivez-moi l'effet que cette horrible échauffourée aura produit dans la Chambre. Je crois que les députés se pénétreront que leur devoir,



« Vive l'Empereur !... » Lutzen 1813. Une des plus populaires compositions de Raffet.

dans cette grande circonstance, est de se réunir à moi pour sauver la France. Préparez-les à me seconder dignement. »

Sans doute Napoléon se faisait-il les plus profondes illusions sur les suites de l'horrible échauffourée de Waterloo, mais sa confiance dans les richesses humaines de la France et dans la force de la conscription demeurait encore fondée, comme restait vraie son affirmation du 3 décembre 1804 : « Sans la conscription, il ne peut y avoir ni puissance, ni dépendance nationale... Nos succès et la force de notre position tiennent à ce que nous avons une armée nationale : il faut s'attacher avec soin à en conserver l'avantage. »

A aucun moment de sa carrière militaire, de telles considérations n'empêchèrent cet apôtre de l'armée nationale de faire appel à des troupes étrangères. Contrairement aux gouvernements révolutionnaires, l'emploi de mercenaires ne le choquait pas. En Italie, Bonaparte incorpora des Polonais ; en Egypte, il mit de force les garnisons maltaises dans ses demi-brigades et forma des corps de Mamelucks, de Coptes, de Syriens ; à Dijon, il ébaucha une légion italique ; quand il traversa la Suisse, il demanda — avec l'appui de ses 40 000 soldats — à la République du Valais 600 gardes nationaux « pour escorter les prisonniers et les blessés », puis, le même jour, il en exigea 1 200 autres. Avec des déserteurs autrichiens, Moreau forma une légion polonaise. Napoléon ne cessa d'attirer les soldats étrangers et de les accepter tous ; avec des prisonniers autrichiens et des déserteurs, il constitua des régiments de pionniers. Il recruta en Albanie un corps de chasseurs d'Orient. Les officiers polonais de la légion polonaise organisèrent en troupe des déserteurs prussiens. Tous les pays occupés lui fournirent des hommes, et en grand nombre.

Napoléon tenait fort aux soldats suisses ; quatre régiments suisses avaient été prévus en septembre 1803 ; le premier fut organisé en 1805, les trois autres à partir de la fin de 1806 et, en 1810, Talleyrand fit prendre au gouvernement helvétique des mesures pour accélérer le recrutement par tous les moyens : exemption d'impôts, primes, distinctions honorifiques... Le canton d'Uri ajouta une bien belle faveur. On lit, en effet, dans le *Journal de l'Empire* du 5 mars 1810 :

« Altorf, 19 février 1810. — Le gouvernement du canton d'Uri, désirant accélérer le recrutement pour le service de France, a décerné une prime de quatre louis pour chaque recrue. Les autorités

ecclésiastiques et civiles ont été invitées à le favoriser par leur influence. Les individus qui parleront contre le recrutement et agiront dans le dessein d'en empêcher le succès, seront eux-mêmes tenus de servir pendant quatre ans, ou de fournir une recrue à leurs frais. Enfin, sur la demande des recruteurs, la danse sera permise dans les temps où elle est défendue ailleurs, mais uniquement aux amateurs du service et à aucune autre personne. »

Avant la campagne de Russie, Napoléon confia à Fouché : « Il me fallait huit cent mille hommes, et je les ai. Je traîne toute l'Europe avec moi. »

Trois ans plus tard, Napoléon devra s'incliner devant l'Europe et la France fera de même. Les chiffres les plus divers ont été avancés en ce qui concerne les levées d'hommes et les pertes sur les champs de bataille. Jean Morvan estime que, selon les comptes les plus modérés, 1 600 000 soldats ont été levés par Napoléon dans l'ancienne France, « effort extraordinaire et inconnu jusqu'à lui dans le monde ». Albert Meynier réduit les pertes françaises de 1804 à 1814 à 440 000 hommes et, selon Georges Mauquin, il y eut, de 1800 à 1815, un million d'hommes perdus par l'ensemble des belligérants. Mais, en 1815, on calculait autrement et Mouton Fontenille de Laclotte dans sa *France en délire pendant les deux usurpations de Buonaparte* n'hésitait pas à écrire : « On a calculé que Buonaparte, en dix années de guerre, a causé la mort d'autant d'hommes qu'il a vécu de minutes dans ce même espace de temps, et il y a, dans dix ans, cinq millions deux cent cinquante-six mille minutes. »

LA SOUPE EST BONNE

« A peine le bivouac installé, l'armée se débandait à la recherche de vivres... »

Capitaine Pion des Loches (Mes Campagnes)

En Russie, « on voit des hommes se mettre à plat ventre pour boire, dans l'ornière, de l'urine de cheval ».

Larrey - de Suckow - Boulart.

Les guerres napoléoniennes, pourtant, semblent avoir seulement freiné l'accroissement numérique de la population européenne au XIX^e siècle : 187 millions en 1800, 266 en 1850 et 401 en 1900. La comparaison des accroissements respectifs de la population française, qui bénéficia la première de la conscription, de la population européenne, qui apprit à ses dépens l'intérêt des levées en masse, et de celle de l'Angleterre dont le sol fut préservé de l'invasion, cette comparaison est plus instructive. De 1801 à 1851, le nombre des Français s'élève de 28,2 millions à 36,4 soit un accroissement d'environ 29 %, alors que l'Europe s'accroît de 50 % et l'Angleterre de 100 %.

Ainsi, les crises de subsistances, les épidémies et la guerre pendant la Révolution et le Premier Empire n'ont pas eu pour conséquence en France un recul global de la population mais un simple ralentissement de la croissance. Il est vrai que l'on assiste alors à un « bond prodigieux de la nuptialité », selon l'expression de M. Le Moigne, et que les innovations législatives révolutionnaires favorisèrent incontestablement les unions, en particulier les levées d'hommes et la conscription. Ainsi que le remarque M. Reinhard, les mariages étaient conclus « tantôt par civisme — le célibataire étant alors proclamé mauvais citoyen — tantôt par incivisme — pour ne pas partir aux armées ». Toutefois, le démographe constate que la natalité n'a pas correspondu à l'essor de la nuptialité : « Non seulement la Révolution et l'Empire avaient consommé des hommes, mais ils avaient aussi, semble-t-il, usé l'énergie, l'esprit de risque, pour laisser place au calcul... »

De 1798 à 1815, la conscription et ses suites presque immédiates pour les jeunes hommes, la séparation d'avec la famille et les premiers compagnons, l'intégration dans un nouveau groupe social, l'initiation à la vie rude et dangereuse des combattants furent généralement condamnées, même par ceux qui, suffisamment aisés pour offrir des remplaçants à leurs fils, en souffrirent le moins, même par des militaires de profession.

« Quoique la conscription ait été généralement établie en Europe, ce n'en fut pas moins un horrible fléau pour l'humanité, né à l'époque peu modestement proclamée « le plus éclairé des siècles », écrivait en 1815, dans son *Jeu de stratégie*, le comte de Firmas-Périers, maréchal de camp émigré.

Doit-on, par contre, admettre comme bénéfique cette conséquence capitale de la conscription : avoir rendu honorable parce que fatal, au moins pour les pauvres, le métier de simple soldat ?

Bien souvent dans ses propos de Sainte-Hélène, Napoléon évoqua ses soldats et le lien qui les unissait à lui. Avec habileté, sinon sincérité, il déforma la réalité historique afin de se présenter sous son meilleur jour devant la grande histoire et plus spécialement devant l'opinion française, en majorité libérale, des années 1815-1821.

— J'aurais fait de mon armée ce que j'aurais voulu, tant elle m'aimait, disait-il à Gourgaud à propos de la campagne d'Égypte, et Stendhal fera chorus : « Je remarque que je n'ai jamais vu un soldat de l'armée d'Égypte parler de Napoléon sans pleurer ! »

Son vin de Chambertin

Bonaparte en exil se veut d'abord soldat. Lors d'une discussion avec Hudson Lowe, le gouverneur menaçant de ne plus lui envoyer de vivres, il réplique :

— Voyez-vous ce camp, là, où sont des soldats. J'irai et je leur dirai : le plus ancien soldat de l'Europe vient vous demander à manger la gamelle avec vous, et je partagerai leur dîner.

Il aurait plus difficilement partagé leur vie quotidienne car, au dire de Constant qui le connaissait bien, il était « né homme à valets de chambre. Général, il en avait jusqu'à trois, et il se faisait servir avec autant de luxe que dans la plus haute fortune. » Il fallait l'habiller de la tête aux pieds, « il ne mettait la main à rien, se laissant faire comme un enfant ».

Pendant la retraite de Russie, Napoléon change de linge comme aux Tuileries et dispose d'une bonne table, deux fois chaque jour, avec « du pain blanc, son vin de chambertin, de la bonne huile, du bœuf ou du mouton, du riz et des fèves ou des lentilles, ses légumes

préférés » (Caulaincourt). Pressé de retrouver Paris, il franchit la Bérézina grâce au sacrifice des pontonniers du général Eblé, puis fait brûler le pont, laissant de l'autre côté de la rivière, livrés aux Cosaques, dix à douze mille hommes, « des trainards, incapables de se refaire soldats », juge Louis Madelin qui ajoute : « C'était donc... un allègement beaucoup plus qu'une perte ».

Sans doute, l'Empereur n'aime-t-il que les bons soldats...

Grâce à la conscription et aux enrôlements dans les pays occupés, Napoléon ne manqua jamais vraiment de soldats ; il en eut même plus qu'aucun chef de guerre n'en avait commandé jusqu'alors, mais il fallait encore habiller ces hommes, les armer, les loger, les nourrir, les payer et les instruire.

Général en chef de l'armée d'Italie, Bonaparte les vêtait d'abord avec des mots. Un grenadier lui demandant un uniforme, il le lui promit puis dit au commissaire ordonnateur qui l'accompagnait : « Une chose me fâche ; c'est que, lorsque ce brave, qui, quoique jeune encore, n'en est pas moins déjà un vieux soldat, sera habillé de neuf, on le prendra pour une recrue ! » — « Général, je ne veux plus être habillé ! » L'Empereur demandera ensuite à la guerre les vêtements nécessaires : les magasins de l'Autriche en 1805, de l'Allemagne du Sud et de la Prusse en 1806 et 1807 habillent en partie l'armée ; les soldats demandent aux prisonniers et aux paysans des régions qu'ils traversent les pièces de leur habillement qui se rapprochent de l'uniforme, et ils le demandent avec fermeté. Tout au long de l'Empire, hors les parades, la tenue de l'armée demeure confuse, les couleurs varient selon les pillages, les ornements sont fantaisistes et l'ingéniosité des hommes tente de suppléer à la constante insuffisance de la production nationale.

L'INTENDANCE NE SUIVIT PAS

14 septembre 1806. De Naples, Joseph écrit à Napoléon : « Les biscuits que Votre Majesté a eu la bonté de nous envoyer sont détestables ; ils sont pleins de toiles d'araignée, de vers et de sable. Nous en avons reçu 500 000 rations. On nous en avait annoncé 1 200 000. »

Peu après Brumaire, Bonaparte écrit à Carnot : « Je ne regarderai pas la République comme consolidée tant qu'elle n'aura pas trois millions de fusils dans ses arsenaux ». En ce sens, elle ne le sera jamais. En 1805, la consommation égale la production, puis les fusils manquent à nouveau, ils manqueront cruellement dans les dernières années de l'Empire. En 1814, la défense de Paris sera partiellement assurée à l'aide de fusils de chasse et de piques.

Consulaire ou impériale, l'armée est médiocrement montée, équipement et harnachement sont mal pourvus, le logement chez l'habitant supplée aux casernes insuffisantes. Victoires et prises font paraître inépuisable un matériel qu'une consommation exagérée raréfie de plus en plus dangereusement.

L'histoire de la subsistance du soldat napoléonien est une suite de disettes et de bombances. Nourri au hasard des conquêtes, ce soldat, ainsi que le montre Jean Morvan, « au début, profite des réserves qu'ont accumulées de longues années de paix dans l'Europe centrale et des besoins qu'excite une civilisation en progrès. Mais, à mesure que l'Empereur étend ses entreprises, il est plus dépaycé, plus mêlé à des genres de vie nouveaux, et comme son existence demeure, dans les marches, surmenée, il ne trouve plus, dans les ressources de pays moins civilisés de quoi réparer sa dépense d'activité. L'Allemagne elle-même, en 1813, est mangée. Et de ce que le soldat est plus jeune, de ce qu'il ne possède plus cette réserve de force qui rend plus résistant l'adulte, de ce qu'il ne découvre point à portée de sa main des provisions suffisantes pour ranimer sa jeunesse défaillante, sa volonté s'affaïsse en même temps que se rétrécit son estomac. »

Le roi payait régulièrement son armée, la Révolution la paya mal, le Directoire à peu près point, le Premier Consul puis l'Empereur, irrégulièrement et, comme pour la nourriture, au hasard des

conquêtes. Lorsqu'on sait les sommes énormes distribuées par Napoléon à ses courtisans, à ses officiers supérieurs, il est plaisant de l'entendre dire à Gourgaud, en 1816, que, « suivant lui, les officiers sont trop payés ; chez les Romains, un général n'avait que quatre fois la solde d'un simple soldat. »

Il est plaisant aussi de dire dans le *Mémorial* de Las Cases que, pour l'Empereur, « le pillage n'est point dans nos mœurs françaises... Il serait impossible à des soldats français de piller pendant vingt-quatre heures : beaucoup emploieraient les derniers moments à réparer les maux qu'ils auraient faits d'abord. »

Comment le soldat en campagne, particulièrement dans les premières et les dernières entreprises de Napoléon, accidentellement nourri, irrégulièrement payé et mal, isolé dans un pays où il ne fait que passer, pourrait-il ne pas piller pour survivre ? Les habitants des régions envahies le savent si bien qu'ils acceptent de payer à l'avance pour se libérer. On connaît l'anecdote des six hussards qui, précédant le corps de Ney de trois heures à Gumbinnen, « pour 2 000 écus de Prusse font racheter la ville de toute contribution. Ils en donnent une quittance, signée : général Moustache » (Fantin des Odoards). Ils ne furent pas retrouvés.

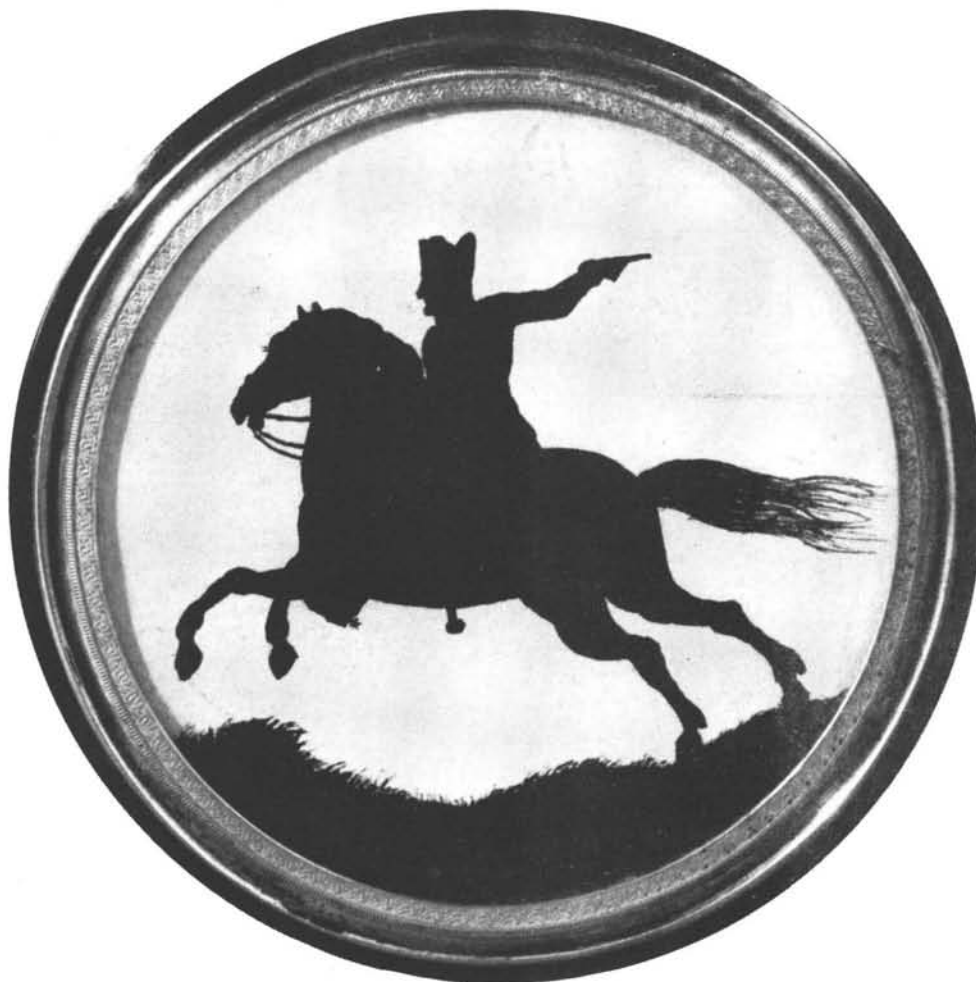
Par la force des choses, l'armée nationale pauvre est devenue armée de métier, vivant séparée du reste des hommes. Le régiment remplace la famille, les officiers eux-mêmes sont tenus à l'écart de la société civile, étrangère ou même française. Bugeaud, en garnison à Fontainebleau, constate que « le militaire est peu estimé... On ne reçoit presque aucun de nous, pas même les officiers supérieurs. » Après les premiers enthousiasmes et les découragements inévitables est venue la résignation. Les souffrances, les dangers, les risques de mort sont devenus une situation stable dans l'instabilité même. Les soldats se battent par habitude et par force, espérant sans plus y compter que cela changera un jour. Pensent-ils encore revenir chez eux ?

Devant le gouverneur Wilks, à Sainte-Hélène, Napoléon peut exalter l'héroïsme de ses soldats et affirmer « qu'il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'appât du danger ; il semble leur donner de l'esprit... Combien de fois, ajoute-t-il, dans la chaleur des batailles, je me suis arrêté à contempler mes jeunes conscrits se jetant dans la mêlée pour la première fois : l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores ! » N'a-t-il pas soutenu à un autre moment, devant Gourgaud, que « les coups de bâton sont le seul moyen de retenir le soldat en guerre » ? Ne s'est-il pas écrié devant le même : « Eh ! croyez-vous que Drouot, qui coulait toujours être aux batteries les plus exposées, le faisait par attachement pour moi ? Il agissait pour faire parler de lui... » ?

Il prononça enfin, devant le même témoin, cette phrase capitale : « Il faudrait que les hommes fussent bien scélérats pour l'être autant que je le suppose ! »

Les soldats impériaux, sauf exception, ne furent pas des scélérats, mais les royalistes de 1814 et 1815 qui les qualifièrent de bandits de grand chemin, d'atroces brigands passant leur temps à piller, à violer, à massacrer et qui firent périr à coups de lanière un soldat ayant crié : Vive l'Empereur !... qui égorgèrent à Marseille des mamelucks, des soldats orientaux, leurs femmes et leurs enfants, ceux-là justifièrent la misanthropie de Napoléon. Et, puisqu'il faut à l'histoire militaire fictions et légendes, la merveilleuse épopée du soldat impérial forgée par l'exilé dans son île, par les rescapés de la Grande Armée, par les hommes de lettres et les politiciens bonapartistes, avec ses lieux communs de bravoure et de sensibilité, fournit un grand sujet d'enthousiasme national et fit naître chez le bourgeois le respect de celui qui a combattu et réussi à sortir vivant de la dernière des guerres. de l'ancien combattant.

Patrice BOUSSEL



Le grand conquérant. (Tabatière d'époque. Musée de Bois-Préau)

PETIT CHACAL OU PETIT GÉNIE ?

ou comment on écrit l'histoire

L'HISTOIRE, d'une grande fragilité, se déforme facilement, parce que chacun l'écrit à sa façon, selon ses propres sentiments. Il arrive ainsi que certains événements connus, décrits par deux écrivains de bonne foi, d'après les mêmes documents, les mêmes témoignages, paraissent très différents aux yeux du lecteur.

On reconnaîtra aisément l'influence du sentiment personnel en comparant ces deux récits de la jeunesse de Bonaparte. L'un est extrait de « La jeunesse de Bonaparte » (Editions Hachette) de Louis Madelin, fervent admirateur de Napoléon. L'autre est signé Henri Guillemin, « entrepreneur de démolition de gloires en tout genre », et tiré d'un livre-choc, à paraître ces jours-ci, « Napoléon tel quel » (Editions de Trévise).

Henri Guillemin

JE souhaiterais apporter quelques clartés sur le comportement et l'identité intérieure de l'aventurier corse devenu, par des chemins qu'il faut connaître et grâce à des concours indispensables et bien calculés, le maître absolu de la France durant les quinze années qui aboutirent à laisser ce pays exsangue, ruiné, et réduit à des limites plus étroites même qu'en 1792.

Voyons un peu, d'abord, d'où sortait l'individu, et ce qu'il fit, au juste, jusqu'à sa vingt-quatrième année (1793). Les Bonaparte — ils prononçaient leur nom « Bouonaparté » — sont des Italiens installés en Corse depuis le XVII^e siècle, le premier étant, semble-t-il, le commis d'une banque génoise auprès de sa succursale d'Ajaccio, et commençons par observer qu'ils sont bien loin, très loin, d'être « ces Bourbons de l'île » en qui l'empereur les métamorphosera, dans une de ses galéjades, innombrables, de Sainte-Hélène. Car Buonaparté, qui sera le père de Napoléon est un personnage peu sûr, intrigant, débrouillard, escroc sur les bords. Epoux d'une fille de quatorze ans, il a une vilaine histoire, l'année suivante, à Rome — qu'était-il allé y faire ? — avec une jeune personne qu'il a engrossée, puis abandonnée, se repliant en hâte sur Ajaccio, muni de cinquante écus qu'il a empruntés et qu'il oublie de rendre. En 1768, Louis XV achète la Corse aux Génois, ce qui met en fureur la plupart des autochtones. On s'accommodait déjà fort mal de la domination génoise, pourtant relâchée; la domination française se révèle autrement lourde, et ces occupants ont un dialecte inintelligible. Résistance. Insurrection. Le chef des rebelles se nomme Paoli. Carlo Buonaparté s'est mis fougueusement à son service.

Paoli, en 1769, subit une lourde défaite, et doit s'expatrier. Carlo Buonaparté, aussitôt, change de camp, passe du côté des

Louis Madelin

Charles, le père du petit Buonaparte, était un bel homme, aux traits réguliers, un peu mous, d'aspect avantageux : d'ailleurs un caractère mobile, tout à fait enthousiaste et cauteleux, bel esprit, goûtant les lettres, s'y essayant — vers et prose, — il était, par ailleurs, homme de plaisir, aimant le luxe, désireux de faste, gaspilleur par vanité et désir d'éblouir; plus homme d'intrigue que d'action, il savait calculer, négocier, plaire et réparer, en se faisant accorder des faveurs, le tort que sa propension à la dépense faisait à sa famille...

Letizia était Corse par tous les côtés de son caractère : vertueuse sans prudence, honnête sans efforts, droite d'esprit et de conscience, l'esprit avisé, le jugement ferme, le bon sens acéré, profondément religieuse sans exaltation, mais assez ignorante, rude, sévère aux enfants...

Elle avait appris à ses enfants le respect des parents poussé à l'extrême; tandis que Charles, toujours pris par mille affaires — la plupart du temps malheureuses — mettait toute son affection paternelle à caser ses aînés, elle les élevait presque seule et imprimait à certains d'entre eux sa forte empreinte.

Il y avait en France une douzaine de collèges qualifiés « écoles militaires » parce que, bénéficiant d'un privilège royal et mises sous l'autorité du Ministre de la Guerre, elles étaient censées préparer spécialement quelques centaines d'enfants à la carrière des armes [...]

[...] En réalité, ces collèges, dirigés par des religieux, ressemblaient fort, par l'enseignement et les règlements, à tous les



Bonaparte se prétendait né sur un tapis... « Il n'y en avait pas à la maison... » dira sa mère.

Henri Guillemin

vainqueurs, collabore avec eux, et ferme en souriant les yeux sur la liaison affichée de sa très jeune femme, Letizia, avec le gouverneur français Marbeuf — un homme de plaisir que Paoli traitait de « pacha luxurieux ». Il est vrai que Paoli manquait, paraît-il, de moyens. Napoléon racontera lui-même, gaillard, que sa mère riait beaucoup de Paoli, dans sa jeunesse; galant, certes, Paoli, disait-elle, mais incapable.

Carlo et Letizia Buonaparte vont tirer mille avantages de leur dévouement à la personne du gouverneur. C'est lui qui va faire désigner Carlo comme député de la noblesse aux Etats de Corse que Louis XVI réunit à Versailles en 1777; et, quelques mois plus tard, Marbeuf obtient de la Cour que les deux fils aînés de Letizia (Giuseppé et Napoléon, que sa mère appelle « Nabou ») soient pris en charge par la France, qui paiera leurs études; à cet effet, Carlo s'est fait établir, sur le conseil de Marbeuf, un « certificat d'indigence » par les autorités d'Ajaccio.

Des années studieuses passées par le jeune Buonaparte à l'Ecole militaire de Brienne, retenons un détail; c'est là que surgit le premier de ces documents frauduleux dont s'entoure la mémoire de « l'empereur » : une lettre qu'il aurait écrite en avril 1781 — il a onze ans et demi — à ses parents, d'une langue et d'une orthographe impeccables; à neuf ans, quand il avait débarqué sur le continent, il ne savait pas un mot de français; progrès, comme on voit, foudroyants; et quelle grandeur dans le ton! Quelle divination, déjà, de sa supériorité! Ses condisciples, il les écrase de son mépris : « Il n'y en a parmi eux pas un seul qui ne me soit très inférieur par les sentiments dont mon âme [son âme de onze ans et demi] est enflammée ». Bornons-nous, pour apprécier l'authenticité de l'épître, à la rapprocher de deux billets, incontestables ceux-là, et du même rédacteur, l'un de juillet 1786 (dix-sept ans), l'autre de février 1793 (vingt-quatre ans). Le premier est adressé à un libraire : « Jentant [sic] votre réponse pour vous envoyer l'argent à quoi cela montera »; le second est à son colonel, pour lui faire savoir qu'il se rend de Bonifacio à Ajaccio : ainsi, lui explique-t-il, « Je me trouverai le plus près de voir les nouvelles des commissaires [...]. J'entend [toujours pour « j'attends »] de

Louis Madelin

autres; mais on y plaçait de jeunes nobles qui, affirmant une vocation pour le métier militaire, recevaient une bourse du Roi. C'était bien le cas du jeune Buonaparte qui, sur une enquête du généalogiste d'Hozier de Sérigny, le juge d'armes de la noblesse de France, était déclaré noble authentique, tandis que, par ailleurs, les autorités françaises de Corse, témoignaient que Charles Buonaparte était sujet loyal, dépourvu de fortune et père de nombreux enfants.

[...] Buonaparte s'était jeté littéralement sur l'enseignement donné, et sur les livres surtout, comme une proie. Il dira un jour que, dans ses livres, « il faisait la conquête de l'histoire », mais, en fait, il « faisait la conquête » de toutes choses, de la géographie, qui le séduisait presque autant que l'histoire, aux mathématiques qui s'adaptaient si bien à son cerveau, que, en peu d'années, il débordait ses maîtres — qu'il aura d'ailleurs vite estimés inférieurs à leur tâche. Il s'enthousiasmait pour les scènes du Théâtre classique, les Oraison Funèbres de Bossuet, et les autres grandes pages de la littérature qu'il ne cessera plus tard d'évoquer...

[...] Son professeur de mathématiques, le Père Patraud, le mettait fort au-dessus de tous les autres; interrogé, en 1780, sur la géographie par un inspecteur, il l'étonnait par la frappante intelligence qu'il apportait à ses réponses. Par ailleurs, une preuve nous est donnée de la fermeté prématurée de son caractère par la lettre que, le 20 juin, il adressait à son jeune oncle Fesch au sujet de la carrière de son frère aîné Joseph; elle étonne par le ton grave et presque impérieux, l'assurance du jugement et la profondeur de la raison. Quand Charles Buonaparte, — en juin 1784, — venant soigner en France le terrible mal qui allait l'abattre à quarante ans, et conduire sa fille aînée à Saint-Cyr et le petit Lucien à Brienne, vint au collège de Brienne, il pouvait constater qu'à tous égards son Nabulio, par la maturité de son esprit et la conquête des connaissances, ainsi qu'il l'affirmait lui-même, était déjà « un homme ». [...]

Henri Guillemain

vos nouvelles [...]. Je vairai [sic] de travailler à éclairer l'opinion. Suffisamment « éclairée », je pense, par ces deux textes, notre « opinion » à nous sur la lettre-miracle de 1781.

A seize ans, Buonaparté (qui cache son prénom inusuel; ses camarades de Bienne ont été grossiers à ce sujet, traduisant son « Napoléon » en « La-paille-au-nez », est nommé sous-lieutenant au régiment dit « de la Fère », dont une partie tient garnison à Valence. « Dans cette armée de l'ancien régime, énonce avec majesté M. Jacques Bainville, tout était sérieux ». J'en veux pour preuve, en effet, que, sous Louis XVI, la moitié — je dis bien : la moitié — du budget de la guerre était absorbée par la solde des officiers. Quant aux sous-lieutenants de seize ans, je doute un peu de l'ascendant que pouvaient exercer sur la troupe, en dépit de leur particule et de la morgue requise, ces gaminets à épau-lettes, et surtout le Carlo-Napoléon, de taille brève (1 m 64) et court de pattes. Mais l'usage, chez ces jeunes gens (on le constate en examinant la carrière militaire d'un sous-lieutenant du même âge, François René de Chateaubriand), l'usage de ces messieurs était de multiplier les absences. L'officier Buonaparté sera pratiquement un éternel permissionnaire. Voyez plutôt :

1. — Arrivé à Valence le 3 novembre 1785, il demande, l'été suivant, un congé de six mois. Il s'en va le 1^{er} septembre 1786; mais ses six mois deviennent un an, et il ne rejoint son régiment (à Auxonne) que le 30 septembre 1787.

2. — A peine de retour, il redemande, en novembre, un congé, et reste absent jusqu'à fin juin 1788.

3. — Nouveau congé, de six mois, début septembre 1789. Six mois qui en feront seize. Bonaparte se libère de son service toute l'année 1790 et ne reparait où il aurait dû être depuis le 1^{er} mars 1790, que le 12 février 1791.

4. — Nommé lieutenant (pour son assiduité, sans doute) en juin 1791, il sollicite, le 1^{er} septembre 1791, un quatrième congé, de trois mois, qu'il étire, de lui-même, jusqu'en mai 1792.

Au total, en sept ans (1785-1792), cet officier de fantaisie n'aura passé que trente-deux mois à faire le métier pour lequel l'Etat le rétribuait. Notons au surplus que la France est en guerre, avec l'Autriche, depuis le 20 avril 1792. Le 6 juillet, le roi annonce que les Prussiens se mettent en marche pour l'invasion, et, le 11 juillet, proclamation de « la Patrie en danger ». Bonaparte s'est rendu à Paris pour enlever sa nomination de capitaine — elle va bon train, sa carrière, en dépit de ses étranges états de service — mais ce qui se déroule du côté de l'Argonne n'intéresse à aucun degré ce capitaine tout neuf qui redemande et réobtient un cinquième congé (et même une avance sur sa solde). Et le voilà reparti pour la Corse.

Car seule la Corse l'intéresse et ce qu'il y manigance depuis des années. Le danger de la Patrie est le moindre de ses soucis, pour la bonne raison que, pour cet officier français, la France — qui l'entretient et le paie — est si peu sa « patrie » qu'il la déteste, qu'il la haït et qu'il travaille en secret contre elle, afin de réussir, en Corse, une opération toute privée.

Aurais-je risqué un mot excessif? (Ma manie, bien connue, du « pamphlet »). Haine de la France? Eh bien, lisons. C'est de l'officier en garnison à Auxonne :

« Féroces et lâches, les Français joignent [...] aux vices des Germains ceux des Gaulois »; ils constituent « le peuple le plus hideux qui ait jamais existé ». Antérieurement, à Goubico, greffier des Etats de Corse : « Continuerons-nous à baisser la main insolente qui nous opprime? Continuerons-nous à voir tous les emplois que la nature nous destinait occupés par des étrangers? » — et des gens, ajoutait-il, très aristocrate, dont, pour la plupart, « la naissance est abjecte ». A son oncle Fesch, le futur cardinal : « Les Français! Avons-nous assez souffert de leurs vexations? [...] Qu'ils redescendent au mépris qu'ils méritent »

Les dispositions réelles du jeune Buonaparté à l'égard de la France sont celles du colonisé de fraîche date qui profite de l'oppresser, qui s'est fait, pour vivre, et cachant son jeu, mercenaire à son service, mais ne songe qu'à tirer parti contre lui des avantages dont il lui est redevable. La lettre à Goubico est expli-

Louis Madelin

A peine entré (à l'Ecole Militaire) il étonnait ses professeurs — dont il était un des plus jeunes élèves — par sa fièvre d'instruction. Laborieux comme à Bienne et tirant de ses lectures matière à méditations, il mûrissait si vite dans cette atmosphère, qu'on ne doutait pas qu'il fût admis, après un an d'école (ce qui était fort rare à son âge) au grade d'officier dans un régiment. En attendant, il jouissait grandement de l'ambiance au milieu de laquelle maintenant il vivait. S'il restait brusque et parfois incommode, il n'était cependant plus l'enfant constamment sombre et taciturne, ou violent et révolté, qu'on avait connu à Bienne. Il se soumettait avec plaisir à une discipline qu'il jugeait heureuse et, dans ses relations avec ses camarades, montrait même une cordialité parfois joyeuse.

(A Valence) ce n'était pas seulement l'existence de l'officier pauvre qu'il menait, mais celle de l'officier *tenaillé par sa pauvreté*. Il n'était cependant pas malheureux — loin de là. Le jour où on lui avait donné, pour la première fois, à commander — afin de l'exercer — une compagnie de 66 hommes, il en avait éprouvé autant de joie qu'un de ses camarades en avait pu avoir à la première rencontre heureuse avec une jolie femme, car le métier ne cessait de l'enivrer; il s'y perfectionnait, étudiait sur le polygone, méditait sur les exercices; mais la grande ressource restait la lecture; il s'y absorbait mais ne dévorait les volumes qu'en se « hâtant lentement », ainsi que le recommande le célèbre axiome.

Napoléon, soldat français, restait sincèrement et ardemment patriote corse et, par ailleurs, son île lui semblait offrir le seul champ propre à une rapide, à une foudroyante carrière. César déclarait qu'il eût préféré être premier en une bourgade que le second à Rome; Bonaparte n'avait même pas la perspective — il s'en fallait — d'être jamais le second à Paris; il rêvait donc d'être, un jour, le premier dans son île, et ce serait, pour commencer, le moyen le plus sûr de tirer la *famiglia* des cruels embarras où elle se débattait.

Que dans ces conditions il brûlât d'aller revoir cette Corse qui, depuis huit ans, hantait les pensées du jeune « exilé », nul n'en peut douter. Quand, sortant de l'Ecole Militaire en octobre 1785, il s'était vu inscrire au régiment de Valence, c'était avec l'espoir qu'il serait affecté à une des deux compagnies de ce régiment qui tenait garnison dans son île. Il en avait formulé le désir, mais sa qualité même de Corse avait probablement fait écarter la requête. Après dix mois de Valence, bien instruit déjà de son métier, et se sachant bien noté, il n'y tint plus et sollicita un congé. Il lui fut, non sans difficultés, accordé et, le 15 septembre 1786, le jeune Corse, délirant de joie, remettait enfin le pied sur la terre natale.

Tout le poussait à s'absenter de son corps et de la France, à courir vers la Corse où ses intérêts et ses sentiments se conciliaient pour lui dicter un rôle moins embarrassant. [...] Peut-être ne voyait-il pas très clairement, à cette heure, l'avenir qui s'ouvrait devant lui encore encombré de nuages. Corse en fermentation, France en convulsion, où serait la voie qui conduirait ce petit officier de vingt ans vers les sommets? Mais derrière les nuages qui lui cachaient le ciel, il voyait briller le soleil qui, de mai à août 1789, se levait pour tant de petites gens. Déjà entendait-il se formuler dans son esprit la parole qu'il écrirait dix ans plus tard au fronton de son édifice : « La carrière est ouverte aux talents », et, assurément se répétait le mot qu'il avait dit au major La Barrière : « Les révolutions sont un bon temps pour les militaires qui ont de l'esprit et du courage ».

Ils agissaient, Joseph talonné par Napoléon et Napoléon talonnant Joseph. Celui-ci avait, dès l'abord, achevé d'informer l'officier de la situation étrange où, depuis cinq mois, vivait la

Henri Guillemin

cite : ces emplois lucratifs « que la nature destinait » aux Corses, chez eux, il s'agit d'en chasser les odieux détenteurs étrangers. Et l'« emploi » qu'il vise, quant à lui, ce n'est pas autre chose, après l'expulsion des Français, que la souveraineté — sous un titre quelconque —, l'effective souveraineté, à son profit, sur l'île, ses habitants et ses ressources. Le malheur est qu'il y a déjà quelqu'un qui brigue l'affaire et qui a pour lui toutes les chances. C'est Paoli, le vieux Paoli (soixante-quatre ans en 1789, et le petit Buonaparté en a vingt). Appliquant dès lors une tactique dont il se servira longuement pour son ascension, Napoléon entreprend de circonvenir Paoli par le moyen de la reptation douceuse, cajoleuse. Sa méthode est de se servir de qui se trouve, pour l'instant, mieux placé. Le pied à l'étrier, grâce à cet auxiliaire indispensable, en attendant l'heure où les circonstances, des appuis plus considérables, et une habileté sans scrupules, lui permettront de l'évincer et de lui passer sur le corps. Mais la difficulté, ici, vient pour Buonaparté du nom qu'il porte. Paoli n'a pas oublié le tour affreux que lui a joué vingt ans plus tôt, Carlo, le père. (Il a disparu; il est mort; et le fils ne cache pas qu'il s'en félicite). Carlo, on s'en souvient, avait plaqué net Paoli, en 1769, pour passer sur-le-champ à la « collaboration » et accrocher sa barque à celle du gouverneur Marbeuf. S'appeler Buonaparté, c'est, en conséquence, se recommander fort mal auprès de Paoli.

Comiques, et prodigieux d'imposture, les propos, sur ce point, du hâbleur de Sainte-Hélène : « Paoli voulut me gagner, me serra sur son cœur, me dit que j'étais un héros. Mais il ne put réussir auprès de moi. Elevé en France, j'étais Français et ne respirais que les idées françaises. » Au vrai, le 12 juin 1789, le sous-lieutenant Buonaparté avait adressé à Paoli une missive adorante, annonçant une Histoire de la Corse qu'il se proposait d'écrire et qui lui serait dédiée : « Quand je naquis, la Patrie périsait; trente mille Français vomis sur nos côtes noyaient la liberté dans des flots de sang [...]. L'esclavage fut le prix de notre soumission. Accablés sous la triple chaîne du soldat, du légiste et du percepteur, nos compatriotes vivent méprisés [etc... etc...] Paoli se méfie, comme on peut bien le penser. Il répond froidement, écartant l'idée de la dédicace, conseillant au jeune homme la patience. Mais ledit jeune homme est sans patience...

Il se dépense, il ne néglige rien pour s'assurer le marchepied Paoli. Peines perdues, hélas! Napoléon tente de pousser son frère Giuseppe — lui-même n'a pas encore l'âge requis — au Directoire départemental. Paoli contrecarre la manœuvre; c'est raté, et l'on grince des dents, en famille. L'année suivante, désignation des membres de l'Assemblée Législative. Si l'on parvenait à faire de Joseph un député, quel atout! Paoli, une fois de plus, fait barrage, et Joseph reste sur le carreau. Le vieux chapon est décidément odieux. Au surplus, la situation irrégulière du cadet, en Corse, lui a valu, le 29 décembre 1789, un rapport à Paris, trop explicable, du commandant de la place d'Ajaccio : « Ce jeune officier a été élevé à l'Ecole Militaire. Sa sœur est à Saint-Cyr. Sa mère a été comblée de bienfaits par le Gouverneur. Il serait mieux à son corps, car il fomenté sans cesse ».

En mars 1792, Buonaparté, qui a reparu dans sa ville natale pour la quatrième fois, essaie quelque chose pour son compte, et non plus dans l'ombre de Joseph. Les Ajacciens doivent élire un « lieutenant-colonel en second » pour leur garde nationale. Carrément, le petit lieutenant d'artillerie se présente pour ce haut grade. Paoli est contre lui? Tant pis; on verra bien; et il y a en Corse, pour les élections, des procédés traditionnellement spéciaux. Le clan Buonaparté s'arrange pour sequestrer, de vive force, le commissaire du gouvernement, Muratti. Bagarres pendant le scrutin. Manipulation des urnes. Le résultat sera remarquable : 492 inscrits et 522 voix pour Napoléon. Il est élu.

Septembre 1792. Pendant que les Prussiens avancent sur Paris, l'agité corse, reparu chez lui pour la cinquième fois — et qui a trouvé moyen de se faire nommer capitaine, à Paris — s'occupe des élections à la nouvelle Constituante (dite, à l'américaine, Convention). Il faut bien une Constitution nouvelle à



Faute de documents authentiques, l'image légendaire du taciturne élève de Brienne passe pour un portrait... (Dessin de Charlet.)

Louis Madelin

Corse. La Révolution, qui bouleversait la France et déjà émouvait l'Europe, était, pour l'île, lettre morte. [...]

[...] Napoléon vit rapidement en cette situation singulière un excellent tremplin. Sincèrement dévoué, nous le savons, aux idées de la Révolution et, par ailleurs, liant désormais à leur triomphe la libération pacifique de la Corse autant que sa propre fortune, il était doublement indigné qu'une politique d'étouffement en empêchât, d'Ajaccio à Bastia, la propagation [...]

[...] C'est sur l'instigation des frères Buonaparte que, le 31 octobre, étaient convoqués, à l'église San Francesco, les « patriotes » d'Ajaccio dont était Pozzo; c'est Napoléon, qui, aux acclamations des assistants, proposa d'envoyer une adresse à l'Assemblée et en lut incontinent le texte qu'il entendait que tous signassent après lui. Elle attaquait vivement l'intendant de Corse, Barrin, et son entourage contre-révolutionnaire, et priait l'Assemblée Nationale de « rétablir les Corses dans les droits que la nature a donnés dans leur pays ». L'adresse fut approuvée, acclamée, signée, expédiée. [...]

[...] Le résultat cherché était, quelques semaines après, en effet, obtenu : la Constituante, saisie de l'adresse d'Ajaccio et informée des troubles de Bastia, votait, sur la motion de Saliceti, le décret du 30 novembre qui, en faisant bénéficier la Corse des bienfaits de la Révolution, suivant l'expression de Napoléon, « l'intégrait à la France ». [...]

[...] L'île exulta et illumina; des *Te Deum* furent chantés dans les églises, des feux d'artifice tirés dans les villes. La maison des Buonaparte à Ajaccio se couvrit de banderoles portant : *Vive la Nation! Vive Paoli! Vive Mirabeau!* C'était leur victoire qu'ils célébraient : la libération de la Corse par la France, ce qui allait permettre au jeune officier de collaborer, sans encourir la dangereuse accusation de déloyalisme, à la résurrection de sa nation corse. Pour l'heure, il poursuivait son entreprise, menaçant les autorités qui trop lentement encore, à son gré, se soumettaient au bienheureux décret du 30 novembre; déjà commençait-on à beaucoup prononcer dans toute l'île le nom de Buonaparte.

Liberté.



Égalité.

Ampliation



D'un Arrêté du Comité de Salut public,
en date du 29 fructidor, an deuxième, troisième
de la République une et indivisible.

Le Comité de Salut public arrête que le Général
de Brigade Buonaparte, ci-dessus en réquisition
près du Comité de Salut public, en rayé de la liste
des officiers généraux employés, attendu son refus de
se rendre au poste qui lui a été assigné.

National

Conseil

Pour copie conforme

Le Chef de la 4^{ème} Division
Henry Durochet

Mauvaise tête, le général de Brigade Bonaparte risque le
conseil de guerre en refusant, « pour cause de santé », le
commandement de l'armée de l'Ouest.

Henri Guillemin

la France, puisque la monarchie a sombré, le 10 août. Joseph, inlassable, et sans cesse aiguillonné par son frère, s'est présenté, bien entendu. Mais c'est encore une déception, et encore et toujours par la faute de Paoli.

Buonaparte, dans l'hiver 92-93, analyse la situation, et décide d'imiter son père. De même que Carlo, en 1769, avait trahi les siens pour se glisser parmi les vainqueurs et tirer profit de sa défection, de même, en 1793, Napoléon change de camp et passe du côté de la force. Il n'est point parvenu à supplanter Paoli et à faire de l'île sa principauté personnelle; il rejoint donc la Convention et se mue en Français cent pour cent, patriote avec passion, et révolutionnaire extrémiste. Il colle aux délégués de l'Assemblée comme son père avait collé au gouverneur Marbeuf. Son frère Lucien, qui, de même, fait l'ultra-jacobin sur le continent (à Toulon), il l'utilise pour dénoncer Paoli à la Convention comme un ennemi de la République, préparant « une insurrection générale, en Corse, contre la Patrie ».

Le 2 mai 1793 — toujours en situation fautive à l'égard de l'armée; mais Salicetti le couvre, et a envoyé à Paris un message attestant « la nécessité de la présence en Corse du capitaine Buonaparte » — le petit chacal gagne Bastia où sont les émissaires du Pouvoir; il installe, au passage, à Calvi, sa mère et ses sœurs, et organise un coup de main anti-paoliste contre Ajaccio. Il a donc renversé son jeu du tout au tout, car sa première attaque de la citadelle, un an plus tôt, était, en fait, séparatiste. Echec complet. Les assaillants, repoussés, se débattent et la casa Buonaparte est mise au pillage.

Le 11 juin 1793, la tribu s'expatrie. C'est maintenant sur le continent, en France même, que l'aventurier va tenter sa chance, sous son travestissement de sans-culotte. Sa première tentative en direction des grandeurs et de l'opulence n'a abouti qu'à un avortement pitoyable. Finie, pour lui, la Corse, comme terrain de chasse ou tremplin. Il en a fait son deuil, et a déclaré tout net à sa mère, dans sa vraie langue, l'italien : « Questo paese non e per noi »; « ce pays-là n'est pas pour nous ».

Louis Madelin

Sachant que Paoli, reçu à la barre de l'Assemblée Constituante, s'acheminait par Lyon et Marseille vers la Corse, il l'attendait, espérant toujours séduire le vieux chef et s'imposer à lui. Le babbo (Paoli), en effet, débarqua à Bastia le 17 juillet. [...]

[...] On aimerait posséder un récit exact de cette entrevue historique, entre l'ancien dictateur Corse et le jeune officier, qui, toujours, avait, nous le savons, fondé sur lui tant d'espérances. Elles étaient, nous le savons aussi, bien vaines : Paoli arrivait, plein de méfiance vis-à-vis des « fils de Charles » et particulièrement du petit lieutenant qui lui avait écrit cette lettre jugée par lui celle d'un échauffé ou d'un intrigant. Napoléon, lui, était encore plein d'un amour violent que dut singulièrement décontenancer l'attitude réservée, peut-être railleuse, de l'homme dont il attendait tout.

Son congé, trois fois prolongé, expirait. Il ne pouvait, sans risques, demander un nouveau supplément de permission, et, d'ailleurs sentait-il que sa situation devenait fautive en Corse où, maintenant, Paoli semblait, presque autant que, six mois auparavant les autorités contre-révolutionnaires, le tenir en suspicion.

Il n'en concluait pas que son rôle était fini en Corse, mais que, comme il le dirait, dix-huit mois avant Brumaire, « la poire n'était pas mûre ». Il partait, en février 1791, avec un esprit de retour résolu. Le rêve corse ne le lâchait toujours pas.

Le 15 octobre 1792, Napoléon Bonaparte avait débarqué à Ajaccio avec sa sœur Marianna dont le retour, on se le rappelle, lui avait, vis-à-vis de ses chefs, servi de prétexte à revenir lui-même en Corse. [...] Paoli n'en était plus à traiter Napoléon en jeune échauffé, en petit brouillon, en « gamin sans expérience (un ragazzo inesperto) ». Il le regardait, maintenant, grandir avec la plus vive irritation. Frappé de certaines paroles graves prononcées par le jeune homme devant lui, il lui était échappé de dire (peut-être ironiquement) : « Tu es un homme de Plutarque, un homme des temps antiques ». Mais le jeune homme le gênait, l'effrayait d'autant plus. [...]

[...] Plus peut-être que Paoli, Pozzo entendait bien, en 1793, que l'île se séparât de la France « régicide », et son influence était, tous les jours, plus prépondérante sur le babbo.

Dès les premiers mois de son nouveau séjour, Napoléon avait pénétré les desseins encore voilés de ce parti — devenu pour lui une faction. Sans doute, de son vieil amour pour Paoli, restait-il une sorte de respect obstiné qui l'empêchait de croire à une formelle trahison; mais il devinait chez ses anciens amis, Pozzo notamment, des ennemis de la Révolution prêts à se faire, contre la France, les hommes du séparatisme.

Lui, maintenant, n'envisageait plus comme possible ni désirable l'indépendance de l'île : séparée de la France, il faudrait que la Corse s'appuyât sur ses ennemis.

Le 10 juin, (les Buonaparte) s'étaient embarqués pour Toulon. Le rêve corse du jeune Napoléon, caressé dès Brienne, à l'Ecole Militaire et dans les garnisons, était brisé — qui d'ailleurs n'avait jamais été qu'une absurde chimère. Le jeune homme était rejeté hors de cette patrie qu'il avait si ardemment aimée. [...]

[...] Il a vu que, enfermé dans cette île où seules comptent les querelles des Peretti contre les Peraldi, de cent Peretti contre cent Peraldi, son sort — en le supposant le plus heureux — serait médiocre, et que le point d'appui manquerait à sa fortune. Il rêve de construire et construira; mais la Corse — si robuste qu'elle soit — peut-elle offrir à sa construction les bases larges et solides qu'il y faut? Pour le futur César Auguste, qui rêvera de ressusciter Rome, une seule base large et solide existe, cette France pour l'heure bouleversée, mais où, sous les ruines qui sont en train de s'y faire, il retrouvera un jour intactes les fondations que deux mille ans d'histoire y ont créées, cimentées et fortifiées.

LE TAMBOUR DE BRUMAIRE

ou Napoléon et le pouvoir politique



Napoléon à l'apogée du pouvoir. Allégorie gravée en 1804, l'année du Sacre. (Bibliothèque Nationale)

"J'aime le pouvoir, moi... Je l'aime comme un musicien aime son violon."

(Propos de Napoléon rapporté par Roederer.)

DANS une de ses « Lectures », si riches d'idées et qui sont, je crois, son dernier écrit, Jacques Bainville demandait à ses lecteurs de qui était ce vers qu'on voudrait attribuer à Parny, par exemple, ou à quelque autre érotique du XVIII^e siècle :

Encore un baiser plus bas que le sein.

Puis il leur annonçait qu'à vrai dire, ce n'était là un vers que par la cadence, et qu'il tallait voir en ce petit bout de phrase le trait final d'une lettre à Joséphine. Il n'en concluait pas que Napoléon était un poète érotique, mais qu'il y avait en lui de l'homme de lettres.

Ce qui ne doit pas nous étonner quand on songe que, quinze ans plus tôt, Carnot écrivait de petits vers, que Robespierre en faisait autant dans les sociétés littéraires d'Arras et que Saint-Just débuta avec fracas par le poème érotique, voire même obscène, d'*Orgon*.

La présence de l'homme de lettres, prédominante chez Laclos,

l'auteur des *Liaisons dangereuses*, et qu'il faut tenir pour un des grands politiques de la Révolution, perceptible chez Carnot, Robespierre, Saint-Just et aussi chez Marat, lequel était un polémiste de qualité, est, je le répète, d'une importance capitale chez Napoléon. Du *Souper de Beaucaire*, écrit par lui, au *Mémorail* qu'il dicte, avec, entre les deux, la Correspondance et les Proclamations, Napoléon savait la valeur des mots. Quand il n'agit pas encore, il remue des idées en marge de la politique; tout à la fin, déporté, privé d'action, il se replie sur son passé, commente et se raconte. Tel César (encore un homme de lettres) pour la Guerre des Gaules. Rome disparue avec ses conquêtes et ses lois, ce sont les écrits qui restent.

Un esprit paradoxal irait peut-être jusqu'à dire que, comme Robespierre et Saint-Just n'étaient, à l'origine, que des hommes de lettres rates, Marat, Lamartine et tant d'autres que des hommes de lettres qui, mon Dieu, avaient réussi, mais que le démon de la politique — « *ars magna* » comme chacun sait — tenaillait, Napoléon appartenait, sans en avoir l'air, à la confrérie. Je n'irai pas jusque là, mais toutefois, voici à l'appui de cette thèse, les cas de Clémenceau, de Jaurès, de Léon Blum surtout qui aurait fait une grande carrière de critique s'il ne s'était pas fait élire député. A l'autre bout de l'horizon politique, c'est Maurras, c'est Daudet. Plus près de nous, M. De Gaulle.

Qui est M. Pompidou, après tout ? L'auteur d'une *Anthologie de la Poésie française* et c'est peut-être à ce titre qu'il restera.

Oui, Napoléon n'était peut-être, au fond, qu'un homme de lettres assez habile dans l'exaltation lyrique en prose, voire dans le commentaire familier des événements politiques et qui, l'occasion aidant, s'intéressa avec passion aux choses militaires et d'administration. L'homme de lettres, dans tous ces exemples, n'est souvent — raté ou non — que l'une des faces d'un homme, celle tournée vers l'ombre ou, du moins, peu éclairée, quand l'autre face, celle de l'homme politique, demeure la seule intéressante pour les historiens et la seule valable aux yeux de la postérité.

« Che coglione ! »

Je reviens à Napoléon et à mon sujet. Napoléon était, pour l'ensemble de son être, un ambitieux animé d'une certaine *libido*, celle que saint Augustin nomme *libido dominandi*, la volupté de dominer. Il essaya de l'assouvir — là encore il est bon d'employer un terme érotique — dans un cadre étroit, celui de la Corse. Il s'y fit remarquer d'abord, et tout jeune encore, comme lieutenant du patriote Pascal Paoli. *Père de la Patrie*, puis, comme son adversaire, par des coups d'audace qui sont, de fait, des actes de guerre civile et des embryons de coup d'Etat. Simple ébauche d'un plus vaste ouvrage.

Ce vaste ouvrage fut la domination de la France. Qui aurait pu penser lorsque Napoléon était un petit capitaine — le dernier dont le brevet ait été signé par Louis XVI — que ce misérable officier sans fortune, essayant de surnager avec toute une famille sur les bras, serait un jour le maître de la plus grande puissance de l'Europe, avec ce titre romain de Consul, et même de Premier Consul et un peu plus tard, celui d'Empereur (*imperator*, le titre que s'était jadis donné Auguste), deviendrait l'époux d'une archiduchesse et, par là, le neveu de ce Louis XVI, dont il disait, le jour du 10 août, en se promenant avec Marmont aux abords des Tuileries : « *Che coglione !* »

Il fut tout cela pourtant, et il le fut très vite, courant à la façon d'un météore, réglant son affaire en bien peu d'années, gravissant quatre à quatre l'escalier des honneurs, et si vite qu'il apparut tout en haut, alors qu'on venait tout juste de la voir s'élancer.

En 1792, simple capitaine. Il serait exagéré de dire qu'à ce moment il songe déjà au pouvoir dans cette France où il est encore si peu de chose. Non, pas encore. Tout juste à sa carrière, mais à une carrière qu'il a le droit d'espérer rapide et même éclatante, la Révolution faisant des généraux avec des sergents comme Hoche, ou des hussards comme Marceau. Et c'est grâce à la protection d'Augustin Robespierre, de son compatriote Salicetti aussi — les Corses se soutiennent entre eux — qu'il obtient le commandement de l'artillerie au siège de Toulon. D'où l'idée juste qui entraîna la prise de la ville. Succès local, mais qui le met en avant, sans cependant le tirer de l'ombre. Va-t-il, à cet instant, quitter la France, s'offrir au



Composition en hommage à la famille impériale, datée 1815... Il était temps !

Grand Turc ? Non, les royalistes attaquent la Convention. Barras, alors l'amant de Joséphine de Beauharnais, cherche un homme de main qui lui serve de lieutenant. Il prend Bonaparte, général sans emploi, et c'est Vendémiaire, cette bataille de rue qui est la répétition du 10 août, mais où c'est l'assaili, cette fois, qui gagne, parce qu'il emploie le canon tant sur les marches de Saint Roch que contre la colonne royaliste qui débouche de la rue de Beaune. Ce canon, il a su se le procurer en envoyant Murat le chercher à Vincennes. Barras, sous les ordres de qui il est, apparaît auprès de lui comme un pauvre homme, et, sans doute, Napoléon, mûr dans le silence forcé d'un inférieur, note-t-il la différence de leurs statures intellectuelles et le peu de résistance qu'offrirait, le cas échéant, et qu'offrira, de fait, en 1799, lors de Brumaire, ce gros jouisseur ventru, capable de se vautrer sur Joséphine, mais non de la couronner.

La cape et l'épée

Récompense : Joséphine, justement, qui épousera avec quelque ennui ce *général Vendémiaire*, car le surnom est resté à Bonaparte. La sottise se laissera même dire par son notaire, à la veille du mariage, qu'elle avait bien tort d'épouser Bonaparte, *car il n'avait que la cape et l'épée*. La cape qui devait être le manteau du Sacre, et l'épée, celle d'Austerlitz.

Après cela, l'armée d'Italie et, ici, on saisit l'ampleur et la puissance de la *libido domandi* dont je parlais plus haut, car il aime Joséphine, il en est fou, et il le prouvera dans les mois qui suivent en lui écrivant des lettres d'une passion si brûlante que certaines phrases — et là, l'écrivain reparait — sont restées dans toutes les mémoires, au même titre que ses plus heureuses proclamations...

« *Adieu, adorable Joséphine. Une de ces nuits, les portes s'ouvriront avec fracas, comme un jaloux, et me voilà dans tes bras* ».

Cela vaut bien, malgré quelque incorrection de style : « *Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus... Je vais vous conduire dans les plus riches plaines du monde...* » ou mieux encore, un peu plus tard, le fameux : « *Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent* ». D'ailleurs, Madame de Rémusat, qui n'aimait pas

Napoléon, et à qui, plus tard, Joséphine montra cette étonnante correspondance, disait : « *Il y règne un ton si passionné, on y trouve des sentiments si forts, des expressions si animées et en même temps si poétiques, un amour si à part de tous les amours qu'il n'y a point de femme qui ne mît du prix à recevoir de pareilles lettres* »...

Or, Joséphine ne faisait que les parcourir, et se souciait, par ailleurs, de Lodi et d'Arcole comme de colin-tampon.

A quoi il faut ajouter, il est vrai, que, le mariage célébré (mariage civil), il n'était resté que huit jours avec sa femme, avant la course vers l'Italie. Il n'y avait cependant pas urgence. Mais peut-être sentait-il que les victoires étaient là, deuxième étape vers le Pouvoir, étape décisive.

GÉNÉALOGIES FABULEUSES

« Napoléon était Grec... Bonaparte s'appelait Calomeros, dont Bonaparte est la traduction fidèle... »

Princesse Lucien Murat
(*Les errants de la gloire* - 1933)

« Les aïeux de Bonaparte sont d'origine germanique... Leur lignée, authentiquement établie, commence avec Conrad et sa femme Ermengarde, mentionnés pour la première fois en 923... »

Wencker Wildbert
(*Commentaires sur les Mémoires de Napoléon* - 1901)

« Nabulione Buonaparte, physiquement et moralement, est un pur sémite... »

Eugène Gellion-Danglar
(*Les Sémites et le Sémitisme* - 1882)

« A l'automne de 1768, Lætitia Bonaparte était venue ici (Sainte-Sève - Finistère) et y avait vécu plusieurs mois en l'absence de son mari. On n'est même pas très sûr qu'elle en soit repartie avant la naissance de Napoléon : certaines personnes affirment encore qu'une page fut déchirée sur le registre des baptêmes pour l'année 1769. Ainsi, contrairement à ce qu'on a toujours cru, Napoléon ne serait pas né à Ajaccio, mais à Sainte-Sève. Certains mauvais esprits soupçonnent le tempérament corse de s'être laissé attendrir par le châtelain de Penarven (Marbeuf). »

Gwenc'Hlan Le Scouëzec
(*Guide de la Bretagne mystérieuse*)

En 1802, dans la première édition de son *Atlas historique et géographique*, signé du pseudonyme de Lesage, le Comte de Las Cases fait descendre Bonaparte d'Ascagne, fils d'Enée...

Sous l'Empire, enfin, une brochure dévoile la véritable origine de Bonaparte. Il serait le fils du Masque de Fer, frère jumeau de Louis XIV, emprisonné aux Iles Sainte-Marguerite. Celui-ci aurait épousé la fille du géolier. Un enfant serait né de cette union. On l'aurait emmené en Corse où il fut confié à un berger comme venant « de bonne part » (bona parte). Napoléon serait alors l'héritier des Bourbons.

En effet, le voilà qui non seulement bat les Piémontais et les Autrichiens avec cette féroce maigre qui méprise le gras, du galeux qui se frotte et qui frotte les autres, mais il administre tout un peuple, il nourrit et entretient son armée grâce à des réquisitions énormes : il envoie même de l'argent au Directoire sans compter les statues et les tableaux, ce qui est d'un bon général : il négocie avec la cour de Turin, avec le Pape, avec l'Autriche enfin, et, ne tenant nul compte des conseils ou des désirs du gouvernement, signe ce traité de Campo-Formio qui est un des plus beaux traités qu'un représentant de la France ait jamais signés.

Il peut revenir. A Paris, il est le héros du jour. Dès qu'il paraît, on l'acclame. Déjà il fait peur au Directoire. Lui, ne pense qu'à une autre aventure pour monter plus haut, atteindre la plate-forme d'où il pourra saisir le pouvoir. Une descente en Angleterre ? Il court le long du littoral de la mer du Nord, reconnaît l'impossibilité sans flotte suffisante, et se rabat sur l'Égypte. Il jette son armée sur une

flotte qui ne devrait pas échapper à Nelson, mais qui, pourtant, lui échappe et le voilà qui conquiert l'Égypte. Qu'est-il alors ? Une espèce de vice-roi, de sultan plutôt, libre de conquérir et d'administrer à sa guise. Il monte une expédition sur la Syrie. On lui prête alors des ambitions illimitées : occuper la Syrie, marcher sur Constantinople. Il en parlera plus tard à Sainte-Hélène. Lyrisme d'un déporté à qui une première grande proie a échappé. Il se peut d'ailleurs que son cerveau se soit échauffé à ce rêve, à croire qu'il n'y avait qu'en Orient qu'on pouvait faire de grandes choses, quand il reçoit les dernières gazettes anglaises.

Elles lui apprennent les défaites de nos armées en Italie, l'incapacité du Directoire à défendre le pays, la misère de tout un peuple, l'anarchie régnante du haut en bas... Il confie son armée à Kléber et part sur une frégate, faible défense contre le moindre vaisseau de ligne anglais. Pris en chasse, il ne lui serait resté comme ressource que de se faire sauter. Or, par une chance étonnante, il passe à travers la flotte anglaise et joint Paris. Les trois étapes sont franchies et bien proches l'une de l'autre : Vendémiaire, l'Italie, l'Égypte. Si proches que cette bousculade sur la route du pouvoir paraît insensée. Et maintenant, cette France qui s'offre...

Qui ne s'offre pas qu'à lui d'ailleurs. Qui attend un homme. Barras coule comme du pus. Sieyès, *la taupe de la Révolution*, qui durant la Terreur a vécu, est prêt à renverser le régime des pourris. Mais il lui faut un général. Qui ? Il avait choisi Joubert. Joubert a été tué à Novi. Restent Moreau et Bernadotte. Et c'est le mot de Moreau à Sieyès, quand il apprend l'arrivée de Bonaparte :

— Voici votre homme. Il fera votre coup d'Etat bien mieux que moi.

Votre coup d'Etat... Le mépris de Moreau est éclatant. Il ne veut voir en Bonaparte (trente ans et quelques mois) qu'un instrument des *politiques*. Or, le vrai *politique* c'est Bonaparte. Il est nommé commandant en chef de l'armée de l'Intérieur, c'est-à-dire qu'il cumule les fonctions de notre gouverneur de Paris et de notre préfet de police. Toute la force armée est dans sa main. Des deux Assemblées, le Conseil des Anciens est pour Sieyès et pour lui, le conseil des Cinq Cents, contre, mais son frère Lucien le préside. Deux des Directeurs sont pour lui, deux contre. Le cinquième, Barras, restera toute la journée dans son bain. La grande chance de Bonaparte est que la Révolution, ayant coupé les meilleures têtes, un Saint-Just par exemple n'est plus là. Ni un Danton, ni un Robespierre. Ceux qui ont survécu ne sont pas de force. Bonaparte, ignorant des usages parlementaires, mal à l'aise devant ces hommes en toge, perd la tête et va perdre la partie, quand son frère le sauve, et d'une façon toute simple, en sortant, en montant à cheval et en faisant appel — en tant que président — aux grenadiers.

Le reste est connu. Le *tambour de Brumaire* est devenu un slogan dont tout ce qui est démocrate et parlementaire a fait, depuis, un épouvantail. Mais le fait est qu'une fois de plus, le soldat — Pascal l'avait déjà dit — envoie voler dans la poussière le bonnet du magistrat. Il faut le voir alors, ce petit homme dans son habit bleu à haut collet rouge et brodé d'or. Il a le teint mat, des yeux bleus très vifs, le nez anguleux, une bouche aux lèvres minces, le menton dur. Ses cheveux d'un brun clair lui retombent sur les côtés, en oreilles de chien.

La loi du 19 brumaire, An VIII, donne à trois consuls la plénitude de pouvoir directorial. Elle nomme d'abord *les citoyens Sieyès et Roger-Ducos, ex-directeurs*, et, en troisième lieu, *le citoyen Bonaparte, général*. Cependant, qui présidera ? Ce sera à tour de rôle, mais Bonaparte le premier, en vertu de l'ordre alphabétique... Et cette présidence, il ne la lâchera plus. D'où le mot de Sieyès :

— Messieurs, vous avez un maître qui veut tout faire, sait tout faire et peut tout faire.

Comment lui résister ? Il a la police et l'armée.

100.000 cadavres

Sieyès et Roger-Ducos sont rejetés dans l'ombre. Bonaparte remanie la Constitution de Sieyès et, pratiquement, impose la sienne. Il y aura quatre Assemblées : le Sénat conservateur, le Tribunat qui discutera les lois, le Corps législatif qui les votera, et le



DIEU CRÉANT LE PREMIER HOMME.

1802 — Le graveur a donné au premier homme les traits du Premier Consul. (Gravure de Dufresne, d'après Raphaël)

Conseil d'Etat. Le pouvoir exécutif sera aux mains des Consuls, ou mieux de l'un des trois : Bonaparte.

Ici, une invention : le plébiscite. Le premier plébiscite est immédiat et ses résultats seront proclamés le 18 février 1800. Il recueille 3 011 000 *oui* et 1562 *non*. Invention, ai-je dit. Assurément, et qui permet de faire du régime institué par Napoléon Bonaparte, l'ancêtre du fascisme et du national-socialisme, ou, si l'on préfère, de tout ce qui est appel direct au peuple, du régime sous lequel nous vivions jusqu'au 27 avril dernier, car on ne peut pas préjuger des proches lendemains.

Aussitôt, la France respire. Que demandait-elle ? Ce qu'elle a toujours demandé au long de son histoire : l'ordre à l'intérieur, de bonnes finances, la paix civile et étrangère. Bonaparte va tout lui donner. Et l'infidèle créole qu'il a épousée, l'ex-maitresse de Barras, du capitaine Charles, de Murat, de tant d'autres, très versée d'ailleurs dans le trafic d'influence, le servira merveilleusement par sa grâce naturelle et ses façons de femme du monde, surtout auprès des émigrés qui reviennent en foule, et se rallient.

Négligeons les détails. Cambacérès et Lebrun, simples commis, ont remplacé Siéyès et Roger-Ducos. Bonaparte, lui, est toujours là, réformant avec une telle promptitude qu'en cinq ans il va jeter les bases d'un Etat nouveau qui, pour certaines de ses parties, durera jusqu'à nous (le Conseil d'Etat, les préfets, la Banque de France, etc.).

Bonaparte, cependant, ne veut pas quitter le pouvoir. Et c'est

pourquoi, en 1802, le 29 juillet, les Français se livrent à nouveau au petit jeu du plébiscite. « *Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie ?* » (Il a trente-trois ans, songeons-y bien.) *Oui*, répond le peuple français par 3 568 885 voix contre 8 571. Les historiens parlent de la monarchie consulaire. Ce n'est cependant pas la monarchie tout court. Et les Français le savent bien.

Louis XVIII l'apprendra quand, de son exil, redemandant fort civilement, par lettre, son trône à Bonaparte, il recevra l'insolente réponse que voici :

« *J'ai reçu, Monsieur, votre lettre ; je vous remercie des choses honnêtes que vous m'y dites. Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France ; il faudrait marcher sur 100 000 cadavres. Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France.* »

Marié au pouvoir

Bonaparte sera-t-il Cromwell ? Sera-t-il Washington ? Cromwell avait cette faiblesse d'être le tueur d'un roi ; Washington, cette force ou, plutôt, cette facilité, en ayant mis un à la porte, de n'avoir plus à craindre qu'il revint. Bonaparte doit compter avec la tradition monarchique encore puissante, mais aussi avec l'esprit républicain qui s'enracine. Littéralement marié au pouvoir, il lui faut inventer un mode nouveau de l'exercer. Somme toute, il l'impose en quatre temps : Consul. Premier Consul. Premier Consul à vie. Empereur.

Il l'impose, ce mode nouveau, par ses victoires, par ses admirables réussites civiles, mais aussi par ses plébiscites. Alors rassuré par eux, il fait le dernier pas. Le 23 avril 1804, en petit comité, il annonce l'Empire héréditaire. La chose est grave : il faut surmonter certaines oppositions dans les Assemblées à qui l'on demandera un vote avant d'en demander un au peuple français. Ce même jour donc, 23 avril, le tribun Curée, secrètement choisi par Bonaparte, dépose une motion d'ordre pour demander officiellement, publiquement, l'Empire héréditaire. Unanimité presque absolue dans les Assemblées. Au Tribunat, le seul Carnot vote *non*. Puis, c'est le peuple : 3 572 329 *oui* contre 2 579 *non*. A noter qu'il doit bien y avoir 5 millions de votants : donc pas mal d'abstentionnistes. C'est aussi que le vote se fait sur registres publics ouverts dans les mairies ; il est difficile de voter *non*. Mais voici mieux : 400 000 *oui* pour l'armée de terre, 50 000 pour la marine, ont été inscrits d'office, l'armée ni la marine n'ayant de registres où l'on pût voter. Tel quel le résultat fut proclamé le 6 novembre 1804, un peu moins d'un mois avant le Sacre.

Il y a là-dessus une admirable lettre de Paul-Louis Courier, qui était alors capitaine d'artillerie. Courier expose les discussions qu'il y eut dans son corps, chez les officiers, à ce sujet. L'indifférence était générale. L'essentiel était que la paie fût régulière (elle ne l'était guère sous la Révolution) et que l'avancement fût assuré. Consul ? Empereur ? Nulle différence pour tous ces officiers qui avaient oublié la monarchie et n'avaient, pour la plupart, aucune notion de la République. Courier, lui, était libéral, c'était être républicain. Il conclut par une citation :

« *...il aspire à descendre.* »

Heureusement qu'il s'agissait d'une lettre privée : car pour dire ce qu'écrivait le futur polémiste, il valait mieux s'en garder. Napoléon, Empereur, allait encore moins aimer l'opposition que Bonaparte, consul.

Le mot d'empereur ne déplut pas. On était reconnaissant au maître de l'heure d'avoir, comme il disait, *dessouillé la Révolution*. Et puis, Marat avait toujours demandé un dictateur et Robespierre en avait été un. Non seulement le mot était républicain, mais la chose l'était. Au surplus, les monnaies de l'époque devaient porter quelque temps à l'avant un profil de Napoléon avec : Napoléon empereur, et au revers : République française. Aussi peut-on dire que jusqu'au jour où Napoléon se fait sacrer, il est encore — tout *imperator* qu'on le voit — un magistrat républicain. A dater du Sacre, tout change.

La coupure est là ; là est la rupture avec la République, le retour à la forme monarchique.

A la veille du Sacre, Napoléon avait tout en mains : le lendemain, il ajoute à la réalité du pouvoir quelques nuées qui firent illusion à

ses contemporains et à la postérité. Sa faute ne fut pas tant d'élargir à l'excès son vaste empire que — faute qu'Hitler devait renouveler — de se faire monarque, puis de vouloir créer autour de la nouvelle monarchie française des monarchies vassales. L'Espagne à celui-ci, Naples à celui-là, la Westphalie à cet autre, la Hollande à un quatrième. Ce fut au point que les maréchaux en eurent la tête tournée; Soult voulait se faire roi du Portugal. Il n'y eut, dans la famille, que Lucien, l'ancien président des Cinq Cents, pour résister à cette folie.

Tout naturellement, je l'ai dit, cela devait finir par la volonté d'avoir pour hériter non quelque frère ou quelque neveu mais son propre fils. D'où le mariage autrichien où Napoléon vit une assurance et qui ne pouvait en être une, mais fut considéré à Vienne comme le sacrifice d'une nouvelle Iphigénie. On sait la suite. En quelques années, Napoléon était passé du rôle de magistrat républicain à l'état de neveu de Louis XVI, alors que les régicides fourmillaient autour de lui.

Il y eut là une étonnante glissade qui fut incontestablement la cause de sa chute, chute où la France se cassa les reins.

«Je les lanternerai»

Ces propos, peut-être inutiles, m'ont éloigné de mon sujet qui était : *Napoléon et le Pouvoir politique*. La *libido dominandi* le tenait et le tenait bien. Quand il fut à l'île d'Elbe et qu'il y eut passé moins de douze mois, il n'y put tenir, sauta la mer et débarqua en France. Il vécut là l'une de ses plus belles aventures et qui plus est une aventure presque républicaine, car ce fut le Consul qui revint sous l'habit d'Empereur. Et quel Consul ! Un Consul qui criait aux paysans venus l'accueillir et qui le suivaient par grandes bandes dans la peur qu'on leur reprît les *biens nationaux* :

— *Je suis venu vous libérer des nobles et des prêtres. Je les lanternerai.*

Le beau mot ! Voici l'homme de Vendémiaire, de la campagne d'Italie et même de Brumaire, le protégé de Robespierre et, au-delà de Robespierre, le disciple de Jean-Jacques Rousseau. Il a repris le langage de Marat.

Il arrive au pas de charge. Et, une deuxième fois, il fait son coup d'état. La raison ? Sauver la France, dit-il. Laissons cela. La *libido* le tient, la terrible *libido dominandi* et il n'est pas sûr qu'elle ne le tiendra pas encore sur le rocher de Sainte-Hélène.

En attendant, il monte son dernier plébiscite, à la fois au suffrage restreint et au suffrage universel, et il le rate. (On voit que M. de Gaulle n'a pas été le premier à rater son appel au peuple.) Il y avait 5 à 6 millions d'inscrits. Il y eut 1 305 200 *oui* et 4 200 *non*. Mais que d'abstentionnistes, les trois quarts des inscrits peut-être ! On laissa les registres ouverts tout le mois de mai. Ils ne se remplirent pas. Et, le 24 juin, ce fut Waterloo.

Napoléon se consola de ce coup de foudre dont trembla l'Europe en retournant son personnage et en revenant à l'homme de lettres. Il avait dit un jour que *les idées l'emportaient toujours sur les baïonnettes*. Et il avait bien raison. Les idées napoléoniennes furent reprises par un neveu qui ne le valait pas, mais que le désir du Pouvoir démangeait aussi ; il parvint à créer la Légende qui fit de Louis-Napoléon l'homme providentiel, d'où une élection présidentielle (chose dangereuse, je le dis en passant) qui surprit, des plébiscites (plus dangereux encore) dont le troisième ne fut pas triomphal, Paris et les grandes villes n'ayant pas donné la majorité à l'Empereur et, au bout de tout, l'entonnoir de Sedan avec, en vertu même du goût de Paris pour la République, le 4 septembre.

Mais ces idées là avaient du ressort ; elles ont duré jusqu'à nos jours et je n'oserais jurer que nous n'en ayons pas, depuis une décennie, quelque peu souffert.

Pierre DOMINIQUE



Sa gloire a rayonné jusqu'en Extrême-Orient... (Pièces d'un jeu d'échecs chinois, ivoires du XIX^e siècle).

BOBARDS ET FAUSSES NOUVELLES

ou Napoléon immortel



La résurrection de Napoléon le Grand, par Horace Vernet, dans le style « Dracula »... (B.N)

Le bruit court que l'Empereur s'est échappé de Sainte-Hélène...

IL est coutumier que les grands hommes se survivent à eux-mêmes, non seulement dans les mémoires, mais parfois aussi dans des sortes d'existences secondaires dont on ne sait trop ce qu'elles empruntent à la réalité. Tel personnage célèbre, réputé mort, serait bel et bien vivant, dissimulé en quelque lointaine contrée ou sous quelque déguisement trompeur. Pour ne prendre que des exemples contemporains, rappelons que Landru, malgré une exécution capitale publique, fut rencontré en Amérique du Sud et même dans le bureau d'un éditeur parisien où il serait venu proposer ses Mémoires. Pareillement, certaines personnes prétendent avoir vu Adolf Hitler, vêtu en femme, à Dublin, en juin 1945, tandis que d'autres sont persuadées que le Führer déchu se cacherait quelque part en Argentine. Comme on le voit, les grandes renommées, glorieuses ou crapuleuses, s'accommodent mal de la mort clinique.

Il en fut de même pour Napoléon. La ferveur populaire ne concevait point que le prisonnier de Sainte-Hélène ne pût échapper à ses geôliers ni que l'homme exceptionnel pût avoir une fin ordinaire.

Dès l'abdication, la fidélité à l'Empereur fut entretenue dans les campagnes par les instituteurs, les voyageurs de commerce et les colporteurs qui apportaient des chansons, des almanachs et des estampes héroïques.

Marie-Claire Merlin, arrêtée avec une troupe de chanteurs colporteurs, pour avoir vendu *La naissance des Lauriers*, chanson « séditiuse », avoua que des couplets de ce genre se vendaient faubourg Saint-Denis.

Le procureur royal de Nancy exposa les dangers de ces chants « qui tendent à réveiller dans l'esprit du peuple des idées qu'il avait sur la gloire que s'était acquise Bonaparte par ses différentes conquêtes et les victoires remportées sur toutes les puissances de l'Europe... Le soldat les chante dans les cabarets où l'attire le bas prix du vin et ce n'est pas ainsi qu'on lui inspirera de l'attachement pour le roi ! »

Grâce aux images, aux chansons et aux récits des voyageurs, le conquérant était toujours présent. On attendait son retour, on l'espérait. Les villageois, illettrés pour la plupart, accueillaient avec joie la nouvelle de son évasion, qui se propageait périodiquement. Des proclamations faussement attribuées à Napoléon frappaient l'imagination d'un public naïf.

Les habitants de la région d'Espalion apprirent ainsi, en 1816, par un texte signé Napoléon, que l'Empereur des Français, évadé, était général en chef des armées ottomanes, et qu'il allait revenir en France, à la tête de 150 000 hommes, parmi lesquels un grand nombre de marocains.

Dans les Deux-Sèvres, ce fut une proclamation rédigée « au quartier général de Valparaiso » et signée par Napoléon « généralissime des armées fédérées de l'Amérique ». Dans ce texte, l'Empereur s'engage à « venger la France de tous les malheurs que le gouvernement anglais lui a suscités, depuis plusieurs siècles, pour s'enrichir de ses dépouilles... Français ! C'est à vous de ne pas tromper mon espoir : rendez à mon fils le trône qui lui appartient et qu'une famille dégénérée appelle en vain son héritage... »

Dans la région de Lyon, une proclamation d'un autre style fut saisie en août 1819. Elle est signée « Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Président de la grande Diète d'Afrique et d'Amérique, général en chef de l'Orient, grand Amiral d'Asie, d'Afrique et d'Amérique... » Cette fois, l'Empereur-Roi congratule les Américains d'avoir battu la flotte britannique, et il promet aux Français une libération prochaine...

Auprès de ces prospectus de fantaisie, de nombreux récits circulaient, de bouche à oreille...

En 1815, à Soligny, dans l'Orne, un certain Saint-Lambert, caporal fourrier en congé illimité, confia à l'adjoint du maire du village un grand secret :

« On attend à Paris le Roi de Rome... J'ai vu deux militaires

dont les passeports étaient signés par Marie-Louise. L'Empereur d'Autriche reste à Paris pour l'arrivée du Roi de Rome qui est à Soissons, etc. »

En novembre 1815, la police royale arrêtait, aux alentours de Fontainebleau, deux individus qui annonçaient publiquement le retour de Napoléon. Le procureur du roi attribua l'origine de ces fausses et dangereuses nouvelles « aux voyageurs qui répandent dans les auberges des propos qui, plus ils sont ridicules, plus ils sont accueillis par la crédulité ; à des officiers étrangers de toutes nations, plutôt espions que militaires. Enfin aux Bavares qui ont passé par Fontainebleau et dans l'arrondissement, et qui, sous prétexte qu'ils ont servi sous Bonaparte, ont encore enivré les militaires français de toutes les fumées de la gloire... »



Imagerie séditiuse sous la Restauration : le profil de Napoléon en « portrait caché ».

Un cabaretier de Riom, le sieur Marcheix, annonça, lui aussi, en pleine foire de Saint-Gervais, au mois de janvier 1816, le retour de Napoléon. Il précisa même que l'Empereur avait pris le fort de Gibraltar en compagnie de M. Forget, ancien sous-préfet de Riom... Et si l'affaire était connue « c'est justement parce que M. Forget avait fait prévenir ses parents qu'il avait reçu un coup de lance... »

Le ton des fausses nouvelles se transforma en 1817. On apprit ainsi, de sources différentes, que Napoléon était en Amérique... L'Empereur avait été délivré par une escadre américaine commandée par Lefebvre-Desnouettes ; arrivé aux Etats-Unis, il avait formé une armée d'invasion dont les officiers, sortis de France, avaient pris le commandement. « Napoléon va débarquer en France... Il va rétablir la République... Le drapeau tricolore flotte déjà sur l'Angleterre ! »

Les policiers du roi enquêtèrent. Un certain Vidal, arrêté à Auch, prétendit avoir assisté au combat de la libération de Napoléon :

« Je me trouvais sur un brick anglais. On croisait devant Sainte-Hélène, quand la canonnade a éclaté... J'ai tout vu : l'invasion de l'île, le massacre des Anglais et le départ de l'Empereur... »

IL N'EST PAS MORT ⁽¹⁾

Air des Trois couleurs.

A moi soldat, à vous gens de village,
Depuis huit ans on dit : « Votre empereur
« A dans une île achevé son naufrage ;
« Il dort en paix sous un saule pleureur. »

Nous sourions à la triste nouvelle.
O Dieu puissant qui le créas si fort,
Toi qui d'en haut l'as couvert de ton aile,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

Devant le succès des fausses nouvelles, Béranger compose cette chanson.

Vidal, pris pour un fou, ne fut même pas inquiété.

En novembre 1817, une dame de Pont-Audemer reçut, *par erreur*, une étrange lettre :

« ... Le bruit court que l'Empereur s'est échappé de l'île Sainte-Hélène. Je puis t'en faire un fidèle compte. J'ai vu une personne digne de foi qui y résidait, en est partie le 15 juillet dernier, quatre jours après l'évacuation de Sa Majesté... »

Partout en France, la nouvelle se propageait, plus ou moins enjolivée. A Lons-le-Saunier, un colporteur racontait l'événement en se prétendant l'envoyé secret du préfet ! Au mois de mars de l'année de 1818, un cavalier se présenta chez le sieur Anvynet, aubergiste à Mareuil (Vendée). L'homme, d'une trentaine d'années, distingué et bien vêtu, posa quelques questions à l'aubergiste :

— Est-ce que le pays est tranquille ? Pendant les Cent Jours, les troupes de Napoléon ont-elles maltraité les habitants ? Après le retour du roi, les Vendéens ont-ils manifesté contre les soldats ? etc.

Les réponses ayant satisfait l'étranger, il remit au fils de l'aubergiste une relation de l'évasion de l'Empereur, « extraite d'une gazette américaine ».

Cette fois Napoléon avait été libéré par l'Empereur du Maroc, reconnaissant de lui avoir rendu sa fille au cours de la Campagne d'Egypte !

Le même texte fut remis le même jour à la veuve Ribot, qui tenait une auberge à Bourbon-Vendée et la même fable fut propagée à Bordeaux et à Nantes.

Plusieurs colporteurs arrêtés furent relâchés, le texte en question « étant trop absurde pour avoir pu éveiller l'esprit de parti... »

La crédulité, quand il s'agissait du héros d'Austerlitz était si grande qu'un ingénieux escroc songea à se faire passer pour lui. Ce farceur s'appelait Charney. En juin 1817, il prépara son opération en annonçant le retour de Napoléon dans le département de la Mayenne.

Puis, le 9 juillet, il s'inscrivit à l'auberge du sieur Faguet, à Saint-Paul, sous le nom de Pommier de Nantua. En même temps, sous le sceau du secret, il informa Faguet qu'il était en réalité Napoléon...

L'aubergiste, le croyant, lui donna une belle chambre et un bon repas. Le lendemain, Charney tint une sorte de conférence de presse, annonçant l'arrivée prochaine de ses troupes. Comme les

paysans se plaignaient du prix du grain, il leur répondit : « J'ai envoyé tout ce qu'il fallait pour nourrir la France pendant l'année. L'augmentation des prix est due aux transports, mais les choses iront mieux par la suite... »

Devant la foule émue, « Napoléon » annonça enfin que son fils allait monter sur le trône et qu'il serait son lieutenant général. Un paysan curieux demanda si l'on pouvait voir sa couronne. Très digne, Charney répliqua que « les sacrements l'interdisaient »...

Le 20 juillet, on retrouva Charney à Rancé, chez le Sieur Valencot, cultivateur, où il fut « traité comme un roi ». Il raconta à ses hôtes que le roi de Perse, l'Empereur des Turcs et l'Empereur du Maroc arriveraient d'un moment à l'autre pour lui faire rendre le trône impérial. Et il précisait même que ces messieurs avaient l'intention de visiter les chaumières où il avait été reçu et que les braves gens qui l'avait hébergé recevraient des récompenses énormes.

Charney remercia les Valencot après quelques jours de vacances passées chez eux : il emporta deux cents francs et un panier de provisions...

Malheureusement les deux cents francs de Valencot ne durèrent pas longtemps. Charney, caché aux environs de Mâcon, fut reconnu par une de ses victimes, arrêté et conduit en prison.

En froc de capucin

L'annonce de la mort de l'Empereur passa, elle aussi, pour une fausse nouvelle répandue par les royalistes ou par les Anglais. Balzac, bon observateur, n'a rien inventé dans *Le Médecin de campagne*, lorsqu'il met en scène un survivant de la Bérésina, Gondrin et Goguelat, l'ancien grognard, qui ne croient pas au décès de Napoléon.

Dès 1822, dans la Lozère, des témoins affirmèrent avoir vu l'Empereur. Non loin de Mende, l'idole des Français se dissimulait sous le nom de « Père Hilarion », portait un froc de capucin et, revenu de toutes les grandeurs, consacrait sa vie, avec quelques frères, à soigner les aliénés dans un château en ruines qu'il venait d'acheter et espérait payer un jour, avec l'aide de Dieu. Le préfet, M. de Valdenuit, le secrétaire général de la préfecture, le capitaine de la gendarmerie et quelques autres hauts fonctionnaires du département rendirent officiellement visite à ce philanthrope singulier. « Quand le cortège du préfet approcha du vieux manoir où le moine vivait dans la société des fous, on le vit apparaître en robe de bure, à cheval, escorté d'une douzaine de religieux, également montés et qui tous paraissaient être d'habiles cavaliers. En l'apercevant à la tête de cet état-major en soutanes, ses visiteurs s'arrêtèrent stupéfaits : c'était l'Empereur, l'Empereur à 32 ou 35 ans — l'âge du couronnement — tel que des milliers d'images l'avaient fixé dans la mémoire populaire. »

Le sceptique secrétaire général jugea la ressemblance « extraordinaire », le préfet fit un discours et retrouva un de ses domestiques parmi les moines, le capitaine de gendarmerie accrut encore la certitude qu'il avait de se trouver en face du véritable Empereur. Il décela dans les propos du Père Hilarion de savantes allusions au passé et murmura à plusieurs reprises au secrétaire : « L'Empereur a raison ! »

Quelques années plus tard, le bruit courut, en Belgique, du retour de l'exilé : il venait de débarquer à Ostende. De vieux soldats revêtirent leur uniforme, précieuse relique, et prirent la route.

— Où allez-vous ? leur demandait-on.

— Au-devant de lui !

En 1830, le 30 juillet, on raconte qu'un pêcheur, apercevant, à Boulogne, le drapeau tricolore flottant sur la jetée, s'écria, tout joyeux :

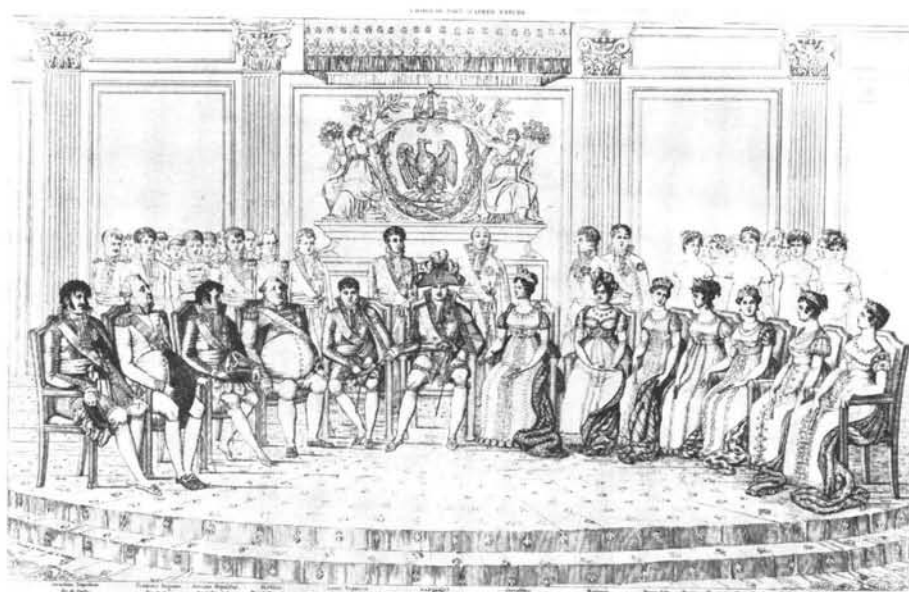
« Je le savais bien qu'il n'était pas mort ! »



Figurine impériale sculptée par un grognard. (Musée de Bois-Préau)

GRANDEURS ET SERVITUDES DE L'OCCUPATION

ou l'Europe sous Napoléon



Famille représentant la réunion des Souverains accompagnant Sa Majesté l'Empereur et l'Impératrice à Balcon par la Ville de Paris le 2 Décembre 1804

Portrait de famille :
quand la dynastie
Bonaparte régnait
sur l'Europe.

"C'était un bel Empire ! J'avais 83 millions d'êtres humains à commander !"

*Napoléon à Gourgaud
Journal de Sainte-Hélène.*

L'OCCUPATION de l'Europe par Napoléon — continuant celle amorcée par la Révolution — a inventé, au début du XIX^e siècle, un style politique, militaire, moral donc littéraire, qui s'est seulement vulgarisé au XX^e siècle. Il est assez extraordinaire, encore que personne ne le remarque, qu'en moins de vingt ans soient nées la résistance, la collaboration, l'épuration, les camps de concentration, les gouvernements en exil et les prétendus conflits de la légitimité et de la légalité, les notions idéologiques de la trahison, le sacrifice des lois de la guerre au droit du partisan, bref, ce qui fut le plan quotidien de notre siècle et l'aliment de choix de la littérature d'après-guerre.

L'histoire de cette genèse serait trop longue et je n'aime pas résumer : qu'on me permette de me limiter à quelques exemples. Ils en disent long.

Les gouvernements en exil

Si, entre 1940 et 1945, l'Angleterre protégea, abrita, suscita de nombreux gouvernements en exil, c'est-à-dire des individus ou des groupes d'individus qui prétendaient, à tort ou à raison, représenter des nations dont ils avaient fui le sol, l'habitude lui en était venue pendant la période que nous étudions. Lorsque, pendant la première campagne d'Italie, les armées françaises menacèrent Naples, Ferdinand IV — on se rappelle l'histoire de Lady Hamilton — se laissa persuader d'abandonner sa capitale en danger et de se retirer

en Sicile avec sa cour et, prétendait-il, une légitimité intacte. Dès que les eaux du détroit de Messine se furent interposées entre lui et l'armée française, le souverain signa et expédia de nombreuses proclamations où il invitait le peuple napolitain à résister aux Français, décrétait comme un devoir personnel l'opposition violente de chaque civil.

La même opération eut lieu onze ans plus tard, en 1808, à Lisbonne. Ferdinand avait agi sous la pression de Nelson ; le prince de la Maison de Bragance, qui régnait au Portugal, agit sous l'impulsion de Lord Strankford. Dès que les armées françaises furent en vue de Lisbonne, le prince se laissa convaincre, lui aussi, de monter sur un navire poursuivi par les boulets germaniques, il aurait sauvé la face. Faute de réduit breton, Paul Reynaud n'osa pas fuir et laissa cette prouesse à de Gaulle.

En 1940, Paul Reynaud ne se passionna pas sans raison pour l'absurde projet du « réduit breton ». S'il tenait tant à se laisser acculer à la mer par les Allemands c'était parce qu'il cherchait une manière décente d'abandonner ses compatriotes en danger. Montant sur un navire poursuivi par les boulets germaniques, il aurait sauvé la face. Faute de réduit breton, Paul Reynaud n'osa pas fuir et laissa cette prouesse à de Gaulle.

A Naples, Ferdinand résolut le problème de la fuite en gagnant la côte secrètement et même, si l'on en croit la tradition, en utilisant le souterrain que Lady Hamilton empruntait pour rejoindre Nelson. Le roi du Portugal, après avoir drainé les banques, s'enfuit plus prosaïquement dans une berline bourgeoise aux stores baissées.

Ces deux monarques, en désertant le territoire national, en abandonnant leurs sujets à la veille de l'occupation tout en prétendant l'un et l'autre demeurer des souverains effectifs et incarner la légitimité et la légalité, allaient poser un problème de droit et de

morale auquel la dernière guerre nous a rendus familiers. Puisque celui qui était chargé de gouverner, de protéger et de représenter ses compatriotes avait esquivé sa tâche lorsqu'elle devenait pénible, d'autres hommes, par la force même des choses, étaient appelés à suppléer à cette défaillance et, en présence de l'envahisseur, à improviser un système gouvernemental ou administratif destiné à faire écran entre l'occupant et l'occupé. Mais le souverain en fuite, de même que Paul Reynaud avait visé Alger, prenait soin de se jucher sur une terre nationale, l'Italien en Sicile, le Portugais au Brésil. Et, de là, il prétendait légiférer, ordonner, interdire comme s'il avait assumé la défaite vécue par ses sujets.

Ce qui, pour s'en tenir à Naples où une « libération », toute provisoire qu'elle fût, eut lieu très vite, permettait au souverain de châ-

NAPOLÉON, UN MYTHE

Napoléon n'a jamais existé, ou grand erratum, source d'un nombre infini d'errata, à noter dans l'histoire du XIX^e siècle, par feu J.-B. Pérès, A.O.A.M., bibliothécaire de la Ville d'Agén.

Le livre qui porte ce titre est paru à Agén en 1835. Il contient 45 pages, de format in-16°.

« Napoléon Bonaparte, écrit M. Pérès, dont on a dit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique et notre assertion sera prouvée si nous faisons voir que tout ce qu'on publie de Napoléon le Grand est emprunté du soleil.

Voyons donc sommairement ce qu'on nous dit de cet homme merveilleux. On nous dit qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte; qu'il était né dans une île de la Méditerranée; que sa mère se nommait Laetitia; qu'il avait trois sœurs et quatre frères, dont trois furent rois; qu'il eut deux femmes dont une lui donna un fils; qu'il mit fin à une grande révolution; qu'il avait sous lui seize maréchaux de son Empire, dont douze étaient en activité de service; qu'il triompha dans le midi et qu'il succomba dans le Nord; qu'enfin, après un règne de douze ans, qu'il avait commencé en venant de l'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales. »

Le raisonnement de M. Pérès tente de prouver que ces différentes particularités ont été empruntées au soleil.

Le soleil est nommé Apollon par les gens de lettres, « or, déclare M. Pérès, la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande et elle paraîtra encore bien moindre si on remonte à la signification signifie exterminateur et il paraît que ce nom fut donné au soleil par les grecs à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une armée périt par les chaleurs excessives et par la contagion qui en résulta.

Or Apollon est le même mot qu'APOLEON. Ils dérivent de APPOLYO ou APOLEO, deux verbes grecs qui n'en font qu'un et qui signifient perdre, tuer, exterminer.

De sorte que si le prétendu héros de notre siècle s'appelait APOLEON, il aurait le même nom que le soleil et il remplirait d'ailleurs toute la signification de ce nom, car on nous le dépeint comme le plus grand exterminateur d'hommes qui ait jamais existé... »

A noter que l'auteur de l'ouvrage, feu J.-B. Pérès était bel et bien vivant; il se nommait en réalité de Montglave, et il écrivait dans le « Charivari », le « Gant jaune » et dans la « Sylphide ».

Il avait voulu se moquer de Dupuis, l'auteur d'un livre à la mode : *L'Origine de tous les Cultes*, qui tentait de tout expliquer par des considérations astronomiques. Le livre de J.-B. Pérès remporta cependant un immense succès.

tier les traîtres qui, en négociant avec l'occupant, avaient défendu les intérêts nationaux à la place des souverains naturels. Certes, le premier ministre de Ferdinand IV, le cardinal Ruffo, tenta d'éviter une épuration, proclama une amnistie en précisant que « les violences et les voies de fait feraient un désert de notre beau pays et causeraient un vif chagrin à notre auguste monarque ». Ruffo avait d'ailleurs ses raisons pour agir ainsi : il voulait prendre de vitesse la flotte anglaise à bord de laquelle il était revenu et, tout comme de Gaulle en vue de Paris, pensait que des mesures d'apaisement hâteraient la restauration du pouvoir de Ferdinand IV et limiteraient le rôle britannique. Nelson veilla à ce que les promesses d'amnistie ne fussent point tenues et le comte Caracciolo notamment fut pendu à la vergue d'un navire anglais pour avoir commandé à la flotte napolitaine pendant l'occupation française. Nous revenons sur les libérations et sur les épurations.

Mais je ne veux pas en terminer avec les gouvernements en exil sans citer un pionnier : le gouvernement hollandais qui, avant de se retirer à Londres en 1940, s'y était déjà retiré en 1794. Une fois en sécurité en Angleterre, le Stathouder ne cessa de faire parvenir à ses sujets de courageuses exhortations pour les inviter à une lutte héroïque contre l'occupant. Sa haine est surtout dirigée contre les notables à tendance républicaine qui, peu à peu, se substituent au gouvernement légal, face à l'occupant. Le Stathouder fait imprimer à Leipzig des tracts qui sont répandus en Hollande et font le procès des « prétendus patriotes » auxquels il est notamment reproché de faciliter les impositions des Français, de s'emparer des places libres, d'empêcher l'émigration. Pris d'une rage que le gouvernement de Londres sut fort bien exploiter, le Stathouder livra les colonies hollandaises à la flotte britannique. Et les Anglais, notamment à Ceylan, se conduisirent comme par la suite en Syrie, mais avec plus de bonheur encore puisqu'ils y restèrent jusqu'au lendemain de la dernière guerre.

Les "collabos"

Sous Napoléon, il y en eut de toutes sortes, comme pendant la dernière guerre. J'ai cité la triste fin du comte Caracciolo. Lui était un collaborateur involontaire. D'abord parti avec le roi Ferdinand IV, il apprit que ses biens allaient être confisqués par les siens et revint pour les protéger. Les Français aussitôt le « mouillèrent », lui imposant un commandement naval. Il eut le malheur de couler une frégate anglaise, ce qui lui valut la vindicte de Nelson.

En voici un autre, toujours italien, mais d'une autre sorte. Ugo Foscolo. En 1793, il est étudiant à Venise; il a lu les écrivains français du XVIII^e; c'est un démocrate; il a acclamé les armées de la République française. Il dédie un poème à Bonaparte, il s'enflamme en faveur de la République cisalpine, puis critique le césarisme de Napoléon, se trouve pris entre les Français qui le considèrent comme un résistant et les Autrichiens qui le considèrent comme un agent français. Pourtant les Français l'emploient, le glorifient. Après leur départ, il se retourne vers les Autrichiens qui l'emploient à leur tour, et il a l'amertume d'« occuper » avec eux son propre pays qu'il voulait libre. Le retour de l'île d'Elbe le jette dans un dilemme. Passionné par l'indépendance italienne, il ne sait de quel côté se jeter. Il s'exile en Suisse, las de se compromettre, désespéré.

En Allemagne, dès l'arrivée des premières troupes françaises, les intellectuels se jetèrent dans la collaboration. La prise de la Bastille n'avait pas enivré que Kant. Goethe, pourtant présent à Valmy dans les rangs allemands, a considéré la victoire française comme une victoire de la Pensée et de la Justice. Jean de Muller considère la venue des messagers de la République comme une victoire du genre humain. Dans un premier moment, Fichte, le futur orateur du nationalisme prussien, se place du côté français. Pendant près de 20 ans, les plus remarquables intellectuels allemands seront de parfaits collaborateurs, préférant une idéologie de progrès à un patriotisme qui leur semble borné. Le même phénomène se produisit dans toutes les élites européennes, sauf en Russie, où les seuls collaborateurs possibles auraient été les moujiks si Napoléon, effrayé par leur barbarie, n'avait pas renoncé au projet de les libérer.

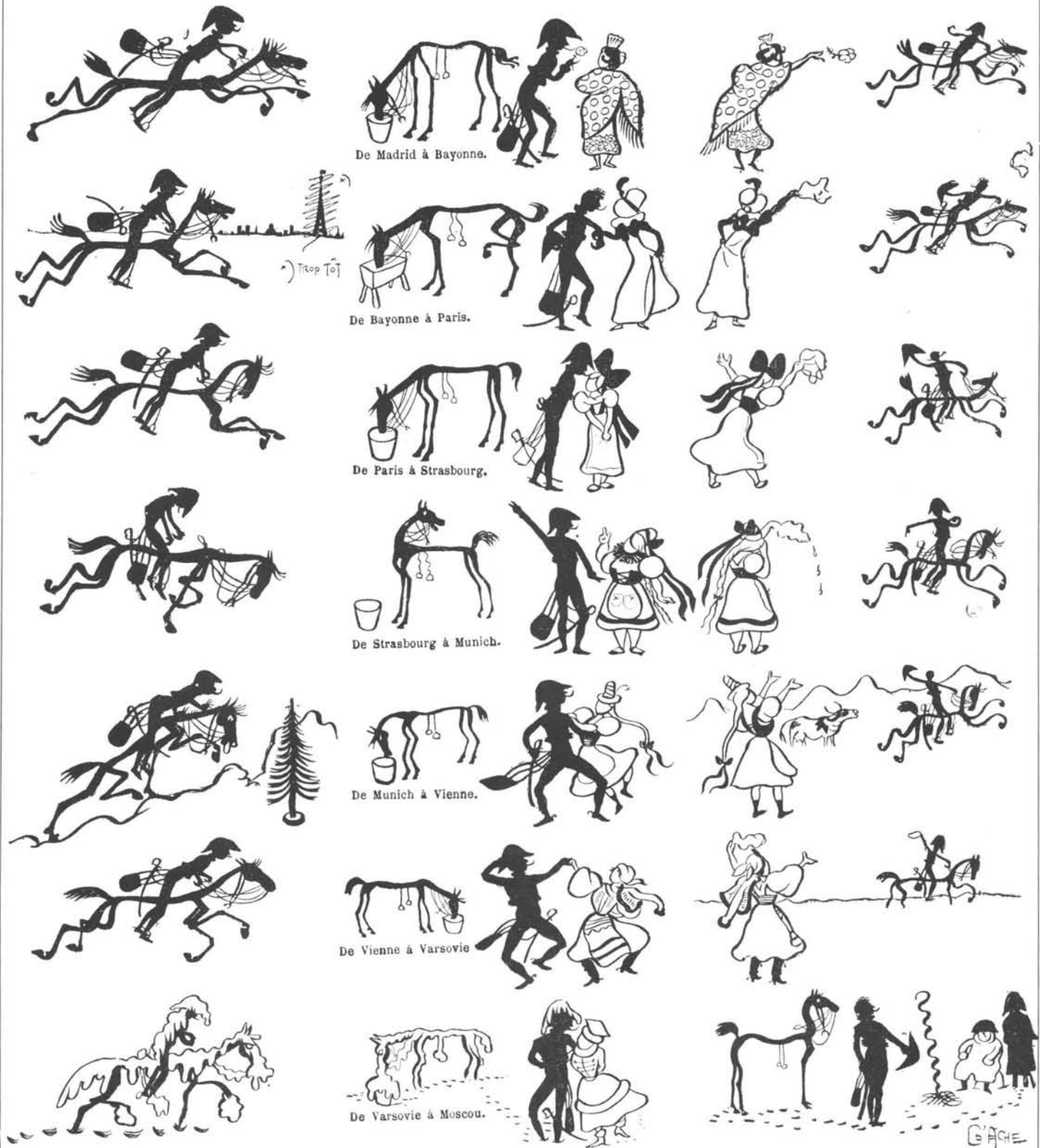
La résistance

Je n'en finirais pas d'énumérer les actes de résistance que l'Europe opposa aux armées françaises entre 1793 et 1815. Restons-en aux caractères généraux. D'abord la résistance fut le fait de brigands (Italie et Espagne) qui ne faisaient que poursuivre le long des routes leur ancien métier de paysans et de mendiants fanatisés par les prêtres.

A Naples, par exemple, c'est la résistance des lazaroni qui donna le plus de mal aux Français. Leur fureur sectaire et celle du petit peuple napolitain auraient même provoqué une émeute décisive le jour de la fête de Saint-Janvier, la statue de ce dernier ne se décidant pas à saigner comme il est bon qu'elle le fasse, si un général français n'avait mis son pistolet sur le ventre d'un évêque pour le persuader d'inciter le saint à ruisseler au plus vite, ce qui fut fait. Mais que faire au Portugal contre des œufs qui, selon les

A LA HOUZARDE ! par CARAN D'ACHE

EN 1812, MON GRAND-PÈRE FUT CHARGÉ D'UNE MISSION PAR JUNOT POUR S. M. L'EM-PEREUR. IL TRAVERSA TOUTE L'EUROPE ET VOICI L'ITINÉRAIRE QU'IL SUIVIT :



ET VOILA COMMENT J'AI DES ONCLES ET DES TANTES EN ESPAGNE, EN FRANCE, EN ALLEMAGNE, EN BAVIÈRE, EN AUTRICHE, EN POLOGNE ET EN RUSSIE!... CE QUE C'EST QUE LE HASARD!...

curés qui les montraient, étaient sortis des poules en portant l'inscription : « Mort aux Français » ?

Dans les pays catholiques et médiévaux, la résistance des petits fut totale, aveugle et d'une cruauté presque inimaginable. Elle se manifestait aussi bien par des assassinats isolés que par des mouvements de masse, et aboutissait toujours à des massacres, des tortures, des mutilations.

Cependant, à la fin des guerres napoléoniennes, la résistance dans les pays germaniques fut le fait des nobles, des bourgeois et même des universitaires. Le mouvement partait de Berlin et de Königsberg et, indirectement, de Londres et de Vienne. Les mouvements de résistance étaient issus le plus souvent de sociétés secrètes antérieures à la Révolution (la Tugendbund, les Philadelphes, les Frères initiés de l'Asie, les idéologues, la Burschenschaft). Une armée secrète se forme dirigée par les chefs de partisans comme Schill, Von Katt, un vieil officier comme Dornberg, un magistrat comme Martin. Cette résistance trouve un théoricien en la personne de Fichte.

Elle s'organise en réseaux clandestins avec l'appui du gouvernement prussien et la complicité de beaucoup d'Allemands placés à des postes de commande par l'administration française. L'armée secrète, deux fois, tentera d'entrer en action, stimulée par l'annonce d'un débarquement anglais devant aboutir à la création d'un second front.

Par la suite, les gouvernements de la Sainte Alliance regretteront d'avoir encouragé la création de réseaux clandestins qui joueront contre eux. Ils pourront le regretter d'autant plus franchement que jamais la résistance n'avait entamé les positions françaises. Son rôle a été nul dans tous les pays, sauf en Espagne. Et encore les résistants espagnols n'ont-ils finalement joué un rôle que parce qu'une armée anglaise avait débarqué dans la péninsule.

Les représailles

Aucune armée régulière n'a les nerfs assez froids pour subir la menace lancinante de partisans sans uniforme. Aucun soldat ne peut considérer comme un acte de guerre un attentat commis par un civil qui profite de son innocente apparence pour réintégrer ensuite la foule en toute impunité.

Les représailles auxquelles se livrèrent l'armée française furent proportionnelles aux degrés d'indignation et de haine où la mettaient les attentats qu'elle subissait. Ces représailles furent particulièrement violentes dans les régions où la résistance était fanatique, notamment en Italie du Sud et en Espagne. Le plus souvent, faute de pouvoir frapper des coupables certains, les Français recoururent à des représailles collectives qui aboutirent à l'incendie de villages ou de quartiers entiers et au massacre des habitants.

LE LION DES PEUPLES

« Un tireur d'horoscope a fait le calcul suivant sur le mot Napoléon. Ce nom propre est composé de deux mots grecs qui signifient *lion du désert*. Ce même mot, ingénieusement combiné, présente une phrase qui offre une singulière analogie avec le caractère extraordinaire :

1	NAPOLÉON
6	.APOLÉON
7	..POLEON
3	...OLEON
4LEON
5EON
2ON

En enlevant successivement la première lettre de ce mot et ensuite celle de chaque mot restant, on forme six mots grecs dont la traduction littérale, dans l'ordre des numéros ci-dessus, est : *Napoléon, ô lion, ô lion, ô lion, ô lion, ô lion, ô lion*, ce qui signifie : Napoléon, étant le lion des peuples, allait détruisant les cités... »

De Roquefort (*Dictionnaire Encyclopédique de la langue française* - Paris - 1829)



Jouet russe de la fin du XIX^e siècle ou Napoléon de l'Atlantique à l'Oural.

Le général Thiébault, après l'insurrection de Trasimène, dans les Etats du Pape, aurait souhaité que, malgré les horreurs commises par la population, aucun innocent ne fût les frais de la représaille, mais il fut impossible de freiner l'exaspération des Français. Il nous cite l'exemple d'un soldat dont le frère avait été odieusement assassiné : « Ayant jeté son fusil et son fourneau, son sac et son habit, en chemise, les bras nus, l'œil hagard, n'ayant conservé que son sabre et bientôt tout couvert de sang, il tua sans distinction de sexe ni d'âge tout ce qui se trouva sur son passage et continua son odieuse boucherie jusqu'à ce qu'on fût parvenu à le garotter et à l'enfermer, ce qui fut ni facile ni sans danger ».

Mais, le plus souvent, c'est le haut commandement lui-même qui décide de tenir pour solidairement responsables les habitants d'une région où les partisans sont visiblement aidés par la population, et ordonne soit des massacres, soit des exécutions sommaires après une parodie judiciaire.

Thiebault est un des rares officiers qui ait essayé de biaiser avec des ordres dont la cruauté ou l'inopportunité le choquait. Il refuse de prononcer des condamnations à mort sur ordre. Il est contre la méthode qui se généralise de plus en plus et qui tend à rassembler des otages parmi lesquels on procède à des exécutions dès qu'un attentat a lieu et qui, en attendant cette triste fin, croupissent dans des entrepôts ou, à peine nourris, travaillent à d'interminables fortifications.

Sans s'étendre davantage, il convient d'observer que l'armée française n'en vint à ces extrémités que parce qu'elle fut prise dans le cercle infernal que nous connaissons bien aujourd'hui, ou l'attentat provoque des représailles qui elles-mêmes provoquent de nouveaux attentats et ainsi de suite...

Au début, cette armée, plus qu'aucune autre, ne demandait qu'à fraterniser avec les populations. Les premières représailles furent entraînées par le fanatisme de civils en Italie et, ce qu'on oublie souvent, en Suisse. Tous les pays montagneux ont le culte de leur particularisme et la violence de l'insurrection d'Andreas Hoffer dans le Tyrol n'eut d'égale que celle qui eut lieu en Suisse, notamment en 1798, autour du lac des Quatre Cantons, ce qui provoqua même un combat naval imprévisible en cette région. Les troupes françaises qui se trouvaient là, assaillies par des femmes, des prêtres, des enfants, perdirent bientôt le contrôle d'elles-mêmes :

ainsi s'explique l'hécatombe de Stanz qui préfigure celle d'Oradour : ayant cerné le village, les Français massacrèrent dans l'église les soixante-trois personnes, en partie des femmes et des enfants, qui s'y étaient réfugiées.

De pareils actes se reproduisirent et se multiplièrent jusqu'à la fin des guerres de l'Empire, partout où la population, le plus souvent sous l'influence du clergé ou indirectement des agents anglais, crut pouvoir se substituer dans la lutte à l'armée régulière. Si les Russes ont gardé le souvenir des représailles subies par la population civile, c'est que la Grande Armée en était venue à considérer dans chaque citadin ou dans chaque paysan un assassin en puissance.

Le gouvernement russe, au mépris des usages de la guerre, avait d'ailleurs ordonné à chacun de ses sujets de devenir un partisan. Rostopchine, par exemple, avait convié les Moscovites à s'armer de haches et de fourches à trois dents, « vu que le Français n'est pas plus lourd à soulever qu'une gerbe de blé ». En 1872, les derniers témoins de la Campagne de Russie, répondant à une enquête de *La Gazette de Moscou*, donnèrent une foule de précisions sur le style des assassinats commis par les civils. Les noyades étaient très à la mode. L'un des interviewés racontait comment, dans son village, les paysans enlevaient chaque nuit des soldats français sur la route pour les noyer dans une mare. A Moscou, un bourgeois procédait de la manière suivante : il se tenait à proximité d'un puits et, dès qu'il apercevait un soldat français isolé qui flânait, il l'invitait à regarder dans le puits et, dès que l'autre était penché, l'y poussait. On conçoit qu'il était difficile de demander à une armée régulière de considérer comme réguliers de pareils adversaires.

Les camps d'extermination

Limitons-nous à des exemples. Les prisonniers espagnols étaient soumis par l'armée française à un régime alimentaire assez dur, mais la mortalité était surtout due à la fatigue entraînée par les travaux qui étaient imposés à ces captifs et encore plus à la sanction qui frappait toute défaillance physique : la mort. Ainsi disparurent des groupements entiers de prisonniers.

Le motif invoqué par les officiers responsables de ces camps tenaient toujours dans la même réplique :

— Et les pontons de Cadix ? Et l'île de Cabrera ?

A ma connaissance on n'a pas chiffré le nombre de milliers de soldats français qui furent anéantis par les Anglais et les Espagnols en rade de Cadix et sur les rochers de Cabrera. Ils moururent de faim. Ceux qui survivaient, de maladie. A Cabrera, on mourait aussi de soif. Cabrera est une des Baléares. Les Français qui y débarquent chaque année ignorent tous qu'ils foulent un ossuaire et le Club Méditerranée montera un de ces jours un camp sur les traces effacées de ce camp de mort.

Les camps strictement politiques existèrent aussi, notamment aux environs de Hambourg où furent déportés des résistants allemands dans des granges où ils croupissaient sur la paille. Un grand nombre de ces « notables » ne revinrent jamais. Ajoutons que, partout, l'armée française dut recourir au système des otages, c'est-à-dire à l'incarcération de notables le plus souvent paisibles, qui étaient exécutés dès qu'un attentat se produisait.

Les libérations

Entre 1793 et 1815 les mouvements de l'armée française évacuant souvent puis regagnant une région, provoquèrent de multiples « libérations », qui, en général, furent peu violentes dans l'Europe du Nord et assez sanglantes en Italie et en Espagne. Les retours des « gouvernements en exil » donnèrent le signal de règlements de comptes d'un type assez voisin de ceux qui eurent lieu en France et prirent le nom de « terreur blanche ».

Mais, dans certains pays, en Hollande par exemple, le Roi finit par s'entendre avec ceux de ses compatriotes qui avaient servi le gouvernement du frère de Napoléon et alla même jusqu'à se féliciter de l'action conjuguée de ses Hollandais et des administrateurs français : « C'est un Etat moderne, déclara-t-il, qu'ils ont édifié ». Le cas est rare. Le style le plus répandu fut celui de Ferdinand VII qui, à peine remonté sur son trône, se hâta de répudier les promesses de constitution qu'il avait faites à ses partisans et d'envoyer ceux-ci, mêlés aux « collabos » qu'ils avaient combattu, dans les pontons et les prisons. Enfin, comme partout, il y eut la part inerte des populations, qui sut s'accommoder également des occupants et des libérateurs, et changer d'opinion à point nommé.

Cette foule, en 1815 comme en 1944, jouait volontiers le rôle de spectatrice applaudissante autour de tout meurtre intéressant. Cette atmosphère, Stendhal l'a fort bien rendue au début de la Chartreuse : « Après la chute de Napoléon, certains personnages puissants à Milan firent assommer dans les rues le comte Prina, ancien ministre du roi d'Italie et homme de premier mérite. Le comte Pietranera exposa sa vie sans sauver celle du ministre qui fut tué à coups de parapluie et dont le supplice dura cinq heures. Un prêtre confesseur du marquis del Dongo eut pu sauver Prina en ouvrant la grille de l'église San Giovanni devant laquelle on trainait le malheureux ministre qui même un instant fut abandonné dans le ruisseau au milieu de la rue ; mais il refusa d'ouvrir la grille et, six mois après, le marquis avait le bonheur de lui faire obtenir un bel avancement. » Comme on le voit, notre siècle était en train de naître.

Cécil SAINT-LAURENT



Quand les occupants de 1940 rendent visite à l'Occupant de 1813...

THÉÂTRE, CINÉMA ET LITTÉRATURE

ou ceux qui se prennent pour Napoléon



Napoléon made in Hollywood : Charles Boyer dans « Marie Walewska ».

AVEC une indiscutable logique, les grands personnages deviennent, à la scène et à l'écran, de grands rôles. Comme on pouvait s'y attendre, Napoléon fut à cet égard particulièrement gâté.

Si l'on fixe, sans certitude aucune, aux alentours de 400 le nombre des pièces de théâtre construites autour de sa personne, il serait vain de tenter d'arrêter une liste de films qui s'allonge chaque année, avec la participation active et toujours enthousiaste de producteurs, réalisateurs et acteurs du monde entier.

Si curieux que cela puisse paraître, c'est apparemment au Danemark que Napoléon a commencé sa carrière cinématographique. Vers l'an de grâce 1905, dans la version de *Madame Sans-Gêne* tournée par la célèbre compagnie Nordisk d'Ole Olsen. L'Empereur observait, bien entendu, à cette époque, le mutisme le plus complet à l'écran. Comme dans la version des *Exploits du Brigadier Gérard* de Conan Doyle, réalisée en Angleterre en 1915, et comme dans le *Vanity Fair* américain

de Hugo Ballin, en 1923, où l'acteur Otto Matieson lui prêtait ses traits mâles mais réguliers.

Au cinéma, d'ailleurs, la valse des nationalités devait se poursuivre sans discontinuer. Napoléon fut, entre autres, russe avec Vladislav Strgeltchik dans la version soviétique de *Guerre et Paix*; polonais avec Janusz Zakrzenki; américain avec, notamment, Marlon Brando dans un *Désirée* en technicolor et cinémascope; et même, ce qui pourrait sembler un comble, anglais avec Herbert Lom dans la version américaine, cette fois, de *Guerre et Paix*, réalisée par King Vidor.

Il lui arriva même d'être allemand et italien dans un seul et même film. Un film pas comme les autres, d'ailleurs, puisqu'il était l'adaptation d'une pièce écrite par Benito Mussolini lui-même, *Le camp de mai*. Il fut, sous le signe fasciste, tourné simultanément en version allemande où l'Empereur était joué par Werner Krauss, et version italienne où le célèbre chapeau était porté par Corrado Racca.



Un Napoléon inusable : Albert Dieudonné. Cinquante ans sous l'uniforme : du Consulat à l'Empire...

Mais, reconnaissons-le, le plus gros bataillon des interprètes de l'Empereur reste français. De la vieille scène de l'Odéon aux studios de cinéma. Du grand Frédéric Lemaître à Raymond Pellegrin — dans un *Napoléon* écrit et mis en scène par Sacha Guitry —, en passant par Coquelin aîné, De Max, Albert Dieudonné, Sacha Guitry lui-même, Julien Bertheau, Henri Rollan, Charles Boyer — dans le *Marie Walewska* tourné à Hollywood avec Greta Garbo —, Jean Desailly, Jean-Louis Barrault et Daniel Gélin — en Bonaparte, bien sûr — Samson Fainsilber, René Alexandre, Pierre Mondy dans *l'Austerlitz* d'Abel Gance et Paul Meurisse dans *La foire d'empoigne* de Jean Anouilh. Sans parler des Napoléon beaucoup plus inattendus créés par Noël-Noël (*La sentinelle endormie*) ou même Francis Blanche dans... *Les escargots meurent debout*.

C'est toutefois dans la partie la plus glorieuse — et apparemment la plus sérieuse — de l'effectif que se manifestèrent les menus drames dûs à l'envahissante personnalité du Petit Caporal. Le rôle de l'Empereur, en effet, n'est pas de ceux

qu'on interprète impunément et l'expression populaire « se prendre pour Napoléon » connue à plusieurs reprises, parmi les comédiens les plus célèbres, des illustrations frappantes.

Cela commença très tôt : sous la monarchie de Juillet où l'on vit fleurir les drames historiques à la gloire de Napoléon et où l'entrée en scène d'un acteur porteur de la redingote et du petit chapeau soulevait automatiquement des ovations qui ne s'adressaient pas seulement à la qualité du texte ou à celle de la diction. On aurait eu la tête tournée à moins...

Aussi Gobert, interprète du *Napoléon* à Schoenbrunn de Dupeuty, refusa-t-il rapidement d'abandonner son costume à sa sortie de scène. Il fit de l'illustre chapeau et de la redingote grise sa tenue ordinaire et, dans une seconde phase, commença à pincer l'oreille des vieux soldats qui le saluaient dans la rue.

Il avait très vite pris de l'autorité et tolérait mal les remarques. Un ancien demi-solde venu le voir au théâtre et lui ayant fait remarquer que l'Empereur — l'autre — ne portait précisé-



Coquelin aîné dans « Presque Reine », pièce à succès d'Émile Bergerat. Théâtre de la Porte Saint-Martin, 1899.

ment pas de redingote à Schoenbrunn en raison de la chaleur, Gobert lui répondit d'un ton sec :

— Et s'il me plaît, à moi, d'avoir froid ?

Mais le plus beau cas d'identification au modèle demeure celui d'Albert Dieudonné, l'inoubliable interprète du *Napoléon Bonaparte* d'Abel Gance. Dieudonné tourna le film à trente-sept ans — en 1926 — et en fut marqué pour la vie.

Déjà interprète de Bonaparte à la scène, il avait commencé par vouer une véritable haine à l'autre grand spécialiste du rôle à l'époque, Émile Drain, qu'il accusait carrément d'« usurpation ».

Après 1926, la tendance alla en se développant. Ayant la même taille que Napoléon — 1,64 m — Dieudonné veillait à avoir également le même poids aux âges correspondants, se mettant au besoin au régime pour arriver à ce résultat.

Les années passant, il en vint à utiliser la première personne pour parler de l'Empereur et l'on raconte que, s'étant entendu demander sa date de naissance, il répondit d'un ton excédé :

— Mais le 15 août 1769 à Ajaccio, voyons ! C'est dans tous les livres...

De toute manière, les habitués des studios soulignent volontiers que, sans aller jusqu'à ces extrémités, on peut fréquemment constater de curieux changements dans la façon d'être des acteurs qui ont interprété le rôle fatidique. L'un ne parle plus qu'en phrases courtes et cassantes. Tel autre manifeste une tendance instinctive à glisser sa main à l'intérieur de son veston. Tel autre encore n'écoute plus les recommandations de son metteur en scène qu'en déambulant sur le plateau la tête penchée en avant et les mains réunies dans le dos. Les pincements d'oreille, même, seraient plus fréquents qu'on ne le croit...

Tournant le *Napoléon* de Guitry, Raymond Pellegrin céda à une autre tentation. Il fit frapper des pièces à son effigie, qu'il distribua avec une certaine libéralité dans les studios. Ces « napoléons » très particuliers firent quelque peu jaser à l'époque.

Mais la fascination exercée par l'Empereur ne se limite évidemment pas aux gens de théâtre et de cinéma. Les écrivains



Raymond Pellegrin dans « Napoléon » de Guitry.



Daniel Gélin dans « Si Versailles m'était conté ».

n'y ont pas plus échappé. Le nombre des livres consacrés à Napoléon dans le monde entier variant — ouvrages historiques en tête, bien entendu — de 100 000 à 400 000, selon les estimations, il convient de se limiter aux cas littéraires les plus pittoresques.

Ceux-ci, jusqu'à présent, se situent sans conteste en Angleterre, où « Boney », comme l'appelaient les irréductibles à l'époque héroïque, a suscité depuis le XIX^e siècle une abondante littérature romanesque.

A la pointe du bonapartisme littéraire britannique se trouve évidemment Sir Arthur Conan Doyle, qui préférait de très loin Napoléon à Sherlock Holmes. Il déclarait d'ailleurs placer « au premier rang de son œuvre » ses « Napoleonic stories » : *La grande ombre*, *L'oncle Bernac* et les deux célèbres volumes des *Exploits du Brigadier Gérard*.

Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'au milieu des ébouriffantes chevauchées du général de hussards Etienne Gérard, le père de Sherlock n'avait pas résisté à la tentation de glisser une histoire à caractère quasi-policier ayant l'Empereur pour principal personnage : *Les Frères d'Ajaccio*, où l'on voit Napoléon triompher, grâce à un tour de passe-passe dramatique, d'assassins expédiés par une ténébreuse société secrète corse.

Mais, dans l'invention policière napoléonienne, la palme revient naturellement à un auteur actuel, John Dickson Carr — d'ailleurs biographe de Conan Doyle — pour un roman « à suspense » intitulé *Capitaine Coupe-Gorge*.

L'action s'en déroule au Camp de Boulogne, où un mystérieux sadique poignarde nuit après nuit les sentinelles qu'il approche, déguisé en officier. Au terme d'une enquête longue et difficile, Fouché découvre que l'assassin n'est autre que Napoléon lui-même.

Simple détail : ce roman écrit en 1955 n'a jamais été traduit en français. Il n'est peut-être pas près de l'être...

Jean BOURDIER



Le dernier en date des « Napoléon » de l'écran : Rod Steiger dans « Waterloo » de Sergei Bondarchuk.



Jean-Louis Barrault, le jeune Bonaparte des « Perles de la Couronne », film de Sacha Guitry.

LA GADGETIÈRE IMPÉRIALE

ou Napoléon, c'est toujours payant



Dans les drugstores : de toutes les tailles et pour toutes les bourses.

LE 3 mai 1814, quand Louis XVIII fait son entrée à Paris, la cocarde blanche remplace la cocarde tricolore. Et pourtant les partisans de l'Empereur sont très nombreux. Les anciens soldats de la Grande Armée attendent son retour. Ils entretiennent son culte, dissimulant son image dans le fond de leur tabatière ou dans le pommeau de leur canne. Ils la fabriquent eux-mêmes, sculptant le profil ou le petit chapeau symbolique sur une noix de coco, une vieille planche ou un os de pot-au-feu.

Pour se reconnaître entre initiés, ils ont un code. Si l'un d'eux demande : « Croyez-vous en Jésus-Crist ? » l'autre doit répondre : « Oui... et en sa résurrection. »

Une propagande sournoise a fait espérer le retour de l'Île d'Elbe. On affiche même des placards annonçant l'arrivée prochaine de Napoléon... Et soudain, il arrive !

La cocarde tricolore remplace la cocarde blanche ! Les boutiquiers opportunistes se hâtent de mettre en réserve les objets à fleurs de lys et les estampes qui chantent la gloire des Bourbons,

pour exposer les souvenirs de Napoléon qu'ils avaient cachés, en attendant.

Hélas ! Les fabricants auront à peine le temps de commencer la réalisation de nouveaux « gadgets » : le 29 juin, la nouvelle de la catastrophe de Waterloo se propage de ville en ville, et, le 6 juillet, les alliés entrent dans Paris, suivis de près par Louis XVIII.

Désormais, la nation sera séparée en deux clans : ceux qui attendent le retour de l'Invincible et ceux qui applaudissent le retour du Bourbon impotent.

Le souvenir impérial se vend sous le manteau ; ce ne sont que profils dissimulés dans des bouquets gravés ou lithographiés, qu'ombres portées par une bobine taillée ou un manche de canne, que bonbonnières et tabatières à secret ; on fabrique des tableaux à coulisse, intitulés *Les Dynasties*, dont la planchette de fond, cachée, porte les effigies impériales ; des artisans mettent sur le marché des statuettes en bronze doré de Louis XVIII en pied, dont la tête ou le buste se dévisse pour montrer une petite figurine de l'Empereur, en redingote et petit chapeau...

Oui, Napoléon c'est payant... mais il y a des risques ! On poursuit ceux qui fabriquent, vendent ou détiennent des objets séditieux.

Le 2 juillet, le bijoutier Marvy et l'émailleur Cotteau sont condamnés à trois mois de prison pour avoir fabriqué des « bagues à châton tournant » présentant d'un côté une innocente pensée et de l'autre, la redoutable effigie de l'Empereur...

La mort pour 2 sols

Connue à Paris le 5 juillet 1821, la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, provoque des réactions diverses.

Selon Madame de Boigne, qui exprime l'opinion des milieux royalistes, l'annonce de ce décès n'a que peu d'importance : « J'ai entendu crier par les colporteurs des rues : la mort de Napoléon pour deux sols, son discours au général Bertrand pour deux sols, le désespoir de Madame Bertrand pour deux sols... Sans que cela fit plus d'effet dans les rues que l'annonce d'un chien perdu... »

C'est un « anti-impérialiste professionnel », Chateaubriand, qui devinera l'importance de la mort du tyran exilé :

« Après le despotisme de sa personne, il nous faut encore subir le despotisme de sa mémoire. »

Si le peuple n'a pas réagi immédiatement, ainsi que l'ont remarqué des témoins, c'est qu'il était fatigué d'entendre et de lire des fausses nouvelles. On avait si souvent annoncé l'évasion de Napoléon, son débarquement en Amérique et son retour en France, que la nouvelle de sa mort passa tout d'abord pour un nouveau « canard ».

Quelques mois plus tard, les marchands d'estampes apportèrent au public les preuves palpables de l'événement. Aux étalages des boutiques, les badauds se pressaient pour contempler des images d'apothéose. L'une des plus célèbres (et des mieux vendues), représente Napoléon sur un lit de mort de luxe, entouré de drapeaux. Autour du lit, des généraux russes, autrichiens, prussiens. Et sous l'estampe, cette légende : « Approchez doucement, vous tous, peuples vaincus, car s'il se réveillait vous ne dormiriez plus... »

Un graveur imagina une apothéose de l'Empereur des Français salué par les plus illustres conquérants et les plus fameux héros de tous les temps, de César à Gengis Khan et d'Alexandre à Frédéric II... La légende est simple :

« Il a conquis le nom du plus grand des guerriers... »

Dès 1822, le Commerce et les Beaux-Arts, pour des raisons parfois différentes, favorisent le mouvement sentimental et populaire vers le Napoléon idéalisé, qui va entraîner les générations les unes après les autres.

Pour séduire une clientèle déjà « conditionnée », les fabricants d'objets usuels font un tel assaut d'ingéniosité que Napoléon se retrouve partout, aussi bien sur une paire de chenêts que sur le manche d'une fourchette, sur un pichet qu'au fond d'une assiette...

C'est en vain que les policiers du roi donnent l'ordre de retirer des boutiques les tableaux, estampes ou objets « de nature à troubler l'ordre... » Il y en a trop !

Les artistes peintres, par goût ou par esprit commercial, abordent le sujet à la mode. Horace Vernet, fils de Carle, le peintre des batailles impériales, se lance à son tour dans l'imagerie glorieuse. Il triomphera aisément et deviendra, selon le mot de Madame Junot, « le peintre national de la France ».

Au salon de 1822, il présente plusieurs « compositions souvenirs » : *Montmirail*, *le Soldat Laboureur* et *La Mort de Poniatowski*. Les trois œuvres sont refusées mais le public court les voir dans l'atelier du peintre !

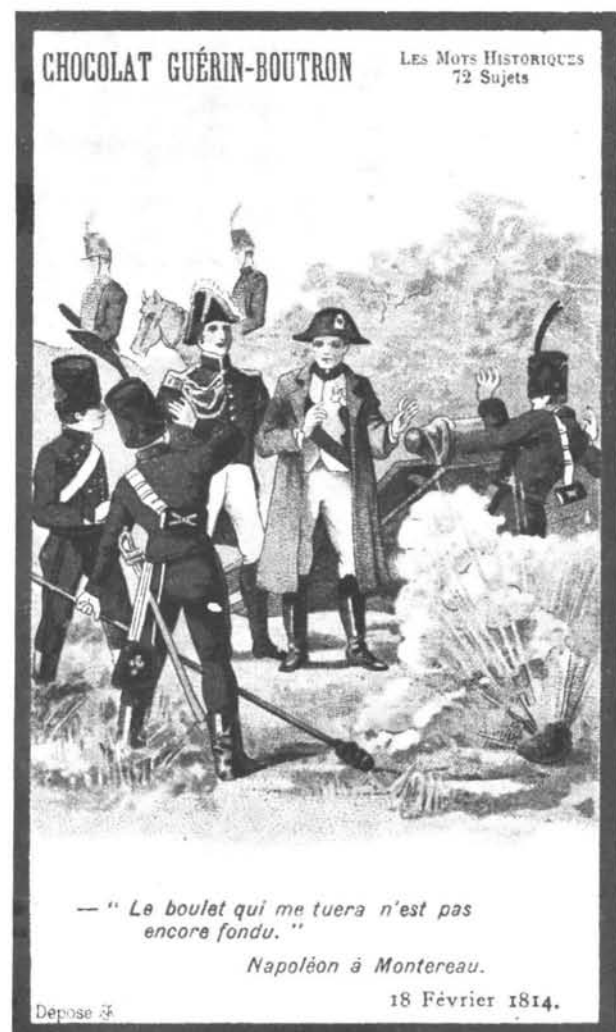
Au même salon, Hyppolite Bellangé expose sans discussion une *Bataille de la Moskowa*.

Saint-Napoléon

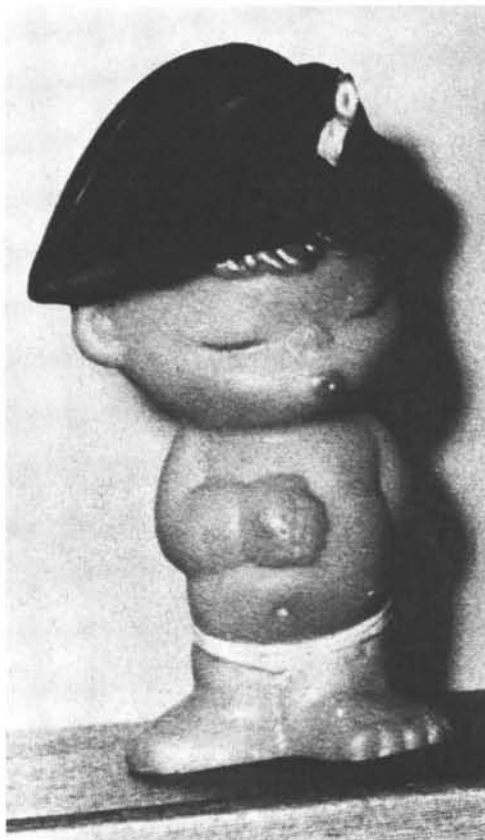
Les dessinateurs et les lithographes allaient compléter le travail des peintres en mettant la gloire de l'Empereur et de la Grande Armée à la portée de toutes les bourses.



Etiquette d'un camembert destiné à l'exportation en Grande-Bretagne !



Les bons mots de l'Empereur au service d'une grande marque de chocolat.



Petit baigneur en caoutchouc, cendrier, vase ou arrosoir, chausse-pied, coffret de savonnettes, bougie en forme d'aigle

Il faut ajouter à ces noms d'artistes fabricants de légende celui de Jean Charles Pellerin, l'homme des images d'Epinal. C'est lui qui, après le Concordat, eut l'idée de la première image de *Saint-Napoléon*, patron des guerriers, accompagnée d'une petite prière. Il imprima ensuite des images de l'actualité glorieuse, l'entrée des Français à Moscou ou le triomphe de Napoléon, qui se vendirent dans toutes les provinces.

La police de Louis XVIII fit baisser le chiffre d'affaires de J.-C. Pellerin. Au début du mois de juillet 1816, quelques centaines d'images furent saisies et, le 19 août, l'imprimeur fut condamné à quatre mois de prison.

Lorsqu'après la mort de Napoléon, Pellerin cède son affaire à son fils et à son gendre, la production des images napoléoniennes augmente. Elle atteint, en 1813, 2000 exemplaires : elle dépasse les 163 000, en 1823 !

Ce n'est toutefois qu'en 1830, avec l'arrivée du graveur François Georgin que la vente de l'épopée légendaire, imprimée en couleurs joyeuses sur du mauvais papier, va devenir une affaire nationale et même universelle.

Georgin a la sagesse d'écouter les conseils du gendre de J.-C. Pellerin, Pierre-Germain Vadet, ancien officier de l'armée impériale, qui a laissé une jambe à Essling. C'est lui qui saura choisir les thèmes les plus commerciaux.

Touché par la grâce

Il en est de même en librairie, les livres qui se vendent le mieux sont ceux qui parlent de LUI et de ses victoires, même en vers... Le jeune poète marseillais Auguste Barthélémy et son ami Joseph Méry, enflammés par les souvenirs de gloire, composent un long poème qu'ils intitulent *Napoléon en Egypte*. Ils vendent leur manuscrit à l'éditeur A. Dupont 60 000 francs (somme fabuleuse pour l'époque !) et l'ouvrage, cependant ennuyeux, remporte un succès considérable.

La chanson qui joue un rôle important pendant la Restauration, participe, elle aussi, à la construction du mythe napoléonien.

Le principal responsable est Béranger, le populaire auteur des *Infidélités de Lisette*. Le spécialiste de la chanson du dessert, touché par la grâce à la chute de Napoléon, change d'opinion.

En 1813, il a chanté *Au roi d'Yvetot* pour ridiculiser l'Empire ; six ans plus tard, il chante la gloire napoléonienne sur un ton emphatique qui séduira Déroulède.

En 1821, son premier recueil de chansons en deux volumes, chez Firmin Didot, rapporte en quelques mois à l'auteur la somme de 32 000 francs... Mais la cour d'assises de la Seine s'inquiète de quelques chants subversifs et condamne Béranger. Emprisonné pour trois mois à Sainte Pelagie, il reçoit une foule d'admirateurs, bonapartistes et libéraux. Sa cellule regorge de victuailles et de bonnes bouteilles. Comme il ne veut rien laisser perdre, le chansonnier est obligé d'inviter ses voisins de prison à dîner !

Quand Béranger découvre que l'on ne croit guère, dans les campagnes, à la mort de Napoléon, il compose *Il n'est pas mort...* En 1828, il lance un autre gros succès, dont le peuple fera sa rengaine préférée :

*On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire...
Le peuple encore le révère
Oui, le révère !
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui !*

C'est fait, Napoléon entre définitivement dans le domaine de la propagande politique. Louis-Philippe fait reposer, dans le dessin de se rendre populaire, la statue du bien-aimé, en haut de la Colonne de la place Vendôme et Louis-Napoléon prépare son coup d'Etat en se couvrant des détroques glorieuses de son oncle. En 1900, avec Edmond Rostand, les vers pompeux de l'Aiglon apprennent l'épopée au grand public.

Les éditeurs de cartes postales inondent le marché européen de



(de gauche à droite)... ou les mille et une manières de « faire de l'argent » avec le souvenir de l'Empereur.

leurs séries en noir et en couleurs où le rôle de l'Empereur est tenu par des figurants à cent sous la journée.

Napoléon est toujours payant !

"Sire! Dormez en paix!"

En 1921, la France fêta le centenaire de la mort de l'Empereur. Un comité prestigieux fut constitué, dont le maréchal Foch fut le président d'honneur. Des « cérémonies imposantes » se déroulèrent à la Sorbonne et à Notre-Dame. A l'Arc de Triomphe, devant la flamme du poilu inconnu, Louis Barthou évoqua, en un style châtié, les exploits de la Grande Armée. C'était une occasion de faire entendre encore le ta-ra-ta-ta des trompettes guerrières...

Sous le Dôme des Invalides, dans la crypte, le maréchal Foch, tenant l'épée d'Austerlitz, dit gravement « Sire! Dormez en paix!... De la tombe même vous travaillez toujours pour la France!... A

RELIQUES NAPOLEONIENNES

« Une plume d'oie réputée avoir servi à la signature d'un traité de paix s'est vendue 1 200 F. »

(Le Monde. Avril 1969)

« Cinq camions et un avion spécial ont été affrétés pour que l'exposition Kennedy fasse le tour de l'Europe en toute sécurité. On y trouve une touffe de poils ayant, paraît-il, appartenu au cheval de Napoléon, et que le jeune président disparu conservait précieusement dans un tiroir de son bureau ».

(Le Figaro. Novembre 1964)

« La brosse à dents de Napoléon et deux pistolets dérobés dans son carrosse au cours de la retraite de Russie, sont exposés à Londres, à l'occasion du 150^e anniversaire de la fin des guerres napoléoniennes ».

(France-Soir. Avril 1965)

tout danger de Patrie, nos drapeaux frémissent au passage de l'Aigle... » Et il termina son discours en criant trois fois : « Napoléon ! Napoléon ! Napoléon !... »

Les fabricants de bustes de l'Empereur en plâtre peint, en bronze ou en marbre, furent accablés de commandes.

L'Empereur devint insensiblement une sorte de porte bonheur commercial. Il semblait qu'un produit qui porterait son effigie aurait quelque chance de se vendre mieux... Les pontifes de la publicité, ayant observé les réactions de la clientèle, imposèrent des fromages garantis par le souvenir historique ; sur les étiquettes de camembert, la tête de Napoléon remplaça, pour quelque temps, la classique paysanne au parapluie rouge et la vache aux pis gonflés. Des négociants en alcool se félicitèrent d'avoir collé sur leurs bouteilles l'ombre du petit chapeau...

Des agences de tourisme détournèrent leurs circuits pour permettre la visite en groupe des champs de bataille de l'Empire. Et si, seuls, les fanatiques visitent Iéna ou Austerlitz, une foule immense se presse chaque week-end dans les bars de Waterloo où l'on peut assister à un spectacle napoléonien et permanent, manger des saucisses et des frites au *Café de la Garde* et déguster une glace « impériale »...

Aujourd'hui, les commerçants ont envahi Waterloo : pour les touristes anglais, on vend « A guide to Waterloo » avec « The story of the battle ». Au *Bivouac de l'Empereur*, taverne restaurant, la bière s'appelle Napoléon et la spécialité de la maison, un dessert au chocolat et à la crème chantilly, se nomme « la coupe Napoléon ». Périodiquement, Norbert Brassiné, l'aubergiste, fait parler de lui en parcourant à pied et en tenue de grenadier de la Garde Impériale plusieurs centaines de kilomètres.

Les boutiques de Waterloo regorgent de souvenirs en tous genres, illustrés de vues du champ de bataille, de portraits de Napoléon ou de Wellington (à cause de la clientèle anglaise...)

Les cartes postales se vendent par milliers (deux mille en moyenne chaque dimanche) de même que les livres illustrés (les plus demandés).

On estime actuellement que plus de 200 000 ouvrages importants ont été consacrés à Napoléon et à ses batailles. Dans les récents catalogues de marchands d'autographes, sa signature, à peine lisible, au bas de quelques lignes banales, est cotée aussi cher qu'un manuscrit d'auteur connu (de 2 200 francs à 10 000). Ses mèches de cheveux, avec ou sans cadre, atteignent dans les ventes publiques les prix des saintes reliques.

Quant à ses petits chapeaux, ils sont si nombreux dans les musées et les collections privées, qu'il est permis de se demander si, depuis un demi-siècle, un fabricant n'a pas songé à produire de jolies contrefaçons sur le modèle de ceux que livrait le sieur Poupart, chapelier ordinaire de Sa Majesté.

Un chapeau de 14 millions

Depuis le début de l'année 1969 le gadget napoléonien triomphe dans les boutiques de « Souvenirs de Paris ». La mention *Bicentenaire de la naissance de Napoléon* satisfait le touriste et cependant, à qualité égale, les articles qui reproduisent le portrait de l'impérissable sont marqués plus cher que les autres !

Trois petites savonnettes dont l'enveloppe représente Bonaparte à cheval : 25 francs. Deux jeux de cartes pour le bridge, dont le roi et la reine de cœur sont l'Empereur et l'Impératrice : 83 francs. Un assortiment de dessous de bouteilles en carton verni, décorés

de fragments de tableaux célèbres de David, Gros, etc... : 24 francs.

Napoléon... c'est de plus en plus payant !

Voici quelques mois, pendant la croisière napoléonienne du paquebot *France*, M^e Philippe Rheims adjugea 140 000 francs un chapeau ayant appartenu à Napoléon.

L'acheteur, le comte Robert de Vogüé, président-directeur-général de la firme des champagnes *Moët et Chandon*, ne se fit pas prier pour confier à la presse les raisons profondes de sa fantastique enchère :

« En tant que P.D.G. d'une maison de champagne très ancienne, je m'intéresse à tous les souvenirs napoléoniens. Il se trouve que chaque fois que Napoléon allait faire la guerre à l'Est, il s'arrêtait chez notre ancêtre, M. Moët, et *nourissait son génie au champagne, moyennant quoi il gagnait les batailles* ».

A une question indiscrete sur la réaction du personnel devant une telle dépense, le P.D.G. répondit :

« Les syndicats sont au courant de tout. Et en ce qui concerne cet achat du chapeau, ils sont les premiers à dire « Bravo ! ». Cela va nous amener encore plus de visiteurs. Nous en avons déjà 150 000 par an ! Croyez-moi, ce chapeau de 14 millions est un excellent investissement publicitaire... » (Noir et Blanc, 8 mai 69).

Oui, Napoléon, c'est toujours payant !

R.

« Une grande réputation c'est un grand bruit... » (Napoléon à Bourrienne — Mémoires)



Pour conserver vos numéros du **CRAPOUILLOT**



Tous ces titres précédemment parus sont disponibles à nos bureaux

Une luxueuse **RELIURE DE BIBLIOTHÈQUE**

Prix : 15 F

*Existe en rouge
grenat, gris
et vert jade*



Commandez-la directement à nos bureaux :

49, avenue Marceau - Paris-16^e

Envoi franco de port contre remboursement. Règlement d'avance par chèque bancaire, mandat ou versement au C.C.P. SEPA - PARIS 25-391-74



La table de l'Empereur

DANS ma jeunesse, au Quartier Latin, j'ai connu un contestataire d'un genre spécial. Dans les bagarres, ce n'était pas des adversaires d'A.F., des Faucons Rouges ou des Cocos qu'il visait mais les rares étudiants bonapartistes. Et lorsque je lui demandais la raison de cette haine insolite :

— Napoléon mangeait comme un cochon, déclarait-il péremptoire !

Il y a, certes, bien des raisons d'être antinapoléonien — presque autant que d'être antigauilliste. Mais avouez que celle-ci ne manquait pas d'originalité.

A la décharge de l'Empereur nous dirons que, s'il mangeait mal, il le reconnaissait lui-même : « Si vous voulez bien manger, disait-il, allez chez mon Archi-Chancelier ! ».

Cambacérès, en effet, avec Barras et Talleyrand, représentait la fine-fleur gastronomique de l'Empire.

Cela n'a pas empêché un restaurant de prendre pour enseigne « La Table de l'Empereur ». Voilà qui est diablement inquiétant ! Car non seulement il mangeait vite et mal mais encore il y gagna l'ulcère qui devait l'emporter.

Aux Tuileries comme aux camps, il déjeunait presque toujours seul, à la va-vite, d'un plat très simple, sans épices (morceau de poulet en fricassée, côtelette de mouton) et d'un verre de Chambertin, son vin préféré, mais... largement arrosé d'eau glacée. Quelques tasses de café, toujours au galop, et au travail !

Il ne renoncera à ce régime que quelques mois après son mariage avec Marie-Louise, « aveuglé de passion », dira Jules Bertaut.

Joséphine, elle, n'avait pas eu cette chance. Pourtant, elle savait apprécier la bonne chère, initiée qu'elle fût par Barras (qui commandait ses dîners fins chez Ledoyen).

Mais la grosse Autrichienne, gourmande de pâtisserie, eut l'honneur de voir fixés ses repas par son impérial mari : potage, bœuf, trois entrées, un rôti, deux entremets, quatre hors-d'œuvre, du fromage et du dessert aux déjeuners ; aux dîners, repas plus copieux encore avec deux potages, trois rôtis, quatre entrées, quatorze assiettes de dessert. De plus, les jeunes mariés goûtaient : il courait la retrouver au

AU FEU DE BRAISE
MAÎTRE GRILLARDIN
Devant le client :
Grillades sur charbon
de bois, aromatisées
aux herbes de Provence.
66, rue Mazarine, Paris (6^e) - 033.53.17
FERME JEUDI

La Cloche d'Or
LE VRAI RESTAURANT DE NUIT DE PARIS
Grande carte et petits soupers
Jusqu'à 6 heures du matin
GRATINÉE - CRUSTACÉS - COQUILLAGES
3, RUE MANSART - Réservation : TRI. 48-88
Fermé dimanche PARKING ASSURÉ

LA CLOSERIE DES LILAS
"AU CARREFOUR DES IDÉES"
DÉJEUNERS - DINERS
SOUPERS en plein air "Ambiance musicale"
171, bd du Montparnasse
DAN. 70-50 - ODE. 21-68
(PARKING :
14, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE)

MONTÉLIMAR : Ville étape
de l'Élite

Le Relais de l'Empereur
FRANCIS et ROGER LATRY
HOTEL HISTORIQUE*A**
600 km de Paris - 320 km de Cannes - Route Nat. 7
Tél. : 01-29-00 à Montélimar (Drôme)
COCKTAILS
- BAR AMÉRICAIN -
CUISINE RENOMMÉE

JOUR STUDIOS HAUT LUXE NUIT
Villa Caroline
HOTEL PARTICULIER
65 R. DE LA POMPE TEL. 577 67 38 AU METRO POMPE
PARKING RESERVE

Pour vos DÉJEUNERS
DINERS d'AFFAIRES

Au COCHON DE LAIT
ROTISSERIE-RESTAURANT
7, rue Corneille, PARIS - 326-03-65
Sa spécialité
COCHON DE LAIT A LA BROCHE
SALON de 10 à 50 couverts
Aux lecteurs de « Minute », M. et Mme
BUISSON offriront « l'apéritif-maison ».

GORISSE
84, rue Nollet (17^e) - MAR. 43-05
Andouillette
Lapin à la moutarde
et les mercredis et samedis midi
LA TRADITION DU POT AU FEU
— os à la moelle —
Fermé samedi soir et dimanche

A L'ALLIANCE
CHEZ THÉRÈSE ALBAN
Ris de veau aux morilles - Poulet sauté
au vinaigre - Côte de veau sous la cendre
et le « Bouribou » (canard au sang).
18, r. Vivienne (M^o Bourse). CEN. 44-48
PMR : 30 F - Fer. Dim.

milieu de la journée et absorbait avec elle compotes, fruits et gâteaux.

Mais cela ne dura point. Dès la naissance de l'Aiglon, Napoléon se refait servir, sur une petite table, dans son cabinet.

Et comme il n'aime pas attendre, on met en cuisine, tous les quarts d'heure, un poulet à rôtir, cependant que Dunan, son maître d'hôtel, en frac vert brodé d'argent, gilet de casimir blanc, culotte noire et bas de soie blancs, se morfond devant les chauffe-plats.

Le cuisinier de Marengo

Dunan avait fait ses classes sous les Bourbons, au service desquels son père, un Suisse, officiait également. Il commença par être le cuisinier de Bonaparte et ce fut lui qui « troussa » le poulet du général en chef sur le champ de bataille de Marengo.

La légende veut que les fourgons d'approvisionnement se soient perdus. Dunan, qui savait son maître impatient, envoya quelques hommes récolter des

victuailles dans le village encore fumant de ses ruines. Ils ramenèrent deux poulets, des œufs, des tomates, des écrevisses, des aulx. Dunan avait, dans sa voiture, de l'huile d'olive et du cognac. Pour ne pas faire attendre l'impatient vainqueur, il découpa le poulet à cru, le fit fricasser dans l'huile, ajouta ail et tomates puis, au dernier moment, les écrevisses « cardinalisées » et les œufs frits.

Il n'y avait là rien d'original, à l'exception des écrevisses et des œufs frits. Le reste n'était que de la cuisine italienne ou provençale. Aussi bien, un restaurant parisien qui, à la même époque, avait à sa carte un veau à la provençale, le rebaptisa, lorsque la victoire fut connue chez les boursicoteurs, veau Marengo. Cela se passait au défunt restaurant « A la Grâce de Dieu » rue Montmartre. Joséphine habitait non loin de là, rue Chantreine.

Selon d'autres, le poulet Marengo serait postérieur à la fameuse bataille.

Raymond Oliver assure qu'il fut servi à la table de Talleyrand, bien après Sainte-Hélène, et que le Diable boiteux, à ses invités se pouléchant, déclara : « Pour remporter la victoire à Marengo,

Bonaparte dut sacrifier in extrémis son ami Desaix. Pour réussir cette recette, il faut, au tout dernier moment aussi, sacrifier la tomate ».

Il pourrait enfin ne dater seulement que de l'autre bataille de Marengo, en Algérie celle-là.

Les œufs de Joséphine

C'est à Antommarchi, à Sainte-Hélène, qu'il fera cet aveu : « Je n'aime pas les cuisiniers qui font de l'esprit : un bon étouffé à la génoise, un pilaff à la milanaise et des tagliarini à la corse valent mieux pour moi que toutes les merveilles de l'art de Beauvilliers ! ».

Les cuisiniers le lui rendirent bien. A parcourir le « Répertoire de la Cuisine », on ne relève aucun plat dédié à l'Empereur. Il y eut bien une sole, un tour-nedos et une poularde Marie-Louise. Talleyrand, bien sûr, et les généraux, Masséna, Duron, Murat, Monthon, Brune, se sont vus dédier des plats tout comme Joséphine qui a ses œufs pochés et les côtes d'agneau « Malmaison ». Le potage et la sole Impératrice

l'Archestrate

20, rue de l'Exposition (7^e) - 468-79-96

Fait un voyage dans le passé à la découverte de recettes oubliées

Fermé Dimanche

L'Afrique noire au BAOBAB

DINERS-SOUPERS AFRICAIN
Jusqu'à 2 h du matin
Ses SPECIALITES - Sa musique
7, r. de l'Université. - LIT. 08-80 (Daily)

RÉSIDENCE JADIN

Hôtel particulier. Catégorie Luxe
WAG. 79-12 - Diners et Soupers
12, rue Jadin - Parc Monceau

LES MEILLEURES GRILLADES ET TRIPERIES DE PARIS

A LA VILLETTE
porte de Pantin

SUR 200 MÈTRES Av. Jean-Jaurès

212 L'HORLOGE.	BOT. 71-01
192 AU COCHON D'OR.	BOT. 39-81
190 CHEZ DAGORNO.	NOR. 02-29
188 AU BŒUF COURONNE	NOR. 89-52
184 FERME de la VILLETTE	NOR. 60-96
182 AU PETIT NORMAND.	BOT. 14-57

A 10 minutes de l'Etoile
par le PÉRIPHÉRIQUE

Parking facile

la grange au bouc

LE RESTAURANT-CABARET

le PLUS haut CHAQUE AMBIANCE MONTMARTROISE le MOINS cher

42, r. Chevalier de la Barre. (Sacré-cœur.)
ORN: 78-95 • DE 20 H. A L'AUBE • FERMÉ DIMANCHE

DANS UN CADRE 18^e

LE MOUSQUET

Jacques Leblanc, maître-rôtisseur

GRILLADES AU FEU DE BOIS
SPÉCIALITÉS DU VAL-DE-LOIRE

22, r. Champ-de-Mars, Paris 7^e 468-52-69

FERMÉ LE DIMANCHE



LA PETITE TOUR

Ses spécialités : Homard grillé
Poularde au whisky

11, rue de la Tour - TRO. 09-31
PARKING ASSURÉ - F. dimanche.

LA GRIGNOTIÈRE

« Elle demeure égale à elle-même et les connaisseurs savent que de tous les cabarets, c'est celui dont la cuisine reste la meilleure »

LA REYNIÈRE

Menus : 64 F (vin à disc.) et 86 F
(Champ. à discrétion)

Dans ces deux menus,
le service est également compris
29, rue MAZARINE - ODE. 81-58 - Fer. Dim.

SALLE CLIMATISÉE

furent créés plus tard, en l'honneur d'Eugénie. Enfin, ô horreur, la cuisine française s'enrichit d'un potage, d'œufs pochés, d'un turbotin, d'une timbale de bécasse et d'un jambon Metternich, tandis que Nelson a ses cailles et Mme de Staël, sa vieille ennemie, ses filets mignons.

Pourtant je me trompe. Il existe une sole Bonaparte. Elle est pochée et entourée de petites pommes persillées. Des pommes de terre avec une sole ? Cambacérès dut en être malade !

A Sainte-Hélène, il eut pour premier cuisinier, cédé par son frère Jérôme, un certain Lepage aidé de deux Chinois. Ce médiocre fut chassé puis remplacé par un Anglais, Stirward, qui cuisinait plus mal encore. Les chefs se vengeaient ! Enfin Madame Mère chargea Pauline de trouver l'oiseau rare. Un jeune cuisinier de 21 ans, ancien page rôtiisseur des cuisines impériales sous Debray qui avait remplacé Dunan, quitta Lucques pour Sainte-Hélène. Carême sacra ce Jacques Chandelier « Roi des Cuisiniers français », lorsqu'il sut de quelle habileté il avait fait preuve avec les maigres ressources de l'île. Las, Chandelier, malade, fut rapatrié. Le remplaçant, trouvé par la femme de Montholon, arriva trop tard : Napoléon était mort.

Bons plats corses

Ce qui peut étonner, dans tout ceci, reste son goût, selon Frédéric Masson, pour le macaroni au parmesan, les timbales milanaïses, les crépinettes de porc... En somme pour une cuisine assez lointaine de la cuisine corse, si savoureuse. Sans doute, les gaudes de Franche-Comté faites de bouillie de maïs et dont il se nourrissait en garnison, à Auxonne, lui rappelaient-elles la polenta de son île. Mais enfin il y a tant de bons plats, en Corse.

Et, lorsque je me regale, chez Paulette (à l'Ajaccienne, 3, rue Laugier), des merveilleuses charcuteries du pays : figatelli, lonzo, copa, prizuttu, salami de Niolo ; du cabri rôti ou en ragoût, ou encore de ses tripes avec les gros haricots bastiais, de la tarte au brocciu frais et des cédrats confits, je me demande pourquoi ce diable d'homme négligeait la cuisine traditionnelle de son île natale.

Un cadeau qui honore celui
qui l'offre et celui
qui le reçoit

◆
Demandez le catalogue
des meilleurs crus à

D. QUERRE

Château MONBOUSQUET

◆
SAINT-ÉMILION - 33



DOMAINE DE MONT-REDON

propriétaire-récoltant

à

CHATEAUNEUF-DU-PAPE (84)

... Respect de la **TRADITION**
et

Offre aux Gourmets, Hommes
d'affaires, Touristes, des vins
plus en **HARMONIE** avec les
goûts du jour.

Expéditions directes en bouteille.

Pour vous qui êtes gourmet

FRAMBOISE MASSENEZ

Production personnelle
d'un propriétaire distillateur
d'ALSACE

à **BASSEMBERG-VILLE**
(colis à partir d'une bouteille)

Demandez la documentation concernant
toutes les eaux-de-vie d'Alsace

CHAMPAGNE

Duval Leroy

Vertus près Epernay

GRANDS VINS DE BORDEAUX
Appellation contrôlée - Fronsac

ROUX-OULIE

Propriétaire récoltant

Château-Lagüe

33 - Fronsac

Tarifs et échantillons sur demande



CHINON

A.O.C.

Vve JOGUET-MALECAULT

Propriétaire-Éleveur

à **SAZILLY (Indre-et-Loire)**

Vins de 64 - 66 - 67

exclusivement en bouteilles

Tarifs sur demande

CORBIERES

BLANC - ROSÉ - VIEUX ROUGE
15 bouteilles assorties **66,50 F**
Franco domicile

SAURY-SERRES

NÉGOCIANT-ÉLEVEUR

à **Lézignan-Corbières (Aude)**

Maison fondée en 1880

C.C.P. Toulouse 5033

Tarifs fûts et bout. sur com.

CADEAU D'AMITIÉ
offert dans le carton

Blanquette de Limoux

PRODUCTEURS

11 - LIMOUX

Tél. : LIMOUX



Le cognac Napoléon existe-t-il?

par R.G. Courtine

ON en parle souvent, dans les romans, et l'on voit l'hôte sortir de sa cave à liqueur, pour des connaisseurs, la bouteille de Fine Napoléon.

Mais ce n'est qu'une illusion. Une inscription sur l'étiquette d'une marque (Courvoisier pour ne la point nommer). Cela ne concerne pas l'âge du cognac. De reste, quasi rien n'indique l'âge de la fleur des Charentes et l'on a singulièrement réduit la signification des sigles. Où est le temps où le V.S.O.P. (very superior old pale) laissait présumer 30 ans d'âge ? Et le trois-étoiles 10 ans ? Il y avait alors une et deux étoiles. Elles ont disparu. Tout comme les pharmaciens de deuxième classe.

Le 17 novembre 1960, les journaux nous apprirent qu'un négociant anglais, M. Tom Norman, possédait les deux plus vieilles bouteilles de Cognac du monde, portant le millésime 1811 gravé sur le flacon et ayant appartenu à l'Empereur. Le possesseur entendait les vendre 1.000 livres pièce, soit plus d'un million ancien.

Aussitôt l'on découvrit, ici et là, d'autres bouteilles prestigieuses. Un Lyonnais annonçait posséder, dans sa cave, deux bouteilles portant gravé sur le verre : "Roi de Rome, 1811". Une vieille dame de Nevers affirma en avoir une semblable, déposée dans un coffre, à la banque. Enfin, une dépêche d'agence ajoutait qu'une firme de Lisbonne possédait trois autres bouteilles de Fine Napoléon 1811.

Nous en étions à 8 bouteilles.

Chez Lasserre

Je n'eus pas à chercher bien loin la neuvième : elle était chez Lasserre. Poussiéreuse et vénérée, elle portait, dans le verre soufflé à la main, un "N" modelé, et sur sa capsule, d'un vert impérial, on lisait ces mots : "Château de Fontainebleau - Maison de l'Empereur".

Cette bouteille, aussi bien, est toujours chez René Lasserre.

L'idée me vint d'en parler à la radio et de lancer un appel. En quelques jours, je trouvai encore une bouteille de 1811 avec le cachet de l'Empereur, le N et la couronne impériale sur le goulot. Elle appartenait à un médecin parisien qui la tenait de son frère, lequel l'avait achetée à Ning Po, en Chine. Le vieil épicière vendeur avait

entendu dire qu'elle provenait d'une mission de Jésuites. Un garagiste de Champagne d'Armagnac, un docteur de Toulouse, un colonel également de Toulouse possédaient d'identiques bouteilles. Et même un Parisien, M. Decroix, m'annonçait triomphalement qu'il avait en cave une bouteille portant l'étiquette suivante : "Cuvée réservée de la Maison Forge et Fils - Fine Napoléon 1809."

1809 on ne voit pas bien pourquoi. 1811 s'explique : la naissance, tant attendue, de l'Aiglon incita les firmes de Cognac à offrir à leur maître quelques bouteilles.

Seulement il faut savoir que le Cognac ne vieillit bien qu'en fûts. Si cette eau de vie fut mise en bouteille à l'occasion de ce cadeau à l'Empereur, on peut bien admettre que les donateurs voulurent lui offrir le meilleur, la fleur de leurs réserves. Il ne pouvait donc s'agir en 1811, que d'une Fine Champagne de quinze ou vingt ans d'âge, soit de 1791, voire de 1796, alors que Napoléon n'était encore que Bonaparte.

Ce qui fait que, tout naturellement, la Fine Napoléon n'existe pas. A moins qu'elle ne soit dans des bouteilles offertes, en 1815, aux Bourbons revenus, et portant les fleurs de lys des caves des Tuileries. Ce qui serait le comble !

La plus vieille

Quelques années plus tard, à la vente, à Paris, des caves du Prince Murat, figurèrent 4 bouteilles de Fine 1811 (elle ne portaient aucune étiquette et il fallait se fier aux experts et au commissaire priseur). Elles furent vendues, respectivement, 280, 290, 310 et 340 F. René Lasserre en acheta deux. Avec les frais environ 35 et 40.000 anciens francs. Nous étions loin des contes et des comptes fantastiques de Mister Tom Norman !

Et terminons avec ce détail : une autre auditrice, Charentaise celle-là, me dit alors posséder une bouteille de 1795 (date inscrite dans le verre). Cent soixante-quatorze années, sans compter celles où ce Cognac a mûri dans le fût, cela semble bien être, jusqu'à nouvel ordre, la plus vieille bouteille du monde.

Mais le jeu peut continuer.

Car Napoléon, après tout ne fut qu'un épisode dans l'histoire du merveilleux Cognac !

AUDACIEUX INSOLITE et GAI

AVEC

NOIR ET BLANCNI JOURS NOIRS
NI NUITS BLANCHES

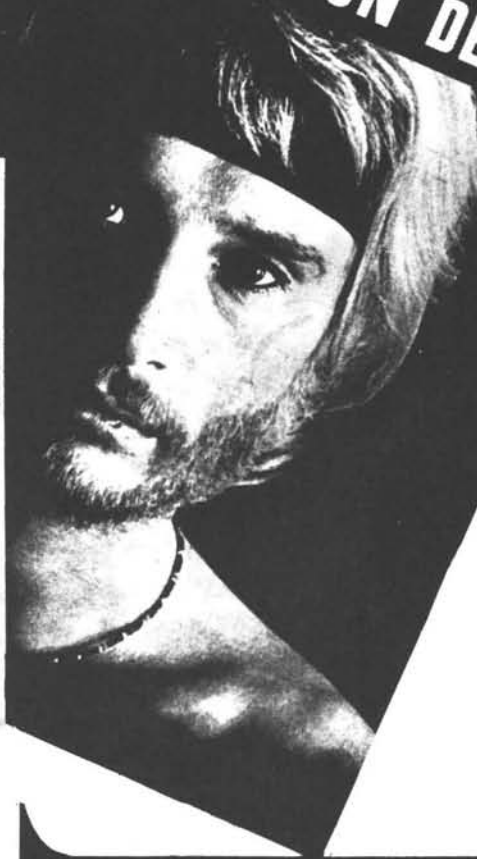
NOIR ET BLANC
25^e ANNÉE - N° 1201
UNE CALL-GIRL "LIBRE"
RÉVÈLE SA TECHNIQUE



NOIR ET BLANC
25^e ANNÉE - N° 1201
JOHNNY LE "TERRIFIC" FAIT
SA RÉVOLUTION DE MAI

NOIR ET BLANC
25^e ANNÉE - N° 1201
SEMMAINE DU 23 MAI AU 4 JUIN 1968

**LA
FEMME
DEVANT
L'AMOUR**



NOIR et BLANC - 8, rue Lincoln, Paris 8^e
C. C. P. PARIS 4488-94

Abonnements : **FRANCE** **Belgique** **Etranger**
6 mois 43 F 500 FB 65 F
1 an 80 F 950 FB 120 F

2 Francs
RESIDENCE : 107
PROTEST : 107
CANADA : 107
ITALIE : 107



**COGNAC
COURVOISIER**
The Brandy of Napoleon

SEULE MÉDAILLE OFFICIELLE
FRAPPÉE PAR LA MONNAIE
DE PARIS



Œuvre de **Albert de TAEGER**
(Premier Grand Prix de Rome)

Pour le compte du
Gouvernement français
à l'occasion du

**BI-CENTENAIRE
DE LA NAISSANCE DE**

NAPOLÉON-1^{er}

C'est la **Numismatique Internationale**, 28, rue des Petites-Écuries, tél. 523-30-80, qui est chargée de la diffusion de cette médaille, dans le monde entier, par l'intermédiaire des **Grandes banques**.

COMITE MONDIAL

NAPOLÉON



Métal argenté grand luxe
5 F pièce. Par toute quantité
Chèque, mandat ou timbres
Annuaire Mondial des Corses
100, rue Saint-Lazare - Paris
C.C.P. 6006 Paris

Marque déposée - Breveté S.G.D.G.

En vente toutes librairies et magasins-souvenirs

Napoléon tel quel

par

HENRI GUILLEMIN

Il y a plus d'un siècle Victor Hugo priait déjà l'Histoire de se décider à "entrer dans la voie des aveux"; Péguy souhaitait une Histoire qui fût, enfin, "historique".

C'est ce que l'auteur a tenté de faire dans ce livre.

SOYONS SERIEUX

Il ne s'agit pas ici d'une Histoire du Consulat et de l'Empire, mais d'une étude consacrée à l'individu Bonaparte (Napoléon), dans sa réalité humaine.

Un volume broché de 160 pages : 8,80

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

EDITIONS DE TREVISE

LIBRAIRIE DE LA SORBONNE

(EX LIBRAIRIE DU CRAPOUILLOT)

3, place de la Sorbonne - Paris-5°

Chèque Postal : 417-26 Paris - Téléphone : 033-87-91

BEAUX ROMANTIQUES

Le Diable à Paris. Paris et les Parisiens. Mœurs et coutumes, caractères et portraits des habitants de Paris, etc. Textes de : George Sand, P. J. Stahl, F. Soulié, C. Nodier, Gérard de Nerval, Balzac, Th. Gautier, A. de Musset, A. Karr, etc., précédé d'une « Histoire de Paris » par Lavallée. 2 vol. gd in-8° demi-veau rouge, dos orné. Très bel ex. sous une jolie rel. Sans aucune rouss. de cet important romantique, ill. de très nombr. vignettes de Bertall et de la merveilleuse suite de GAVARNI : « Les gens de Paris ». Paris, Hetzel 1845. Les 2 vol. 450,00

Gavarni : **Œuvres choisies**, revues, corrigées et nouvellement classées. Etude de mœurs contemporaines. 4 vol. in-4° sous une seule rel. demi-veau violet. Très jolie rel. d'ép. (signée : Hervé). Ouvrage bien complet des 320 pl. Superbe état, premier tirage. Paris Hetzel 1846 550,00

Alexandre Dumas : **Mémoires d'un médecin**. 6 vol. gd in-8° sous belle rel. demi-chagrin rouge de l'ép. Première édition illustrée. Rel. ex. de cette rare et bien complète édit. qui comprend : Ange Pitou, 1 vol. - Joseph Balsamo, 2 vol. - Le Collier de la Reine, 1 vol. - La comtesse de Charny, 2 vol. - Ouvrage orné de très nombr. et charmantes ill. Très bel état. Paris Boulangier et Legrand (s. d.) vers 1860. On joint une lettre personnelle de 8 lignes d'Alexandre Dumas. L'ensemble 480,00

Arioste : **Roland Furieux**. Trad. nouv. et en prose par M. V. Philippon de la Madelaine. In-4° sur rel. demi-basane aubergine, dos rocaïlle, orné de 300 vignettes et 25 pl. en hors-texte tirées sur chine, par Tony Johannot, Baron, Français et Célestin Nanteuil. Premier tirage éd. originale de la trad. (qq. rouss.). Paris Mallet 1844 120,00

BEAUX ILLUSTRÉS

André Rouveyre : **Carcasses divines** (1906-1907). In-4° carré (22x29) br. sous couv. rempliée, ill. de 35 superbes pl. h. t. de Rouveyre. Les célèbres et féroces caricatures de Réjane, Cécile Sorel, Sarah Bernhardt, comtesse de Noailles, Rachilde, etc. Mercure de France 1809. Recherché - Le même ouvrage : Edition originale (défr.) Mercure de France 1907. Très rare 70,00

Voltaire : **Micromégas**. In-4° sous rel. plein chagrin rouge avec une importante mosaïque de cuirs aux diverses couleurs inspirée par un dessin du livre (rel. signée : Beeken). Tête dorée, non rogn. couv. cons. Un des ex. sur japon avec les ill. en couleurs de Joseph Hemard. Cet ex. contient une suite en bistre des ill. Paris 1923 400,00

Edouard Chimot : **Les belles que voilà**. Mes modèles de Montmartre à Séville. Bel in-4° carré (26x32) avec les 16 ill. en pleine page en couleurs de l'auteur. Présenté sous emboîtement blanc. Un des ex. num. sur Rives. Etat de Neuf. Paris 1958 120,00

PUBLICATION RECHERCHÉE

Gil Blas : Célèbre revue hebdomadaire avec une étincelante collaboration. Victor Hugo, Jules Renard, Courteline, Zola, Tristan Bernard, Verlaine, Baudelaire, Mallarmé, Tailhade, et les célèbres illustrations de Chéret, Balluriau, Guillaume et surtout Steinlen qui a illustré en couleurs toutes les couvertures : 1^{re} année : du n° 1 (30 mai 1891) - 2^e année (1892) - 3^e année (1893) sous une même rel. demi-basane usag. dos à nerfs orné de fleurons, plats séparés des mors. Très recherché 200,00
4^e année (1894) - 5^e année (1895) - 6^e année (1896), même rel. même état que le précédent (+ un mque au dos) 200,00
7^e année (1897) - 8^e année (1898) - 9^e année (1899), même rel. et même état que les précédents 200,00

CURIOSA

Petits chefs-d'œuvre du XVIII^e siècle. Coll. complète de ces 3 vol. comprenant : Les quatre heures de la toilette des dames - Zelis au bain - Tableaux de la volupté. Cette charmante série est ill. de jolies grav. galantes de l'ép. sous rel. demi-marquain orange, tête dorée, couv. cons. Tirage très restreint. P. Rouveyre 1880-1883. L'ensemble 250,00

NOUS SOMMES ACHETEURS DE BIBLIOTHÈQUE ET DE LOTS DE LIVRES ANCIENS.

BULLETIN D'ABONNEMENT

(Faire une croix dans le carré choisi)

LE CRAPOUILLOT
49, av. Marceau - PARIS 16°
Tél. : 553-65-09

☐ JE DESIRE M'ABONNER

1 AN

☐ JE DESIRE ME REABONNER

4 numéros 25 F (Etranger 28 F)

NOM

PRENOM :

ADRESSE :

DATE :SIGNATURE :

Je vous adresse ci-joint la somme de 25 F - 28 F

par Mandat lettre (1)

chèque bancaire (1)

C.C.P. PARIS 25.391.74 "LE CRAPOUILLOT"

(1) Rayer les mentions inutiles



NAPOLEON L'OFFRAIT A MARIE-LOUISE

Derrière la grande histoire, qui après Napoléon, alla d'abdications en couronnements, et de guerres en révolutions, la « Jean-Marie Farina » maintint dignement son prestige. Noblesse et subtilité du goût ne sont-elles pas des vertus qui se gaussent de l'humaine condition ? Après fortune faite, Jean-Marie Farina vendit en 1840, fabrique, commerce et marque au parfumeur Collas, qui à son tour en 1862, transmit le flambeau à ses deux cousins, MM. Roger et Gallet dont les descendants sont encore aujourd'hui, à la tête de la célèbre maison transférée, comme chacun sait, en son fastueux hôtel du 62, Faubourg Saint-Honoré.

Génial stratège, Napoléon était aussi un homme de goût. Les parfums aux trop puissantes effluves l'incommodaient. Seuls, les célèbres « rouleaux » de Jean-Marie Farina avaient accès à sa table de toilette. Sans doute l'application en friction de cette eau souveraine lui enlevait-elle toute fatigue. Il la tenait aussi pour le meilleur des excitants cérébraux : la petite histoire veut qu'à la veille de chaque engagement décisif, l'empereur ait tenu à portée de la main, sur la table de travail où il préparait son plan de bataille un de ces flacons verts, fuselés, aux pures proportions.

Cet engouement, Napoléon le faisait partager à ses proches, à sa famille, à l'Impératrice, à Madame Mère, aux épouses de ses maréchaux. Ses désirs n'étaient-ils pas des ordres ? Ordre bien doux à exécuter dans ce cas, ordre auquel il était permis de trouver du plaisir. C'est ce qui explique la prospérité grandissante de la maison fondée rue Saint-Honoré, en 1806, par Jean-Marie Farina, commerçant de génie qui avait quitté les bords du Rhin pour ceux de la Seine en emportant tous les secrets de fabrication de la merveilleuse Panacée.



UN ALBUM
PAS COMME LES AUTRES

LES
GRANDS HOMMES



NAPOLEON

Un album de 2 disques abondamment illustré

UN MICRO DANS L'HISTOIRE : « Comme si vous y étiez »

■ LE SACRE DE NAPOLEON ET DE JOSÉPHINE

Reportage de Léon ZITRONE

■ LETTRES D'AMOUR ET BULLETINS DE VICTOIRE DE BONAPARTE A JOSÉPHINE

lus par Daniel CECCALDI et Jacqueline VALOIS

Sélection et documentation : ROMI

Airs militaires interprétés par La musique des Gardiens de la Paix, Direction : DÉSIRÉ DONDEYNE
Fanfare de Cavalerie de la Garde Républicaine, Direction : ALBERT GOSSEZ



2 DISQUES

33 t 30 cm CLVLX 366
STÉRÉO UNIVERSELLE

POUR LE PRIX D'UN SEUL : **24,25 F**

